00099822

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY.
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 21 October, 2015

00.b.2.

OEUVRES

DE

P. CORNEILLE.

TOME SIXIEME.

OEUVRES

DE

P. CORNEILLE,

AVEC LE COMMENTAIRE DE VOLTAIRE
SUR LES PIECES DE THÉATRE,

ET DES OBSERVATIONS CRITIQUES SUR CE COMMENTAIRE,
PAR LE CITOYEN PALISSOT.

99822

ÉDITION COMPLÈTE,

DÉDIÉE AU PREMIER CONSUL DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

V 016

TOME SIXIEME.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ,
AU PALAIS DES SCIENCES ET ARTS.

AN IX (1801.)

Gocl
F8842.4
C08/Oeu
99822

HÉRACLIUS,

EMPEREUR D'ORIENT,

TRAGÉDIE.

1647.

00099822

REMARQUE DE VOLTAIRE

SUR UN PASSAGE

CONCERNANT HÉRACLIUS.

Louis Racine, fils de l'admirable Jean Racine, a fait un traité de la poésie dramatique, avec des remarques sur les tragédies de son illustre pere. Voici comme il s'explique sur l'Héraclius de Corneille, page 373.

« On croiroit devoir trouver quelque ressem-
« blance entre Héraclius et Athalie, parcequ'il
« s'agit dans ces pieces de remettre sur un trône
« usurpé un prince à qui ce trône appartient, et
« ce prince a été sauvé du carnage dans son en-
« fance. Ces deux pieces n'ont cependant aucune
« ressemblance entre elles, non seulement parce-
« qu'il est bien différent de vouloir remettre sur le
« trône un prince en âge d'agir par lui-même, ou
« un enfant de huit ans, mais parceque Corneille

« a conduit son action d'une maniere si singuliere « et si compliquée, que ceux qui l'ont lue plusieurs « fois, et même l'ont vue représenter, ont encore « de la peine à l'entendre, et qu'on se lasse à la « fin

« D'un divertissement qui fait une fatigue.

« Dans Héraclius, sujet et incidents, tout est de « l'invention du génie fécond de Corneille, qui, « pour jeter de grands intérêts, a multiplié des in- « cidents peu vraisemblables. Croira-t-on une mere « capable de livrer son propre fils à la mort, pour « élever sous ce nom le fils de l'empereur mort? « est-il vraisemblable que deux princes, se croyant « toujours tous deux ce qu'ils ne sont pas, parce- « qu'ils ont été changés en nourrice, s'aiment ten- « drement, lorsque leur naissance les oblige à se « détester, et même à se perdre? Ces choses ne « sont pas impossibles; mais on aime mieux le « merveilleux qui naît de la simplicité d'une ac- « tion, que celui que peut produire cet amas con- « fus d'incidents extraordinaires. Peu de personnes

« connoissent Héraclius; et qui ne connoît pas « Athalie?

« Il y a d'ailleurs de grands défauts dans Héra- « clius. Toute l'action est conduite par un person- « nage subalterne qui n'intéresse point: c'est la « reconnoissance qui fait le sujet, au lieu que la « reconnoissance doit naître du sujet, et causer la « péripétie. Dans Héraclius, la péripétie précede « la reconnoissance. La péripétie est la mort de « Phocas: les deux princes ne sont reconnus qu'a- « près cette mort; et comme alors ils n'ont plus à « le craindre, qu'importe au spectateur qui des « deux soit Héraclius? Il me paroît donc que le « poëte qui s'est conformé aux principes d'Aris- « tote, et qui a conduit sa piece dans la simplicité « des tragédies grecques, est celui qui a le mieux « réussi. »

J'avoue que je ne suis pas de l'avis de M. Louis Racine en plusieurs points. Je crois qu'une mere peut livrer son fils à la mort pour sauver le fils de son empereur; mais, pour rendre vraisemblable une action si peu naturelle, il faudrait que la mere

eût été obligée d'en faire serment, qu'elle eût été forcée par la religion, par quelque motif supérieur à la nature: or c'est ce qu'on ne trouve pas dans l'Héraclius de Pierre Corneille; Léontine même est d'un caractere absolument incapable d'une piété si étrange; c'est une intrigante, et même une très méchante femme, qui réserve Héraclius à un inceste *: de tels caracteres ne sont pas capables d'une vertu surnaturelle.

Je ne crois pas impossible qu'Héraclius et Martian aient de l'amitié l'un pour l'autre; je remarque seulement que cette amitié n'est guere théâtrale, et qu'elle ne produit aucun de ces grands mouvements nécessaires au théâtre.

---

* A qui faut-il en croire sur les intentions de Corneille? n'est-ce pas plutôt à Corneille lui-même qu'à son commentateur? Or, loin d'attribuer à Léontine le détestable projet de *réserver Héraclius à un inceste*, Corneille dit expressément, dans la préface de sa piece: « Comme Phocas presse Héraclius d'épouser Pulché-« rie, Léontine, *pour empêcher cette alliance incestueuse du « frere et de la sœur*, avertit Héraclius de sa naissance ». Peut-on mieux justifier Léontine? et n'est-il pas un peu étrange que Voltaire, en commentant Corneille, lui prête des intentions désavouées d'une maniere si positive par Corneille lui-même?

A l'égard du dénouement, je crois que le critique a entièrement raison; mais je ne conçois pas comment il a voulu faire une comparaison d'Athalie et d'Héraclius, si ce n'est pour avoir une occasion de dire qu'Héraclius lui paraît un mauvais ouvrage.

Il faut bien pourtant qu'il y ait de grandes beautés dans Héraclius, puisqu'on le joue toujours avec applaudissement, quand il se trouve des acteurs convenables aux rôles.

Les lecteurs éclairés se sont apperçus sans doute qu'une tragédie écrite d'un style dur, inégal, rempli de solécismes, peut réussir au théâtre par les situations, et qu'au contraire une piece parfaitement écrite peut n'être pas tolérée à la représentation. Esther, par exemple, est une preuve de cette vérité: rien n'est plus élégant, plus correct, que le style d'Esther *; il est même quelquefois tou-

* Rien de plus juste que les éloges donnés ici par Voltaire au style enchanteur de Racine. Peut-être en effet Racine n'a-t-il pas de piece mieux écrite que cette tragédie d'Esther, dont il ne falloit pas avilir le sujet en le travestissant. Il n'est aucune des assertions de Voltaire qui ne pût être démontrée fausse d'après les

chant et sublime : mais quand cette piece fut jouée à Paris, elle ne fit aucun effet; le théâtre fut bientôt désert : c'est sans doute que le sujet est bien moins naturel, moins vraisemblable, moins intéressant, que celui d'Héraclius. Quel roi qu'Assuérus, qui ne s'est pas fait informer les six premiers mois de son mariage de quel pays est sa femme; qui fait égorger toute une nation, parcequ'un homme de cette nation n'a pas fait la révérence à son visir; qui ordonne ensuite à ce visir de mener par la bride le cheval de ce même homme, etc.!

Le fond d'Héraclius est noble, théâtral, attachant; et le fond d'Esther n'était fait que pour des petites filles de couvent, et pour flatter madame de Maintenon.

---

faits, en les rétablissant tels qu'ils sont rapportés dans la Bible, et tels que Racine les a fidèlement suivis. Mais c'est à cette Bible même que Voltaire en veut toujours. Il ne pardonnoit point à ce livre d'avoir fourni au génie de Racine le sujet de deux chefs-d'œuvre. Pour nous, qui n'avons pour ce livre qu'un respect dégagé de superstition, nous n'en admirons pas moins ce qu'il a fourni de sublime, soit à Racine, soit à J. B. Rousseau, et à d'autres grands poëtes; et l'aversion que Voltaire avoit pour la Bible ne le dispensoit pas d'être juste.

A MONSEIGNEUR

SÉGUIER,

CHANCELIER DE FRANCE.

MONSEIGNEUR,

Je sais que cette tragédie n'est pas d'un genre assez relevé pour espérer légitimement que vous y daigniez jeter les yeux, et que, pour offrir quelque chose à votre grandeur qui n'en fût pas entièrement indigne, j'aurois eu besoin d'une parfaite peinture de toute la vertu d'un Caton ou d'un Séneque; mais comme je tâchois d'amasser des forces pour ce grand dessein, les nouvelles faveurs que j'ai reçues de vous m'ont donné une

juste impatience de les publier ; et les applaudissements qui ont suivi les représentations de ce poëme m'ont fait présumer que sa bonne fortune pourroit suppléer à son peu de mérite. La curiosité que son récit a laissée dans les esprits pour sa lecture m'a flatté aisément, jusqu'à me persuader que je ne pouvois prendre une plus heureuse occasion de leur faire savoir combien je vous suis redevable ; et j'ai précipité ma reconnoissance, quand j'ai considéré qu'autant que je la différerois pour m'en acquitter plus dignement, autant je demeurerois dans les apparences d'une ingratitude inexcusable envers vous. Mais quand même les dernieres obligations que je vous ai ne m'auroient pas fait cette glorieuse violence, il faut que je vous avoue ingénument que les intérêts de ma propre réputation m'en imposoient une très pressante nécessité. Le bonheur de mes ouvrages ne la porte en aucun lieu où elle ne demeure fort douteuse, et où l'on ne se défie avec raison de ce qu'en dit la voix publique, parcequ'aucun d'eux n'y fait connoître l'honneur que j'ai d'être connu de vous. Cependant on sait par toute l'Europe l'accueil favorable que votre grandeur

fait aux gens de lettres; que l'accès auprès de vous est ouvert et libre à tous ceux que les sciences ou les talents de l'esprit élevent au-dessus du commun; que les caresses dont vous les honorez sont les marques les plus indubitables et les plus solides de ce qu'ils valent; et qu'enfin nos plus belles muses, que feu monseigneur le cardinal de Richelieu avoit choisies de sa main pour en composer un corps tout d'esprits, seroient encore inconsolables de sa perte, si elles n'avoient trouvé chez votre grandeur la même protection qu'elles rencontroient chez son éminence. Quelle apparence donc qu'en quelque climat où notre langue puisse avoir entrée, on puisse croire qu'un homme mérite quelque véritable estime, si ses travaux n'y portent les assurances de l'état que vous en faites dans les hommages qu'il vous en doit? Trouvez bon, MONSEIGNEUR, que celui-ci, plus heureux que le reste des miens, affranchisse mon nom de la honte de ne vous en avoir point encore rendu, et que, pour affermir ce peu de réputation qu'ils m'ont acquis, il tire mes lecteurs d'un doute si légitime, en leur apprenant non seulement que je ne suis pas tout-à-fait inconnu,

mais aussi même que votre bonté ne dédaigne pas de répandre sur moi votre bienveillance et vos graces : de sorte que, quand votre vertu ne me donneroit pas toutes les passions imaginables pour votre service, je serois le plus ingrat de tous les hommes si je n'étois toute ma vie très véritablement,

MONSEIGNEUR,

Votre très humble, très obéissant, et très fidele serviteur,

P. CORNEILLE.

PRÉFACE

DE CORNEILLE.

Voici une hardie entreprise sur l'histoire, dont vous ne connoîtrez aucune chose dans cette tragédie que l'ordre de la succession des empereurs Tibere, Maurice, Phocas, et Héraclius. J'ai falsifié la naissance de ce dernier; mais ce n'a été qu'en sa faveur et pour lui en donner une plus illustre, le faisant fils de l'empereur Maurice, bien qu'il ne le fût que d'un préteur d'Afrique de même nom que lui. J'ai prolongé la durée de l'empire de son prédécesseur de douze années, et lui ai donné un fils, quoique l'histoire n'en parle point, mais seulement d'une fille nommée Domitia, qu'il maria à un Priscus, ou Crispus. J'ai prolongé de même la vie de l'impératrice Constantine: comme j'ai fait régner ce tyran vingt ans au lieu de huit, je n'ai fait mourir cette princesse que dans la quinzieme année de sa tyrannie, quoiqu'il l'eût sacrifiée à sa sûreté avec ses filles dès la cinquieme. Je ne me mettrai pas en peine de justifier cette licence que j'ai prise; l'évènement l'a assez justifiée, et les exemples

des anciens que j'ai rapportés sur Rodogune semblent l'autoriser suffisamment : mais, à parler sans fard, je ne voudrois pas conseiller à personne de la tirer en exemple. C'est beaucoup hasarder, et l'on n'est pas toujours heureux ; et, dans un dessein de cette nature, ce qu'un bon succès fait passer pour une ingénieuse hardiesse, un mauvais le fait prendre pour une témérité ridicule.

Baronius, parlant de la mort de l'empereur Maurice, et de celle de ses fils, que Phocas faisoit immoler à sa vue, rapporte une circonstance très rare, dont j'ai pris l'occasion de former le nœud de cette tragédie, à qui elle sert de fondement. Cette nourrice eut tant de zele pour ce malheureux prince, qu'elle exposa son propre fils au supplice, au lieu d'un des siens qu'on lui avoit donné à nourrir. Maurice reconnut l'échange et l'empêcha par une considération pieuse que cette extermination de toute sa famille étoit un juste jugement de Dieu, auquel il n'eût pas cru satisfaire, s'il eût souffert que le sang d'un autre eût payé pour celui d'un de ses fils. Mais quant à ce qui étoit de la mere, elle avoit surmonté l'affection maternelle en faveur de son prince, et l'on peut dire que son enfant étoit mort pour son regard. Comme j'ai cru que cette action étoit assez généreuse pour mériter une personne plus illustre à la produire, j'ai fait de cette nourrice une gouvernante. J'ai supposé que l'é-

change avoit eu son effet; et de cet enfant sauvé par la supposition d'un autre, j'en ai fait Héraclius, le successeur de Phocas. Bien plus, j'ai feint que cette Léontine ne pouvoit cacher long-temps cet enfant que Maurice avoit commis à sa fidélité, vu la recherche exacte que Phocas en faisoit faire; et se voyant même déja soupçonnée, et prête à être découverte, se voulut mettre dans les bonnes graces de ce tyran, en lui allant offrir ce petit prince dont il étoit en peine, au lieu duquel elle lui livra son propre fils Léonce. J'ai ajouté que par cette action Phocas fut tellement gagné, qu'il crut ne pouvoir remettre son fils Martian aux mains d'une personne qui lui fût plus acquise, d'autant que ce qu'elle venoit de faire l'avoit jetée, à ce qu'il croyoit, dans une haine irréconciliable avec les amis de Maurice, qu'il avoit seuls à craindre. Cette faveur où je la mets auprès de lui donne lieu à un second échange d'Héraclius, qu'elle nourrissoit comme son fils sous le nom de Léonce, avec Martian, que Phocas lui avoit confié. Je lui fais prendre l'occasion de l'éloignement de ce tyran, que j'arrête trois ans, sans revenir, à la guerre contre les Perses; et à son retour je fais qu'elle lui donne Héraclius pour son fils, qui est dorénavant élevé auprès de lui sous le nom de Martian, pendant qu'elle retient le vrai Martian auprès d'elle, et le nourrit sous le nom de son Léonce, qu'elle avoit

exposé pour l'autre. Comme ces deux princes sont grands, et que Phocas, abusé par ce dernier échange, presse Héraclius d'épouser Pulchérie, fille de Maurice, qu'il avoit réservée exprès seule de toute sa famille, afin qu'elle portât par ce mariage le droit et les titres de l'empire dans sa maison; Léontine, pour empêcher cette alliance incestueuse du frere et de la sœur, avertit Héraclius de sa naissance. Je serois trop long si je voulois ici toucher le reste des incidents d'un poëme si embarrassé, et me contenterai de vous avoir donné ces lumieres, afin que vous en puissiez commencer la lecture avec moins d'obscurité. Vous vous souviendrez seulement qu'Héraclius passe pour Martian, fils de Phocas, et Martian pour Léonce, fils de Léontine, et qu'Héraclius sait qui il est, et qui est ce faux Léonce; mais que le vrai Martian, Phocas, ni Pulchérie, n'en savent rien, non plus que le reste des acteurs, hormis Léontine, et sa fille Eudoxe.

On m'a fait quelque scrupule de ce qu'il n'est pas vraisemblable qu'une mere expose son fils à la mort pour en préserver un autre: à quoi j'ai deux réponses à faire; la premiere, que notre unique docteur Aristote nous permet de mettre quelquefois des choses qui même soient contre la raison et l'apparence, pourvu que ce soit hors de l'action, ou, pour me servir des termes latins de ses interpretes,

extrà fabulam, comme est ici cette supposition d'enfant, et nous donne pour exemple OEdipe, qui ayant tué un roi de Thebes, l'ignore encore vingt ans après; l'autre, que l'action étant vraie du côté de la mere, comme je l'ai remarqué tantôt, il ne faut plus s'informer si elle est vraisemblable, étant certain que toutes les vérités sont recevables dans la poésie, quoiqu'elle ne soit pas obligée à les suivre. La liberté qu'elle a de s'en écarter n'est pas une nécessité, et la vraisemblance n'est qu'une condition nécessaire à la disposition, et non pas au choix du sujet, ni des incidents qui sont appuyés de l'histoire. Tout ce qui entre dans le poëme doit être croyable; et il l'est, selon Aristote, par l'un de ces trois moyens, la vérité, la vraisemblance, ou l'opinion commune. J'irai plus outre; et, quoique peut-être on voudra prendre cette proposition pour un paradoxe, je ne craindrai point d'avancer que le sujet d'une belle tragédie doit n'être pas vraisemblable. La preuve en est aisée par le même Aristote, qui ne veut pas qu'on en compose une d'un ennemi qui tue son ennemi, parceque, bien que cela soit fort vraisemblable, il n'excite dans l'ame des spectateurs ni pitié ni crainte, qui sont les deux passions de la tragédie; mais il nous renvoie la choisir dans les évènements extraordinaires qui se passent entre personnes proches, comme d'un pere qui tue son fils, une femme son mari,

un frere sa sœur; ce qui, n'étant jamais vraisemblable, doit avoir l'autorité de l'histoire ou de l'opinion commune pour être cru: si bien qu'il n'est pas permis d'inventer un sujet de cette nature. C'est la raison qu'il donne de ce que les anciens traitoient presque les mêmes sujets, d'autant qu'ils rencontroient peu de familles où fussent arrivés de pareils désordres, qui font les belles et puissantes oppositions du devoir et de la passion.

Ce n'est pas le lieu de m'étendre ici plus au long sur cette matiere: j'en ai dit ces deux mots en passant, par une nécessité de me défendre d'une objection qui détruiroit tout mon ouvrage, puisqu'elle va à en saper le fondement, et non par ambition d'étaler mes maximes, qui peut-être ne sont pas généralement avouées des savants. Aussi ne donné-je ici mes opinions qu'à la mode de M. de Montaigne, non pour bonnes, mais pour miennes. Je m'en suis bien trouvé jusqu'à présent; mais je ne tiens pas impossible qu'on réussisse mieux en suivant les contraires.

OBSERVATION PRÉLIMINAIRE

DE L'ÉDITEUR.

Ceux qui font consister le principal mérite d'une piece de théâtre dans l'artifice de l'intrigue, et qui se plaisent à être conduits, de surprise en surprise, à un dénouement que rien n'a pu leur faire prévoir, ne balancent pas à mettre Héraclius, dont l'intrigue est très compliquée, au rang des meilleures tragédies de Corneille. Il en est même qui la regardent comme son chef-d'œuvre, précisément parcequ'ils ont eu plus de peine à la comprendre: c'est, en quelque sorte, une énigme qu'ils se félicitent d'avoir devinée, et qui les met en droit de s'applaudir de leur pénétration. Nous ne prétendons pas leur disputer ce plaisir; mais nous avouons que ces combinaisons, qui leur semblent si merveilleuses, nous plaisent beaucoup moins que la noble et majestueuse simplicité de Polyeucte ou de Cinna. Héraclius, principalement dans sa nouveauté, dut exciter sans doute un vif intérêt de curiosité; il faut convenir d'ailleurs que l'on y retrouve assez fréquemment encore le génie de Corneille: mais cette piece nous paroît plutôt un ouvrage bizarre qu'un bel ouvrage.

Dans tous les arts, la difficulté ne suppose pas toujours la beauté. Quoi de plus hardi, par exemple, dans l'architecture, que la plupart de nos monuments gothiques? Mais ces tours de force accumulés peuvent bien étonner les yeux, et ne pas leur plaire. Telle est à-peu-près l'impression que produisent sur nous les combinaisons si vantées de l'intrigue d'Héraclius. C'est à cette piece que Boileau faisoit allusion lorsqu'il a dit:

> Que dès les premiers vers l'action préparée
> Sans peine du sujet applanisse l'entrée.
> Je me ris d'un acteur qui, lent à s'exprimer,
> De ce qu'il veut, d'abord, ne sait pas m'informer,
> Et qui, débrouillant mal une pénible intrigue,
> D'un divertissement me fait une fatigue.

Ces vers prouvent que Boileau croyoit, comme nous, qu'une tragédie ne doit pas être une énigme.

Il faut avouer aussi que le style en est beaucoup plus négligé encore que celui des premiers actes de Rodogune; et l'on a peine à concevoir comment Corneille, de la pureté des belles scenes de Cinna, des Horaces, et même du Cid, avoit pu descendre à cette incorrection. Si, dans ses notes particulieres sur quelques vers, ou sur quelques expressions de Corneille, Voltaire nous a paru se tromper souvent et comme grammairien et comme poëte, il n'en

est pas de même de ses remarques générales sur les vices de style particuliers à ce grand homme, et sur le défaut d'intérêt qui se fait sentir dans quelques-unes de ses meilleures pieces, et à plus forte raison dans ses dernieres tragédies. Voilà ce que Voltaire nous paroît juger en maître de l'art; et c'est vraiment la partie brillante de son commentaire. Malheureusement, dans ses observations sur Héraclius, il épuise plus que jamais les critiques grammaticales.

ACTEURS.

PHOCAS, empereur d'Orient.

HÉRACLIUS, fils de l'empereur Maurice, cru Martian, fils de Phocas, amant d'Eudoxe.

MARTIAN, fils de Phocas, cru Léonce, fils de Léontine, amant de Pulchérie.

PULCHÉRIE, fille de l'empereur Maurice, maîtresse de Martian.

LÉONTINE, dame de Constantinople, autrefois gouvernante d'Héraclius et de Martian.

EUDOXE, fille de Léontine, et maîtresse d'Héraclius.

CRISPE, gendre de Phocas.

EXUPÉRE, praticien de Constantinople.

AMINTAS, ami d'Exupere.

Un page de Léontine.

La scene est à Constantinople

N. le Mire Sculp. H. Gravelot inven.

Devine si tu peux, et choisi si tu oses.

HÉRACLIUS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PHOCAS, CRISPE.

PHOCAS.

Crispe, il n'est que trop vrai; la plus belle couronne
N'a que de faux brillants dont l'éclat l'environne;
Et celui dont le ciel pour un sceptre fait choix,
Jusqu'à ce qu'il le porte, en ignore le poids.
Mille et mille douceurs y semblent attachées,
Qui ne sont qu'un amas d'amertumes cachées:
Qui croit les posséder les sent s'évanouir;
Et la peur de les perdre empêche d'en jouir:
Sur-tout qui, comme moi, d'une obscure naissance
Monte par la révolte à la toute-puissance,
Qui de simple soldat à l'empire élevé

Ne l'a, que par le crime, acquis et conservé;
Autant que sa fureur s'est immolé de têtes,
Autant dessus la sienne il croit voir de tempêtes;
Et comme il n'a semé qu'épouvante et qu'horreur,
Il n'en recueille enfin que trouble et que terreur.
J'en ai semé beaucoup; et depuis quatre lustres
Mon trône n'est fondé que sur des morts illustres;
Et j'ai mis au tombeau, pour régner sans effroi,
Tout ce que j'en ai vu de plus digne que moi.
Mais le sang répandu de l'empereur Maurice,
Ses cinq fils à ses yeux envoyés au supplice,
En vain en ont été les premiers fondements,
Si pour m'ôter ce trône ils servent d'instruments.
On en fait revivre un au bout de vingt années.
Bysance ouvre, dis-tu, l'oreille à ces menées;
Et le peuple, amoureux de tout ce qui me nuit,
D'une croyance avide embrasse ce faux bruit,
Impatient déja de se laisser séduire.
Au premier imposteur armé pour me détruire,
Qui, s'osant revêtir de ce fantôme aimé,
Voudra servir d'idole à son zele charmé.
Mais sais-tu sous quel nom ce fâcheux bruit s'excite?

CRISPE.

Il nomme Héraclius celui qu'il ressuscite.

PHOCAS.

Quiconque en est l'auteur devoit mieux l'inventer.
Le nom d'Héraclius doit peu m'épouvanter;
Sa mort est trop certaine, et fut trop remarquable

Pour craindre un grand effet d'une si vaine fable.
Il n'avoit que six mois; et, lui perçant le flanc,
On en fit dégoutter plus de lait que de sang;
Et ce prodige affreux dont je tremblai dans l'ame
Fut aussitôt suivi de la mort de ma femme.
Il me souvient encor qu'il fut deux jours caché,
Et que sans Léontine on l'eût long-temps cherché:
Il fut livré par elle, à qui, pour récompense,
Je donnai de mon fils à gouverner l'enfance,
Du jeune Martian, qui, d'âge presque égal,
Étoit resté sans mere en ce moment fatal.
Juge par-là combien ce conte est ridicule.

CRISPE.

Tout ridicule il plaît; et le peuple est crédule:
Mais avant qu'à ce conte il se laisse emporter,
Il vous est trop aisé de le faire avorter.
Quand vous fîtes périr Maurice et sa famille,
Il vous en plut, seigneur, réserver une fille,
Et résoudre dès-lors qu'elle auroit pour époux
Ce prince destiné pour régner après vous.
Le peuple en sa personne aime encore et révere
Et son pere Maurice, et son aïeul Tibere;
Et vous verra sans trouble en occuper le rang
S'il voit tomber leur sceptre au reste de leur sang.
Non, il ne courra plus après l'ombre du frere,
S'il voit monter la sœur sur le trône du pere.
Mais pressez cet hymen: le prince aux champs de Mars,
Chaque jour, chaque instant, s'offre à mille hasards;

Et n'eût été Léonce, en la derniere guerre,
Ce dessein avec lui seroit tombé par terre,
Puisque, sans la valeur de ce jeune guerrier,
Martian demeuroit ou mort ou prisonnier.
Avant que d'y périr, s'il faut qu'il y périsse,
Qu'il vous laisse un neveu qui le soit de Maurice,
Et qui, réunissant l'une et l'autre maison,
Tire chez vous l'amour qu'on garde pour son nom.

PHOCAS.

Hélas! de quoi me sert ce dessein salutaire,
Si pour en voir l'effet tout me devient contraire?
Pulchérie et mon fils ne se montrent d'accord
Qu'à fuir cet hyménée à l'égal de la mort;
Et les aversions entre eux deux mutuelles
Les font d'intelligence à se montrer rebelles.
La princesse sur-tout frémit à mon aspect;
Et, quoiqu'elle étudie un peu de faux respect,
Le souvenir des siens, l'orgueil de sa naissance,
L'emporte à tous moments à braver ma puissance.
Sa mere, que long-temps je voulus épargner,
Et qu'en vain par douceur j'espérai de gagner,
L'a de la sorte instruite; et ce que je vois suivre
Me punit bien du trop que je la laissai vivre.

CRISPE.

Il faut agir de force avec de tels esprits,
Seigneur; et qui les flatte endurcit leurs mépris.
La violence est juste où la douceur est vaine.

PHOCAS.

C'est par-là qu'aujourd'hui je veux domter sa haine.
Je l'ai mandée exprès, non plus pour la flatter,
Mais pour prendre mon ordre et pour l'exécuter.

CRISPE.

Elle entre.

SCENE II.

PHOCAS, PULCHÉRIE, CRISPE.

PHOCAS.

Enfin, madame, il est temps de vous rendre:
Le besoin de l'état défend de plus attendre;
Il lui faut des Césars; et je me suis promis
D'en voir naître bientôt de vous et de mon fils.
Ce n'est pas exiger grande reconnoissance
Des soins que mes bontés ont pris de votre enfance,
De vouloir qu'aujourd'hui, pour prix de mes bienfaits,
Vous daigniez accepter les dons que je vous fais.
Ils ne font point de honte au rang le plus sublime;
Ma couronne et mon fils valent bien quelque estime:
Je vous les offre encore après tant de refus;
Mais apprenez aussi que je n'en souffre plus,
Que de force ou de gré je veux me satisfaire,
Qu'il me faut craindre en maître, ou me chérir en pere,
Et que, si votre orgueil s'obstine à me haïr,
Qui ne peut être aimé se peut faire obéir.

PULCHÉRIE.

J'ai rendu jusqu'ici cette reconnoissance
A ces soins tant vantés d'élever mon enfance,
Que, tant qu'on m'a laissée en quelque liberté,
J'ai voulu me défendre avec civilité;
Mais, puisqu'on use enfin d'un pouvoir tyrannique,
Je vois bien qu'à mon tour il faut que je m'explique,
Que je me montre entiere à l'injuste fureur,
Et parle à mon tyran en fille d'empereur.
Il falloit me cacher avec quelque artifice
Que j'étois Pulchérie, et fille de Maurice,
Si tu faisois dessein de m'éblouir les yeux
Jusqu'à prendre tes dons pour des dons précieux.
Vois quels sont ces présents, dont le refus t'étonne:
Tu me donnes, dis-tu, ton fils et ta couronne;
Mais que me donnes-tu, puisque l'une est à moi,
Et l'autre en est indigne, étant sorti de toi?
Ta libéralité me fait peine à comprendre:
Tu parles de donner, quand tu ne fais que rendre;
Et puisqu'avecque moi tu veux le couronner,
Tu ne me rends mon bien que pour te le donner.
Tu veux que cet hymen que tu m'oses prescrire
Porte dans ta maison les titres de l'empire,
Et de cruel tyran, d'infâme ravisseur,
Te fasse vrai monarque, et juste possesseur.
Ne reproche donc plus à mon ame indignée
Qu'en perdant tous les miens tu m'as seule épargnée:
Cette feinte douceur, cette ombre d'amitié,

Vient de ta politique, et non de ta pitié.
Ton intérêt dès-lors fit seul cette réserve:
Tu m'as laissé la vie afin qu'elle te serve;
Et mal sûr dans un trône où tu crains l'avenir,
Tu ne m'y veux placer que pour t'y maintenir;
Tu ne m'y fais monter que de peur d'en descendre:
Mais connois Pulchérie, et cesse de prétendre.
Je sais qu'il m'appartient ce trône où tu te sieds,
Que c'est à moi d'y voir tout le monde à mes pieds:
Mais comme il est encor teint du sang de mon pere,
S'il n'est lavé du tien, il ne sauroit me plaire;
Et ta mort, que mes vœux s'efforcent de hâter,
Est l'unique degré par où j'y veux monter.
Voilà quelle je suis, et quelle je veux être.
Qu'un autre t'aime en pere, ou te redoute en maître,
Le cœur de Pulchérie est trop haut et trop franc
Pour craindre ou pour flatter le bourreau de son sang.

PHOCAS.

J'ai forcé ma colere à te prêter silence,
Pour voir à quel excès iroit ton insolence:
J'ai vu ce qui t'abuse et me fait mépriser,
Et t'aime encore assez pour te désabuser.
N'estime plus mon sceptre usurpé sur ton pere,
Ni que pour l'appuyer ta main soit nécessaire.
Depuis vingt ans je regne, et je regne sans toi;
Et j'en eus tout le droit du choi qu'on fit de moi.
Le trône où je me sieds n'est pas un bien de race:
L'armée a ses raisons pour remplir cette place;

Son choix en est le titre ; et tel est notre sort
Qu'une autre élection nous condamne à la mort.
Celle qu'on fit de moi fut l'arrêt de Maurice ;
J'en vis avec regret le triste sacrifice :
Au repos de l'état il fallut l'accorder ;
Mon cœur, qui résistoit, fut contraint de céder :
Mais pour remettre un jour l'empire en sa famille
Je fis ce que je pus, je conservai sa fille ;
Et, sans avoir besoin de titres ni d'appui,
Je te fais part d'un bien qui n'étoit plus à lui.

PULCHÉRIE.

Un chétif centenier des troupes de Mysie,
Qu'un gros de mutinés élut par fantaisie,
Oser arrogamment se vanter à mes yeux
D'être juste seigneur du bien de mes aïeux !
Lui qui n'a pour l'empire autre droit que ses crimes !
Lui qui de tous les miens fit autant de victimes,
Croire s'être lavé d'un si noir attentat
En imputant leur perte au repos de l'état !
Il fait plus, il me croit digne de cette excuse !
Souffre, souffre à ton tour que je te désabuse :
Apprends que si jadis quelques séditions
Usurperent le droit de ces élections,
L'empire étoit chez nous un bien héréditaire ;
Maurice ne l'obtint qu'en gendre de Tibere ;
Et l'on voit depuis lui remonter mon destin
Jusqu'au grand Théodose, et jusqu'à Constantin.
Et je pourrois avoir l'ame assez abattue...

PHOCAS.

Eh bien! si tu le veux, je te le restitue
Cet empire, et consens encor que ta fierté
Impute à mes remords l'effet de ma bonté.
Dis que je te le rends, et te fais des caresses,
Pour appaiser des tiens les ombres vengeresses,
Et tout ce qui pourra sous quelque autre couleur
Autoriser ta haine, et flatter ta douleur:
Pour un dernier effort je veux souffrir la rage
Qu'allume dans ton cœur cette sanglante image.
Mais que t'a fait mon fils? étoit-il, au berceau,
Des tiens que je perdis le juge ou le bourreau?
Tant de vertus qu'en lui le monde entier admire
Ne l'ont-elles pas fait trop digne de l'empire?
En ai-je eu quelque espoir qu'il n'ait assez rempli?
Et voit-on sous le ciel prince plus accompli?
Un cœur comme le tien, si grand, si magnanime...

PULCHÉRIE.

Va, je ne confonds point ses vertus et ton crime;
Comme ma haine est juste, et ne m'aveugle pas,
J'en vois assez en lui pour les plus grands états:
J'admire chaque jour les preuves qu'il en donne;
J'honore sa valeur, j'estime sa personne,
Et penche d'autant plus à lui vouloir du bien
Que s'en voyant indigne il ne demande rien,
Que ses longues froideurs témoignent qu'il s'irrite
De ce qu'on veut de moi par-delà son mérite,
Et que de tes projets son cœur triste et confus

Pour m'en faire justice approuve mes refus.
Ce fils si vertueux d'un pere si coupable,
S'il ne devoit régner, me pourroit être aimable;
Et cette grandeur même où tu le veux porter
Est l'unique motif qui m'y fait résister.
Après l'assassinat de ma famille entiere,
Quand tu ne m'as laissé pere, mere, ni frere,
Que j'en fasse ton fils légitime héritier!
Que j'assure par-là leur trône au meurtrier!
Non, non; si tu me crois le cœur si magnanime
Qu'il ose séparer ses vertus de ton crime,
Sépare tes présents, et ne m'offre aujourd'hui
Que ton fils sans le sceptre, ou le sceptre sans lui.
Avise; et si tu crains qu'il te fût trop infâme
De remettre l'empire en la main d'une femme,
Tu peux dès aujourd'hui le voir mieux occupé:
Le ciel me rend un frere à ta rage échappé;
On dit qu'Héraclius est tout prêt de paroître:
Tyran, descends du trône, et fais place à ton maître.

PHOCAS.

A ce compte, arrogante, un fantôme nouveau,
Qu'un murmure confus fait sortir du tombeau,
Te donne cette audace et cette confiance!
Ce bruit s'est fait déja digne de ta croyance.
Mais...

PULCHÉRIE.

Je sais qu'il est faux; pour t'assurer ce rang

Ta rage eut trop de soin de verser tout mon sang:
Mais la soif de ta perte en cette conjoncture
Me fait aimer l'auteur d'une belle imposture.
Au seul nom de Maurice il te fera trembler:
Puisqu'il se dit son fils, il veut lui ressembler;
Et cette ressemblance où son courage aspire
Mérite mieux que toi de gouverner l'empire.
J'irai par mon suffrage affermir cette erreur,
L'avouer pour mon frere et pour mon empereur,
Et dedans son parti jeter tout l'avantage
Du peuple convaincu par mon premier hommage.
Toi, si quelque remords te donne un juste effroi,
Sors du trône, et te laisse abuser comme moi;
Prends cette occasion de te faire justice.

PHOCAS.

Oui, je me la ferai bientôt par ton supplice:
Ma bonté ne peut plus arrêter mon devoir;
Ma patience a fait par-delà son pouvoir.
Qui se laisse outrager mérite qu'on l'outrage;
Et l'audace impunie enfle trop un courage.
Tonne, menace, brave, espere en de faux bruits,
Fortifie, affermis ceux qu'ils auront séduits;
Dans ton ame à ton gré change ma destinée:
Mais choisis pour demain la mort ou l'hyménée.

PULCHÉRIE.

Il n'est pas pour ce choix besoin d'un grand effort
A qui hait l'hyménée, et ne craint point la mort.

PHOCAS.

Dis, si tu veux encor, que ton cœur la souhaite.

Dans les deux scenes suivantes, Héraclius passe pour Martian, et Martian pour Léonce. Héraclius se connoît; mais Martian ne se connoît pas.

SCENE III.

PHOCAS, PULCHÉRIE; HÉRACLIUS, *cru Martian, et sachant qu'il est Héraclius;* CRISPE.

PHOCAS, *à Héraclius.*

Approche, Martian, que je te le répete:
Cette ingrate furie, après tant de mépris,
Conspire encor la perte et du pere et du fils;
Elle-même a semé cette erreur populaire
D'un faux Héraclius qu'elle accepte pour frere:
Mais quoi qu'à ces mutins elle puisse imposer,
Demain ils la verront mourir, ou t'épouser.

HÉRACLIUS, *cru Martian.*

Seigneur...

PHOCAS.

Garde sur toi d'attirer ma colere.

HÉRACLIUS, *cru Martian.*

Dussé-je mal user de cet amour de pere,
Étant ce que je suis, je me dois quelque effort
Pour vous dire, seigneur, que c'est vous faire tort,

Et que c'est trop montrer d'injuste défiance
De ne pouvoir régner que par son alliance:
Sans prendre un nouveau droit du nom de son époux,
Ma naissance suffit pour régner après vous.
J'ai du cœur, et tiendrois l'empire même infâme
S'il falloit le tenir de la main d'une femme.

PHOCAS.

Eh bien! elle mourra; tu n'en as pas besoin.

HÉRACLIUS, *cru Martian.*

De vous-même, seigneur, daignez mieux prendre soin.
Le peuple aime Maurice; en perdre ce qui reste
Nous rendroit ce tumulte au dernier point funeste.
Au nom d'Héraclius à demi soulevé,
Vous verriez par sa mort le désordre achevé.
Il vaut mieux la priver du rang qu'elle rejette,
Faire régner une autre, et la laisser sujette;
Et d'un parti plus bas punissant son orgueil...

PHOCAS.

Quand Maurice peût tout du creux de son cercueil,
A ce fils supposé, dont il me faut défendre,
Tu parles d'ajouter un véritable gendre!

HÉRACLIUS.

Seigneur, j'ai des amis chez qui cette moitié...

PHOCAS.

A l'épreuve d'un sceptre il n'est point d'amitié,
Point qui ne s'éblouisse à l'éclat de sa pompe,
Point qu'après son hymen sa haine ne corrompe.
Elle mourra, te dis-je.

PULCHÉRIE.

Ah! ne m'empêchez pas
De rejoindre les miens par un heureux trépas.
La vapeur de mon sang ira grossir la foudre
Que Dieu tient déja prête à le réduire en poudre;
Et ma mort, en servant de comble à tant d'horreurs.

PHOCAS.

Par ses remercîments juge de ses fureurs.
J'ai prononcé l'arrêt, il faut que l'effet suive.
Résous-la de t'aimer, si tu veux qu'elle vive;
Sinon, j'en jure encore, et ne t'écoute plus,
Son trépas dès demain punira ses refus.

SCENE IV.

PULCHÉRIE; HÉRACLIUS, *se connoissant;* MARTIAN, *se croyant Léonce.*

HÉRACLIUS.

En vain il se promet que sous cette menace
J'espere en votre cœur surprendre quelque place:
Votre refus est juste, et j'en sais les raisons.
Ce n'est pas à nous deux d'unir les deux maisons;
D'autres destins, madame, attendent l'un et l'autre:
Ma foi m'engage ailleurs aussi-bien que la vôtre.
Vous aurez en Léonce un digne possesseur;
Je serai trop heureux d'en posséder la sœur.
Ce guerrier vous adore, et vous l'aimez de même;
Je suis aimé d'Eudoxe autant comme je l'aime;

Léontine leur mere est propice à nos vœux;
Et, quelque effort qu'on fasse à rompre ces beaux nœuds,
D'un amour si parfait les chaînes sont si belles,
Que nos captivités doivent être éternelles.

PULCHÉRIE.

Seigneur, vous connoissez ce cœur infortuné:
Léonce y peut beaucoup; vous me l'avez donné,
Et votre main illustre augmente le mérite
Des vertus dont l'éclat pour lui me sollicite:
Mais à d'autres pensers il me faut recourir:
Il n'est plus temps d'aimer alors qu'il faut mourir;
Et quand à ce départ une ame se prépare...

HÉRACLIUS.

Redoutez un peu moins les rigueurs d'un barbare:
Pardonnez-moi ce mot; pour vous servir d'appui
J'ai peine à reconnoître encore un pere en lui.
Résolu de périr pour vous sauver la vie,
Je sens tous mes respects céder à cette envie;
Je ne suis plus son fils, s'il en veut à vos jours,
Et mon cœur tout entier vole à votre secours.

PULCHÉRIE.

C'est donc avec raison que je commence à craindre,
Non la mort, non l'hymen où l'on me veut contraindre,
Mais ce péril extrême où pour me secourir
Je vois votre grand cœur aveuglément courir.

MARTIAN, *se croyant Léonce.*

Ah, mon prince! ah, madame! il vaut mieux vous résoudre
Par un heureux hymen à dissiper ce foudre.

Au nom de votre amour, et de votre amitié,
Prenez de votre sort tous deux quelque pitié.
Que la vertu du fils, si pleine et si sincere,
Vainque la juste horreur que vous avez du pere;
Et, pour mon intérêt, n'exposez pas tous deux...

HÉRACLIUS.

Que me dis-tu, Léonce? et qu'est-ce que tu veux?
Tu m'as sauvé la vie; et, pour reconnoissance,
Je voudrois à tes feux ôter leur récompense;
Et, ministre insolent d'un prince furieux,
Couvrir de cette honte un nom si glorieux;
Ingrat à mon ami, perfide à ce que j'aime,
Cruel à la princesse, odieux à moi-même!
Je te connois, Léonce, et mieux que tu ne crois;
Je sais ce que tu vaux, et ce que je te dois.
Son bonheur est le mien, madame; et je vous donne
Léonce et Martian en la même personne;
C'est Martian en lui que vous favorisez.
Opposons la constance aux périls opposés.
Je vais près de Phocas essayer la priere;
Et si je n'en obtiens la grace tout entiere,
Malgré le nom de pere, et le titre de fils,
Je deviens le plus grand de tous ses ennemis.
Oui, si sa cruauté s'obstine à votre perte,
J'irai pour l'empêcher jusqu'à la force ouverte;
Et puisse, si le ciel m'y voit rien épargner,
Un faux Héraclius en ma place régner!
Adieu, madame.

SCENE V.

PULCHÉRIE; MARTIAN, *se croyant Léonce.*

PULCHÉRIE.

Adieu, prince trop magnanime,
Prince digne en effet d'un trône acquis sans crime,
Digne d'un autre pere. Ah, Phocas! ah, tyran!
Se peut-il que ton sang ait formé Martian?
Mais allons, cher Léonce, admirant son courage,
Tâcher de notre part à repousser l'orage.
Tu t'es fait des amis, je sais des mécontents:
Le peuple est ébranlé, ne perdons point de temps;
L'honneur te le commande, et l'amour t'y convie.

MARTIAN, *se croyant Léonce.*

Pour otage en ses mains ce tigre a votre vie;
Et je n'oserai rien qu'avec un juste effroi
Qu'il ne venge sur vous ce qu'il craindra de moi.

PULCHÉRIE.

N'importe; à tout oser le péril doit contraindre:
Il ne faut craindre rien quand on a tout à craindre.
Allons examiner pour ce coup généreux
Les moyens les plus prompts et les moins dangereux.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LEONTINE, EUDOXE.

LÉONTINE.

Voilà ce que j'ai craint de son ame enflammée.

EUDOXE.

S'il m'eût caché son sort, il m'auroit mal aimée.

LÉONTINE.

Avec trop d'imprudence il vous l'a révélé.
Vous êtes fille, Eudoxe, et vous avez parlé:
Vous n'avez pu savoir cette grande nouvelle
Sans la dire à l'oreille à quelque ame infidele,
A quelque esprit léger, ou de votre heur jaloux,
A qui ce grand secret a pesé comme à vous.
C'est par-là qu'il est su, c'est par-là qu'on publie
Ce prodige étonnant d'Héraclius en vie;
C'est par-là qu'un tyran, plus instruit que troublé
De l'ennemi secret qui l'auroit accablé,
Ajoutera bientôt sa mort à tant de crimes,
Et se sacrifira pour nouvelles victimes.

Ce prince dans son sein pour son fils élevé,
Vous qu'adore son ame, et moi qui l'ai sauvé.
Voyez combien de maux pour n'avoir su vous taire.

EUDOXE.

Madame, mon respect souffre tout d'une mere,
Qui, pour peu qu'elle veuille écouter la raison,
Ne m'accusera plus de cette trahison;
Car c'en est une enfin bien digne de supplice
Qu'avoir d'un tel secret donné le moindre indice.

LÉONTINE.

Et qui donc aujourd'hui le fait connoître à tous?
Est-ce le prince, ou moi?

EUDOXE.

Ni le prince, ni vous.
De grace, examinez ce bruit qui vous alarme.
On dit qu'il est en vie, et son nom seul les charme:
On ne dit point comment vous trompâtes Phocas,
Livrant un de vos fils pour ce prince au trépas,
Ni comme, auprès du sien étant la gouvernante,
Par une tromperie encor plus importante,
Vous en fîtes l'échange, et, prenant Martian,
Vous laissâtes pour fils ce prince à son tyran;
En sorte que le sien passe ici pour mon frere,
Cependant que de l'autre il croit être le pere,
Et voit en Martian Léonce qui n'est plus,
Tandis que sous ce nom il aime Héraclius.
On diroit tout cela si, par quelque imprudence,
Il m'étoit échappé d'en faire confidence:

Mais pour toute nouvelle on dit qu'il est vivant;
Aucun n'ose pousser l'histoire plus avant.
Comme ce sont pour tous des routes inconnues,
Il semble à quelques uns qu'il doit tomber des nues;
Et j'en sais tel qui croit dans sa simplicité
Que pour punir Phocas Dieu l'a ressuscité.
Mais le voici.

SCENE II.

HÉRACLIUS, LÉONTINE, EUDOXE.

HÉRACLIUS.

Madame, il n'est plus temps de taire
D'un si profond secret le dangereux mystere;
Le tyran, alarmé du bruit qui le surprend,
Rend ma crainte trop juste, et le péril trop grand:
Non que de ma naissance il fasse conjecture;
Au contraire il prend tout pour grossiere imposture;
Et me connoît si peu, que, pour la renverser,
A l'hymen qu'il souhaite il prétend me forcer.
Il m'oppose à mon nom qui le vient de surprendre:
Je suis fils de Maurice; il m'en veut faire gendre,
Et s'acquérir les droits d'un prince si chéri
En me donnant moi-même à ma sœur pour mari.
En vain nous résistons à son impatience,
Elle par haine aveugle, et moi par connoissance:
Lui, qui ne conçoit rien de l'obstacle éternel
Qu'oppose la nature à ce nœud criminel,

Menace Pulchérie, au refus obstinée,
Lui propose à demain la mort ou l'hyménée.
J'ai fait pour le fléchir un inutile effort;
Pour éviter l'inceste elle n'a que la mort.
Jugez s'il n'est pas temps de montrer qui nous sommes,
De cesser d'être fils du plus méchant des hommes,
D'immoler mon tyran aux périls de ma sœur,
Et de rendre à mon pere un juste successeur.

LÉONTINE.

Puisque vous ne craignez que sa mort, ou l'inceste,
Je rends graces, seigneur, à la bonté céleste
De ce qu'en ce grand bruit le sort nous est si doux
Que nous n'avons encor rien à craindre pour vous.
Votre courage seul nous donne lieu de craindre:
Modérez-en l'ardeur, daignez vous y contraindre;
Et, puisqu'aucun soupçon ne dit rien à Phocas,
Soyez encor son fils, et ne vous montrez pas.
De quoi que ce tyran menace Pulchérie,
J'aurai trop de moyens d'arrêter sa furie,
De rompre cet hymen, ou de le retarder,
Pourvu que vous veuilliez ne vous point hasarder.
Répondez-moi de vous, et je vous réponds d'elle.

HÉRACLIUS.

Jamais l'occasion ne s'offrira si belle.
Vous voyez un grand peuple à demi révolté,
Sans qu'on sache l'auteur de cette nouveauté.
Il semble que de Dieu la main appesantie,
Se faisant du tyran l'effroyable partie,

Veuille avancer par-là son juste châtiment,
Que, par un si grand bruit semé confusément,
Il dispose les cœurs à prendre un nouveau maître,
Et presse Héraclius de se faire connoître.
C'est à nous de répondre à ce qu'il en prétend:
Montrons Héraclius au peuple qui l'attend;
Evitons le hasard qu'un imposteur l'abuse,
Et qu'après s'être armé d'un nom que je refuse,
De mon trône, à Phocas sous ce titre arraché,
Il puisse me punir de m'être trop caché.
Il ne sera pas temps, madame, de lui dire
Qu'il me rende mon nom, ma naissance, et l'empire,
Quand il se prévaudra de ce nom déja pris
Pour me joindre au tyran dont je passe pour fils.

LÉONTINE.

Sans vous donner pour chef à cette populace,
Je romprai bien encor ce coup, s'il vous menace:
Mais gardons jusqu'au bout ce secret important;
Fiez-vous plus à moi qu'à ce peuple inconstant.
Ce que j'ai fait pour vous depuis votre naissance
Semble digne, seigneur, de cette confiance:
Je ne laisserai point mon ouvrage imparfait;
Et bientôt mes desseins auront un plein effet.
Je punirai Phocas, je vengerai Maurice:
Mais aucun n'aura part à ce grand sacrifice;
J'en veux toute la gloire, et vous me la devez.
Vous régnerez par moi, si par moi vous vivez.
Laissez entre mes mains mûrir vos destinées,

Et ne hasardez point le fruit de vingt années.

EUDOXE.

Seigneur, si votre amour peut écouter mes pleurs,
Ne vous exposez point au dernier des malheurs.
La mort de ce tyran, quoique trop légitime,
Aura dedans vos mains l'image d'un grand crime:
Le peuple pour miracle osera maintenir
Que le ciel par son fils l'aura voulu punir;
Et sa haine obstinée après cette chimere
Vous croira parricide en vengeant votre pere;
La vérité n'aura ni le nom ni l'effet
Que d'un adroit mensonge à couvrir ce forfait;
Et d'une telle erreur l'ombre sera trop noire
Pour ne pas obscurcir l'éclat de votre gloire.
Je sais bien que l'ardeur de venger vos parents...

HÉRACLIUS.

Vous en êtes aussi, madame, et je me rends;
Je n'examine rien, et n'ai pas la puissance
De combattre l'amour et la reconnoissance.
Le secret est à vous, et je serois ingrat
Si sans votre congé j'osois en faire éclat,
Puisque, sans votre aveu, toute mon aventure
Passeroit pour un songe ou pour une imposture.
Je dirai plus: l'empire est plus à vous qu'à moi,
Puisqu'à Léonce mort tout entier je le doi;
C'est le prix de son sang, c'est pour y satisfaire
Que je rends à la sœur ce que je tiens du frere:
Non que pour m'acquitter par cette élection

Mon devoir ait forcé mon inclination;
Il présenta mon cœur aux yeux qui le charmerent;
Il prépara mon ame aux feux qu'ils allumerent;
Et ces yeux tout divins par un soudain pouvoir
Acheverent sur moi l'effet de ce devoir.
Oui, mon cœur, chere Eudoxe, à ce trône n'aspire
Que pour vous voir bientôt maîtresse de l'empire.
Je ne me suis voulu jeter dans le hasard
Que par la seule soif de vous en faire part;
C'étoit là tout mon but. Pour éviter l'inceste
Je n'ai qu'à m'éloigner de ce climat funeste;
Mais si je me dérobe au sang qui vous est dû,
Ce sera par moi seul que vous l'aurez perdu;
Seul je vous ôterai ce que je vous dois rendre.
Disposez des moyens et du temps de le prendre.
Quand vous voudrez régner, faites-m'en possesseur:
Mais, comme enfin j'ai lieu de craindre pour ma sœur,
Tirez-la dans ce jour de ce péril extrême,
Ou demain je ne prends conseil que de moi-même.

LÉONTINE.

Reposez-vous sur moi, seigneur, de tout son sort,
Et n'en appréhendez ni l'hymen ni la mort.

SCENE III.

LÉONTINE, EUDOXE.

LÉONTINE.

Ce n'est plus avec vous qu'il faut que je déguise;

A ne vous rien cacher son amour m'autorise:
Vous saurez les desseins de tout ce que j'ai fait,
Et pourrez me servir à presser leur effet.
Notre vrai Martian adore la princesse:
Animons toutes deux l'amant pour la maîtresse;
Faisons que son amour nous venge de Phocas,
Et de son propre fils arme pour nous le bras.
Si j'ai pris soin de lui, si je l'ai laissé vivre,
Si je perdis Léonce, et ne le fis pas suivre,
Ce fut sur l'espoir seul qu'un jour, pour s'agrandir,
A ma pleine vengeance il pourroit s'enhardir.
Je ne l'ai conservé que pour ce parricide.

EUDOXE.

Ah, madame!

LÉONTINE.

Ce mot déja vous intimide!
C'est à de telles mains qu'il nous faut recourir;
C'est par là qu'un tyran est digne de périr;
Et le courroux du ciel pour en purger la terre
Nous doit un parricide au refus du tonnerre.
C'est à nous qu'il remet de l'y précipiter:
Phocas le commettra, s'il le peut éviter;
Et nous immolerons au sang de votre frere
Le pere par le fils, ou le fils par le pere.
L'ordre est digne de nous; le crime est digne d'eux:
Sauvons Héraclius au péril de tous deux.

EUDOXE.

Je sais qu'un parricide est digne d'un tel pere;

Mais faut-il qu'un tel fils soit en péril d'en faire?
Et, sachant sa vertu, pouvez-vous justement
Abuser jusque-là de son aveuglement?

LÉONTINE.

Dans le fils d'un tyran l'odieuse naissance
Mérite que l'erreur arrache l'innocence,
Et que, de quelque éclat qu'il se soit revêtu,
Un crime qu'il ignore en souille la vertu.

SCENE IV.

LÉONTINE, EUDOXE, UN PAGE.

LE PAGE.

Exupere, madame, est là qui vous demande.

LÉONTINE.

Exupere! à ce nom que ma surprise est grande!
Qu'il entre. A quel dessein vient-il parler à moi,
Lui que je ne vois point, qu'à peine je connoi?
Dans l'ame il hait Phocas qui s'immola son pere,
Et sa venue ici cache quelque mystere.
Je vous l'ai déja dit, votre langue nous perd.

SCENE V.

EXUPERE, LÉONTINE, EUDOXE.

EXUPERE.

Madame, Héraclius vient d'être découvert.

LÉONTINE, *à Eudoxe.*

Eh bien!

EUDOXE.

Si...

LÉONTINE.

(*à Eudoxe*) (*à Exupere.*)
Taisez-vous. Depuis quand?

EXUPERE.

Tout-à-l'heure.

LÉONTINE.

Et déja l'empereur a commandé qu'il meure?

EXUPERE.

Le tyran est bien loin de s'en voir éclairci.

LÉONTINE.

Comment?

EXUPERE.

Ne craignez rien, madame, le voici.

LÉONTINE.

Je ne vois que Léonce.

EXUPERE.

Ah! quittez l'artifice.

SCENE VI.

MARTIAN, LÉONTINE, EXUPERE, EUDOXE.

MARTIAN.

Madame, dois-je croire un billet de Maurice?
Voyez si c'est sa main, ou s'il est contrefait;

Dites s'il me détrompe, ou m'abuse en effet,
Si je suis votre fils, ou s'il étoit mon pere:
Vous en devez connoître encor le caractere.

LÉONTINE, *lisant.*

« Léontine a trompé Phocas,
« Et, livrant pour mon fils un des siens au trépas,
« Dérobe à sa fureur l'héritier de l'empire.
« O vous qui me restez de fideles sujets,
« Honorez son grand zele, appuyez ses projets:
« Sous le nom de Léonce Héraclius respire. »

MAURICE.

(*Elle rend le billet à Exupere.*)

Seigneur, il vous dit vrai; vous étiez en mes mains
Quand on ouvrit Bysance au pire des humains.
Maurice m'honora de cette confiance;
Mon zele y répondit par-delà sa croyance.
Le voyant prisonnier et ses quatre autres fils,
Je cachai quelques jours ce qu'il m'avoit commis;
Mais enfin, toute prête à me voir decouverte,
Ce zele sur mon sang détourna votre perte.
J'allai pour vous sauver vous offrir à Phocas;
Mais j'offris votre nom, et ne vous donnai pas.
La généreuse ardeur de sujette fidele
Me rendit pour mon prince à moi-même cruelle:
Mon fils fut, pour mourir, le fils de l'empereur.
J'éblouis le tyran, je trompai sa fureur:
Léonce, au lieu de vous, lui servit de victime.

(*Elle fait un soupir.*)

Ah! pardonnez, de grace; il m'échappe sans crime.
J'ai pris pour vous sa vie, et lui rends un soupir;
Ce n'est pas trop, seigneur, pour un tel souvenir:
A cet illustre effort par mon devoir réduite,
J'ai domté la nature, et ne l'ai pas détruite.
Phocas, ravi de joie à cette illusion,
Me combla de faveurs avec profusion,
Et nous fit de sa main cette haute fortune,
Dont il n'est pas besoin que je vous importune.
Voilà ce que mes soins vous laissoient ignorer;
Et j'attendois, seigneur, à vous le déclarer,
Que par vos grands exploits votre rare vaillance
Pût faire à l'univers croire votre naissance,
Et qu'une occasion pareille à ce grand bruit
Nous pût de son aveu promettre quelque fruit:
Car, comme j'ignorois que notre grand monarque
En eût pu rien savoir, ou laisser quelque marque,
Je doutois qu'un secret, n'étant su que de moi,
Sous un tyran si craint pût trouver quelque foi.

EXUPERE.

Comme sa cruauté, pour mieux gêner Maurice,
Le forçoit de ses fils à voir le sacrifice,
Ce prince vit l'échange, et l'alloit empêcher;
Mais l'acier des bourreaux fut plus prompt à trancher:
La mort de votre fils arrêta cette envie,
Et prévint d'un moment le refus de sa vie.
Maurice, à quelque espoir se laissant lors flatter,
S'en ouvrit à Félix qui vint le visiter,

Et trouva les moyens de lui donner ce gage
Qui vous en pût un jour rendre un plein témoignage.
Félix est mort, madame, et naguere en mourant
Il remit ce dépôt à son plus cher parent;
Et m'ayant tout conté, « Tiens, dit-il, Exupere,
« Sers ton prince, et venge ton pere ».
Armé d'un tel secret, seigneur, j'ai voulu voir
Combien parmi le peuple il auroit de pouvoir:
J'ai fait semer ce bruit sans vous faire connoître;
Et, voyant tous les cœurs vous souhaiter pour maître,
J'ai ligué du tyran les secrets ennemis,
Mais sans leur découvrir plus qu'il ne m'est permis.
Ils aiment votre nom, sans savoir davantage,
Et cette seule joie anime leur courage,
Sans qu'autres que les deux qui vous parloient là-bas
De tout ce qu'elle a fait sachent plus que Phocas.
Vous venez de savoir ce que vous vouliez d'elle;
C'est à vous de répondre à son généreux zele.
Le peuple est mutiné, nos amis assemblés,
Le tyran effrayé, ses confidents troublés.
Donnez l'aveu du prince à sa mort qu'on apprête,
Et ne dédaignez pas d'ordonner de sa tête.

MARTIAN, *se croyant Héraclius.*

Surpris des nouveautés d'un tel évènement,
Je demeure à vos yeux muet d'étonnement.
Je sais ce que je dois, madame, au grand service
Dont vous avez sauvé l'héritier de Maurice.
Je croyois comme fils devoir tout à vos soins,

Et je vous dois bien plus lorsque je vous suis moins:
Mais pour vous expliquer toute ma gratitude,
Mon ame a trop de trouble et trop d'inquiétude.
J'aimois, vous le savez, et mon cœur enflammé
Trouve enfin une sœur dedans l'objet aimé.
Je perds une maîtresse en gagnant un empire:
Mon amour en murmure, et mon cœur en soupire,
Et de mille pensers mon esprit agité
Paroît enseveli dans la stupidité.
Il est temps d'en sortir, l'honneur nous le commande.
Il faut donner un chef à votre illustre bande:
Allez, brave Exupere, allez, je vous rejoins;
Souffrez que je lui parle un moment sans témoins.
Disposez cependant vos amis à bien faire:
Sur-tout sauvons le fils en immolant le pere;
Il n'eut rien du tyran qu'un peu de mauvais sang,
Dont la derniere guerre a trop purgé son flanc.

EXUPERE.

Nous vous rendons, seigneur, entiere obéissance,
Et vous allons attendre avec impatience.

SCENE VII.

MARTIAN, LÉONTINE, EUDOXE.

MARTIAN.

Madame, pour laisser toute sa dignité
A ce dernier effort de générosité,
Je crois que les raisons que vous m'avez données

M'en ont seules caché le secret tant d'années.
D'autres soupçonneroient qu'un peu d'ambition,
Du prince Martian voyant la passion,
Pour lui voir sur le trône élever votre fille,
Auroit voulu laisser l'empire en sa famille,
Et me faire trouver un tel destin bien doux
Dans l'éternelle erreur d'être sorti de vous:
Mais je tiendrois à crime une telle pensée.
Je me plains seulement d'une ardeur insensée,
D'un détestable amour que pour ma propre sœur
Vous-même vous avez allumé dans mon cœur.
Quel dessein faisiez-vous sur cet aveugle inceste?

LÉONTINE.

Je vous aurois tout dit avant ce nœud funeste;
Et je le craignois peu, trop sûre que Phocas,
Ayant d'autres desseins, ne le souffriroit pas.
Je voulois donc, seigneur, qu'une flamme si belle
Portât votre courage aux vertus dignes d'elle,
Et que, votre valeur l'ayant su mériter,
Le refus du tyran vous pût mieux irriter.
Vous n'avez pas rendu mon espérance vaine:
J'ai vu dans votre amour une source de haine;
Et j'ose dire encor qu'un bras si renommé
Peut-être auroit moins fait si le cœur n'eût aimé.
Achevez donc, seigneur; et puisque Pulchérie
Doit craindre l'attentat d'une aveugle furie...

MARTIAN.

Peut-être il vaudroit mieux moi-même la porter

A ce que le tyran témoigne en souhaiter:
Son amour, qui pour moi résiste à sa colere,
N'y résistera plus quand je serai son frere.
Pourrois-je lui trouver un plus illustre époux?

LÉONTINE.

Seigneur, qu'allez-vous faire? et que me dites-vous?

MARTIAN.

Que peut-être, pour rompre un si digne hyménée,
J'expose à tort sa tête avec ma destinée,
Et fais d'Héraclius un chef de conjurés
Dont je vois les complots encor mal assurés.
Aucun d'eux du tyran n'approche la personne:
Et quand même l'issue en pourroit être bonne,
Peut-être il m'est honteux de reprendre l'état
Par l'infâme succès d'un lâche assassinat;
Peut-être il vaudroit mieux en tête d'une armée
Faire parler pour moi toute ma renommée,
Et trouver à l'empire un chemin glorieux
Pour venger mes parents d'un bras victorieux.
C'est dont je vais résoudre avec cette princesse,
Pour qui non plus l'amour, mais le sang m'intéresse.
Vous, avec votre Eudoxe...

LÉONTINE.

Ah, seigneur! écoutez.

MARTIAN.

J'ai besoin de conseils dans ces difficultés;
Mais, à parler sans fard, pour écouter les vôtres,
Outre mes intérêts vous en avez trop d'autres.

Je ne soupçonne point vos vœux ni votre foi;
Mais je ne veux d'avis que d'un cœur tout à moi.
Adieu.

SCENE VIII.

LÉONTINE, EUDOXE.

LÉONTINE.

Tout me confond, tout me devient contraire.
Je ne fais rien du tout, quand je pense tout faire;
Et, lorsque le hasard me flatte avec excès,
Tout mon dessein avorte au milieu du succès:
Il semble qu'un démon funeste à sa conduite
Des beaux commencements empoisonne la suite.
Ce billet, dont je vois Martian abusé,
Fait plus en ma faveur que je n'aurois osé;
Il arme puissamment le fils contre le pere:
Mais, comme il a levé le bras en qui j'espere,
Sur le point de frapper je vois avec regret
Que la nature y forme un obstacle secret.
La vérité le trompe, et ne peut le séduire;
Il sauve en reculant ce qu'il croit mieux détruire:
Il doute; et, du côté que je le vois pencher,
Il va presser l'inceste au lieu de l'empêcher.

EUDOXE.

Madame, pour le moins vous avez connoissance
De l'auteur de ce bruit, et de mon innocence.
Mais je m'étonne fort de voir à l'abandon

Du prince Héraclius les droits avec le nom.
Ce billet, confirmé par votre témoignage,
Pour monter dans le trône est un grand avantage.
Si Martian le peut sous ce titre occuper,
Pensez-vous qu'il se laisse aisément détromper,
Et qu'au premier moment qu'il vous verra dédire
Aux mains de son vrai maître il remette l'empire?

LÉONTINE.

Vous êtes curieuse, et voulez trop savoir.
N'ai-je pas déja dit que j'y saurai pourvoir?
Tâchons sans plus tarder à revoir Exupere,
Pour prendre en ce désordre un conseil salutaire.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MARTIAN, PULCHÉRIE.

MARTIAN.

Je veux bien l'avouer, madame, car mon cœur
A de la peine encore à vous nommer ma sœur,
Quand, malgré ma fortune à vos pieds abaissée,
J'osai jusques à vous élever ma pensée,
Plus plein d'étonnement que de timidité,
J'interrogeois ce cœur sur sa témérité;
Et dans ses mouvements, pour secrete réponse,
Je sentois quelque chose au-dessus de Léonce,
Dont, malgré ma raison, l'impérieux effort
Emportoit mes desirs au-delà de mon sort.

PULCHÉRIE.

Moi-même assez souvent j'ai senti dans mon ame
Ma naissance en secret me reprocher ma flamme.
Mais quoi! l'impératrice, à qui je dois le jour,
Avoit innocemment fait naître cet amour:
J'approchois de quinze ans, alors qu'empoisonnée

Pour avoir contredit mon indigne hyménée
Elle mêla ces mots à ses derniers soupirs:
« Le tyran veut surprendre, ou forcer vos desirs,
« Ma fille, et sa fureur à son fils vous destine:
« Mais prenez un époux des mains de Léontine;
« Elle garde un trésor qui vous sera bien cher ».
Cet ordre en sa faveur me sut si bien toucher,
Qu'au lieu de la haïr d'avoir livré mon frere
J'en tins le bruit pour faux, elle me devint chere;
Et confondant ces mots de trésor et d'époux,
Je crus les bien entendre, expliquant tout de vous.
J'opposois de la sorte à ma fiere naissance
Les favorables lois de mon obéissance;
Et je m'imputois même à trop de vanité
De trouver entre nous quelque inégalité.
La race de Léonce étant patricienne,
L'éclat de vos vertus l'égaloit à la mienne;
Et je me laissois dire en mes douces erreurs:
« C'est de pareils héros qu'on fait les empereurs;
« Tu peux bien sans rougir aimer un grand courage
« A qui le monde entier peut rendre un juste hommage ».
J'écoutois sans dédain ce qui m'autorisoit:
L'amour pensoit le dire, et le sang le disoit;
Et de ma passion la flatteuse imposture
S'emparoit dans mon cœur des droits de la nature.

MARTIAN.

Ah, ma sœur! puisqu'enfin mon destin éclairci
Veut que je m'accoutume à vous nommer ainsi,

Qu'aisément l'amitié jusqu'à l'amour nous mene!
C'est un penchant si doux qu'on y tombe sans peine;
Mais quand il faut changer l'amour en amitié,
Que l'ame qui s'y force est digne de pitié!
Et qu'on doit plaindre un cœur qui, n'osant s'en défendre,
Se laisse déchirer avant que de se rendre!
Ainsi donc la nature à l'espoir le plus doux
Fait succéder l'horreur, et l'horreur d'être à vous!
Ce que je suis m'arrache à ce que j'aimois d'être!
Ah! s'il m'étoit permis de ne me pas connoître,
Qu'un si charmant abus seroit à préférer
A l'âpre vérité qui vient de m'éclairer!

PULCHÉRIE.

J'eus pour vous trop d'amour pour ignorer ses forces.
Je sais quelle amertume aigrit de tels divorces;
Et la haine à mon gré les fait plus doucement
Que quand il faut aimer, mais aimer autrement.
J'ai senti comme vous une douleur bien vive
En brisant les beaux fers qui me tenoient captive;
Mais j'en condamnerois le plus doux souvenir
S'il avoit à mon cœur coûté plus d'un soupir.
Ce grand coup m'a surprise, et ne m'a point troublée;
Mon ame l'a reçu sans en être accablée;
Et comme tous mes feux n'avoient rien que de saint,
L'honneur les alluma, le devoir les éteint.
Je ne vois plus d'amant où je rencontre un frere:
L'un ne me peut toucher, ni l'autre me déplaire;
Et je tiendrai toujours mon bonheur infini,

Si les miens sont vengés, et le tyran puni.
Vous, que va sur le trône élever la naissance,
Régnez sur votre cœur avant que sur Bysance;
Et, domtant comme moi ce dangereux mutin,
Commencez à répondre à ce noble destin.

MARTIAN.

Ah! vous fûtes toujours l'illustre Pulchérie,
En fille d'empereur dès le berceau nourrie;
Et ce grand nom sans peine a pu vous enseigner
Comment dessus vous-même il vous falloit régner:
Mais pour moi, qui, caché sous une autre aventure,
D'une ame plus commune ai pris quelque teinture,
Il n'est pas merveilleux si ce que je me crus
Mêle un peu de Léonce au cœur d'Héraclius.
A mes confus regrets soyez donc moins sévere;
C'est Léonce qui parle, et non pas votre frere:
Mais si l'un parle mal, l'autre va bien agir,
Et l'un ni l'autre enfin ne vous fera rougir.
Je vais des conjurés embrasser l'entreprise,
Puisqu'une ame si haute à frapper m'autorise,
Et tient que, pour répandre un si coupable sang,
L'assassinat est noble et digne de mon rang.
Pourrai-je cependant vous faire une priere?

PULCHÉRIE.

Prenez sur Pulchérie une puissance entiere.

MARTIAN.

Puisqu'un amant si cher ne peut plus être à vous,
Ni vous, mettre l'empire en la main d'un époux,

Epousez Martian comme un autre moi-même;
Ne pouvant être à moi, soyez à ce que j'aime.

PULCHÉRIE.

Ne pouvant être à vous, je pourrois justement
Vouloir n'être à personne, et fuir tout autre amant;
Mais on pourroit nommer cette fermeté d'ame
Un reste mal éteint d'incestueuse flamme.
Afin donc qu'à ce choix j'ose tout accorder,
Soyez mon empereur pour me le commander.
Martian vaut beaucoup, sa personne m'est chere;
Mais purgez sa vertu des crimes de son pere,
Et donnez à mes feux pour légitime objet
Dans le fils du tyran votre premier sujet.

MARTIAN.

Vous le voyez, j'y cours; mais enfin, s'il arrive
Que l'issue en devienne ou funeste ou tardive,
Votre perte est jurée; et d'ailleurs nos amis
Au tyran immolé voudront joindre ce fils.
Sauvez d'un tel péril et sa vie et la vôtre;
Par cet heureux hymen conservez l'un et l'autre;
Garantissez ma sœur des fureurs de Phocas,
Et mon ami de suivre un tel pere au trépas.
Faites qu'en ce grand jour la troupe d'Exupere
Dans un sang odieux respecte mon beau-frere;
Et donnez au tyran, qui n'en pourra jouir,
Quelques moments de joie afin de l'éblouir.

PULCHÉRIE.

Mais durant ces moments, unie à sa famille,

Il deviendra mon pere, et je serai sa fille;
Je lui devrai respect, amour, fidélité;
Ma haine n'aura plus d'impétuosité;
Et tous mes vœux pour vous seront mols et timides,
Quand mes vœux contre lui seront des parricides.
Outre que le succès est encore à douter,
Que l'on peut vous trahir, qu'il peut vous résister;
Si vous y succombez, pourrai-je me dédire
D'avoir porté chez lui les titres de l'empire?
Ah! combien ces moments de quoi vous me flattez
Alors pour mon supplice auroient d'éternités!
Votre haine voit peu l'erreur de sa tendresse;
Comme elle vient de naître, elle n'est que foiblesse:
La mienne a plus de force, et les yeux mieux ouverts;
Et, se dût avec moi perdre tout l'univers,
Jamais un seul moment, quoi que l'on puisse faire,
Le tyran n'aura droit de me traiter de pere.
Je ne refuse au fils ni mon cœur ni ma foi:
Vous l'aimez, je l'estime, il est digne de moi:
Tout son crime est un pere à qui le sang l'attache;
Quand il n'en aura plus, il n'aura plus de tache;
Et cette mort, propice à former ces beaux nœuds,
Purifiant l'objet, justifîra mes feux.
Allez donc préparer cette heureuse journée,
Et du sang du tyran signez cet hyménée.
Mais quel mauvais démon devers nous le conduit?

MARTIAN.

Je suis trahi, madame, Exupere le suit.

SCENE II.

PHOCAS, EXUPERE, AMINTAS, MARTIAN, PULCHÉRIE, CRISPE.

PHOCAS.

Quel est votre entretien avec cette princesse?
Des noces que je veux?

MARTIAN.

C'est de quoi je la presse.

PHOCAS.

Et vous l'avez gagnée en faveur de mon fils?

MARTIAN.

Il sera son époux, elle me l'a promis.

PHOCAS.

C'est beaucoup obtenu d'une ame si rebelle.
Mais quand?

MARTIAN.

C'est un secret que je n'ai pas su d'elle.

PHOCAS.

Vous pouvez m'en dire un dont je suis plus jaloux.
On dit qu'Héraclius est fort connu de vous:
Si vous aimez mon fils, faites-le-moi connoître.

MARTIAN.

Vous le connoissez trop, puisque je vois ce traître.

EXUPERE.

Je sers mon empereur, et je sais mon devoir.

MARTIAN.

Chacun te l'avoûra; tu le fais assez voir.

PHOCAS.

De grace, éclaircissez ce que je vous propose:
Ce billet à demi m'en dit bien quelque chose;
Mais, Léonce, c'est peu si vous ne l'achevez.

MARTIAN.

Nommez-moi par mon nom, puisque vous le savez;
Dites Héraclius, il n'est plus de Léonce;
Et j'entends mon arrêt sans qu'on me le prononce.

PHOCAS.

Tu peux bien t'y résoudre après ton vain effort
Pour m'arracher le sceptre, et conspirer ma mort.

MARTIAN.

J'ai fait ce que j'ai dû. Vivre sous ta puissance,
C'eût été démentir mon nom et ma naissance,
Et ne point écouter le sang de mes parents,
Qui ne crie en mon cœur que la mort des tyrans.
Quiconque pour l'empire eut la gloire de naître
Renonce à cet honneur s'il peut souffrir un maître:
Hors le trône ou la mort, il doit tout dédaigner;
C'est un lâche, s'il n'ose ou se perdre ou régner.
J'entends donc mon arrêt sans qu'on me le prononce.
Héraclius mourra comme a vécu Léonce,
Bon sujet, meilleur prince; et ma vie et ma mort
Rempliront dignement et l'un et l'autre sort.
La mort n'a rien d'affreux pour une ame bien née:
A mes côtés pour toi je l'ai cent fois traînée;

Et mon dernier exploit contre tes ennemis
Fut d'arrêter son bras qui tomboit sur ton fils.

PHOCAS.

Tu prends pour me toucher un mauvais artifice:
Héraclius n'eut point de part à ce service;
J'en ai payé Léonce, à qui seul étoit dû
L'inestimable honneur de me l'avoir rendu.
Mais, sous des noms divers à soi-même contraire,
Qui conserva le fils attente sur le pere;
Et, se désavouant d'un aveugle secours,
Sitôt qu'il se connoît il en veut à mes jours.
Je te devois sa vie, et je me dois justice.
Léonce est effacé par le fils de Maurice.
Contre un tel attentat rien n'est à balancer;
Et je saurai punir comme récompenser.

MARTIAN.

Je sais trop qu'un tyran est sans reconnoissance
Pour en avoir conçu la honteuse espérance;
Et suis trop au-dessus de cette indignité
Pour te vouloir piquer de générosité.
Que ferois-tu pour moi de me laisser la vie,
Si pour moi sans le trône elle n'est qu'infamie?
Héraclius vivroit pour te faire la cour!
Rends-lui, rends-lui son sceptre, ou prive-le du jour.
Pour ton propre intérêt sois juge incorruptible:
Ta vie avec la sienne est trop incompatible;
Un si grand ennemi ne peut être gagné,
Et je te punirois de m'avoir épargné.

Si de ton fils sauvé j'ai rappelé l'image,
J'ai voulu de Léonce étaler le courage,
Afin qu'en le voyant tu ne doutasses plus
Jusques où doit aller celui d'Héraclius.
Je me tiens plus heureux de périr en monarque,
Que de vivre en éclat sans en porter la marque;
Et puisque pour jouir d'un si glorieux sort
Je n'ai que ce moment qu'on destine à ma mort,
Je la rendrai si belle, et si digne d'envie,
Que ce moment vaudra la plus illustre vie.
M'y faisant donc conduire, assure ton pouvoir,
Et délivre mes yeux de l'horreur de te voir.

PHOCAS.

Nous verrons la vertu de cette ame hautaine.
Faites-le retirer en la chambre prochaine,
Crispe; et qu'on me l'y garde, attendant que mon choix
Pour punir son forfait vous donne d'autres lois.

MARTIAN, *à Pulchérie.*

Adieu, madame, adieu. Je n'ai pu davantage.
Ma mort vous va laisser encor dans l'esclavage:
Le ciel par d'autres mains vous en daigne affranchir!

SCENE III.

PHOCAS, PULCHÉRIE, EXUPERE, AMINTAS.

PHOCAS.

Et toi, n'espere pas désormais me fléchir.
Je tiens Héraclius, et n'ai plus rien à craindre,

Plus lieu de te flatter, plus lieu de me contraindre.
Ce frere et ton espoir vont entrer au cercueil,
Et j'abattrai d'un coup sa tête et ton orgueil.
Mais ne te contrains point dans ces rudes alarmes;
Laisse aller tes soupirs, laisse couler tes larmes.

PULCHÉRIE.

Moi pleurer! moi gémir, tyran! J'aurois pleuré
Si quelques lâchetés l'avoient déshonoré,
S'il n'eût pas emporté sa gloire tout entiere,
S'il m'avoit fait rougir par la moindre priere,
Si quelque infâme espoir qu'on lui dût pardonner
Eût mérité la mort que tu lui vas donner.
Sa vertu jusqu'au bout ne s'est point démentie:
Il n'a point pris le ciel ni le sort à partie,
Point querellé le bras qui fait ces lâches coups,
Point daigné contre lui perdre un juste courroux.
Sans te nommer ingrat, sans trop le nommer traître,
De tous deux, de soi-même il s'est montré le maître;
Et dans cette surprise il a bien su courir
A la nécessité qu'il voyoit de mourir.
Je goûtois cette joie en un sort si contraire.
Je l'aimai comme amant, je l'aime comme frere;
Et dans ce grand revers je l'ai vu hautement
Digne d'être mon frere, et d'être mon amant.

PHOCAS.

Explique, explique mieux le fond de ta pensée;
Et, sans plus te parer d'une vertu forcée,
Pour appaiser le pere, offre le cœur au fils,

Et tâche à racheter ce cher frere à ce prix.

PULCHÉRIE.

Crois-tu que sur la foi de tes fausses promesses
Mon ame ose descendre à de telles bassesses?
Prends mon sang pour le sien; mais, s'il y faut mon cœur,
Périsse Héraclius avec sa triste sœur!

PHOCAS.

Eh bien! il va périr; ta haine en est complice.

PULCHÉRIE.

Et je verrai du ciel bientôt choir ton supplice.
Dieu, pour le réserver à ses puissantes mains,
Fait avorter exprès tous les moyens humains;
Il veut frapper le coup sans notre ministere.
Si l'on t'a bien donné Léonce pour mon frere,
Les quatre autres peut-être, à tes yeux abusés,
Ont été comme lui des Césars supposés.
L'état, qui dans leur mort voyoit trop sa ruine,
Avoit des généreux autres que Léontine;
Ils trompoient d'un barbare aisément la fureur
Qui n'avoit jamais vu la cour ni l'empereur.
Crains, tyran, crains encor tous les quatre peut-être:
L'un après l'autre enfin se vont faire paroître;
Et, malgré tous tes soins, malgré tout ton effort,
Tu ne les connoîtras qu'en recevant la mort.
Moi-même à leur défaut je serai la conquête
De quiconque à mes pieds apportera ta tête;
L'esclave le plus vil qu'on puisse imaginer
Sera digne de moi, s'il peut t'assassiner.

Va perdre Héraclius, et quitte la pensée
Que je me pare ici d'une vertu forcée;
Et, sans m'importuner de répondre à tes vœux,
Si tu prétends régner, défais-toi de tous deux.

SCENE IV.

PHOCAS, EXUPERE, AMINTAS.

PHOCAS.

J'écoute avec plaisir ces menaces frivoles;
Je ris d'un désespoir qui n'a que des paroles;
Et, de quelque façon qu'elle m'ose outrager,
Le sang d'Héraclius m'en doit assez venger.
Vous donc, mes vrais amis, qui me tirez de peine,
Vous, dont je vois l'amour quand j'en craignois la haine,
Vous, qui m'avez livré mon secret ennemi,
Ne soyez point vers moi fideles à demi;
Résolvez avec moi des moyens de sa perte:
La ferons-nous secrete, ou bien à force ouverte?
Prendrons-nous le plus sûr, ou le plus glorieux?

EXUPERE.

Seigneur, n'en doutez point, le plus sûr vaut le mieux;
Mais le plus sûr pour vous est que sa mort éclate,
De peur qu'en l'ignorant le peuple ne se flatte,
N'attende encor ce prince, et n'ait quelque raison
De courir en aveugle à qui prendra son nom.

PHOCAS.

Donc, pour ôter tout doute à cette populace,

Nous enverrons sa tête au milieu de la place.

EXUPERE.

Mais si vous la coupez dedans votre palais,
Ces obstinés mutins ne le croiront jamais;
Et, sans que pas un d'eux à son erreur renonce,
Ils diront qu'on impute un faux nom à Léonce,
Qu'on en fait un fantôme afin de les tromper,
Prêts à suivre toujours qui voudra l'usurper.

PHOCAS.

Lors nous leur ferons voir ce billet de Maurice.

EXUPERE.

Ils le tiendront pour faux, et pour un artifice:
Seigneur, après vingt ans vous espérez en vain
Que ce peuple ait des yeux pour connoître sa main.
Si vous voulez calmer toute cette tempête,
Il faut en pleine place abattre cette tête,
Et qu'il dise, en mourant, à ce peuple confus,
« Peuple, n'en doute point je suis Héraclius ».

PHOCAS.

Il le faut, je l'avoue; et déja je destine
A ce même échafaud l'infâme Léontine.
Mais si ces insolents l'arrachent de nos mains?

EXUPERE.

Qui l'osera, seigneur?

PHOCAS.

Ce peuple que tu crains.

EXUPERE.

Ah! souvenez-vous mieux des désordres qu'enfante

Dans un peuple sans chef la premiere épouvante.
Le seul bruit de ce prince au palais arrêté
Dispersera soudain chacun de son côté;
Les plus audacieux craindront votre justice,
Et le reste en tremblant ira voir son supplice.
Mais ne leur donnez pas, tardant trop à punir,
Le temps de se remettre et de se réunir:
Envoyez des soldats à chaque coin des rues;
Saisissez l'Hippodrome avec ses avenues;
Dans tous les lieux publics rendez-vous le plus fort.
Pour nous, qu'un tel indice intéresse à sa mort,
De peur que d'autres mains ne se laissent séduire,
Jusques à l'échafaud laissez-nous le conduire.
Nous aurons trop d'amis pour en venir à bout;
J'en réponds sur ma tête, et j'aurai l'œil à tout.

PHOCAS.

C'en est trop, Exupere: allez, je m'abandonne
Aux fideles conseils que votre ardeur me donne.
C'est l'unique moyen de domter nos mutins,
Et d'éteindre à jamais ces troubles intestins.
Je vais, sans différer, pour cette grande affaire
Donner à tous mes chefs un ordre nécessaire.
Vous, pour répondre aux soins que vous m'avez promis,
Allez de votre part assembler vos amis,
Et croyez qu'après moi, jusqu'à ce que j'expire,
Ils seront, eux et vous, les maîtres de l'empire.

SCENE V.

EXUPERE, AMINTAS.

EXUPERE.

Nous sommes en faveur, ami; tout est à nous:
L'heur de notre destin va faire des jaloux.

AMINTAS.

Quelque alégresse ici que vous fassiez paroître,
Trouvez-vous doux les noms de perfide et de traître?

EXUPERE.

Je sais qu'aux généreux ils doivent faire horreur;
Ils m'ont frappé l'oreille, ils m'ont blessé le cœur:
Mais bientôt, par l'effet que nous devons attendre,
Nous serons en état de ne les plus entendre.
Allons; pour un moment qu'il faut les endurer,
Ne fuyons pas les biens qu'ils nous font espérer.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

HÉRACLIUS, EUDOXE.

HÉRACLIUS.

Vous avez grand sujet d'appréhender pour elle :
Phocas au dernier point la tiendra criminelle;
Et je le connois mal, ou, s'il la peut trouver,
Il n'est moyen humain qui puisse la sauver.
Je vous plains, chere Eudoxe, et non pas votre mere;
Elle a bien mérité ce qu'a fait Exupere;
Il trahit justement qui vouloit me trahir.

EUDOXE.

Vous croyez qu'à ce point elle ait pu vous haïr,
Vous pour qui son amour a forcé la nature?

HÉRACLIUS.

Comment voulez-vous donc nommer son imposture?
M'empêcher d'entreprendre, et, par un faux rapport,
Confondre en Martian et mon nom et mon sort;
Abuser d'un billet que le hasard lui donne;

Attacher de sa main mes droits à sa personne,
Et le mettre en état, dessous sa bonne foi,
De régner en ma place, ou de périr pour moi:
Madame, est-ce en effet me rendre un grand service?

EUDOXE.

Eût-elle démenti ce billet de Maurice?
Et l'eût-elle pu faire, à moins que révéler
Ce que sur-tout alors il lui falloit celer?
Quand Martian par-là n'eût pas connu son pere,
C'étoit vous hasarder sur la foi d'Exupere:
Elle en doutoit, seigneur; et, par l'évènement,
Vous voyez que son zele en doutoit justement.
Sûre en soi des moyens de vous rendre l'empire,
Qu'à vous-même jamais elle n'a voulu dire,
Elle a sur Martian tourné le coup fatal
De l'épreuve d'un cœur qu'elle connoissoit mal.
Seigneur, où seriez-vous sans ce nouveau service?

HÉRACLIUS.

Qu'importe qui des deux on destine au supplice?
Qu'importe, Martian, vu ce que je te doi,
Qui trahisse mon sort, d'Exupere, ou de moi?
Si l'on ne me découvre, il faut que je m'expose;
Et l'un et l'autre enfin ne sont que même chose,
Sinon qu'étant trahi je mourrois malheureux,
Et que, m'offrant pour toi, je mourrai généreux.

EUDOXE.

Quoi! pour désabuser une aveugle furie,
Rompre votre destin, et donner votre vie!

HÉRACLIUS.

Vous êtes plus aveugle encore en votre amour.
Périra-t-il pour moi quand je lui dois le jour?
Et lorsque sous mon nom il se livre à sa perte,
Tiendrai-je sous le sien ma fortune couverte?
S'il s'agissoit ici de le faire empereur,
Je pourrois lui laisser mon nom et son erreur:
Mais conniver en lâche à ce nom qu'on me vole,
Quand son pere à mes yeux au lieu de moi l'immole!
Souffrir qu'il se trahisse aux rigueurs de mon sort!
Vivre par son supplice, et régner par sa mort!

EUDOXE.

Ah! ce n'est pas, seigneur, ce que je vous demande;
De cette lâcheté l'infamie est trop grande.
Montrez-vous pour sauver ce héros du trépas;
Mais montrez-vous en maître, et ne vous perdez pas:
Rallumez cette ardeur où s'opposoit ma mere;
Garantissez le fils par la perte du pere;
Et, prenant à l'empire un chemin éclatant,
Montrez Héraclius au peuple qui l'attend.

HÉRACLIUS.

Il n'est plus temps, madame; un autre a pris ma place.
Sa prison a rendu le peuple tout de glace:
Déja préoccupé d'un autre Héraclius,
Dans l'effroi qui le trouble il ne me croira plus;
Et, ne me regardant que comme un fils perfide,
Il aura de l'horreur de suivre un parricide.
Mais quand même il voudroit seconder mes desseins,

Le tyran tient déja Martian en ses mains.
S'il voit qu'en sa faveur je marche à force ouverte,
Piqué de ma révolte, il hâtera sa perte,
Et croira qu'en m'ôtant l'espoir de le sauver
Il m'ôtera l'ardeur qui me fait soulever.
N'en parlons plus : en vain votre amour me retarde,
Le sort d'Héraclius tout entier me regarde.
Soit qu'il faille régner, soit qu'il faille périr,
Au tombeau comme au trône on me verra courir.
Mais voici le tyran, et son traître Exupere.

SCENE II.

PHOCAS, HÉRACLIUS, EXUPERE, EUDOXE, TROUPE DE GARDES.

PHOCAS, *montrant Eudoxe à ses gardes.*
Qu'on la tienne en lieu sûr en attendant sa mere.

HÉRACLIUS.
A-t-elle quelque part...?

PHOCAS.
Nous verrons à loisir :
Il est bon cependant de la faire saisir.

EUDOXE, *s'en allant.*
Seigneur, ne croyez rien de ce qu'il vous va dire.

PHOCAS, *à Eudoxe.*
Je croirai ce qu'il faut pour le bien de l'empire.

SCENE III.

PHOCAS, HÉRACLIUS, EXUPERE, GARDES.

PHOCAS, *à Héraclius.*

Ses pleurs pour ce coupable imploroient ta pitié?

HÉRACLIUS.

Seigneur...

PHOCAS.

Je sais pour lui quelle est ton amitié;
Mais je veux que toi-même, ayant bien vu son crime,
Tiennes ton zele injuste, et sa mort légitime.
(*aux gardes.*)
Qu'on le fasse venir. Pour en tirer l'aveu
Il ne sera besoin ni du fer ni du feu.
Loin de s'en repentir, l'orgueilleux en fait gloire.
Mais que me diras-tu qu'il ne me faut pas croire?
Exdoxe m'en conjure, et l'avis me surprend.
Aurois-tu découvert quelque crime plus grand?

HÉRACLIUS.

Oui, sa mere a plus fait contre votre service
Que ne sait Exupere, et que n'a vu Maurice.

PHOCAS.

La perfide! Ce jour lui sera le dernier.
Parle.

HÉRACLIUS.

J'acheverai devant le prisonnier.

Trouvez bon qu'un secret d'une telle importance,
Puisque vous le mandez, s'explique en sa présence.

PHOCAS.

Le voici. Mais sur-tout ne me dis rien pour lui.

SCENE IV.

PHOCAS, HÉRACLIUS, MARTIAN, EXUPERE, GARDES.

HÉRACLIUS.

Je sais qu'en ma priere il auroit peu d'appui;
Et, loin de me donner une inutile peine,
Tout ce que je demande à votre juste haine,
C'est que de tels forfaits ne soient pas impunis.
Perdez Héraclius, et sauvez votre fils:
Voilà tout mon souhait et toute ma priere.
M'en refuserez-vous?

PHOCAS.

Tu l'obtiendras entiere:
Ton salut en effet est douteux sans sa mort.

MARTIAN.

Ah! prince, j'y courois sans me plaindre du sort;
Son indigne rigueur n'est pas ce qui me touche:
Mais en ouïr l'arrêt sortir de votre bouche!
Je vous ai mal connu jusques à mon trépas.

HÉRACLIUS.

Et même en ce moment tu ne me connois pas.

Ecoute, pere aveugle, et toi, prince crédule,
Ce que l'honneur défend que plus je dissimule.
Phocas, connois ton sang, et tes vrais ennemis:
Je suis Héraclius, et Léonce est ton fils.

MARTIAN.

Seigneur, que dites-vous?

HÉRACLIUS.

Que je ne puis plus taire
Que deux fois Léontine osa tromper ton pere,
Et, semant de nos noms un insensible abus,
Fit un faux Martian du jeune Héraclius.

PHOCAS.

Maurice te dément, lâche! tu n'as qu'à lire:
« Sous le nom de Léonce Héraclius respire ».
Tu fais après cela des contes superflus.

HÉRACLIUS.

Si ce billet fut vrai, seigneur, il ne l'est plus.
J'étois Léonce alors, et j'ai cessé de l'être
Quand Maurice immolé n'en a pu rien connoître.
S'il laissa par écrit ce qu'il avoit pu voir,
Ce qui suivit sa mort fut hors de son pouvoir.
Vous portâtes soudain la guerre dans la Perse,
Où vous eûtes trois ans la fortune diverse:
Cependant Léontine, étant dans le château
Reine de nos destins et de notre berceau,
Pour me rendre le rang qu'occupoit votre race,
Prit Martian pour elle, et me mit en sa place.
Ce zele en ma faveur lui succéda si bien,

Que vous-même au retour vous n'en connûtes rien;
Et ces informes traits qu'à six mois a l'enfance
Ayant mis entre nous fort peu de différence,
Le foible souvenir en trois ans s'en perdit:
Vous prîtes aisément ce qu'elle vous rendit.
Nous vécûmes tous deux sous le nom l'un de l'autre:
Il passa pour son fils, je passai pour le vôtre;
Et je ne jugeois pas ce chemin criminel
Pour remonter sans meurtre au trône paternel.
Mais voyant cette erreur fatale à cette vie
Sans qui déja la mienne auroit été ravie,
Je me croirois, seigneur, coupable infiniment
Si je souffrois encore un tel aveuglement.
Je viens reprendre un nom qui seul a fait son crime.
Conservez votre haine, et changez de victime.
Je ne demande rien que ce qui m'est promis:
Perdez Héraclius, et sauvez votre fils.

MARTIAN, *à Phocas.*

Admire de quel fils le ciel t'a fait le pere,
Admire quel effort sa vertu vient de faire,
Tyran; et ne prends pas pour une vérité
Ce qu'invente pour moi sa générosité.

(*à Héraclius.*)

C'est trop, prince, c'est trop pour ce petit service
Dont honora mon bras ma fortune propice:
Je vous sauvai la vie, et ne la perdis pas;
Et pour moi vous cherchez un assuré trépas!
Ah! si vous m'en devez quelque reconnoissance,

Prince, ne m'ôtez pas l'honneur de ma naissance.
Avoir tant de pitié d'un sort si glorieux,
De crainte d'être ingrat, c'est m'être injurieux.

PHOCAS.

En quel trouble me jette une telle dispute!
A quels nouveaux malheurs m'expose-t-elle en butte!
Lequel croire, Exupere, et lequel démentir?
Tombé-je dans l'erreur, ou si j'en vais sortir?
Si ce billet est vrai, le reste est vraisemblable.

EXUPERE.

Mais qui sait si ce reste est faux ou véritable?

PHOCAS.

Léontine deux fois a pu tromper Phocas.

EXUPERE.

Elle a pu les changer, et ne les changer pas:
Et plus que vous, seigneur, dedans l'inquiétude,
Je ne vois que du trouble et de l'incertitude.

HÉRACLIUS.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je sais qui je suis:
Vous voyez quels effets en ont été produits.
Depuis plus de quatre ans vous voyez quelle adresse
J'apporte à rejeter l'hymen de la princesse,
Où sans doute aisément mon cœur eût consenti,
Si Léontine alors ne m'en eût averti.

MARTIAN.

Léontine?

HÉRACLIUS.

Elle-même.

MARTIAN.

Ah, ciel! quelle est sa ruse!
Martian aime Eudoxe, et sa mere l'abuse.
Par l'horreur d'un hymen qu'il croit incestueux,
De ce prince à sa fille elle assure les vœux;
Et son ambition, adroite à le séduire,
Le plonge en une erreur dont elle attend l'empire.
Ce n'est que d'aujourd'hui que je sais qui je suis:
Mais de mon ignorance elle espéroit ces fruits,
Et me tiendroit encor la vérité cachée,
Si tantôt ce billet ne l'en eût arrachée.

PHOCAS, *à Exupere.*

La méchante l'abuse aussi-bien que Phocas.

EXUPERE.

Elle a pu l'abuser, et ne l'abuser pas.

PHOCAS.

Tu vois comme la fille a part au stratagême.

EXUPERE.

Et que la mere a pu l'abuser elle-même.

PHOCAS.

Que de pensers divers! que de soucis flottants!

EXUPERE.

Je vous en tirerai, seigneur, dans peu de temps.

PHOCAS.

Dis-moi, tout est-il prêt pour ce juste supplice?

EXUPERE.

Oui, si nous connoissions le vrai fils de Maurice.

HÉRACLIUS.

Pouvez-vous en douter après ce que j'ai dit?

MARTIAN.

Donnez-vous à l'erreur encor quelque crédit?

HÉRACLIUS, *à Martian.*

Ami, rends-moi mon nom: la faveur n'est pas grande;
Ce n'est que pour mourir que je te le demande.
Reprends ce triste jour que tu m'as racheté,
Ou rends-moi cet honneur que tu m'as presque ôté.

MARTIAN.

Pourquoi, de mon tyran volontaire victime,
Précipiter vos jours pour me noircir d'un crime?
Prince, qui que je sois, j'ai conspiré sa mort;
Et nos noms au dessein donnent un divers sort:
Dedans Héraclius il a gloire solide,
Et dedans Martian il devient parricide.
Puisqu'il faut que je meure illustre, ou criminel,
Couvert ou de louange, ou d'opprobre éternel,
Ne souillez point ma mort, et ne veuillez pas faire
Du vengeur de l'empire un assassin d'un pere.

HÉRACLIUS.

Mon nom seul est coupable; et, sans plus disputer,
Pour te faire innocent tu n'as qu'à le quitter;
Il conspira lui seul, tu n'en es point complice.
Ce n'est qu'Héraclius qu'on envoie au supplice:
Sois son fils, tu vivras.

MARTIAN.

Si je l'avois été,

Seigneur, ce traître en vain m'auroit sollicité;
Et, lorsque contre vous il m'a fait entreprendre,
La nature en secret auroit su m'en défendre.

HÉRACLIUS.

Apprends donc qu'en secret mon cœur t'a prévenu.
J'ai voulu conspirer, mais on m'a retenu;
Et dedans mon péril Léontine timide...

MARTIAN.

N'a pu voir Martian commettre un parricide.

HÉRACLIUS.

Toi, que de Pulchérie elle a fait amoureux,
Juge sous les deux noms ton dessein et tes feux.
Elle a rendu pour toi l'un et l'autre funeste,
Martian parricide, Héraclius inceste,
Et n'eût pas eu pour moi d'horreur d'un grand forfait,
Puisque dans ta personne elle en pressoit l'effet.
Mais elle m'empêchoit de hasarder ma tête,
Espérant par ton bras me livrer ma conquête.
Ce favorable aveu dont elle t'a séduit
T'exposoit aux périls pour m'en donner le fruit;
Et c'étoit ton succès qu'attendoit sa prudence,
Pour découvrir au peuple ou cacher ma naissance.

PHOCAS.

Hélas! je ne puis voir qui des deux est mon fils;
Et je vois que tous deux ils sont mes ennemis.
En ce piteux état quel conseil dois-je suivre?
J'ai craint un ennemi, mon bonheur me le livre;
Je sais que de mes mains il ne se peut sauver,

Je sais que je le vois, et ne puis le trouver.
La nature tremblante, incertaine, étonnée,
D'un nuage confus couvre sa destinée:
L'assassin sous cette ombre échappe à ma rigueur,
Et, présent à mes yeux, il se cache à mon cœur.
Martian! A ce nom aucun ne veut répondre,
Et l'amour paternel ne sert qu'à me confondre.
Trop d'un Héraclius en mes mains est remis;
Je tiens mon ennemi, mais je n'ai plus de fils.
Que veux-tu donc, nature, et que prétens-tu faire?
Si je n'ai plus de fils, puis-je encore être pere?
De quoi parle à mon cœur ton murmure imparfait?
Ne me dis rien du tout, ou parle tout-à-fait.
Qui que ce soit des deux que mon sang ait fait naître,
Ou laisse-moi le perdre, ou fais-le-moi connoître.
O toi, qui que tu sois, enfant dénaturé,
Et trop digne du sort que tu t'es procuré,
Mon trône est-il pour toi plus honteux qu'un supplice?
O malheureux Phocas! ô trop heureux Maurice!
Tu recouvres deux fils pour mourir après toi,
Et je n'en puis trouver pour régner après moi!
Qu'aux honneurs de ta mort je dois porter envie,
Puisque mon propre fils les préfere à sa vie!

SCENE V.

PHOCAS, HÉRACLIUS, MARTIAN, CRISPE, EXUPERE, LÉONTINE, GARDES.

CRISPE, *à Phocas.*

Seigneur, ma diligence enfin a réussi;
J'ai trouvé Léontine, et je l'amene ici.

PHOCAS, *à Léontine.*

Approche, malheureuse.

HÉRACLIUS, *à Léontine.*

Avouez tout, madame.
J'ai tout dit.

LÉONTINE, *à Héraclius.*

Quoi! seigneur?

PHOCAS.

Tu l'ignores, infâme!
Qui des deux est mon fils?

LÉONTINE.

Qui vous en fait douter?

HÉRACLIUS, *à Léontine.*

Le nom d'Héraclius que son fils veut porter:
Il en croit ce billet et votre témoignage;
Mais ne le laissez pas dans l'erreur davantage.

PHOCAS.

N'attends pas les tourments, ne me déguise rien.

M'as-tu livré ton fils? as-tu changé le mien?

LÉONTINE.

Je t'ai livré mon fils, et j'en aime la gloire.
Si je parle du reste, oseras-tu m'en croire?
Et qui t'assurera que pour Héraclius,
Moi qui t'ai tant trompé, je ne te trompe plus?

PHOCAS.

N'importe, fais-nous voir quelle haute prudence
En des temps si divers leur en fait confidence,
A l'un depuis quatre ans, à l'autre d'aujourd'hui.

LÉONTINE, *en montrant les deux princes.*

Le secret n'en est su ni de lui, ni de lui;
Tu n'en sauras non plus les véritables causes:
Devine, si tu peux, et choisis, si tu l'oses.
L'un des deux est ton fils, l'autre est ton empereur.
Tremble dans ton amour, tremble dans ta fureur.
Je te veux toujours voir, quoi que ta rage fasse,
Craindre ton ennemi dedans ta propre race,
Toujours aimer ton fils dedans ton ennemi,
Sans être ni tyran, ni pere qu'à demi.
Tandis qu'autour des deux tu perdras ton étude,
Mon ame jouira de ton inquiétude;
Je rirai de ta peine; ou, si tu m'en punis,
Tu perdras avec moi le secret de ton fils.

PHOCAS.

Et si je les punis tous deux sans les connoître,
L'un comme Héraclius, l'autre pour vouloir l'être?

LÉONTINE.

Je m'en consolerai quand je verrai Phocas
Croire affermir son sceptre en se coupant le bras,
Et de la même main son ordre tyrannique
Venger Héraclius dessus son fils unique.

PHOCAS.

Quelle reconnoissance, ingrate! tu me rends
Des bienfaits répandus sur toi, sur tes parents,
De t'avoir confié ce fils que tu me caches,
D'avoir mis en tes mains ce cœur que tu m'arraches,
D'avoir mis à tes pieds ma cour qui t'adoroit!
Rends-moi mon fils, ingrate.

LÉONTINE.

Il m'en désavoûroit;
Et ce fils, quel qu'il soit, que tu ne peux connoître,
A le cœur assez bon pour ne vouloir pas l'être.
Admire sa vertu qui trouble ton repos.
C'est du fils d'un tyran que j'ai fait ce héros;
Tant ce qu'il a reçu d'heureuse nourriture
Domte ce mauvais sang qu'il eut de la nature!
C'est assez dignement répondre à tes bienfaits
Que d'avoir dégagé ton fils de tes forfaits.
Séduit par ton exemple et par sa complaisance,
Il t'auroit ressemblé, s'il eût su sa naissance;
Il seroit lâche, impie, inhumain comme toi!
Et tu me dois ainsi plus que je ne te doi.

EXUPERE.

L'impudence et l'orgueil suivent les impostures.

Ne vous exposez plus à ce torrent d'injures,
Qui, ne faisant qu'aigrir votre ressentiment,
Vous donne peu de jour pour ce discernement.
Laissez-la-moi, seigneur, quelques moments en garde;
Puisque j'ai commencé, le reste me regarde:
Malgré l'obscurité de son illusion,
J'espere démêler cette confusion.
Vous savez à quel point l'affaire m'intéresse.

PHOCAS.

Acheve, si tu peux, par force, ou par adresse,
Exupere; et sois sûr que je te devrai tout,
Si l'ardeur de ton zele en peut venir à bout!
Je saurai cependant prendre à part l'un et l'autre;
Et peut-être qu'enfin nous trouverons le nôtre.
Agis de ton côté; je la laisse avec toi:
Gêne, flatte, surprends. Vous autres, suivez-moi.

SCENE VI.

EXUPERE, LÉONTINE.

EXUPERE.

On ne peut nous entendre. Il est juste, madame,
Que je vous ouvre enfin jusqu'au fond de mon ame;
C'est passer trop long-temps pour traître auprès de vous.
Vous haïssez Phocas; nous le haïssons tous...

LÉONTINE.

Oui, c'est bien lui montrer ta haine et ta colere,
Que lui vendre ton prince et le sang de ton pere.

EXUPERE.

L'apparence vous trompe, et je suis en effet...

LÉONTINE.

L'homme le plus méchant que la nature ait fait.

EXUPERE.

Ce qui passe à vos yeux pour une perfidie...

LÉONTINE.

Cache une intention fort noble et fort hardie.

EXUPERE.

Pouvez-vous en juger, puisque vous l'ignorez?
Considérez l'état de tous nos conjurés:
Il n'est aucun de nous à qui sa violence
N'ait donné trop de lieu d'une juste vengeance;
Et, nous en croyant tous dans notre ame indignés,
Le tyran du palais nous a tous éloignés.
Il y falloit rentrer par quelque grand service.

LÉONTINE.

Et tu crois m'éblouir avec cet artifice?

EXUPERE.

Madame, apprenez tout. Je n'ai rien hasardé.
Vous savez de quel nombre il est toujours gardé;
Pouvions-nous le surprendre, ou forcer les cohortes
Qui de jour et de nuit tiennent toutes ses portes?
Pouvions-nous mieux sans bruit nous approcher de lui?

Vous voyez la posture où j'y suis aujourd'hui;
Il me parle, il m'écoute, il me croit; et lui-même
Se livre entre mes mains, aide à mon stratagême.
C'est par mes seuls conseils qu'il veut publiquement
Du prince Héraclius faire le châtiment,
Que sa milice éparse à chaque coin des rues
A laissé du palais les portes presque nues:
Je puis en un moment m'y rendre le plus fort;
Mes amis sont tous prêts: c'en est fait, il est mort;
Et j'userai si bien de l'accès qu'il me donne,
Qu'aux pieds d'Héraclius je mettrai sa couronne.
Mais après mes desseins pleinement découverts,
De grace, faites moi connoître qui je sers;
Et ne le cachez plus à ce cœur qui n'aspire
Qu'à le rendre aujourd'hui maître de tout l'empire.

LÉONTINE.

Esprit lâche et grossier, quelle brutalité
Te fait juger en moi tant de crédulité?
Va, d'un piege si lourd l'appât est inutile,
Traître; et si tu n'as point de ruse plus subtile...

EXUPÈRE.

Je vous dis vrai, madame, et vous dirai de plus...

LÉONTINE.

Ne me fais point ici de contes superflus:
L'effet à tes discours ôte toute croyance.

EXUPERE.

Eh bien! demeurez donc dans votre défiance.

Je ne demande plus, et ne vous dis plus rien;
Gardez votre secret, je garderai le mien.
Puisque je passe encor pour homme à vous séduire,
Venez dans la prison où je vais vous conduire:
Si vous ne me croyez, craignez ce que je puis.
Avant la fin du jour vous saurez qui je suis.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

HÉRACLIUS.

QUELLE confusion étrange
De deux princes fait un mélange
Qui met en discord deux amis!
Un pere ne sait où se prendre;
Et plus tous deux s'osent défendre
Du titre infâme de son fils,
Plus eux-mêmes cessent d'entendre.
Les secrets qu'on leur a commis.

Léontine avec tant de ruse
Ou me favorise, ou m'abuse,
Qu'elle brouille tout notre sort:
Ce que j'en eus de connoissance
Brave une orgueilleuse puissance
Qui n'en croit pas mon vain effort;
Et je doute de ma naissance
Quand on me refuse la mort.

Ce fier tyran qui me caresse
Montre pour moi tant de tendresse
Que mon cœur s'en laisse alarmer:
Lorsqu'il me prie et me conjure,
Son amïtié paroît si pure,
Que je ne saurois présumer
Si c'est par instinct de nature,
Ou par coutume de m'aimer.

Dans cette croyance incertaine
J'ai pour lui des transports de haine
Que je ne conserve pas bien:
Cette grace qu'il veut me faire
Etonne et trouble ma colere;
Et je n'ose résoudre rien,
Quand je trouve un amour de pere
En celui qui m'ôta le mien.

Retiens, grande ombre de Maurice,
Mon ame au bord du précipice
Que cette obscurité lui fait,
Et m'aide à faire mieux connoître
Qu'en ton fils Dieu n'a pas fait naître
Un prince à ce point imparfait,
Ou que je méritois de l'être,
Si je ne le suis en effet.

Soutiens ma haine qui chancelle;

Et redoublant pour ta querelle
Cette noble ardeur de mourir,
Fais voir... Mais il m'exauce, on vient me secourir.

SCENE II.

HÉRACLIUS, PULCHÉRIE.

HÉRACLIUS.

O ciel! quel bon démon devers moi vous envoie,
Madame?

PULCHÉRIE.

Le tyran, qui veut que je vous voie,
Et met tout en usage afin de s'éclaircir.

HÉRACLIUS.

Par vous-même en ce trouble il pense réussir!

PULCHÉRIE.

Il le pense, seigneur; et ce brutal espere
Mieux qu'il ne trouve un fils que je découvre un frere:
Comme si j'étois fille à ne lui rien celer
De tout ce que le sang pourroit me révéler!

HÉRACLIUS.

Puisse-t-il par un trait de lumiere fidele
Vous le mieux révéler qu'il ne me le révele!
Aidez-moi cependant, madame, à repousser
Les indignes frayeurs dont je me sens presser...

PULCHÉRIE.

Ah! prince, il ne faut point d'assurance plus claire;
Si vous craignez la mort, vous n'êtes point mon frere:

Ces indignes frayeurs vont ont trop découvert.

HÉRACLIUS.

Moi, la craindre, madame! Ah! je m'y suis offert.
Qu'il me traite en tyran, qu'il m'envoie au supplice,
Je suis Héraclius, je suis fils de Maurice;
Sous ces noms précieux je cours m'ensevelir,
Et m'étonne si peu que je l'en fais pâlir:
Mais il me traite en pere, il me flatte, il m'embrasse;
Je n'en puis arracher une seule menace:
J'ai beau faire et beau dire afin de l'irriter,
Il m'écoute si peu qu'il me force à douter.
Malgré moi comme fils toujours il me regarde;
Au lieu d'être en prison, je n'ai pas même un garde.
Je ne sais qui je suis, et crains de le savoir;
Je veux ce que je dois, et cherche mon devoir:
Je crains de le haïr, si j'en tiens la naissance;
Je le plains de m'aimer, si je m'en dois vengeance;
Et mon cœur, indigné d'une telle amitié,
En frémit de colere, et tremble de pitié.
De tous ses mouvements mon esprit se défie;
Il condamne aussitôt tout ce qu'il justifie.
La colere, l'amour, la haine, et le respect,
Ne me présentent rien qui ne me soit suspect.
Je crains tout, je fuis tout; et, dans cette aventure,
Des deux côtés en vain j'écoute la nature.
Secourez donc un frere en ces perplexités.

PULCHÉRIE.

Ah! vous ne l'êtes point, puisque vous en doutez.

Celui qui, comme vous, prétend à cette gloire,
D'un courage plus ferme en croit ce qu'il doit croire:
Comme vous on le flatte, il y sait résister;
Rien ne le touche assez pour le faire douter:
Et le sang, par un double et secret artifice,
Parle en vous pour Phocas, comme en lui pour Maurice.

HÉRACLIUS.

A ces marques en lui connoissez Martian;
Il a le cœur plus dur étant fils d'un tyran.
La générosité suit la belle naissance:
La pitié l'accompagne, et la reconnoissance.
Dans cette grandeur d'ame un vrai prince affermi
Est sensible aux malheurs même d'un ennemi;
La haine qu'il lui doit ne sauroit le défendre,
Quand il s'en voit aimé, de s'en laisser surprendre;
Et trouve assez souvent son devoir arrêté
Par l'effort naturel de sa propre bonté.
Cette digne vertu de l'ame la mieux née,
Madame, ne doit pas souiller ma destinée.
Je doute; et si ce doute a quelque crime en soi,
C'est assez m'en punir que douter comme moi;
Et mon cœur, qui sans cesse en sa faveur se flatte,
Cherche qui le soutienne, et non pas qui l'abatte;
Il demande secours pour mes sens étonnés,
Et non le coup mortel dont vous m'assassinez.

PULCHÉRIE.

L'œil le mieux éclairé sur de telles matieres
Peut prendre de faux jours pour de vives lumieres;

Et comme notre sexe ose assez promptement
Suivre l'impression d'un premier mouvement,
Peut-être qu'en faveur de ma premiere idée
Ma haine pour Phocas m'a trop persuadée.
Son amour est pour vous un poison dangereux;
Et quoique la pitié montre un cœur généreux,
Celle qu'on a pour lui de ce rang dégénere. *
Vous le devez haïr; et, fût-il votre pere:
Si ce titre est douteux, son crime ne l'est pas.
Qu'il vous offre sa grace, ou vous livre au trépas,
Il n'est pas moins tyran quand il vous favorise,
Puisque c'est ce cœur même alors qu'il tyrannise;
Et que votre devoir, par là mieux combattu,
Prince, met en péril jusqu'à votre vertu.
Doutez, mais haïssez; et, quoi qu'il exécute,
Je douterai du nom qu'un autre vous dispute:
En douter lorsqu'en moi vous cherchez quelque appui,
Si c'est trop peu pour vous, c'est assez contre lui.
L'un de vous est mon frere, et l'autre y peut prétendre:
Entre tant de vertus mon choix se peut méprendre;
Mais je ne puis faillir, dans votre sort douteux,
A chérir l'un et l'autre, et vous plaindre tous deux.
J'espere encor pourtant; on murmure, on menace,
Un tumulte, dit-on, s'éleve dans la place:
Exupere est allé fondre sur ces mutins;

* *Dégénere* nous paroît trop près de *généreux*, et former une espece de consonnance qu'il falloit éviter.

Et peut-être de là dépendent nos destins.
Mais Phocas entre.

SCENE III.

PHOCAS, HÉRACLIUS, MARTIAN, PULCHÉRIE, GARDES.

PHOCAS.

Eh bien! se rendra-t-il, madame?

PULCHÉRIE.

Quelque effort que je fasse à lire dans son ame,
Je n'en vois que l'effet que je m'étois promis:
Je trouve trop d'un frere, et vous trop peu d'un fils.

PHOCAS.

Ainsi le ciel vous veut enrichir de ma perte.

PULCHÉRIE.

Il tient en ma faveur leur naissance couverte:
Ce frere qu'il me rend seroit déja perdu
Si dedans votre sang il ne l'eût confondu.

PHOCAS, *à Pulchérie.*

Cette confusion peut perdre l'un et l'autre.
En faveur de mon sang je ferai grace au vôtre:
Mais je veux le connoître; et ce n'est qu'à ce prix
Qu'en lui donnant la vie il me rendra mon fils.
(*à Héraclius.*)
Pour la derniere fois, ingrat, je t'en conjure;
Car enfin c'est vers toi que penche la nature;
Et je n'ai point pour lui ces doux empressements

Qui d'un cœur paternel font les vrais mouvements.
Ce cœur s'attache à toi par d'invincibles charmes.
En crois-tu mes soupirs? en croiras-tu mes larmes?
Songe avec quel amour mes soins t'ont élevé,
Avec quelle valeur son bras t'a conservé;
Tu nous dois à tous deux.

HÉRACLIUS.

Et pour reconnoissance
Je vous rends votre fils, je lui rends sa naissance.

PHOCAS.

Tu me l'ôtes, cruel, et le laisses mourir.

HÉRACLIUS.

Je meurs pour vous le rendre, et pour le secourir.

PHOCAS.

C'est me l'ôter assez que ne vouloir plus l'être.

HÉRACLIUS.

C'est vous le rendre assez que le faire connoître.

PHOCAS.

C'est me l'ôter assez que me le supposer.

HÉRACLIUS.

C'est vous le rendre assez que vous désabuser.

PHOCAS.

Laisse-moi mon erreur, puisqu'elle m'est si chere.
Je t'adopte pour fils, accepte-moi pour pere:
Fais vivre Héraclius sous l'un ou l'autre sort;
Pour moi, pour toi, pour lui, fais-toi ce peu d'effort.

HÉRACLIUS.

Ah! c'en est trop enfin, et ma gloire blessée

Dépouille un vieux respect où je l'avois forcée.
De quelle ignominie osez-vous me flatter?
Toutes les fois, tyran, qu'on se laisse adopter,
On veut une maison illustre autant qu'amie,
On cherche de la gloire, et non de l'infamie;
Et ce seroit un monstre horrible à vos états
Que le fils de Maurice adopté par Phocas.

PHOCAS.

Va, cesse d'espérer la mort que tu mérites;
Ce n'est que contre lui, lâche, que tu m'irrites:
Tu te veux rendre en vain indigne de ce rang;
Je m'en prends à la cause, et j'épargne mon sang.
Puisque ton amitié de ma foi se défie
Jusqu'à prendre son nom pour lui sauver la vie,
Soldats, sans plus tarder, qu'on l'immole à ses yeux;
Et sois après sa mort mon fils, si tu le veux.

HÉRACLIUS, *aux soldats.*

Perfides, arrêtez.

MARTIAN.

Ah! que voulez-vous faire,
Prince?

HÉRACLIUS.

Sauver le fils de la fureur du pere.

MARTIAN.

Conservez-lui ce fils qu'il ne cherche qu'en vous;
Ne troublez point un sort qui lui semble si doux.
C'est avec assez d'heur qu'Héraclius expire,
Puisque c'est en vos mains que tombe son empire.

Le ciel daigne bénir votre sceptre et vos jours!

PHOCAS.

C'est trop perdre de temps à souffrir ces discours.
Dépêche, Octavian.

HÉRACLIUS, *à Octavian.*

N'attente rien, barbare;
Je suis...

PHOCAS.

Avoue enfin.

HÉRACLIUS.

Je tremble, je m'égare,
Et mon cœur...

PHOCAS; *à Héraclius.*

Tu pourras à loisir y penser.
(*à Octavian.*)
Frappe.

HÉRACLIUS.

Arrête; je suis... Puis-je le prononcer?

PHOCAS.

Acheve, ou...

HÉRACLIUS.

Je suis donc, s'il faut que je le die,
Ce qu'il faut que je sois pour lui sauver la vie.
Oui, je lui dois assez, seigneur, quoi qu'il en soit,
Pour vous payer pour lui de l'amour qu'il vous doit;
Et je vous le promets entier, ferme, sincere,
Et tel qu'Héraclius l'auroit pour son vrai pere.
J'accepte en sa faveur ses parents pour les miens:

Mais sachez que vos jours me répondront des siens;
Vous me serez garant des hasards de la guerre,
Des ennemis secrets, de l'éclat du tonnerre;
Et, de quelque façon que le courroux des cieux
Me prive d'un ami qui m'est si précieux,
Je vengerai sur vous, et fussiez-vous mon pere,
Ce qu'aura fait sur lui leur injuste colere.

PHOCAS.

Ne crains rien: de tous deux je ferai mon appui;
L'amour qu'il a pour toi m'assure trop de lui:
Mon cœur pâme de joie, et mon ame n'aspire
Qu'à vous associer l'un et l'autre à l'empire.
J'ai retrouvé mon fils: mais sois-le tout-à-fait,
Et donne-m'en pour marque un véritable effet;
Ne laisse plus de place à la supercherie;
Pour achever ma joie, épouse Pulchérie.

HÉRACLIUS.

Seigneur, elle est ma sœur.

PHOCAS.

Tu n'es donc point mon fils,
Puisque si lâchement déja tu t'en dédis?

PULCHÉRIE.

Qui te donne, tyran, une attente si vaine?
Quoi! son consentement étoufferoit ma haine!
Pour l'avoir étonné tu m'aurois fait changer!
J'aurois pour cette honte un cœur assez léger!
Je pourrois épouser ou ton fils, ou mon frere!

SCENE IV.

PHOCAS, HÉRACLIUS, PULCHÉRIE, MARTIAN, CRISPE, GARDES.

CRISPE.

Seigneur, vous devez tout au grand cœur d'Exupere;
Il est l'unique auteur de nos meilleurs destins:
Lui seul et ses amis ont domté vos mutins;
Il a fait prisonniers leurs chefs qu'il vous amene.

PHOCAS.

Dis-lui qu'il me les garde en la salle prochaine;
Je vais de leurs complots m'éclaircir avec eux.

SCENE V.

PHOCAS, PULCHÉRIE, HÉRACLIUS, MARTIAN, GARDES.

PHOCAS, *à Héraclius.*

Toi, cependant, ingrat, sois mon fils, si tu veux.
En l'état où je suis, je n'ai plus lieu de feindre.
Les mutins sont domtés, et je cesse de craindre.
Je vous laisse tous trois.
(*à Pulchérie.*)
Use bien du moment
Que je prends pour en faire un juste châtiment;
Et, si tu n'aimes mieux que l'un et l'autre meure,

Trouve, ou choisis mon fils, et l'épouse sur l'heure;
Autrement, si leur sort demeure encor douteux,
Je jure à mon retour qu'ils périront tous deux.
Je ne veux point d'un fils dont l'implacable haine
Prend ce nom pour affront, et mon amour pour gêne.
Toi...

PULCHÉRIE.

Ne menace point, je suis prête à mourir. *

PHOCAS.

A mourir! jusque-là je pourrois te chérir!
N'espere pas de moi cette faveur suprême;
Et pense...

PULCHÉRIE.

A quoi, tyran?

PHOCAS.

A m'épouser moi-même
Au milieu de leur sang à tes pieds répandu.

PULCHÉRIE.

Quel supplice!

PHOCAS.

Il est grand pour toi; mais il t'est dû:
Tes mépris de la mort bravoient trop ma colere.
Il est en toi de perdre, ou de sauver ton frere;

* Cette réponse de Pulchérie nous paroît sublime; et Voltaire n'y fait aucune attention: il ne s'occupe que du ridicule qu'il croit trouver dans la réplique de Phocas.

Et du moins, quelque erreur qui puisse me troubler,
J'ai trouvé les moyens de te faire trembler.

SCENE VI.

HÉRACLIUS, MARTIAN, PULCHÉRIE.

PULCHÉRIE.

Le lâche! il vous flattoit lorsqu'il trembloit dans l'ame.
Mais tel est d'un tyran le naturel infâme:
Sa douceur n'a jamais qu'un mouvement contraint;
S'il ne craint, il opprime; et s'il n'opprime, il craint.
L'une et l'autre fortune en montre la foiblesse;
L'une n'est qu'insolence, et l'autre que bassesse.
A peine est-il sorti de ses lâches terreurs
Qu'il a trouvé pour moi le comble des horreurs.
Mes freres, puisqu'enfin vous voulez tous deux l'être,
Si vous m'aimez en sœur, faites-le moi paroître.

HÉRACLIUS.

Que pouvons-nous tous deux, lorsqu'on tranche nos jours?

PULCHÉRIE.

Un généreux conseil est un puissant secours.

MARTIAN.

Il n'est point de conseil qui vous soit salutaire
Que d'épouser le fils pour éviter le pere;
L'horreur d'un mal plus grand vous y doit disposer.

PULCHÉRIE.

Qui me le montrera, si je veux l'épouser?

Et, dans cet hyménée à ma gloire funeste,
Qui me garantira des périls de l'inceste?

MARTIAN.

Je le vois trop à craindre et pour vous et pour uous:
Mais, madame, on peut prendre un vain titre d'époux;
Abuser du tyran la rage forcenée,
Et vivre en frere et sœur sous un saint hyménée.

PULCHÉRIE.

Feindre, et nous abaisser à cette lâcheté!

HÉRACLIPS.

Pour tromper un tyran c'est générosité,
Et c'est mettre en faveur d'un frere qu'il vous donne,
Deux ennemis secrets auprès de sa personne,
Qui, dans leur juste haine animés et constants,
Sur l'ennemi commun sauront prendre leur temps,
Et terminer bientôt la feinte avec sa vie.

PULCHÉRIE.

Pour conserver vos jours et fuir mon infamie
Feignons; vous le voulez, et j'y résiste en vain.
Sus donc, qui de vous deux me prêtera la main?
Qui veut feindre avec moi? qui sera mon complice?

HÉRACLIUS.

Vous, prince, à qui le ciel inspire l'artifice.

MARTIAN.

Vous, que le tyran veut pour fils obstinément.

HÉRACLIUS.

Vous, qui depuis quatre ans la servez en amant.

MARTIAN.

Vous saurez mieux que moi surprendre sa tendresse.

HÉRACLIUS.

Vous saurez mieux que moi la traiter de maîtresse.

MARTIAN.

Vous aviez commencé tantôt d'y consentir.

PULCHÉRIE.

Ah! princes, votre cœur ne peut se démentir;
Et vous l'avez tous deux trop grand, trop magnanime,
Pour souffrir sans horreur l'ombre même d'un crime.
Je vous connoissois trop pour juger autrement
Et de votre conseil, et de l'évènement;
Et je n'y déférois que pour vous voir dédire.
Toute fourbe est honteuse aux cœurs nés pour l'empire.
Princes, attendons tout, sans consentir à rien.

HÉRACLIUS.

Admirez cependant quel malheur est le mien:
L'obscure vérité, que de mon sang je signe,
Du grand nom qui me perd ne me peut rendre digne;
On n'en croit pas ma mort; et je perds mon trépas,
Puisque mourant pour lui je ne le sauve pas.

MARTIAN.

Voyez d'autre côté quelle est ma destinée,
Madame : dans le cours d'une seule journée,
Je suis Héraclius, Léonce, et Martian;
Je sors d'un empereur, d'un tribun, d'un tyran.
De tous trois ce désordre en un jour me fait naître,

Pour me faire mourir enfin sans me connoître.

PULCHÉRIE.

Cédez, cédez tous deux aux rigueurs de mon sort:
Il a fait contre vous un violent effort.
Votre malheur est grand; mais, quoi qu'il en succede,
La mort qu'on me refuse en sera le remede;
Et moi... Mais que nous veut ce perfide?

SCENE VII.

HÉRACLIUS, PULCHÉRIE, MARTIAN, AMINTAS.

AMINTAS.

Mon bras
Vient de laver ce nom dans le sang de Phocas.

HÉRACLIUS.

Que nous dis-tu?

AMINTAS.

Qu'à tort vous nous prenez pour traîtres;
Qu'il n'est plus de tyran; que vous êtes les maîtres.

HÉRACLIUS.

De quoi?

AMINTAS.

De tout l'empire.

MARTIAN.

Et par toi?

AMINTAS.

Non, seigneur;

Un autre en a la gloire, et j'ai part à l'honneur.

HÉRACLIUS.

Et quelle heureuse main finit notre misere?

AMINTAS.

Princes, l'auriez-vous cru? c'est la main d'Exupere.

MARTIAN.

Lui, qui me trahissoit?

AMINTAS.

C'est de quoi s'étonner:
Il ne vous trahissoit que pour vous couronner.

HÉRACLIUS.

N'a-t-il pas des mutins dissipé la furie?

AMINTAS.

Son ordre excitoit seul cette mutinerie.

MARTIAN.

Il en a pris les chefs toutefois?

AMINTAS.

Admirez
Que ces prisonniers même avec lui conjurés
Sous cette illusion couroient à leur vengeance:
Tous contre ce barbare étant d'intelligence,
Suivis d'un gros d'amis nous passons librement
Au travers du palais à son appartement.
La garde y restoit foible, et sans aucun ombrage;
Crispe même à Phocas porte notre message:
Il vient; à ses genoux on met les prisonniers,
Qui tirent pour signal leurs poignards les premiers.
Le reste, impatient dans sa noble colere,

Enferme la victime : et soudain Exupere:
« Qu'on arrête, dit-il; le premier coup m'est dû:
« C'est lui qui me rendra l'honneur presque perdu ».
Il frappe, et le tyran tombe aussitôt sans vie,
Tant de nos mains la sienne est promptement suivie.
Il s'éleve un grand bruit, et mille cris confus
Ne laissent discerner que Vive Héraclius!
Nous saisissons la porte, et les gardes se rendent.
Mêmes cris aussitôt de tous côtés s'entendent;
Et de tant de soldats qui lui servoient d'appui,
Phocas, après sa mort, n'en a pas un pour lui.

PULCHÉRIE.

Quel chemin Exupere a pris pour sa ruine!

AMINTAS.

Le voici qui s'avance avecque Léontine.

SCENE VIII.

HERACLIUS, MARTIAN, LÉONTINE, PULCHÉRIE, EUDOXE, EXUPERE, AMINTAS, GARDES.

HÉRACLIUS, *à Léontine.*

Est-il donc vrai, madame? et changeons-nous de sort?
Amintas nous fait-il un fidele rapport?

LÉONTINE.

Seigneur, un tel succès à peine est concevable;
Et d'un si grand dessein la conduite admirable...

HÉRACLIUS, *à Exupere.*

Perfide généreux, hâte-toi d'embrasser
Deux princes impuissants à te récompenser.

EXUPERE, *à Héraclius.*

Seigneur, il me faut grace ou de l'un, ou de l'autre:
J'ai répandu son sang, si j'ai vengé le vôtre.

MARTIAN.

Qui que ce soit des deux, il doit se consoler
De la mort d'un tyran qui vouloit l'immoler:
Je ne sais quoi pourtant dans mon cœur en murmure.

HÉRACLIUS.

Peut-être en vous par-là s'explique la nature:
Mais, prince, votre sort n'en sera pas moins doux;
Si l'empire est à moi, Pulchérie est à vous.
Puisque le pere est mort, le fils est digne d'elle.
(*à Léontine.*)
Terminez donc, madame, enfin notre querelle.

LÉONTINE.

Mon témoignage seul peut-il en décider?

MARTIAN.

Quelle autre sûreté pourrions-nous demander?

LÉONTINE.

Je vous puis être encor suspecte d'artifice.
Non, ne m'en croyez pas, croyez l'impératrice.
(*à Pulchérie, lui donnant un billet.*)
Vous connoissez sa main, madame; et c'est à vous
Que je remets le sort d'un frere et d'un époux.

Voyez ce qu'en mourant me laissa votre mere.

PULCHÉRIE.

J'en baise en soupirant le sacré caractere.

LÉONTINE.

Apprenez d'elle enfin quel sang vous a produits,
Princes.

HÉRACLIUS, *à Eudoxe.*

Qui que je sois, c'est à vous que je suis.

PULCHÉRIE, *lisant.*

« Parmi tant de malheurs mon bonheur est étrange:
« Après avoir donné son fils au lieu du mien,
« Léontine à mes yeux, par un second échange,
« Donne encore à Phocas mon fils au lieu du sien.
« Vous qui pourrez douter d'un si rare service,
« Sachez qu'elle a deux fois trompé notre tyran:
« Celui qu'on croit Léonce est le vrai Martian,
« Et le faux Martian est vrai fils de Maurice ».

CONSTANTINE.

(*à Héraclius.*)

Ah! vous êtes mon frere.

HÉRACLIUS, *à Pulchérie.*

Et c'est heureusement
Que le trouble éclairci vous rend à votre amant.

LÉONTINE, *à Héraclius.*

Vous en saviez assez pour éviter l'inceste,
Et non pas pour vous rendre un tel secret funeste.

(*à Martian.*)

Mais pardonnez, seigneur, à mon zele parfait

Ce que j'ai voulu faire, et ce qu'un autre a fait.

MARTIAN.

Je ne m'oppose point à la commune joie:
Mais souffrez des soupirs que la nature envoie.
Quoique jamais Phocas n'ait mérité d'amour,
Un fils ne peut moins rendre à qui l'a mis au jour:
Ce n'est pas tout d'un coup qu'à ce titre on renonce.

HÉRACLIUS.

Donc, pour mieux l'oublier, soyez encor Léonce;
Sous ce nom glorieux aimez ses ennemis,
Et meure du tyran jusqu'au nom de son fils!
(*à Eudoxe.*)
Vous, madame, acceptez et ma main et l'empire
En échange d'un cœur pour qui le mien soupire.

EUDOXE, *à Héraclius.*

Seigneur, vous agissez en prince généreux.

HÉRACLIUS, *à Exupere et à Amintas.*

Et vous, dont la vertu me rend ce trouble heureux,
Attendant les effets de ma reconnoissance,
Reconnoissons, amis, la céleste puissance;
Allons lui rendre hommage, et, d'un esprit content,
Montrer Héraclius au peuple qui l'attend.

FIN D'HÉRACLIUS.

REMARQUES

DE VOLTAIRE

SUR HÉRACLIUS,

ET NOTES DE L'ÉDITEUR SUR CES REMARQUES.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Vers 1. Crispe, il n'est que trop vrai; la plus belle couronne
N'a que de faux brillants dont l'éclat l'environne, etc.

On trouve souvent dans Corneille de ces maximes vagues et de ces lieux communs, où le poëte se met à la place du personnage. S'il y a dans Racine quelque passage qui ressemble au début de Phocas, c'est celui d'Agamemnon dans Iphigénie:

Heureux qui, satisfait de son humble fortune,
Libre du joug superbe où je suis attaché,
Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché!

Mais que cette réflexion est pleine de sentiment! qu'elle est belle! qu'elle est éloignée de la déclamation!

Au contraire, les premiers vers de Phocas paraissent une amplification; les vers en sont négligés. Ce sont *les faux brillants qui environnent une couronne*; c'est *celui dont le ciel a fait choix pour un sceptre, et qui en ignore le poids*; ce sont *mille et mille douceurs* qui sont *un amas d'amertumes cachées.*

J'ajouterai encore que cette déclamation conviendrait peut-être mieux à un bon roi qu'à un tyran et à un meurtrier qui regne depuis long-temps, et qui doit être très accoutumé aux dangers d'une grandeur acquise par les crimes, et à ces amertumes cachées sous mille douceurs.

Vers 3. Et celui dont le ciel pour un sceptre a fait choix,
Jusqu'à ce qu'il le porte, en ignore le poids.

Jusqu'à ce qu'il le porte: on doit, autant qu'on le peut, éviter ces cacophonies; elles sont si désagréables à l'oreille, qu'on doit même y avoir une grande attention dans la prose. Que sera-ce donc dans la poésie? tout y doit être coulant et harmonieux.

Vers 5. Mille et mille douceurs y semblent attachées,
Qui ne sont qu'un amas d'amertumes cachées:
Qui croit les posséder les sent s'évanouir.

Si ces douceurs sont des amertumes, comment se plaint-on de les sentir s'évanouir? Quand on veut examiner les vers français avec des yeux attentifs et séveres, on est étonné des fautes qu'on y trouve.

Vers. 9. Sur-tout qui, comme moi, d'une obscure naissance
Monte par la révolte à la toute-puissance,
Qui de simple soldat à l'empire élevé
Ne l'a, que par le crime, acquis et conservé;
Autant que sa fureur s'est immolé de têtes,
Autant dessus la sienne il croit voir de tempêtes.

Cette phrase n'est pas correcte, *qui comme moi s'est élevé au trône, il croit voir des tempêtes*; cet *il* est une faute *, sur-tout quand ce *qui comme* est si éloigné.

Vers 13. Autant que sa fureur s'est immolé de têtes, etc.

Cela est en même temps négligé et forcé; négligé, parceque ce mot vague de *tempêtes* n'est là que pour la rime; forcé, parcequ'il est difficile de voir autant de tempêtes qu'on a fait de crimes.

Vers 15. Et comme il n'a semé qu'épouvante et qu'horreur,
Il n'en recueille enfin que trouble et que terreur.

C'est le fond de la même pensée exprimé par une autre figure. On doit éviter toutes ces amplifications **.

---

* Faites la construction de la phrase, sans en rien supprimer, et vous verrez que cet *il* est nécessaire. Voltaire observoit souvent les vers de Corneille avec plus de sévérité que d'attention.

** Voltaire, comme on l'a déja vu dans Polyeucte, paroît condamner en général, et sans restriction, ces accumulations de plusieurs figures qui semblent n'exprimer toutes que la même pensée. Il n'y voit qu'une abondance stérile, plus digne d'un rhéteur que d'un poëte. Voyez cependant combien, par cette profusion de

Ce tour de phrase, *comme il n'a semé, comme il voit en nous, etc.*, est très souvent employé par Corneille : il ne faut pas le prodiguer, parcequ'il est prosaïque.

Vers 18. Mon trône n'est fondé que sur des morts illustres ;
Et j'ai mis au tombeau, pour régner sans effroi,
Tout ce que j'en ai vu de plus digne que moi.

Ce dernier vers est beau : je ne sais cependant si

---

figures, Racine a su jeter de charme sur ce beau morceau d'Aricie, dans Phedre :

Pour moi, je suis plus fiere, et fuis la gloire aisée
D'arracher un hommage à mille autres offert,
Et d'entrer dans un cœur de toutes parts ouvert ;
Mais de faire fléchir un courage inflexible,
De porter la douleur dans une ame insensible,
D'enchaîner un captif de ses fers étonné,
Contre un joug qui lui plaît vainement mutiné,
C'est là ce que je veux, c'est là ce qui m'irrite.

Voyez, dans la même piece, et dans un mouvement bien plus passionné, avec quelle richesse l'auteur répand les expressions figurées, et l'heureux effet qu'elles produisent :

. . Hippolyte aime, et je n'en puis douter !
Ce farouche ennemi qu'on ne pouvoit domter,
Qu'offensoit le respect, qu'importunoit la plainte,
Ce tigre que jamais je n'abordai sans crainte,
Soumis, apprivoisé, reconnoît un vainqueur :
Aricie a trouvé le chemin de son cœur.

Mais il faut convenir que ce secret de Racine n'a été donné qu'à lui, et que son imagination, sage à la fois et brillante, n'a pas trouvé de successeur. Voltaire lui-même, qui l'a remplacé le plus dignement sur la scene, n'a pas atteint à cette perfection désespérante.

un empereur, qui a eu assez de mérite et de courage pour parvenir à l'empire du rang de simple soldat, avoue si aisément qu'il a immolé tant de personnes plus dignes que lui de la couronne; il doit les avoir crues dangereuses, mais non plus dignes que lui de la pourpre. En général il n'est pas dans la nature qu'un souverain s'avilisse ainsi soi-même: c'est à quoi tous les jeunes gens qui travaillent pour le théâtre doivent prendre garde; les mœurs doivent toujours être vraies.

Vers 26. Byzance ouvre, dis-tu, l'oreille à ces menées.

On ouvre l'oreille à un bruit, et non à des menées; on les découvre.

Vers 29. Impatient déjà de se laisser séduire
Au premier imposteur armé pour me détruire.

Se laisser séduire à quelqu'un n'est plus d'usage, et au fond c'est une faute : *je me suis laissé aimer, persuader, avertir par vous*, et non pas *aimer, persuader, avertir à vous*.

Vers 31. Qui, s'osant revêtir de ce fantôme aimé...

Peut-on se vêtir d'un fantôme? l'image est-elle assez juste? comment pourrait-on se mettre un fantôme sur le corps? Toute métaphore doit être une image qu'on puisse peindre. *

* Après avoir tourné long-temps autour de cette idée, en parlant de la justesse des métaphores, voilà ce que Voltaire établit enfin comme une regle de goût. A une page ou deux de distance,

Vers 32. Voudra servir d'idole à son zele charmé.

Quelles expressions forcées ! Pour sentir à quel point tout cela est mal écrit, mettez en prose ces vers:

Le peuple est impatient de se laisser séduire au premier imposteur armé pour me détrôner, qui, s'osant revêtir d'un fantôme aimé, voudra servir d'idole à son zele charmé.

Entendra-t-on un tel langage ? ne sera-t-on pas révolté de cette foule d'impropriétés et de barbarismes? Le sévere Boileau a dit:

> Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
> Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

Mais souvenons-nous aussi que lorsque Corneille faisait les beaux morceaux du Cid, des Horaces, de Cinna, de Pompée, il était un admirable écrivain.

Vers 33. Mais sais-tu sous quel nom ce fâcheux bruit s'excite?

Un bruit ne s'excite point sous un nom. Qu'il est difficile de parler en vers avec justesse ! mais que cela est nécessaire !

---

on verra les nouveaux développements qu'il donne à cet étrange paradoxe. Nous nous contentons d'observer ici que la métaphore qu'il reprend nous semble en effet vicieuse, non parcequ'il seroit difficile ou même impossible de la peindre, mais parcequ'elle est beaucoup trop recherchée: on ne se fait pas un vêtement d'un fantôme comme Tartuffe se fait un manteau de la religion. La métaphore de Moliere est naturelle, celle de Corneille ne l'est pas.

Vers 37. Sa mort est trop certaine, et fut trop remarquable...
Il n'avoit que six mois; et, lui perçant le flanc,
On en fit dégoutter plus de lait que de sang;

expressions trop familieres, trop prosaïques : *et lui perçant le flanc* est un solécisme ; il faut *en lui perçant.*

Vers 41. Et ce prodige affreux dont je tremblai dans l'ame
Fut aussitôt suivi de la mort de ma femme.

Ce prodige n'est point affreux, c'est seulement une croyance puérile, assez commune autrefois, que les enfants au berceau avaient du lait dans les veines. Phocas même l'insinue assez en disant, *Il n'avait que six mois, et on en fit dégoutter plus de lait que de sang.* Cette conjonction *et* signifie évidemment que ce lait était une suite, une preuve de son enfance, et par-là même exclut le prodige : mais, si c'en était un, que signifierait-t-il ? à quoi servirait-il ?

Vers 45. Il fut livré par elle, à qui, pour récompense,
Je donnai de mon fils à gouverner l'enfance, etc.

Je donnai à Léontine son enfance à gouverner. — Juge par-là combien ce conte est ridicule. — Tout est jusqu'ici de la prose un peu commune et négligée. Le milieu entre l'ampoulé et le familier est difficile à tenir.

Vers 51. Mais avant qu'à ce conte il se laisse emporter,
Il vous est trop aisé de le faire avorter.

On ne se laisse point *emporter à un conte* ; on fait avorter des desseins, et non pas des contes.

Vers 53. Quand vous fîtes périr Maurice et sa famille,
Il vous en plut, seigneur, réserver une fille...

Cela est du style d'affaires; *Il plut à votre majesté donner tel ordre :* il n'y a pas là de faute contre la langue, mais il y en a contre le tragique.

Vers 55. Et résoudre dès-lors qu'elle auroit pour époux
Ce prince destiné pour régner après vous.
Le peuple en sa personne aime encore et révere, etc.

Cette *personne* se rapporte *à ce prince*; et c'est de cette fille que Phocas a réservée, c'est de Pulchérie que Crispe veut parler.

Vers 65. Et n'eût été Léonce, en la derniere guerre...

Ces expressions sont bannies aujourd'hui même du style familier.

Vers 66. Ce dessein avec lui seroit tombé par terre.

On a déja repris ailleurs ces façons de parler vicieuses. Toute métaphore qui ne forme point une image vraie et sensible est mauvaise; c'est une regle qui ne souffre point d'exception : or, quel peintre pourrait représenter une idée qui tombe par terre ? *

---

* C'est ici où Voltaire s'explique sans détour : il veut, sans aucune exception, que l'on puisse peindre chaque métaphore. On ne revient pas d'étonnement qu'une idée aussi bizarre, aussi destructive de toute poésie, ait pu se former dans la tête d'un homme qui non seulement avoit cultivé toute sa vie l'art des

Vers 68. Martian demeuroit ou mort ou prisonnier.

On ne peut dire qu'un homme seroit *demeuré mort* si on ne l'avoit secouru. Ces mots, *demeurer mort*, signifient qu'il était mort en effet. On peut bien dire

---

vers, mais qui en avoit fait d'excellents. Rien ne prouve mieux combien le meilleur juge est sujet à s'égarer lorsqu'il discute à froid ce qui ne doit être senti qu'avec enthousiasme. En mesurant, si nous l'osons dire, avec le compas des grammairiens, la valeur de chaque expression de Corneille, il sembleroit que Voltaire eût oublié que lui-même avoit été poëte. Mais quelques exemples feront mieux sentir ce que son système a d'étrange, et combien il pourroit induire en erreur les jeunes gens qui, sur la foi de son nom, croiroient ne pouvoir pas choisir de meilleur guide. Quel est le peintre qui oseroit essayer, d'après le principe de Voltaire, de faire voir dans un tableau des mains *avides de sang qui volent à des parricides;* un nom qui *chatouille l'orgueilleuse foiblesse d'un cœur;* un pouvoir qui *s'achemine à grands pas vers sa chûte;* des pleurs *mis dans une balance avec les lois d'un état;* des yeux qu'*on voit venir de toutes parts;* une victoire qu'*on irrite dans les bras du vainqueur*, ou qui *se laisse attendrir aux pleurs d'une femme;* des murs qui vont *prendre la parole;* des portes qui *n'obéissent* qu'à un seul homme; des mains qui *promettent;* un glaive qui *marche;* des coursiers qui ne *connoissent plus le frein*, ou Dieu lui-même *mettant un frein à la fureur des flots, etc., etc.?*

Il faudroit transcrire tout Racine et tout Boileau si l'on vouloit épuiser toutes les métaphores hardies dont leur poésie est animée, et que pourtant aucun peintre n'entreprendroit de peindre. Moliere, La Fontaine lui-même, en sont pleins; et Voltaire, quoiqu'il n'ait que médiocrement enrichi la langue poétique, en

qu'on demeurerait estropié, parcequ'un estropié peut guérir; qu'on demeurerait prisonnier, parcequ'un prisonnier peut être délivré : mais non pas qu'on demeurerait mort, parcequ'un mort ne ressuscite pas.

Vers 71. Et qui, réunissant l'une et l'autre maison,
Tire chez vous l'amour qu'on garde pour son nom.

On a déja repris ailleurs cette expression, *tirer l'amour*; on ne tire l'amour chez personne.

---

offriroit une foule : comment donc a-t-il pu se permettre ce paradoxe insoutenable? Il est, nous le répétons, des métaphores vicieuses, et l'on pourroit en citer quelques unes dans nos meilleurs poëtes. Telle est celle-ci, par exemple, empruntée d'une des plus belles tragédies de Voltaire :

Nous préserve le ciel de ce funeste abus,
Berceau de la mollesse, et tombeau des vertus!

Un abus qui se trouve berceau et tombeau, dans le même vers, est évidemment une figure que le bon goût réprouve. Il en seroit de même de ce compliment si déplacé de Polyphonte à Mérope :

Je sais que vos appas, encor dans leur printemps,
Pourroient s'effaroucher de l'hiver de mes ans.

Certainement aucun peintre ne pourroit représenter ces jeunes appas qui s'effarouchent d'un hiver : mais ce n'est point là le vice de cette métaphore, c'est qu'elle est pleine de recherche et d'affectation. Nous ne nous arrêterons donc plus ni à cette singuliere imagination, que Voltaire renouvelle de temps en temps, ni à son idée, non moins étrange, d'essayer les vers en les mettant au creuset de la prose. Ces deux paradoxes auroient pu déshonorer son commentaire, s'il n'étoit rempli d'ailleurs de remarques très précieuses et sur le caractere particulier du génie de Corneille et sur l'art de la tragédie.

Vers 74. Si pour en voir l'effet tout me devient contraire?

Tout me devient contraire pour en voir l'effet n'est pas français ; c'est un solécisme..

Vers 77. Et les aversions entre eux deux mutuelles
Les font d'intelligence à se montrer rebelles,

n'est pas français. *Des aversions qui font d'intelligence!* que de barbarismes !

Vers 81. Le souvenir des siens, l'orgueil de sa naissance,
L'emporte à tous moments à braver ma puissance.

L'emporte à braver, autre barbarisme.

Vers 85. . . . . Ce que je vois suivre
Me punit bien du trop que je la laissai vivre,

est d'une prose familiere et trop incorrecte.

Vers 87. Il faut agir de force avec de tels esprits.

On dit *entrer de force*, *user de force* ; je doute qu'on dise *agir de force* ; le style de la conversation permet *agir de tête*, *agir de loin* ; et s'il permet *agir de force*, la poésie ne le souffre pas.

Vers 91. Je l'ai mandée exprès, non plus pour la flatter,
Mais pour prendre mon ordre et pour l'exécuter.

C'est une faute de construction ; il faut, *mais pour lui donner des ordres*, car le *je* doit gouverner toute la phrase. Ne nous rebutons point de ces remarques grammaticales ; la langue ne doit jamais être violée.

Phocas parle très bien et très convenablement ; je ne sais si on en peut dire autant de Pulchérie.

SCENE II.

Vers 5. Ce n'est pas exiger grande reconnoissance
Des soins que mes bontés ont pris de votre enfance,
De vouloir qu'aujourd'hui, pour prix de mes bienfaits,
Vous daigniez accepter les dons que je vous fais.
Ils ne font point de honte au rang le plus sublime;
Ma couronne et mon fils valent bien quelque estime.

Le rang le plus sublime! et *une couronne et un fils qui valent de l'estime!* Est-ce là l'auteur des beaux morceaux de Cinna ?

Vers 13. . De force ou de gré je veux me satisfaire.

Se satisfaire n'est pas le mot propre ; on ne dit je veux me satisfaire que dans le discours familier ; je veux contenter mes goûts, mes inclinations, mes caprices. *Mais enfin dans la vie il faut se satisfaire.* (Moliere.) Je veux me satisfaire *de gré* est un pléonasme ; et je veux me satisfaire *de force* est un contre-sens : on se fait obéir de gré ou de force ; mais on ne se satisfait pas de force. Phocas entend qu'il réduira de gré ou de force Pulchérie ; mais il ne le dit pas.

Vers 17. J'ai rendu jusqu'ici cette reconnoissance
A ces soins tant vantés d'élever mon enfance...

Cela n'est pas français ; on ne rend point une reconnaissance à des soins, on a de la reconnaissance, on la

témoigne, on la conserve; *j'ai rendu cette reconnaissance!*

Vers 19. Que, tant qu'on m'a laissée en quelque liberté,
J'ai voulu me défendre avec civilité.

Que... j'ai voulu, etc. C'est encore une faute contre la langue. *Avec civilité* est du ton de la comédie.

Vers 22. . . . . Il faut que je m'explique,
Que je me montre entiere à l'injuste fureur,
Et parle à mon tyran en fille d'empereur.

Il faudrait *à la fureur de, etc.*; on ne pourrait dire *à la fureur* généralement que dans un cas tel que celui-ci, *la fermeté brave la fureur.* L'épithete d'*injuste* est faible et oiseuse avec le mot *fureur.* Enfin la *fureur* ne convient pas ici; ce n'est point une fureur de marier Pulchérie à l'héritier de l'empire.

Vers 25. Il falloit me cacher avec quelque artifice
Que j'étois Pulchérie, et fille de Maurice...

Sans examiner ici le style, je demande si une jeune personne élevée par un empereur peut lui parler avec cette arrogance: on ne traite point ainsi son maître dans sa propre maison. Voyez comme Josabet parle à Athalie; elle lui fait sentir tout ce qu'elle pense: cette retenue habile et touchante fait beaucoup plus d'impression que des injures. Electre aux fers, n'ayant rien à ménager, peut éclater en reproches; mais Pulchérie, bien traitée, doit-elle s'emporter tout d'un coup? peut-elle parler en souveraine? Un sentiment de douleur et de fierté, qui

échappe dans ces occasions, ne fait-il pas plus d'effet que des violences inutiles? Ce n'est pas que j'ose condamner ici Pulchérie; mais, en général, ces tyrans qu'on traite avec tant de mépris dans leurs palais, au milieu de leurs courtisans et de leurs gardes, sont des personnages dont le modele n'est pas dans la nature. *

Vers 27. Si tu faisois dessein de m'éblouir les yeux...

Cela n'est pas français : on ne *fait* pas dessein; on *a* dessein.

Vers 28. Jusqu'à prendre tes dons pour des dons précieux.

Il semble que ce soit Phocas qui prenne ces dons pour des dons précieux : il fallait, pour l'exactitude, *jusqu'à me faire prendre tes dons pour des dons précieux.*

Vers 30. Tu me donnes, dis-tu, ton fils et ta couronne;
Mais que me donnes-tu, puisque l'une est à moi?

Non, assurément, jamais femme n'a été héritiere de

* Dans la tragédie de Mérope, Polyphonte est dans son palais; il est entouré, comme Phocas, de ses courtisans et de ses gardes; ce qui n'empêche pas qu'Egyste ne l'outrage très imprudemment, et que Polyphonte ne porte la patience aussi loin que Phocas. Assurément rien ne peut justifier cette patience de Polyphonte, si celle de Phocas n'est pas dans la nature; et le tort de Voltaire est précisément le même que celui de Corneille : mais les spectateurs n'en jugent pas avec autant de sévérité; et le succès constant des deux pieces prouve assez que le public sent très bien qu'au théâtre une vraisemblance exacte n'est pas toujours d'une nécessité rigoureuse.

l'empire romain. Pulchérie a moins de droit au trône que le dernier officier de l'armée*; il ne lui sied point du tout de dire, *Il est à moi ce trône, c'est à moi d'y voir tout le monde à mes pieds.* Elle lui propose de *laver ce trône avec son sang*: j'observerai que si un trône est teint de sang, il n'est point lavé de sang. Si elle prétend qu'on lave un trône teint du sang d'un empereur avec le sang d'un autre empereur, elle doit dire, *lavé par le tien*, et non *du tien***. Elle répete ce mot encore, *le bourreau de mon sang.* Elle dit qu'elle a le cœur *franc et haut:*

---

* L'empire romain étoit électif, et presque toujours à la discrétion des légions, qui n'attendoient le suffrage ni du peuple ni du sénat: cependant on vit souvent les enfants, et même les femmes et les sœurs des empereurs, disposer de l'empire après eux. Ainsi Pulchérie, sœur de Théodose II, en disposa en faveur de Martian, qu'elle éleva au trône en l'épousant. Dans le bas empire, ces exemples devinrent encore plus fréquents. Irene, Zoé, Théodora, Eudoxie, régnerent, soit par elles-mêmes, soit en se choisissant des époux. C'est donc une exagération de dire que Pulchérie, censée fille de l'empereur Maurice, avoit moins de droits à l'empire que le dernier officier de l'armée.

** On peut dire également lavé *de* ou lavé *par*. Voltaire, dans Mérope, a employé la premiere maniere:

> Quelle est donc cette tombe en ces lieux élevée,
> Que j'ai vu *de* vos pleurs en ce moment lavée?

Un grammairien scrupuleux voudroit, au second vers, *que j'ai vue*, au lieu de *que j'ai vu;* mais, en prose même, l'usage a prévalu contre la regle, et par conséquent il est permis à un poëte de s'en dispenser.

on doit bien rarement le dire ; il faut que cette hauteur se fasse sentir par le discours même. On a déja remarqué que l'art consiste à déployer le caractere d'un personnage et tous ses sentiments par la maniere dont on le fait parler, et non par la maniere dont ce personnage parle de lui-même.

Vers 45. Ton intérêt dès-lors fit seul cette réserve.

Faire une réserve, pour dire *épargner les jours d'une princesse* ; cela n'est pas noble : *faire une réserve* est style d'affaires.

Vers 50. Mais connois Pulchérie, et cesse de prétendre.

Ce verbe *prétendre* exige absolument un régime : ce n'est point un verbe neutre ; ainsi la phrase n'est point achevée : on pourrait dire, *cesser d'aimer et de haïr*, quoique ce soient des verbes actifs, parcequ'en ce cas cela veut dire, *cessez d'avoir des sentiments d'amour et de haine* ; mais on ne peut dire, *cessez de prétendre, de satisfaire, de secourir.*

Vers 61. J'ai forcé ma colere à te prêter silence.

Cette réponse ne fait-elle pas voir que Phocas ne devait pas se laisser braver ainsi * ? Le moyen de parler

* Phocas ménage ici Pulchérie, parcequ'il a un grand intérêt politique à la ménager. Elle est fille de Maurice, dont la mémoire est chere au peuple ; et, en lui faisant épouser son fils, Phocas croit qu'il légitimeroit, en quelque sorte, son usurpation. C'est

encore à quelqu'un qui vient de vous dire qu'il ne veut que votre mort? comment Phocas peut-il encore raisonner amiablement avec Pulchérie après une telle déclaration? est-il possible qu'il lui propose encore son fils?

Vers 69. Le trône où je me sieds n'est pas un bien de race:
L'armée a ses raisons pour remplir cette place;
Son choix en est le titre, etc.

Un *bien de race*, une *armée qui a ses raisons*, un choix *qui est le titre d'une place*, toutes expressions plates ou obscures. Phocas, d'ailleurs, a très grande raison de dire à cette Pulchérie que le trône de l'empire romain ne passe point aux filles; mais il devait le dire auparavant, et mieux.

Vers 81. Un chétif centenier des troupes de Mysie,
Qu'un gros de mutinés élut par fantaisie, etc.

Encore une fois on ne parle point ainsi à un empereur romain reconnu et sacré depuis long-temps: il peut avoir passé par tous les grades militaires, comme tant d'autres empereurs, et comme Théodose lui-même,

---

ainsi que, dans la tragédie d'Oreste, Egyste se laisse braver par Electre, dans l'espérance de lui faire épouser son fils, à qui Electre apporteroit en dot le grand nom d'Agamemnon, dont elle est la fille, et dont Egyste a usurpé le trône. Notez qu'Electre ne le traite pas avec plus d'égards que Pulchérie n'en montre ici à Phocas. Il est vrai qu'Electre est dans les fers, et que ses emportements, comme Voltaire vient de le dire, paroissent plus motivés que ceux de Pulchérie.

sans que personne soit en droit de le lui reprocher. Mais ce qui paraît plus répréhensible, c'est que tant d'injures et tant de mépris doivent absolument ôter à Phocas l'envie de donner son fils à Pulchérie, puisqu'il ne croit pas qu'Héraclius soit en vie, et qu'il n'a pas un intérêt pressant à marier son fils avec une fille qui n'aime point le fils, et qui outrage le pere. Il ne sera peut-être pas inutile de remarquer ici que S. Grégoire le grand écrivait à ce même Phocas, *Benignitatem pietatis vestræ ad imperiale fastigium pervenisse gaudemus.* Nous ne prétendons pas que Pulchérie dût imiter la lâche flatterie de ce pape ; ce n'est qu'une note purement historique.

Vers 85. Lui qui n'a pour l'empire autre droit que ses crimes.

Il fallait, *lui qui n'eut à l'empire autre droit que ses crimes*; on n'a point des droits *pour*, mais des droits *à :* c'est un solécisme.

Vers 95. Et l'on voit depuis lui remonter mon destin
Jusqu'au grand Théodose, et jusqu'à Constantin.

La race, le sang, la maison, la famille, remonte à une tige, à Constantin ; mais le destin ne remonte pas. *

Vers 98. Eh bien ! si tu le veux, je te le restitue
Cet empire, et consens encor que ta fierté
Impute à mes remords l'effet de ma bonté.

Un homme doux et faible pourrait parler ainsi ; mais

* L'expression que Voltaire reprend est très usitée et très noble en poésie.

notandi sunt tibi mores. Est-il vraisemblable qu'un guerrier dur et impitoyable, tel que Phocas, s'excuse doucement envers une personne qui vient de l'outrager si violemment, et qu'il lui offre toujours son fils ? S'il y était forcé par la nation, si, en mariant son fils à Pulchérie, il excluait Héraclius du trône, il aurait raison ; mais Héraclius n'en aura pas moins de droits, supposé qu'en effet on ait des droits à un empire électif, et supposé sur-tout qu'Héraclius soit en vie, ce que Phocas ne croit point.

Vers 105. Pour un dernier effort je veux souffrir la rage
Qu'allume dans ton cœur cette sanglante image.

Une rage qu'une sanglante image allume ! il n'est point d'ailleurs de sanglante image dans ce couplet. *

Vers 114. Va, je ne confonds point ses vertus et ton crime...
J'en vois assez en lui pour les plus grands états.

Cette phrase n'est pas française : on est digne de gouverner de grands états, on a assez de mérite pour être élu empereur ; mais *je vois assez de mérite en lui pour*

---

* Voltaire oublie que parmi les reproches que Pulchérie vient de faire à Phocas, elle l'accuse d'avoir été le bourreau de sa famille :

Lui qui de tous les miens fit autant de victimes.

Voilà l'image sanglante qu'elle lui remet sous les yeux, et à laquelle Phocas fait allusion dans sa réponse :

Pour appaiser des tiens les ombres vengeresses, etc.

un royaume, pour une armée, etc., ne peut se dire, parceque le sens n'est pas complet. Le mot *pour*, sans verbe, signifie tout autre chose ; cet ouvrage était excellent *pour* son temps : Phocas est bien patient *pour* un homme violent. De plus on ne doit point dire que le fils d'un empereur est digne de gouverner les plus grands états ; car quel plus grand état que l'empire romain?

Vers 119. Je penche d'autant plus à lui vouloir du bien, etc. ;

expression de comédie.

Vers 121. Que ses longues froideurs témoignent qu'il s'irrite
De ce qu'on veut de moi par-delà son mérite,
Et que de tes projets son cœur triste et confus
Pour m'en faire justice approuve mes refus.

Cela n'est pas d'un style élégant.

Vers 125. Ce fils si vertueux d'un pere si coupable,
S'il ne devoit régner, me pourroit être aimable.

On ne peut dire, *il m'est aimable, haissable* ; et pourtant l'on dit, *il m'est agréable, désagréable, odieux, insupportable, indifférent.* On en a dit la raison.

Vers 127. Et cette grandeur même où tu le veux porter
Est l'unique motif qui m'y fait résister.

Porter à une grandeur, cela n'est ni élégant, ni correct : et *un motif qui fait y résister !* à quoi? à cette grandeur où l'on veut porter Martian?

Vers 137. Avise; et si tu crains qu'il te fût trop infâme
De remettre l'empire en la main d'une femme...

Corneille emploie souvent ce mot *avise* ; il était très

bien reçu de son temps. *Qu'il te fût infâme* n'est pas français : la langue permet qu'on dise, *cela m'est honteux*, mais non pas, *cela m'est infâme* ; et cependant on dit, *il est infâme à lui d'avoir fait cette action.* Toutes les langues ont leurs bizarreries et leurs inconséquences.

Vers 142. Tyran, descends du trône, et fais place à ton maître,

est un vers admirable ; il le serait encore plus, si l'on pouvait parler ainsi à un empereur dans une simple conversation. Il n'y a qu'une situation violente qui permette les discours violents. Il est toujours étrange que *Phocas* persiste à vouloir offrir son fils à une princesse que tout autre ferait enfermer pour l'empêcher de conspirer et pour avoir un otage.

N. B. En général toutes les scenes de bravade doivent être ménagées par gradation. Un empereur et une fille d'empereur ne se disent point d'abord les dernieres duretés, et, quand une fois on a laissé échapper de ces reproches et de ces menaces qui ne laissent plus lieu à la conversation, tout doit être dit. La scene aurait fini très heureusement par ce beau vers, *Tyran, descends du trône, et fais place à ton maître* ; mais, quand on entend ensuite, *à ce compte, arrogante, etc.*, les injures multipliées révoltent le lecteur, et font languir le dialogue.

Vers 143. A ce compte, arrogante, un fantôme nouveau,
Qu'un murmure confus fait sortir du tombeau,
Te donne cette audace et cette confiance !

A ce compte est du style négligé et du ton familier, qu'on

se permettait alors mal-à-propos. Ce mot *arrogante* conviendrait à Pulchérie, s'il était possible qu'un empereur et une fille d'empereur se dissent des injures grossieres.

Vers 146. Ce bruit s'est fait déja digne de ta croyance.

Un bruit ne peut se faire digne ni indigne; cela n'est pas français, parcequ'on ne peut s'exprimer ainsi en aucune langue.

Vers 153. Et cette ressemblance où son courage aspire
Mérite mieux que toi de gouverner l'empire.

C'est une faute en toute langue, parcequ'une ressemblance ne peut ni gouverner ni mériter.

Vers 160. Sors du trône, et te laisse abuser comme moi.

Elle fait deux fois cette proposition, et la seconde est bien moins forte que la premiere: mais peut-elle sérieusement lui parler ainsi? Je sais que ces bravades réussissent auprès du parterre; mais je doute qu'un lecteur instruit les approuve, quand elles ne sont pas nécessaires, et quand elles sont si fortes qu'elles doivent rompre tout commerce entre les deux interlocuteurs.

Vers 164. Ma patience a fait par-delà son pouvoir.

Comment une patience fait-elle par-delà son pouvoir? jamais on ne peut faire que ce qu'on peut.

Vers 170. Mais choisis pour demain la mort ou l'hyménée.

Phocas enfin la menace; mais quelle raison a-t-il de persister à lui faire épouser son fils, qui ne veut pas

d'elle, et dont elle ne veut pas? il n'en a d'autre raison que celle qui lui a été suggérée par son confident Crispe à la premiere scene. Crispe lui remontre que ce mariage attirerait à la maison de Phocas l'affection du peuple, qu'on suppose attaché à la maison de Maurice; mais la haine implacable et juste de Pulchérie détruit cette raison. N'aurait-il pas fallu que les grands et le peuple eussent demandé le mariage de Pulchérie et de Martian?

Vers 173. Dis, si tu veux encor, que ton cœur la souhaite.

Il me semble que cette scene serait bien plus vraisemblable, bien plus tragique, si l'auteur y avait mis plus de décence et plus de gradation. Un mot échappé à une princesse qui est dans la situation de Pulchérie fait cent fois plus d'effet qu'une déclamation continuelle et un torrent d'injures répétées.

SCENE III.

(*Héraclius cru Martian, etc.*)

J'ai cru qu'il serait utile pour le lecteur d'ajouter dans cette scene et dans les suivantes, aux noms des personnages, les noms sous lesquels ils paraissent, et d'indiquer encore s'ils se connaissent eux-mêmes, ou s'ils ne se connaissent pas, pour lever toute équivoque, et pour mettre le lecteur plus aisément au fait. C'est une triste nécessité.

Vers 1. Approche, Martian, que je te le répete.

On doit répéter le moins qu'on peut. Mais si Pulchérie, que Phocas nomme *ingrate furie*, conspire la perte du

pere et du fils, il est bien étrange que le pere s'opiniâtre à vouloir que son fils épouse cette furie.

Vers 10. Étant ce que je suis, je me dois quelque effort
Pour vous dire, seigneur...

Le sens de la phrase est, *je dois vous dire, quoi qu'il m'en coûte*; mais il ne doit pas faire *effort* pour *dire*; ce n'est pas sur cet effort qu'il se fait que son devoir tombe: d'ailleurs il ne fait point d'effort, puisqu'il n'aime point Pulchérie, puisqu'il croit même être son frere; et puis comment se doit-on un effort?

Vers 11. . . . . Que c'est vous faire tort...

est trop du style de la comédie.

Vers 18. Eh bien! elle mourra; tu n'en as pas besoin.

Ce mot semble condamner toute la scene précédente. Phocas avoue qu'il n'avait nul besoin de marier Pulchérie à son fils; il semble, au contraire, qu'il devait avoir un besoin très pressant de ce mariage pour former un nœud intéressant.

Vers 23. Vous verriez par sa mort le désordre achevé.

On n'acheve point un désordre, comme on acheve un projet, une affaire, un ouvrage. Ce n'est pas là le mot propre.

Vers 26. Et d'un parti plus bas punissant son orgueil...

On peut être puni de son orgueil par un hymen dis-

proportionné; mais on ne peut pas dire, *être puni d'un hymen*, comme on dit, *être puni du dernier supplice*. *Parti plus bas* est déplacé; il semble que Martian soit un parti bas, et qu'on menace Pulchérie d'un parti plus bas encore.

Vers 30. Seigneur, j'ai des amis chez qui cette moitié...

L'usage a permis qu'en quelques occasions on puisse appeler sa femme *sa moitié*.

Mânes du grand Pompée, écoutez sa moitié.

Ce mot fait là un effet admirable; c'est la moitié du grand Pompée qui parle: mais il est ridicule de dire, d'une fille à marier, *cette moitié*.

Vers 31. A l'épreuve d'un sceptre il n'est point d'amitié,
Point qui ne s'éblouisse à l'éclat de sa pompe,
Point qu'après son hymen sa haine ne corrompe.

Ces trois *point* font un mauvais effet dans la poésie; et *point qu'après* est encore plus dur et plus mal construit; et *point qui ne s'éblouisse à l'éclat de la pompe d'un sceptre* est du galimatias. Ce n'est point écrire comme l'auteur des beaux vers répandus dans Cinna; c'est écrire comme Chapelain.

Vers 36. La vapeur de mon sang ira grossir la foudre
Que Dieu tient déja prête à le réduire en poudre.

Cette figure n'est-elle pas un peu outrée et recherchée? Ce qui est hors de la nature ne peut guere toucher. On reproche à notre siecle de courir après l'esprit, d'affecter des pensées ingénieuses; c'était bien plutôt le goût du

temps de Corneille que du nôtre. Racine et Boileau corrigerent la France, qui depuis est retombée quelquefois dans ce défaut séduisant. La vapeur d'un peu de sang ne peut guere servir à former le tonnerre. Une fille va-t-elle chercher de pareilles figures de rhétorique ?

Vers 41. Résous-la de t'aimer, si tu veux qu'elle vive...

Je crois qu'on pourrait dire en vers, *résoudre de*, aussi-bien que *résoudre à*, quoique ce soit un solécisme en prose ; mais il est plus essentiel de remarquer qu'il est bien étrange qu'un monarque dise à son fils, Résous cette princesse à t'aimer, ou je la ferai mourir. Il n'y a aucun exemple dans le monde d'une pareille proposition : elle paraît d'autant plus extraordinaire que Phocas a dit qu'on n'a nul besoin de Pulchérie. En un mot, cela n'est pas dans la nature.

Vers 42. Sinon, j'en jure encore, et ne t'écoute plus,
Son trépas dès demain punira ses refus.

Il en jure encore ; il n'a pourtant point juré, et il répete, pour la sixieme fois, qu'il tuera cette Pulchérie *, ou qu'il la mariera.

---

* *Cette Pulchérie* est une expression de dédain que Voltaire auroit dû s'interdire. Il abuse trop souvent, en parlant des personnages de Corneille, de ces expressions avilissantes.

SCENE IV.

Vers 1. En vain il se promet que sous cette menace
J'espere en votre cœur surprendre quelque place.

Que d'incongruités ! quel galimatias ! quel style !

Vers 7. Vous aurez en Léonce un digne possesseur.

Le lecteur doit savoir que Léonce, dont on n'a point encore parlé, passe pour le fils de Léontine, ancienne gouvernante du prince Héraclius, fils de Maurice, et du prince Martian, fils de Phocas. On ne sait point encore que ce prétendu Léonce a été changé en nourrice, et qu'il est le véritable Martian. Il eût été à souhaiter peut-être que dès la premiere scene ces aventures eussent été éclaircies ; mais avec un peu d'attention il sera aisé de suivre l'intrigue : il est triste qu'on ait besoin de cette attention, qui *d'un divertissement nous fait une fatigue*, comme dit Boileau.

Vers 10. Je suis aimé d'Eudoxe autant comme je l'aime.

Cette Eudoxe est une fille de Léontine, que par conséquent Martian croit sa sœur. On n'a point encore parlé d'elle, et le véritable Héraclius, cru Martian, s'occupe ici de l'arrangement d'un double mariage.

On ne s'arrêtera point à la faute grammaticale, *aimé autant comme je l'aime*, ni à ces *beaux nœuds*, ni à cet *amour parfait*, ni à *ces chaînes si belles*, à *ces captivités éternelles*. Quinault a passé pour avoir le premier employé ces expressions, dont Corneille s'était

servi avant lui dans presque toutes ses pieces. Il paraît étrange que le public se soit trompé à ce point : mais c'est que ces expressions firent une grande impression dans Quinault, qui ne parle jamais que d'amour, et qui en parle avec élégance ; elles en firent très peu dans les ouvrages de Corneille, dont les beautés mâles couvrent toutes ces petitesses trop fréquentes. Tous ces vers, d'ailleurs, sont du style de la comédie, et d'un style dur, rampant, incorrect.

Vers 20. Il n'est plus temps d'aimer alors qu'il faut mourir.

Ce beau vers paraît la condamnation de tout ce que vient de dire Héraclius, qui n'a parlé que de mariage : on s'attendait qu'il parlerait d'abord à Pulchérie du péril affreux où elle est, *et dicat jam nunc debentia dici.* Aussi tous ces personnages ont beau parler d'amour, et de tyrans, et de mort, aucun d'eux ne touche ; aucun n'inspire de terreur jusqu'ici : mais l'intrigue commence à attacher, et c'est beaucoup. Le principal mérite de cette piece est dans l'embarras de cette intrigue, qui pique toujours la curiosité.

Vers 21. Et quand à ce départ une ame se prépare...

Ce mot *départ* est faible, et *une ame* aussi. Tâchez de ne jamais faire suivre un vers fort et bien frappé par un vers languissant qui l'énerve.

Vers 24. J'ai peine à reconnoître encore un pere en lui.

Le lecteur doit ici se souvenir qu'Héraclius sait bien que Phocas n'est point son pere, mais qu'il n'a point dit

son secret à Pulchérie : cela cause peut-être un peu d'embarras, et c'est au lecteur à voir s'il aimerait mieux que Pulchérie fût instruite ou non. Mais il y a aujourd'hui beaucoup de lecteurs si rebutés des mauvais vers, qu'ils ne se soucient point du tout de savoir qui est Martian, et qui est Héraclius, et qu'ils s'intéressent fort peu à Pulchérie.

Vers 33. Ah, mon prince! ah, madame! il vaut mieux vous résoudre
Par un heureux hymen à dissiper ce foudre.

Comment dissipe-t-on un foudre par un hymen? Toute métaphore, encore une fois, doit être juste. *Dissiper ce foudre* n'est là que pour rimer à *résoudre*. Ce style est trop négligé. *

Vers 37. Que la vertu du fils, si pleine et si sincere...

Une vertu *pleine* et *sincere* n'est pas le mot propre : une vertu n'est ni pleine ni vuide.

Vers 38. Vainque la juste horreur que vous avez du pere.

Vainque est trop rude à l'oreille; *horreur de* est permis en vers. **

---

* Voilà comme il est permis de reprendre les fautes d'un écrivain qu'on respecte et qu'on est souvent forcé d'admirer; mais les termes injurieux, les mots *bassesse*, *grossièreté*, *galimatias*, que Voltaire ne cesse d'accumuler dans ses remarques, doivent paroître bien étranges et bien déplacés.

** Et même en prose.

Vers 39. Et, pour mon intérêt, n'exposez pas tous deux...

Martian, cru Léonce, amoureux de Pulchérie, veut ici que Pulchérie épouse Héraclius, cru Martian, amoureux d'Eudoxe. Je remarquerai, à cette occasion, que toutes les fois qu'on cede ce qu'on aime, ce sacrifice ne peut faire aucun effet, à moins qu'il ne coûte beaucoup: ce sont ces combats du cœur qui forment les grands intérêts; de simples arrangements de mariage ne sont jamais tragiques, à moins que, dans ces arrangements mêmes, il n'y ait un péril évident et quelque chose de funeste. *N'exposez pas tous deux* n'est pas français; il faut, *ne les exposez pas tous deux.*

Vers 51. C'est Martian en lui que vous favorisez.

Cela veut dire, pour le spectateur, qu'Héraclius, cru Martian, voit dans Léonce un autre lui-même; et cela veut dire aussi, dans l'esprit de l'auteur, que Léonce est le vrai Martian: c'est ce qui se débrouillera par la suite, et ce qui est ici un peu embrouillé; mais un spectateur bien attentif peut aimer à deviner cette énigme.

Vers 52. Opposons la constance aux périls opposés.

Cet *opposés* est de trop, c'est une figure de mots inutile; de plus ce n'est pas le mot propre: les périls *menacent*, les obstacles s'opposent.

Vers 54. Et si je n'en obtiens la grace tout entiere...
Je deviens le plus grand de tous ses ennemis.

Ce premier vers est obscur; il va trouver Phocas, et,

s'il n'en obtient la grace; il semble que ce soit la grace de Phocas. Il eût fallu dire aussi ce que c'est que cette grace tout entiere, puisqu'on n'a pas encore parlé de grace.

Vers 59. Et puisse, si le ciel m'y voit rien épargner,
Un faux Héraclius en ma place régner!

Il n'a point été question dans cette scene d'*un faux Héraclius*. Cette imprécation forcée, à laquelle on ne s'attend point, n'est là que pour rappeler le titre de la piece, et pour faire souvenir qu'Héraclius est le sujet de la tragédie.

SCENE V.

Vers 12. Qu'il ne venge sur vous ce qu'il craindra de moi.

On ne venge point ce qu'on craint, on le prévient, on l'écarte, on le détourne, on s'y oppose : point de bon vers sans le mot propre; il faut l'exactitude de la prose * avec la beauté des images, l'harmonie des syl-

* Voltaire veut toujours que la poésie ait l'exactitude de la prose, c'est-à-dire une exactitude qui ne peut lui convenir, et qui est même diamétralement opposée à son génie; ce qui est une véritable contradiction dans les termes. La poésie et la prose sont deux langues essentiellement différentes: l'une a non seulement des expressions, mais des tours et des constructions qui lui sont tellement propres, que l'autre ne sauroit les admettre. Si Voltaire, qui s'étoit exercé avec tant de succès dans les deux genres d'écrire et qui devoit mieux que personne en connoître toutes les différences, ne les avoit pas entièrement perdues de vue, jamais il n'eût imaginé, pour juger les vers, l'expédient bizarre de les mettre en prose.

labes, la hardiesse des tours, et l'énergie de l'expression ; c'est ce qu'on trouve dans plusieurs morceaux de Corneille.

Vers 14. Il ne faut craindre rien quand on a tout à craindre.

Cette sentence paraît quelque chose de contradictoire; elle est cependant au fond d'une très grande vérité ; elle signifie qu'il faut tout hasarder, quand tous les partis sont également dangereux. Il eût fallu, je crois, éviter le jeu de mots et l'antithese, qui reviennent trop souvent.

Vers 15. Allons examiner pour ce coup généreux
Les moyens les plus prompts et les moins dangereux.

Pulchérie va donc conspirer de son côté. On a donc lieu d'être surpris qu'elle ne soit pas dans le secret, puisque la fille de Maurice doit avoir du pouvoir sur le peuple, et mettre un grand poids dans la balance ; mais il faut se livrer à l'intrigue et aux ressorts que l'auteur a choisis.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Vers 1. Voilà ce que j'ai craint de son ame enflammée.

Le spectateur ne peut savoir d'abord que c'est Léontine qui parle, et que c'est cette même Léontine, autrefois gouvernante d'Héraclius et de Martian ; il serait peut-être mieux qu'on en fût informé d'abord. Il faut que tous ceux qui assistent à une piece de théâtre connaissent tout d'un coup les personnages qui se présentent, excepté ceux dont l'intérêt est de cacher leur nom.

Vers 2. S'il m'eût caché son sort; il m'auroit mal aimée.

Qui ? de qui parle-t-elle ? c'est une énigme. *Mal aimée*, expression trop triviale.

Vers 4. Vous êtes fille, Eudoxe, et vous avez parlé.

On voit assez que cela est trop comique. Corneille a-t-il voulu faire parler cette gouvernante comme une bourgeoise qui a conservé le ton bourgeois à la cour? Cela est absolument indigne de la tragédie.

Vers 5. Vous n'avez pu savoir cette grande nouvelle
Sans la dire à l'oreille à quelque ame infidele.

Voilà la même faute ; et *dire à l'oreille à une ame!* on ne peut s'exprimer plus mal.

Vers 11. C'est par-là qu'un tyran, plus instruit que troublé
De l'ennemi secret qui l'auroit accablé...

Cela n'est pas français. *Instruit d'un ennemi, troublé d'un ennemi;* ce sont deux barbarismes et deux solécismes à-la-fois dans un seul vers.

Vers 13. Ajoutera bientôt sa mort à tant de crimes.

Par la construction, c'est la mort de Phocas; par le sens, c'est celle de Maurice. Il faut que la syntaxe et le sens soient toujours d'accord.

Vers 17. Voyez combien de maux pour n'avoir su vous taire.

Ce vers est encore bourgeois; mais les précédents sont nobles, exacts, bien tournés, forts, précis, et dignes de Corneille.

Vers 18. Madame, mon respect souffre tout d'une mere,
Qui, pour peu qu'elle veuille écouter la raison,
Ne m'accusera plus de cette trahison.

Cela ne donne pas d'abord une haute opinion de Léontine. Cette femme, qui conduit toute l'intrigue, commence par se tromper, par accuser sa fille mal-à-propos: cette accusation même est absolument inutile pour l'intelligence et pour l'intérêt de la piece. Léontine commence son rôle par une méprise et par des expressions indignes même de la comédie.

Vers 21. Car c'en est une enfin bien digne de supplice...

Le mot de *supplice* paraît trop fort: et *digne de supplice* n'est pas français; c'est un barbarisme.

Vers. 22. Qu'avoir d'un tel secret donné le moindre indice.

Il faut absolument *que d'avoir*; *c'est une trahison que d'avoir donné un indice. Trahison qu'avoir donné* est un solécisme.

Vers 27. On ne dit point comment vous trompâtes Phocas,
Livrant un de vos fils pour ce prince au trépas,
Ni comme, auprès du sien étant la gouvernante,
Par une tromperie encor plus importante...

Ces mots, *étant la gouvernante auprès du sien*, et *tromperie*, sont comiques et bas, et ne donnent pas de Léontine une assez haute idée. Voyez comme dans Athalie le rôle de Josabet est ennobli, comme il est touchant, quoiqu'il ne soit pas, à beaucoup près, aussi nécessaire que celui de Léontine.

Vers 31. Vous en fîtes l'échange, et, prenant Martian,
Vous laissâtes pour fils ce prince à son tyran;
En sorte que le sien passe ici pour mon frère...

Tout ce discours est un détail d'anecdotes. *Comme étant la gouvernante auprès du sien* n'est pas français; *en sorte que* est trop style d'affaires. Mais Eudoxe, en voulant éclaircir cette histoire, semble l'embrouiller. *Et prenant Martian vous laissâtes pour fils ce prince à Phocas son tyran* ne peut avoir de sens que celui-ci, *vous laissâtes Martian pour fils à Phocas. Laisser quelqu'un pour fils* n'est pas d'un style élégant: mais il ne s'agit pas ici d'élégance, il s'agit de clarté. Eudoxe fait croire au spectateur que Martian a passé et passe pour fils de Phocas. L'équivoque vient de ce mot *prince*;

vous laissâtes ce prince à Phocas. Elle entend, par ce prince, Héraclius; mais elle ne dit pas ce qu'elle veut dire : elle devrait expliquer que Léontine a fait passer Martian pour son propre fils Léonce, et a donné Héraclius, fils de Maurice, pour Martian, fils de Phocas.

Vers 34. Cependant que de l'autre il croit être le pere.

Cet *il croit être* se rapporte, par la phrase, à Martian, et cependant c'est Phocas dont on parle. Dans un sujet si obscur, il est absolument nécessaire que les phrases soient toujours claires, et Eudoxe ne s'explique pas assez nettement.

Vers 37. On diroit tout cela si, par quelque imprudence,
Il m'étoit échappé d'en faire confidence :
Mais pour toute nouvelle on dit qu'il est vivant.

Toutes ces manieres de parler sont d'une familiarité qui n'est nullement convenable à la tragédie.

Vers 40. Aucun n'ose pousser l'histoire plus avant.
Comme ce sont pour tous des routes inconnues...

expressions de comédie. Un tel style est trop rebutant.

Vers 42. Il semble à quelques uns qu'il doit tomber des nues;
Et j'en sais tel qui croit dans sa simplicité
Que pour punir Phocas Dieu l'a ressuscité.

Ces trois derniers vers sont trop comiques : ce qui précede est une explication de l'avant-scene. Cette explication devait appartenir naturellement au premier

acte ; on n'aime point à être si long-temps en suspens : cette incertitude du spectateur nuit même toujours à l'intérêt. On ne peut être ému des choses qu'on n'a pas bien conçues ; et si l'esprit se plaît à deviner l'intrigue, le cœur n'est pas touché. *Que pour punir Phocas Dieu l'a ressuscité :* voilà où il fallait une métaphore, un tour noble qui sauvât ce ridicule.

SCENE II.

Vers 1. . . . . Madame, il n'est plus temps de taire
D'un si profond secret le dangereux mystere, etc.

Héraclius ne dit ici rien de nouveau à Léontine. Il ne s'est rien passé de nouveau depuis la premiere scene du premier acte ; mais l'embarras commence à croître dès qu'Héraclius veut se déclarer. Il ne dit rien à la vérité de tragique ; il explique seulement l'embarras où est Phocas.

Vers 6. . . . Il prend tout pour grossiere imposture,
Et me connoît si peu, que, pour la renverser,
A l'hymen qu'il souhaite il prétend me forcer.

On ne *renverse* point une imposture ; on la *confond.*

Vers 10. Je suis fils de Maurice ; il m'en veut faire gendre,
Et s'acquérir les droits d'un prince si chéri
En me donnant moi-même à ma sœur pour mari.

Ce *moi-même* est de trop ; sans doute, si on le marie, on le marie lui-même. Il fallait des expressions qui donnassent horreur de l'inceste.

Vers 26. Je rends graces, seigneur, à la bonté céleste
De ce qu'en ce grand bruit le sort nous est si doux...

Un sort qui est doux en un grand bruit; ces façons de parler obscures, impropres, gauches, triviales, incorrectes, indignent un lecteur qui a de l'oreille et du goût. Le parterre ne s'en apperçoit pas; il se livre uniquement à la curiosité de savoir comment tout se démêlera.

Vers 34. J'aurai trop de moyens d'arrêter sa furie, etc.

Ce discours de Léontine inspire une grande curiosité; je ne sais s'il ne dégrade pas un peu Héraclius, et même Pulchérie. Bien des gens n'aiment pas à voir les fils d'un empereur dépendre entièrement d'une gouvernante, qui les traite comme des enfants, et qui ne leur permet pas de se mêler de leurs propres affaires: c'est au lecteur à juger de la valeur de cette critique. Le mal est encore que cette Léontine, qui dit avoir tant de moyens, n'a effectivement aucun moyen dans le cours de la piece, hors un billet dont l'empereur peut très bien se saisir. *

Vers 41. Il semble que de Dieu la main appesantie,
Se faisant du tyran l'effroyable partie,
Veuille avancer par-là son juste châtiment.

Les termes les plus bas deviennent quelquefois les

* Phocas ne peut pas s'en saisir, puisqu'il en ignore l'existence.

plus nobles, soit par la place où ils sont mis, soit par le secours d'une épithete heureuse. La *partie* est un terme de chicane ; *la main de Dieu appesantie qui devient l'effroyable partie du tyran* est une idée terrible. On pourrait incidenter sur une main qui se fait partie ; mais c'est ici que la critique des mots doit, à mon avis, se taire devant la noblesse des choses.

Tout ce que dit ici Héraclius est plein de force et de raison, mais la diction dépare trop les pensées. *Evitons le hasard qu'un imposteur l'abuse* est un barbarisme. *Un trône arraché sous un titre ; un empereur qui se prévaudra d'un nom pris :* tout cela est impropre, confus, mal exprimé.

Plusieurs personnes de goût sont choquées de voir une femme qui veut toujours prendre tout sur elle, et qui ne veut pas seulement qu'Héraclius sache autre chose que son nom. Ce caractere n'est pas ordinaire, il excite une grande curiosité ; mais, encore une fois, il rend le prince petit. On est secrètement blessé que le héros de la piece soit inutile, et qu'une gouvernante, qui n'est ici qu'une intrigante, veuille tout faire par vanité.

Vers 45. Il dispose les cœurs à prendre un nouveau maître,
Et presse Héraclius de se faire connoître.
C'est à nous de répondre à ce qu'il en prétend.

Cet *en prétend* tombe sur Héraclius : mais *ce que Dieu en prétend* n'est pas supportable. Ce n'est pas ainsi qu'on parle de Dieu ; ce n'est pas ainsi que Racine s'exprime dans Athalie.

Vers 71. Seigneur, si votre amour peut écouter mes pleurs...

On écoute des soupirs, on n'écoute point des pleurs, on les voit.

Vers 72. Ne vous exposez point au dernier des malheurs.
La mort de ce tyran, quoique trop légitime,
Aura dedans vos mains l'image d'un grand crime.

Dernier des malheurs est faible. *Trop légitime*; ce *trop* est de trop. *Dedans vos mains*; il faut *dans*.

Vers 84. Vous en êtes aussi, madame, et je me rends.

Vous en êtes aussi, c'est une de ces expressions de comédie qu'on est obligé de relever si souvent, mais en ajoutant toujours que c'était le défaut du temps. Si cette expression n'est pas relevée, le fond du discours d'Héraclius ne l'est pas davantage; il ne prend aucune mesure, et ne dit rien de grand; il se borne à ne pas faire *éclat d'un secret*, sans le *congé* de sa gouvernante. Son compliment aux yeux *tout divins d'Eudoxe*, la protestation qu'il n'aspire au trône que par *la seule soif* d'en faire part à Eudoxe, sont une froide galanterie, telle que celle de César avec Cléopâtre. Ce n'est pas là une passion tragique, c'est parler d'amour comme on en parlait dans la simple comédie, et d'une maniere moins élégante, moins fine qu'aujourd'hui. Corneille a mis de l'amour dans toutes ses pieces; mais on a déja remarqué que cet amour n'a jamais été intéressant que dans le Cid, et attachant que dans Polyeucte : c'est de tous les sentiments le plus froid et le plus petit, quand il n'est pas le plus violent.

Je ne sais si on peut citer l'opinion de Rousseau comme une autorité; il a fait de si mauvaises comédies, que son sentiment en fait de tragédies peut n'avoir point de poids: mais, quoiqu'il n'ait rien fait de bon pour le théâtre, et qu'il soit inégal dans ses autres ouvrages, il avait un goût très cultivé. Voici ce qu'il dit dans sa lettre au comédien Riccoboni:

« Que les effets de l'amour soient tragiques comme « dans Hermione et dans Phedre, qu'on le représente « accompagné du trouble, des inquiétudes, et des vio- « lentes agitations qui en font le caractere; en un mot « que les héros soient amoureux, et non pas des dis- « coureurs d'amour, comme dans les pieces du grand « Corneille et dans celles de son frere. »

Vers 93. C'est le prix de son sang, c'est pour y satisfaire
Que je rends à la sœur ce que je tiens du frere.

On ne satisfait point au prix d'un sang.

Vers 95. Non que pour m'acquitter par cette élection
Mon devoir ait forcé mon inclination.

Le mot d'*élection* n'est nullement le mot propre; et Héraclius ne peut mettre en doute qu'il n'ait eu de l'inclination pour Eudoxe, puisqu'il l'aime depuis longtemps.

Vers 99. Et ces yeux tout divins par un soudain pouvoir
Acheverent sur moi l'effet de ce devoir.

Des yeux divins qui achevent l'effet d'un devoir sur quelqu'un sont une étrange façon de parler.

Vers 103. Je ne me suis voulu jeter dans le hasard...

On se jette dans le péril et non dans le hasard.

Vers 104. Que par la seule soif de vous en faire part.

Tout cela est trop mal écrit.

Vers 107. Mais si je me dérobe au sang qui vous est dû,
Ce sera par moi seul que vous l'aurez perdu.

Que veut dire ce vers obscur, *si je me dérobe au sang qui vous est dû?* est-ce son sang? est-ce celui de Phocas? comment aura-t-elle perdu ce sang? Quelles expressions louches, fausses, inintelligibles! Il semble que Corneille ait, après ses succès, méprisé assez le public pour ne jamais soigner son style, et pour croire que la postérité lui passerait ses fautes innombrables. *

Vers 109. Seul je vous ôterai ce que je vous dois rendre.
Disposez des moyens et du temps de le prendre.

Il lui parle de prendre ce qu'il lui doit rendre.

Vers 111. Quand vous voudrez régner, faites-m'en possesseur.

Faites-moi possesseur de ce que je dois vous rendre,

---

* Non; mais les comédiens, que Corneille avoit enrichis par ses chefs-d'œuvre, tandis que ce grand homme demeuroit dans la pauvreté, l'excitoient à donner piece sur piece, sans lui laisser le temps de soigner ses ouvrages. Voilà ce que Voltaire devoit avoir la justice de dire, au lieu d'accumuler à chaque page, comme il le fait, et sous le texte même de Corneille, les expressions les plus injurieuses.

quand vous pourrez le prendre. Tout cela est bien loin de la noblesse et de l'élégance que le style tragique demande.

Vers 115. Reposez-vous sur moi, seigneur, de tout son sort,
Et n'en appréhendez ni l'hymen ni la mort.

N'appréhendez ni l'hymen ni la mort de tout son sort: on ne peut écrire plus barbarement.

SCENE III.

Vers 3. Vous saurez les desseins de tout ce que j'ai fait;

cela n'est pas français; il faut *les raisons*, ou *apprenez mes desseins et tout ce que j'ai fait.*

Vers 7. Faisons que son amour nous venge de Phocas.

Il paraît que Léontine n'a pris aucune mesure: elle a une espérance vague qu'un jour Martian, se croyant Héraclius, pourra tuer son propre pere Phocas; mais elle n'est sûre de rien: elle se repaît de l'idée d'un parricide, à quoi Eudoxe s'oppose très raisonnablement.

D'ailleurs Léontine n'a qu'un intérêt éloigné à toute cette intrigue. Il n'est guere dans la nature qu'elle ait élevé Martian pour tuer un jour son pere; on ne médite pas un parricide de si loin. Aujourd'hui qu'il s'agit de faire régner Héraclius, il n'importe par quelles mains Phocas périsse. Un parricide n'est ici qu'une horreur inutile: à peine est-il question de ce parricide dans la piece.

La fable a imaginé de telles atrocités dans la famille

d'Atrée ; mais ce sont les personnages de cette famille qui les commettent eux-mêmes, emportés par la fureur de leur vengeance. Quand ils commettent ces parricides, quand Atrée fait manger à Thyeste ses propres enfants, c'est dans l'excès de l'emportement qu'inspire un outrage récent. Atrée ne médite pas sa vengeance vingt ans, cela seroit froid et ridicule. Ici, c'est une gouvernante d'enfants qui, sans aucun intérêt personnel, a livré son propre fils à la mort, il y a vingt ans, dans l'espérance que Martian, substitué à ce fils, tuerait dans vingt ans son pere Phocas ; cela n'est guere dans l'ordre des possibles.

Remarquons sur-tout que les atrocités font effet au théâtre, quand la passion les excuse, quand celui qui va tuer quelqu'un a des remords, quand cette situation produit de grands mouvements. C'est ici tout le contraire. Il n'y a point de lecteur qui ne fasse aisément toutes ces réflexions ; mais, au théâtre, le spectateur, occupé de l'intrigue, s'attache peu à démêler ces défauts, qui sont sensibles à la lecture.

Vers 25. Je sais qu'un parricide est digne d'un tel pere ;
Mais faut-il qu'un tel fils soit en péril d'en faire?

Il semble qu'il soit en péril de faire des fils ; cela se rapporte à parricide : mais *faire un parricide* ne se dit pas ; on dit *commettre un parricide, faire un crime.*

Vers 29. Dans le fils d'un tyran l'odieuse naissance
Mérite que l'erreur arrache l'innocence...

La pensée n'est pas exprimée. La naissance ne mérite

ni ne démérite. Il veut dire, le fils d'un tyran ne mérite pas d'être vertueux; et encore cela n'est pas vrai. Toutes ces pensées subtiles, obscurément exprimées, choquent les premieres lois de l'art d'écrire, qui sont le naturel et la clarté.

Vers 31. Et que, de quelque éclat qu'il se soit revêtu,
Un crime qu'il ignore en souille la vertu.

La vertu de l'innocence! Ces derniers vers sont vicieux; on dit bien la vertu de la tempérance, de la modération, parceque ce sont des especes de vertu: l'innocence est l'exclusion de tous les vices, et non une vertu particuliere.

SCENE IV.

Vers 1. Exupere, madame, est là qui vous demande.

On sent assez que cet *est là* est un terme de domestique qui doit être banni de la tragédie. Ce page ne paraît plus aujourd'hui. On ne connaissait point alors les pages.

Vers 3. Qu'il entre. A quel dessein vient-il parler à moi....

Parler à moi ne se dit point; il faut *me parler.* On peut dire en reproche, *parler à moi: oubliez-vous que vous parlez à moi?*

Vers 4. Lui que je ne vois point, qu'à peine je connoi?

On prononce *je connais;* et, du temps même de Corneille, cette diphthongue *oi* était toujours prononcée *ai* dans tous les imparfaits, *j'aurais, je ferais*; auparavant

on la prononçait comme *toi*, *soi*, *loi*. *Connoi* pour *connois* est une liberté qu'ont toujours eue les poëtes, et qu'ils ont conservée : il leur est permis d'ôter ou de conserver cette *s* à la fin du verbe, à la premiere personne du présent ; ainsi on met, *je di*, pour *je dis* ; *je fai*, pour *je fais* ; *j'averti*, pour *j'avertis* ; *je vai*, pour *je vais*.

. . . . . Je vous en *averti*,
Et, sans compter sur moi, prenez votre parti.
RACINE.

Vers 7. Je vous l'ai déja dit, votre langue nous perd.

Il est intolérable que cette Léontine reproche toujours à sa fille, en termes si bas et si comiques, une indiscrétion qu'Eudoxe n'a point commise : ces reproches sont d'autant plus mal placés que les discours et les actions de Léontine ne produisent rien.

SCENE V.

Vers 1. Madame, Héraclius vient d'être découvert. — Eh bien ! — Si... — Taisez-vous. Depuis quand ? — Tout à l'heure, etc.

C'est encore un dialogue de comédie ; mais le coup de théâtre est frappant.

SCENE VI.

Vers 6. Léontine a trompé Phocas, etc.

C'est ici que l'intrigue se noue plus que jamais ; c'est une énigme à deviner. Ce Martian, cru Léonce, est-il fils

de Maurice, ou de Phocas, ou de Léontine? Le spectateur cherche la vérité; il est très occupé sans être ému. Ces incertitudes n'ont pu encore produire ces grands mouvements, cette terreur, ce pathétique, qui sont l'ame de la vraie tragédie: mais nous ne sommes encore qu'au second acte. Il semble que l'on aurait pu tirer un bien plus grand parti de l'invention de Caldéron; rien n'était peut-être plus tragique et plus singulier que de voir deux héros, élevés dans les forêts, dans la pauvreté, dans l'ignorance d'eux-mêmes, qui déploient à la premiere occasion leur caractere de grandeur: ce sujet, traité avec la vraisemblance qu'exige notre théâtre, aurait reçu de la main de Corneille les beautés les plus frappantes; mais un billet de Maurice dans les mains de Léontine ne peut faire ce grand effet; cela exige des vers de discussion qui énervent le tragique et refroidissent le cœur: aussi la piece est jusqu'à présent plutôt une affaire difficile à démêler qu'une tragédie.

Vers 12. . . . . Vous étiez en mes mains
Quand on ouvrit Bysance au pire des humains.

On sent bien qu'il fallait une expression plus noble que *pire des humains.*

Vers 19. Ce zele sur mon sang détourna votre perte.

Ce vers est trop obscur. Comment détourne-t-on la perte d'un autre sur son sang?

Vers 21. Mais j'offris votre nom, et ne vous donnai pas.

Cette subtilité affaiblit le pathétique de l'image.

(LÉONTINE, *faisant un soupir.*)

Vers 27. Ah! pardonnez, de grace, il m'échappe sans crime.

Cela ne serait pas souffert à présent. Il était aisé de mettre, *pardonnez ce soupir, il m'échappe sans crime.* Le mal est que ce soupir d'une mere est accompagné d'une dissimulation qui affaiblit tout sentiment tendre. Léontine ne se montre jusqu'ici qu'une intrigante qui a voulu jouer un rôle à quelque prix que ce fût.

Vers 28. J'ai pris pour vous sa vie, etc.

n'est pas français; il faut, *j'ai donné sa vie pour vous*, et non pas, *j'ai pris.*

Vers 34. Et nous fit de sa main cette haute fortune.

De sa main est de trop.

Vers 36. Voilà ce que mes soins vous laissoient ignorer;
Et j'attendois, seigneur, à vous le déclarer,
Que par vos grands exploits votre rare vaillance
Pût faire à l'univers croire votre naissance,
Et qu'une occasion pareille à ce grand bruit
Nous pût de son aveu promettre quelque fruit.

Rien n'est plus obscur que ces derniers vers. Qu'est-ce qu'une occasion pareille à un bruit qui peut promettre quelque fruit d'un aveu? l'aveu de qui? l'aveu de quoi? Ne cessons de dire, pour l'instruction des jeunes gens, que la premiere loi est d'être clair.

Vers 42. Car, comme j'ignorois que...

Il n'est pas permis d'écrire avec cette négligence en prose; à plus forte raison en vers.

Vers 42. . . . . notre grand monarque
En eût pu rien savoir, ou laisser quelque marque...

Quel style ! il veut dire, J'ignorais que Maurice avait pu laisser quelque marque à laquelle on pût reconnaître son fils.

Vers 46. Comme sa cruauté, pour mieux gêner Maurice,
Le forçoit de ses fils à voir le sacrifice,
Ce prince vit l'échange, et l'alloit empêcher;
Mais l'acier des bourreaux fut plus prompt à trancher.

Forcer un pere à voir égorger ses enfants, est-ce là simplement le gêner? n'est-ce pas lui faire souffrir un supplice affreux? Que le mot propre est rare ! mais qu'il est nécessaire !

Martian, qui s'est toujours cru fils de cette femme, et qui se voit en un instant fils de l'empereur Maurice, demeure muet dans une telle conjoncture; ce qui n'est ni vraisemblable, ni théâtral. Jusqu'ici ni Héraclius ni Martian n'ont été que deux instruments dont on ne sait pas encore comme on se servira. Martian laisse parler Exupere. Mais comment cet Exupere ne lui a-t-il pas parlé plutôt? est-il possible qu'ayant eu ce billet *naguere de son cher parent*, il ne l'ait pas porté sur-le-champ à Martian ou à Léonce? Il a conspiré, dit-il, sans en avertir celui pour lequel il conspire ! il a agi précisément comme Léontine; il a voulu tout faire par lui-même. Léontine et Exupere, sans se donner le mot, ont traité les deux princes comme des écoliers : mais cet Exupere est l'ami de Léonce, c'est-à-dire de Martian, cru Léonce; comment Léontine a-t-elle pu dire qu'elle ne le connaît

pas? Il y a bien plus; cet Exupere possede ce billet important par lequel une partie du secret de Léontine est révélé, et il s'est mis à la tête d'une conspiration sans en parler à cette Léontine, qui s'est chargée de tout, qui se vante toujours d'être maîtresse de tout. Aucune de ces circonstances n'est croyable; tout paraît amené de la maniere la plus forcée. Comment Maurice allait-il empêcher l'échange? Ajoutez que *fut plus prompt à trancher* n'est pas français; il faut un régime à *trancher;* ce n'est pas un verbe neutre.

Vers 50. La mort de votre fils arrêta cette envie,
Et prévint d'un moment le refus de sa vie.

Que veut dire *le refus de sa vie?* à quoi se rapporte *sa vie?* qu'est-ce que la mort qui arrête une *envie?* cela n'est ni élégant, ni français, ni clair.

Vers 52. Maurice, à quelque espoir se laissant lors flatter...

Se laissant lors flatter à un espoir n'est pas français; mais si cette faute se trouvait dans une belle tirade, elle serait à peine une faute: c'est la quantité de ces expressions vicieuses qui révolte.

Vers 53. S'en ouvrit à Félix qui vint le visiter.

Quel était ce Félix? comment put-il visiter Maurice, que Phocas tenait au milieu des bourreaux, et qui fut tué sur le corps de ses enfants? *Venir visiter*, expression de comédie.

Vers 60. Armé d'un tel secret, seigneur, j'ai voulu voir
Combien parmi le peuple il auroit de pouvoir.

Quoi! cet Exupere a agi de son chef, sans consulter

personne ? son premier devoir n'était-il pas d'avertir celui qu'il croit Héraclius et de parler à Léontine ? Va-t-on ainsi soulever le peuple sans que celui en faveur duquel on le souleve en ait la moindre connaissance ? y a-t-il un seul exemple dans l'histoire d'une conduite pareille ? tout cela n'est-il pas forcé ? On permet un peu d'invraisemblance, quand il en résulte de beaux coups de théâtre et des morceaux pathétiques ; mais la conduite d'Exupere ne produit que de l'embarras. Ce n'est pas assez qu'une piece soit intriguée, elle doit l'être tragiquement. Ici Léontine ne fait qu'embrouiller une énigme qu'elle donne à deviner.

Vers 68. Sans qu'autres que les deux qui vous parloient là-bas
De tout ce qu'elle a fait sachent plus que Phocas.

On ne sait point qui sont ces deux qui parlaient là-bas, et qui n'en savaient pas plus que Phocas. *Sans qu'autres que les deux*, mots durs à l'oreille, cacophonie inadmissible dans le style le plus commun.

Vers 76. Surpris des nouveautés d'un tel évènement...

Des nouveautés : ce n'est pas le mot propre ; il fallait *de la nouveauté ;* et cette expression eût encore été trop faible.

Vers 77. Je demeure à vos yeux muet d'étonnement.

Il faut éviter cette petite méprise, et ne pas dire qu'on est muet, quand on parle ; il pouvait dire, *j'ai resté jusqu'ici muet d'étonnement.*

Vers 78. Je sais ce que je dois, madame, au grand service
Dont vous avez sauvé l'héritier de Maurice.

Cela n'est pas français, c'est un barbarisme.

Vers 84. J'aimois, vous le savez, et mon cœur enflammé
Trouve enfin une sœur dedans l'objet aimé.

On a déja vu qu'il n'aimait guere. Tous les mouvements du cœur sont étouffés jusqu'ici dans cette piece sous le fardeau d'une intrigue difficile à débrouiller. Il n'était guere possible qu'au seul Corneille de soutenir l'attention du spectateur, et d'exciter un grand intérêt dans la discussion embrouillée d'un sujet si compliqué et si obscur; mais malheureusement ce Martian s'explique d'une maniere si froide, si seche, et en si mauvais vers, qu'il ne peut faire aucune impression.

Vers 91. Il faut donner un chef à votre illustre bande.

Une bande ne se dit que des voleurs.

Vers 96. Il n'eut rien du tyran qu'un peu de mauvais sang.

L'erreur où l'on a été long-temps qu'on se fait tirer son mauvais sang par une saignée, a produit cette fausse allégorie. Elle se trouve employée dans la tragédie d'Andronic : *Quand j'ai du mauvais sang je me le fais tirer.* Et on prétend qu'en effet Philippe II avait fait cette réponse à ceux qui demandaient la grace de don Carlos. Dans presque toutes les anciennes tragédies il est toujours question de se défaire *d'un peu de mauvais sang.* Mais le grand défaut de cette scene est qu'elle ne produit

aucun des mouvements tragiques qu'elle semblait promettre.

SCENE VII.

Vers 1. Madame, pour laisser toute sa dignité
A ce dernier effort de générosité,
Je crois que les raisons que vous m'avez données
M'en ont seules caché le secret tant d'années, etc.

Ce discours de Martian est encore trop obscur par l'expression. *La dignité d'un effort*, et les raisons qui ont caché tant d'années *le secret d'un effort*, sont bien loin de faire une phrase nette. L'esprit est tendu continuellement non seulement pour comprendre l'intrigue, mais souvent pour comprendre le sens des vers.

Vers 11. Mais je tiendrois à crime une telle pensée.

Tenir à crime n'est pas français.

Vers 15. Quel dessein faisiez-vous sur cet aveugle inceste?

Cela n'est pas français; il veut dire, qu'attendiez-vous du péril où vous me mettiez de commettre un inceste? quel projet formiez-vous sur cet inceste? mais on ne peut dire *faire un dessein*: on dit bien *concevoir, former un dessein; mon dessein est d'aller, j'ai le dessein d'aller*, etc., mais non pas, *je fais un dessein sur vous*. Racine a dit:

Les grands desseins de Dieu sur son peuple et sur vous,

mais non pas,

Les desseins que Dieu fit sur son peuple et sur vous.

De plus on a des desseins *sur* quelqu'un, mais on n'a

point de desseins *sur* quelque chose ; on ne fait point des desseins, on fait des projets. Ces regles paraissent étranges au premier coup-d'œil, et ne le sont point. Il y a de la différence entre *desscin* et *projet:* un projet est médité et arrêté ; ainsi on fait un projet : *dessein* donne une idée plus vague ; voilà pourquoi on dit qu'un général fait un projet de campagne, et non pas un dessein de campagne.

Ce même embarras, cette même énigme continue toujours. Martian fait des objections à Léontine ; il ne parle de son inceste que pour demander à cette femme *quel dessein elle faisait sur cet inceste.*

Vers 17. Je le craignois peu, trop sûre que Phocas,
Ayant d'autres desseins, ne le souffriroit pas.

Pouvait-elle être sûre que Phocas s'opposerait à cet amour ? Elle ne donne ici qu'une défaite ; et tout cela n'a rien de tragique, rien de naturel.

Vers 19. Je voulois donc, seigneur, qu'une flamme si belle
Portât votre courage aux vertus dignes d'elle, etc.

La réponse de Léontine ne peut qu'inspirer beaucoup de défiance à Martian, qui se croit Héraclius : Je voulais vous rendre amoureux de votre sœur, afin de vous inspirer l'ardeur de venger votre pere. Ce discours subtil doit indigner Martian ; il doit répondre : N'aviez-vous pas d'autres moyens ? n'êtes-vous pas une très méchante et très imprudente femme d'avoir pris le parti de m'exposer à être incestueux ? ne valait-il pas mieux m'apprendre ma naissance ? Sur quoi pensez-vous que le motif

de venger mon pere ne m'eût pas suffi ? fallaît-il que je fusse amoureux de ma sœur pour faire mon devoir ? comment voulez-vous que je croie la mauvaise raison que vous m'alléguez?

Vers 25. Et j'ose dire encor qu'un bras si renommé
Peut-être auroit moins fait si le cœur n'eût aimé.

Un bras renommé ! *

Vers 27. Achevez donc, seigneur ; et puisque Pulchérie
Doit craindre l'attentat d'une aveugle furie...

Elle veut parler du mariage proposé par Phocas ; mais ce n'est pas là une aveugle furie.

Vers 29. Peut-être il vaudroit mieux moi-même la porter
A ce que le tyran témoigne en souhaiter.

Cela est trop prosaïque : ce sont là des discussions et non pas des mouvements tragiques.

Vers 40. Et quand même l'issue en pourroit être bonne,
Peut-être il m'est honteux de reprendre l'état
Par l'infâme succès d'un lâche assassinat...

On reprend la couronne, l'empire, mais non pas l'état ; et l'*issue bonne* est trop prosaïque.

---

* En poésie, tout ce qui peut se dire d'une personne peut se dire également de son bras, qui est pris alors pour la personne même : *bras renommé* n'a donc rien de vicieux ; c'est au contraire une de ces figures auxquelles on est tellement accoutumé par l'usage, qu'on ne les remarque plus.

Vers 43. Peut-être il vaudroit mieux en tête d'une armée
Faire parler pour moi toute ma renommée...

Voyez comme ce mot *toute* gâte le vers, parcequ'il est superflu.

Vers 45. Et trouver à l'empire un chemin glorieux
Pour venger mes parents d'un bras victorieux.

Il semble, par la phrase, que c'est d'un bras ennemi victorieux, du bras de Phocas, qu'il vengera ses parents; et l'auteur entend que le bras victorieux de Martian, cru Héraclius, les vengera.

Vers 47. C'est dont je vais résoudre avec cette princesse,
Pour qui non plus l'amour, mais le sang m'intéresse.

Cela n'est pas français; et d'ailleurs les grands mouvements nécessaires au théâtre manquent à cette scene.

Vers 55. Adieu.

Martian n'a joué dans cette scene qu'un rôle froid et avilissant. Léontine se moque de lui. Il n'agit point, il ne fait rien, il n'aime point, il n'a aucun dessein, aucun mouvement tragique; il n'est là que pour être trompé.

SCENE VIII.

Vers 5. Il semble qu'un démon funeste à sa conduite
Des beaux commencements empoisonne la suite.

Léontine n'est pas plus claire dans la construction de

ses phrases que dans ses intrigues; *funeste à sa conduite*, c'est *la conduite du dessein*, et cela n'est pas français.

Vers 7. Ce billet, dont je vois Martian abusé,
Fait plus en ma faveur que je n'aurois osé;
Il arme puissamment le fils contre le pere:
Mais, comme il a levé le bras en qui j'espere...

Suivant l'ordre du discours, c'est ce billet qui a levé ce bras en qui elle espere. On ne peut trop prendre garde à écrire clairement; tout ce qui met dans l'esprit la moindre confusion doit être proscrit.

Vers 17. Madame, pour le moins vous avez connoissance
De l'auteur de ce bruit, et de mon innocence.

Eudoxe ne songe qu'à faire voir à sa mere qu'elle n'a point parlé; elle a été inutile dans toutes ces scenes.

Elle fait aussi des raisonnements, au lieu d'être effrayée, comme elle doit l'être du sort qui menace le véritable Héraclius qu'elle aime.

Vers 27. Vous êtes curieuse, et voulez trop savoir.

Ce vers est intolérable. Léontine parle toujours à sa fille comme une nourrice de comédie: tout cela fait que, dans ces premiers actes, il n'y a ni pitié ni terreur.

Vers 28. N'ai-je pas déja dit que j'y saurai pourvoir?

Le malheur est qu'en effet elle ne pourvoit à rien: on s'attend qu'elle fera la révolution, et la révolution se fera sans elle. Le lecteur impartial, et sur-tout les étrangers, demandent comment la piece a pu réussir avec

des défauts si visibles et si révoltants. Ce n'est pas seulement le nom de l'auteur qui a fait ce succès; car, malgré son nom, plusieurs de ses pieces sont tombées : c'est que l'intrigue est attachante, c'est que l'intérêt de curiosité est grand, c'est qu'il y a dans cette tragédie de très beaux morceaux qui enlevent le suffrage des spectateurs. L'instruction de la jeunesse exige que les beautés et les défauts soient remarqués.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

La premiere scene de ce troisieme acte a la même obscurité que tout ce qui précede; et par conséquent le jeu des passions, les mouvements du cœur ne peuvent encore se déployer: rien de terrible, rien de tragique, rien de tendre; tout se passe en éclaircissements, en réflexions, en subtilités, en énigmes; mais l'intérêt de curiosité soutient la piece.

Vers 15. J'approchois de quinze ans, alors qu'empoisonnée, etc.

Voilà encore une nouvelle préparation, une nouvelle avant-scene. On n'apprend qu'au troisieme acte que la mere de Pulchérie a été empoisonnée; on apprend encore qu'elle a dit que Léontine gardait un *trésor* pour la princesse. Tous ces échafauds doivent être posés au premier acte, autant qu'on le peut, afin que l'esprit n'ait plus à s'occuper que de l'action.

Vers 27. J'opposois de la sorte à ma fiere naissance
Les favorables lois de mon obéissance.

Tous ces raisonnements subtils sur l'amour et sur la force du sang, auxquels Martian répond aussi par des réflexions, sont d'ordinaire l'opposé du tragique. Les subtilités ingénieuses amusent l'esprit dans un livre, et

encore très rarement; mais tout ce qui n'est point sentiment, passion, pitié, terreur, est froideur au théâtre. Qu'est-ce que c'est qu'une *fiere naissance* et les *lois d'une obéissance ?*

Vers 44. C'est un penchant si doux qu'on y tombe sans peine.

On ne tombe point dans un penchant. Toujours des expressions impropres.

Vers 56. Je sais quelle amertume aigrit de tels divorces.

On aigrit des douleurs, des ressentiments, des soupçons même. Racine a dit avec son élégance ordinaire:

La douleur est injuste, et toutes les raisons
Qui ne la flattent point aigrissent ses soupçons.

Mais on n'a jamais aigri une séparation; et une sœur qui ne peut épouser son frere ne fait point un divorce.

Vers 57. Et la haine à mon gré les fait plus doucement
Que quand il faut aimer, mais aimer autrement.

Les maximes, les sentences au moins doivent être claires; celle-ci n'est ni claire, ni convenable, ni vraie. Il est faux qu'il soit plus agréable d'être obligé de passer de l'amour à la haine que de l'amour à l'amitié. Corneille est tombé si souvent dans ce défaut qu'il est utile d'en examiner la source.

Cette habitude de faire raisonner ses personnages avec subtilité n'est pas le fruit du génie. Le génie peint à grands traits, invente toujours les situations frappantes, porte la terreur dans l'ame, excite les grandes passions, et dédaigne tous les petits moyens; tel est Corneille dans

le cinquieme acte de Rodogune, dans des scenes des Horaces, de Cinna, de Pompée. Le génie n'est point subtil et raisonneur : c'est ce qu'on appelle *esprit*, qui court après les pensées, les sentences, les antitheses, les réflexions, les contestations ingénieuses. Toutes les pieces de Corneille, et sur-tout les dernieres, sont infectées de ce grand défaut qui refroidit tout. L'*esprit* dans Corneille, comme dans le grand nombre de nos écrivains modernes, est ce qui perd la littérature : ce sont les traits du génie de ce grand homme qui seuls ont fait sa gloire et montré l'art. Je ne sais pourquoi on s'est plu à répéter que Corneille avait plus de génie et Racine plus d'esprit ; il fallait dire que Racine avait beaucoup plus de goût et autant de génie. Un homme avec du talent et un goût sûr ne fera jamais de lourdes chûtes en aucun genre.

Vers 59. J'ai senti comme vous une douleur bien vive
En brisant les beaux fers qui me tenoient captive.

De *beaux fers !* et on reproche à Racine d'avoir parlé d'amour ! mais on ne trouve chez lui ni beaux fers, ni beaux feux : ce n'est que dans sa faible tragédie d'Alexandre, où il voulait imiter Corneille, où il fait dire à Ephestion :

Fidele confident du beau feu de mon maître.

Vers 72. Régnez sur votre cœur avant que sur Bysance ;
Et, domtant comme moi ce dangereux mutin,
Commencez à répondre à ce noble destin.

Ce *dangereux mutin* est une expression qui ne convient que dans une épigramme.

Vers 77. Et ce grand nom sans peine a pu vous enseigner
Comment dessus vous-même il vous falloit régner.

Un grand nom qui enseigne comment il faut régner dessus soi-même ! Martian caché *sous une aventure* et qui a pris *la teinture* d'une ame commune ! Que d'incorrection ! que de négligence ! quel mauvais style !

Vers 81. Il n'est pas merveilleux si ce que je me crus
Mêle un peu de Léonce au cœur d'Héraclius...
C'est Léonce qui parle, et non pas votre frere.

Ce trait prouve encore la vérité de ce qu'on a dit, qu'on courait alors après les tours ingénieux et recherchés.

Vers 85. Mais si l'un parle mal, l'autre va bien agir.

Cela confirme encore la preuve que le mauvais goût était dominant, et que Corneille, malgré la solidité de son esprit, était trop asservi à ce malheureux usage : il y a même du comique dans ces oppositions de Léonce avec Martian ; et ce jeu de Léonce qui parle, avec Martian qui agit, ressemble à l'Amphitryon qui rejette sur l'époux d'Alcmene les torts reprochés à l'amant d'Alcmene. Ces artifices réussissent beaucoup plus dans le comique, et sont puérils dans la tragédie.

Vers 87. Je vais des conjurés embrasser l'entreprise,
Puisqu'une ame si haute à frapper m'autorise,
Et tient que, pour répandre un si coupable sang,
L'assassinat est noble et digne de mon rang.

Pulchérie n'a point dit cela : on peut hasarder que

l'assassinat est peut-être pardonnable contre un assassin; mais que l'assassinat soit digne du rang suprême, c'est une de ces idées monstrueuses qui révolteraient, si leur extrême ridicule ne les rendait sans conséquence.

Vers 93. Puisqu'un amant si cher ne peut plus être à vous,
Ni vous, mettre l'empire en la main d'un époux...

Ce *vous* se rapporte à *peut*, et est un solécisme; mais, encore une fois, cette froide dissertation sur l'inceste est pire que des solécismes.

Vers 95. Épousez Martian comme un autre moi-même.

Remarquez toujours que cette combinaison ingénieuse d'incestes, cette ignorance où chacun est de son état, peuvent exciter l'attention, mais jamais aucun trouble, aucune terreur.

Vers 97. Ne pouvant être à vous, je pourrois justement
Vouloir n'être à personne, et fuir tout autre amant;
Mais on pourroit nommer cette fermeté d'ame
Un reste mal éteint d'incestueuse flamme.

Toute cette scene est une discussion qui n'a rien de la vraie tragédie. Pulchérie craint qu'on ne nomme *sa fermeté d'ame reste d'inceste.*

Vers 125. Outre que le succès est encore à douter.

Outre que ne doit jamais entrer dans un vers héroïque; et *le succès est à douter* est un solécisme : on ne doute pas une chose, elle n'est pas doutée; le verbe *douter* exige toujours le génitif, c'est-à-dire la préposition *de.*

Vers 129. Ah! combien ces moments de quoi vous me flattez
Alors pour mon supplice auroient d'éternités!

On n'a jamais dû, dans aucune langue, mettre le mot d'*éternité* au pluriel, excepté dans le dogmatique, quand on distingue mal-à-propos l'éternité passée et l'éternité à venir, comme lorsque Platon dit que notre vie est un point entre deux éternités; pensée que Pascal a répétée, pensée sublime *, quoique dans la rigueur métaphysique elle soit fausse.

Remarquez encore qu'on ne peut dire, *ces moments de quoi vous me flattez;* cela n'est pas français: il faut, *ces moments dont vous me flattez.* Remarquez qu'une haine ne voit point l'erreur de sa tendresse; car comment une haine aurait-elle une tendresse? Pulchérie dit encore que sa haine a les yeux mieux ouverts que celle de Martian. Quel langage! et qu'est-ce encore qu'une *mort propice à former de beaux nœuds*, et qui purifie un objet? Il n'est pas permis d'écrire ainsi.

---

* Pensée sublime en effet, malgré ce qu'une rigoureuse ou subtile métaphysique pourroit lui opposer. On trouve souvent, à l'ouverture du livre, dans ces anciens, qu'on néglige beaucoup trop, de ces pensées d'élite qui feroient la fortune de ceux qui auroient l'adresse de s'en emparer. Le hasard vient de nous en faire découvrir une, en feuilletant un volume d'Aristote, qui nous paroit de ce grand caractere. Il se demande à lui-même ce que c'est que l'espérance: « C'est, dit-il, le songe de l'homme qui « veille. »

SCENE II.

Vers 1. Quel est votre entretien avec cette princesse?
Des noces que je veux?

Ce mot *noces* est de la comédie, à moins qu'il ne soit relevé par quelque épithete terrible: le reste est très tragique, et c'est ici que le grand intérêt commence. Le tyran a raison de croire que Martian son fils est Héraclius. Voilà Martian dans le plus grand danger, et l'erreur du pere est théâtrale.

Vers 9. Si vous aimez mon fils, faites-le-moi connoître. —
Vous le connoissez trop, puisque je vois ce traître.

On pourrait dire que Martian se hâte trop d'accuser Exupere. Il peut, ce semble, penser qu'Exupere, qui est de son côté à la tête de la conspiration, trompe toujours le tyran, autant que soupçonner qu'Exupere trahit son propre parti; dans ce doute, pourquoi accuse-t-il Exupere?

Vers 33. La mort n'a rien d'affreux pour une ame bien née:
A mes côtés pour toi je l'ai cent fois traînée.

On voit la mort, on l'affronte, on la brave, on ne la traîne pas.

Vers 37. Tu prends pour me toucher un mauvais artifice.

On ne prend point un artifice; c'est un barbarisme.

Vers 43. Et, se désavouant d'un aveugle secours,
Sitôt qu'il se connoît il en veut à mes jours.

Cela n'est pas français: on désavoue un secours qu'on

a donné, on dément sa conduite, on se rétracte, etc.; mais on ne se désavoue pas : *désavouer* n'est point un verbe réciproque, et n'admet point le *de*.

Vers 53. Que ferois-tu pour moi de me laisser la vie?

C'est un solécisme; il faut, *en me laissant la vie*.

Vers 57. Pour ton propre intérêt sois juge incorruptible.

Incorruptible n'est pas le mot propre; c'est *inexorable*.

Vers 65. Je me tiens plus heureux de périr en monarque,
Que de vivre en éclat sans en porter la marque.

Toujours *monarque* et *marque*. On ne dit pas *vivre en éclat*, encore moins *porter la marque*.

Vers 74. Faites-le retirer en la chambre prochaine,
Crispe; et qu'on me l'y garde, attendant que mon choix
Pour punir son forfait vous donne d'autres lois.

Attendant que mon choix, ce n'est pas là le mot propre; il veut dire en attendant que j'en dispose, en attendant que tout soit éclairci : du reste on sent assez que cette scene est grande et pathétique. Il est vrai que Pulchérie y joue un rôle désagréable; elle n'a pas un mot à placer. Il faut, autant qu'on le peut, qu'un personnage principal ne devienne pas inutile dans la scene la plus intéressante pour lui.

SCENE III.

Vers 7. Laisse aller tes soupirs, laisse couler tes larmes;

expression qui n'est ni noble ni juste. Des soupirs ne

vont point. Ce qui est moins noble encore, c'est l'insulte ironique faite inutilement à une femme par un empereur. Un tyran peut être représenté perfide, cruel, sanguinaire, mais jamais bas; il y a toujours de la lâcheté à insulter une femme, sur-tout quand on est son maître absolu.

Vers 15. Il n'a point pris le ciel ni le sort à partie,
Point querellé le bras qui fait ces lâches coups...

On ne fait point des coups; on dit, dans le style familier, faire un mauvais coup, mais jamais faire des coups: on ne querelle point un bras; et il n'y a ici nul bras qui ait fait un coup. Tout le reste du discours de Pulchérie serait d'une grande beauté, s'il était mieux écrit. *

Vers 17. Point daigné contre lui perdre un juste courroux.

Point daigné perdre un juste courroux contre un bras!

Vers 28. Pour appaiser le pere, offre le cœur au fils.

Quelle raison peut avoir Phocas de vouloir que Pulchérie épouse son prétendu fils, quand il se croit sûr

* Ce que Voltaire reprend dans ce discours de Pulchérie nous paroît très bien repris; mais en disant que *tout le reste seroit d'une grande beauté, s'il étoit mieux écrit*, il a l'air de n'y trouver aucun mérite de style: cependant les premiers vers de ce discours nous semblent, même en cette partie, comparables à ce que Corneille a fait de plus beau; et Voltaire, en faisant remarquer plus souvent ces beautés de détail, eût donné plus de prix à son commentaire.

de tenir Héraclius en sa puissance ? il sait que Pulchérie et Héraclius, cru Martian, ne s'aiment point. Offre-t-on ainsi *le cœur*, quand on est menacée de mort ?

Vers 30. Crois-tu que sur la foi de tes fausses promesses
Mon ame ose descendre à de telles bassesses?

Ose est ici contradictoire ; on n'ose pas être bas.

Vers 34. Eh bien! il va périr; ta haine en est complice.

Autre impropriété ; on est complice d'un criminel, complice d'un crime, mais non pas de ce que quelqu'un va périr.

Vers 35. Et je verrai du ciel bientôt choir ton supplice.

Choir n'est plus d'usage. Cette idée est grande, mais n'est pas exprimée.

Vers 44. Ils trompoient d'un barbare aisément la fureur
Qui n'avoit jamais vu la cour ni l'empereur.

Par la phrase, c'est la fureur de Phocas qui n'avait point vu Maurice : il faut éviter les plus petites amphibologies. Mais peut-on dire d'un homme qui commandait les armées qu'il n'avait jamais seulement vu l'empereur ?

Vers 47. L'un après l'autre enfin se vont faire paroître.

C'est un barbarisme ; on se fait voir, on ne se fait point paraître : la raison en est évidente, c'est qu'on paraît soi-même, et que ce sont les autres qui vous voient.

Vers 52. L'esclave le plus vil qu'on puisse imaginer
Sera digne de moi, s'il peut t'assassiner.

Cet hémistiche, *qu'on puisse imaginer*, est superflu, et sert uniquement à la rime. Quelle idée a Pulchérie d'épouser le dernier homme de la lie du peuple? la noblesse de sa vengeance peut-elle descendre à cette bassesse?

Vers 56. Et, sans m'importuner de répondre à tes vœux,
Si tu prétends régner, défais-toi de tous deux.

Le premier vers n'est pas français; il fallait, *et, sans plus me presser de répondre à tes vœux*. Remarquez encore que ce mot *vœux* est trop faible pour exprimer les ordres d'un tyran.

SCENE IV.

Vers 1. J'écoute avec plaisir ces menaces frivoles.

Cette scene est adroite. L'auteur a voulu tromper jusqu'au spectateur, qui ne sait si Exupere trahit Phocas ou non; cependant un peu de réflexion fait bien voir que Phocas est dupe de cet officier.

Les trois principaux personnages de cette piece, Phocas, Héraclius, et Martian, sont trompés jusqu'au bout: ce serait un exemple très dangereux à imiter. Corneille ne se soutient pas seulement ici par l'intrigue, mais par de très beaux détails. Toutes les pieces que d'autres auteurs ont faites dans ce goût sont tombées à la longue. On veut de la vraisemblance dans l'intrigue, de la clarté, de grands passions, une élégance continue.

Vers 6. Vous, dont je vois l'amour quand j'en craignois la haine...

Pourquoi craignait-il la haine d'Amintas? et s'il a craint la haine d'Exupere, dont il a fait tuer le pere, pourquoi se fie-t-il à cet Exupere? *J'en craignais* n'est pas bien; il fallait, *quand j'ai craint votre haine.* Malgré l'artifice de cette scene, peut-être Phocas est-il un peu trop un tyran de comédie, à qui on en fait aisément accroire; il a des troupes, il peut mettre Léontine, Pulchérie, et le prétendu Héraclius en prison; il n'a point pris ce parti, il attend qu'Exupere lui donne des conseils, il se rend à tout ce qu'on lui dit.

Vers 39. Le seul bruit de ce prince au palais arrêté
Dispersera soudain chacun de son côté.

Le bruit d'un *prince arrêté* qui *disperse* chacun de son côté; qui ne voit que ces expressions sont à la fois familieres, prosaïques, et inexactes? *Le bruit d'un prince arrêté!* quelle expression! *chacun de son côté* est oiseux et prosaïque.

Vers 45. Envoyez des soldats à chaque coin des rues.

Ce n'est pas ainsi qu'on exprime noblement les plus petites choses, et qu'un poëte, comme dit Boileau,

Fait des plus secs chardons des lauriers et des roses.

Vers 51. Nous aurons trop d'amis pour en venir à bout.

Il doit dire précisément le contraire; nous avons trop d'amis pour n'en pas venir à bout.

Vers 52. J'en réponds sur ma tête, et j'aurai l'œil à tout.

J'aurai l'œil à tout, expression de comédie.

Vers 53. C'en est trop, Exupere : allez, je m'abandonne
Aux fideles conseils que votre ardeur me donne.

L'ardeur d'Exupere qui donne des conseils !

Vers 57. Je vais, sans différer, pour cette grande affaire
Donner à tous mes chefs un ordre nécessaire.

Il n'est pas permis dans le tragique d'employer ces phrases qui ne conviennent qu'au genre familier. Ce n'est pas là cette noble simplicité tant recommandée.

Vers 59. Vous, pour répondre aux soins que vous m'avez promis...

Cela n'est pas français ; on répond à la confiance, on exécute ce qu'on a promis.

Vers 60. Allez de votre part assembler vos amis...

Il semble par ce mot qu'Exupere soit un homme aussi important que l'empereur, et que Phocas ait besoin de ses amis pour l'aider. Les choses ne se passent ainsi dans aucune cour. Justinien n'aurait pas dit, même à un Bélisaire, assemblez vos amis ; on donne des ordres en pareil cas. *De votre part* est encore une faute ; on peut ordonner de sa part, mais on n'exécute point de sa part : il fallait, *vous*, *de votre côté*, *rassemblez vos amis*. *

* Cette correction de T ltaire doit être adoptée.

Vers 61. Et croyez qu'après moi, jusqu'à ce que j'expire,
Ils seront, eux et vous, les maîtres de l'empire.

Ces mots *après moi*, et *jusqu'à ce que j'expire*, semblent dire *jusqu'à ce que je sois mort, après ma mort. Jusqu'à ce que*, mot rude, raboteux, désagréable à l'oreille, et dont il ne faut jamais se servir.

Plus on réfléchit sur cette scene, et plus on voit que Phocas y joue le rôle d'un imbécille à qui cet Exupere fait accroire tout ce qu'il veut.

SCENE V.

Cette scene entre Exupere et Amintas est faite exprès pour jeter le public dans l'incertitude. Il s'agit du destin de l'empire, de celui d'Héraclius, de Pulchérie, et de Martian. La situation est violente ; cependant ceux qui se sont chargés d'une entreprise si périlleuse n'en parlent pas ; ils disent *qu'ils sont en faveur, et qu'ils feront des jaloux* ; ils parlent d'une maniere équivoque, et uniquement de ce qui les regarde : ces personnages subalternes n'intéressent jamais, et affaiblissent l'intérêt qu'on prend aux principaux. Je crois que c'est la raison pourquoi Narcisse est si mal reçu dans Britannicus quand il dit :

La fortune t'appelle une seconde fois.

On ne se soucie point de la fortune de Narcisse ; son crime excite l'horreur et le mépris : si c'était un criminel auguste, il imposerait. Cependant combien est-il au-dessus de cet Exupere ! que la scene où il détermine Néron est adroite, et sur-tout qu'elle est supérieure-

ment écrite ! comme il échauffe Néron par degrés ! quel art et quel style !

Vers 1. Nous sommes en faveur, ami ; tout est à nous :
L'heur de notre destin va faire des jaloux.

Ces deux vers d'Exupere sont d'un valet de comédie qui a trompé son maître, et qui trompe un autre valet.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

L'EMBARRAS croît, le nœud se redouble. Héraclius se croit trahi par Léontine et par Exupere : mais il n'est point encore en péril ; il est avec sa maîtresse, il raisonne avec elle sur l'aventure du billet. Les passions de l'ame n'ont encore aucune influence sur la piece ; aussi les vers de cette scene sont tous de raisonnement. C'est, à mon avis, l'opposé de la véritable tragédie. Des discussions en vers froids et durs peuvent occuper l'esprit d'un spectateur qui s'obstine à vouloir comprendre cette énigme ; mais ils ne peuvent aller au cœur, ils ne peuvent exciter ni crainte, ni pitié, ni admiration.

Vers 9. Vous pour qui son amour a forcé la nature?

Il eût été mieux, je crois, de dire, *a domté la nature*; car *forcer la nature* signifie *pousser la nature trop loin.*

Vers 10. Comment voulez-vous donc... par un faux rapport,
Confondre en Martian et mon nom et mon sort?

L'expression n'est ni juste ni claire ; il veut dire, *donner à Martian mon nom et mes droits.*

Vers 15. Et le mettre en état, dessous sa bonne foi,
De régner en ma place, ou de périr pour moi.

On ne dit ni *sous*, ni *dessous la bonne foi*; cela n'est pas français.

Vers 25. Sûre en soi des moyens de vous rendre l'empire...

On n'est point *sûr en soi*. Mais comment Léontine est-elle si sûre du succès? elle a toujours parlé comme une femme qui veut tout faire, et qui ne doute de rien; mais elle n'a point agi, elle n'a fait aucune démarche pour s'éclaircir avec Exupere; il était pourtant bien naturel qu'elle s'informât de tout, et encore plus naturel qu'Exupere la mît au fait. Il semble qu'Exupere et Léontine aient songé à rendre l'énigme difficile, plutôt qu'à servir véritablement.

Vers 26. Qu'à vous-même jamais elle n'a voulu dire...

Par la construction, elle *n'a pas voulu dire l'empire*; elle veut parler des moyens. Il faut soigneusement éviter ces phrases louches, ces amphibologies de construction.

Vers 27. Elle a sur Martian tourné le coup fatal
De l'épreuve d'un cœur qu'elle connoissoit mal.

Tourner le coup de l'épreuve d'un cœur n'est pas intelligible; et tout ce raisonnement d'Eudoxe est un peu obscur.

Vers 34. . L'un et l'autre enfin ne sont que même chose,
Sinon qu'étant trahi je mourrois malheureux,
Et que, m'offrant pour toi, je mourrai généreux.

Ici tous les sentiments sont en raisonnement, et exprimés d'un ton didactique, dans un style qui est celui de la prose négligée. *Ne sont que même chose, sinon*, n'est pas français.

Vers 37. Quoi! pour désabuser une aveugle furie,
Rompre votre destin, et donner votre vie!

Rompre un destin, désabuser une furie aveugle! on ne désabuse point une furie, on ne rompt point un destin; ce ne sont pas les mots propres.

Vers 47. Souffrir qu'il se trahisse aux rigueurs de mon sort!

Cette expression n'est grammaticale en aucune langue, et n'est pas intelligible; il veut dire qu'il subisse la mort qui m'était destinée : mais le fond de ces sentiments est héroïque; c'est dommage qu'ils soient si mal exprimés.

Vers 55. Et, prenant à l'empire un chemin éclatant...

Prendre un chemin éclatant à l'empire!

Vers 56. Montrez Héraclius au peuple qui l'attend.

Ce vers est souvent répété, et forme une espece de refrain; c'est le sujet de la piece : il y a un peu d'affectation à cette répétition. Cette scene d'ailleurs est inté-

ressante par le fond, et il y a de très beaux vers * qui élevent l'ame quand les raisonnements l'occupent.

Vers 57. Il n'est plus temps, madame; un autre a pris ma place;

vers de comédie.

Vers 68. Il m'ôtera l'ardeur qui me fait soulever.

Cela n'est pas français, et l'expression est aussi obscure que vicieuse: veut-il dire l'horreur qui souleve mon cœur, ou l'horreur qui me force à soulever le peuple, ou l'horreur qui me porte à me soulever contre le tyran?

Vers 72. Au tombeau comme au trône on me verra courir,

est fort beau.

SCENE II.

Vers 4. Seigneur, ne croyez rien de ce qu'il vous va dire.

Ce vers serait également convenable à la comédie et à la tragédie; c'est la situation qui en fait le mérite: il

* Ce n'est point assez de dire qu'il y a de très beaux vers: Voltaire, qui a redit tant de fois que son principal but étoit d'instruire les jeunes gens et les étrangers, devoit donc, pour l'intérêt même de son ouvrage, prendre un peu plus de soin de leur en faire sentir les beautés: il eût jeté par-là plus de variété dans ses remarques, qui ne contiennent guere que des observations critiques, parmi lesquelles il en est même qu'il a répétées jusqu'à la satiété.

échappe à la passion, il part du cœur; et si Eudoxe avait eu un amour plus violent, ce vers ferait encore plus d'effet.

SCÈNE III.

Vers 5. Qu'on le fasse venir. Pour en tirer l'aveu
Il ne sera besoin ni du fer ni du feu.

Pour en tirer l'aveu est une faute; cet *en* ne peut se rapporter qu'à Martian dont on parle; mais *en tirer l'aveu* signifie *tirer l'aveu de quelque chose*: il fallait donc dire quel est cet aveu qu'on veut tirer. *

Vers 13. La perfide! Ce jour lui sera le dernier.

Cela n'est pas français: *ce jour est mon dernier jour*, et non pas *m'est le dernier jour.*

SCÈNE IV.

Jusqu'ici le spectateur n'a été qu'embarrassé et inquiet; à présent il est ému par l'attente d'un grand événement.

Vers 3. Tout ce que je demande à votre juste haine,
C'est que de tels forfaits ne soient pas impunis.

Cela est dit ironiquement et à double entente, car

---

* Phocas vient de parler du crime dont il suppose Martian coupable; c'est l'aveu de ce crime qu'il espere tirer de lui, sans qu'il soit besoin, comme il le dit, ni du fer ni du feu. Le sens nous paroît très clair, et le mot *crime* n'est pas assez éloigné pour laisser aucun doute sur ce que Corneille a voulu dire.

ni Héraclius ni Martian n'ont commis de forfaits. La figure de l'ironie doit être employée bien sobrement dans le tragique.

Vers 6. Voilà tout mon souhait et toute ma priere.
M'en refuserez-vous?

Cet *en* était alors en usage dans les discours familiers; témoin ce vers du Cid, *Le roi, quand il en fait, le mesure au courage.*

Vers 20. Et, semant de nos noms un insensible abus,
Fit un faux Martian du jeune Héraclius.

Semer un abus des noms ne peut se dire. Ces expressions, aussi obscures que forcées, se rencontrent souvent; mais la situation empêche qu'on ne remarque ces petites fautes au théâtre. Tous les esprits sont en suspens. Qui des deux est Héraclius? Qui des deux va périr? Rien n'est plus intéressant ni plus terrible.

Vers 24. Tu fais après cela des contes superflus.

Quoique les expressions les plus simples deviennent quelquefois les plus tragiques par la place où elles sont; ce n'est pas en cet endroit, c'est quand elles expriment un grand sentiment. *Des contes* est ignoble.

Vers 25. Si ce billet fut vrai, seigneur, il ne l'est plus.

C'est encore une énigme, ou plutôt un procès par écrit. Il faut au quatrieme acte essuyer encore une avant-scene, informer le spectateur de tout ce qui s'est passé autrefois; mais cette explication même jette tant de trouble dans

l'ame de Phocas, et rend le sort de Martian si douteux, qu'elle devient un coup de théâtre pour les esprits extrêmement attentifs.

Vers 32. Cependant Léontine, étant dans le château
Reine de nos destins et de notre berceau...

On n'est point reine d'un destin, encore moins d'un berceau. *

Vers 34. Pour me rendre le rang qu'occupoit votre race,
Prit Martian pour elle, et me mit en sa place.

On ne peut se servir de *race* pour signifier *fils*. On desirerait dans toute cette tirade un style plus tragique et plus noble.

Vers 53. Perdez Héraclius, et sauvez votre fils.

C'est encore un refrain : on y voit peut-être encore trop d'apprêt. L'auteur se complaît à dire par ce refrain le mot de l'énigme. Je crois cependant que cette répétition est ici mieux placée que celle-ci, *montrez Héraclius au peuple*, laquelle revient trop souvent. La situation est très intéressante.

Vers 69. Tombé-je dans l'erreur, ou si j'en vais sortir?

Il faut, *ou bien vais-je en sortir* **? Ce *si* s'employait au-

* Par la contexture de la piece, Léontine, depuis l'instant de leur naissance, est en effet souveraine maîtresse de leur sort; et c'est ce que le mot *reine* nous paroît exprimer très poétiquement.

** Les comédiens doivent adopter toutes ces corrections de

trefois par abus en sous-entendant, je demande, ou dis-moi, *si j'en vais sortir;* mais c'est une faute contre la langue : il n'y a qu'un cas où ce *si* est admis, c'est en interrogation; *si* je parle? *si* j'obéis? *si* je commets ce crime? on sous-entend, qu'arrivera-t-il? qu'en penserez-vous, etc.? mais alors il ne faut pas faire précéder ce *si* par une autre figure; il ne faut pas dire, *parlé-je à un sage*, ou *si je parle à un courtisan?*

Vers 73. Elle a pu les changer, et ne les changer pas;

Et plus bas

Elle a pu l'abuser, et ne l'abuser pas,

sont des vers de comédie; mais la force de la situation les rend tragiques. La contestation d'Héraclius et de Martian me paraît sublime. Si Phocas joue un rôle faible et très embarrassant pour l'acteur pendant cette noble dispute, il devient tout d'un coup noble et intéressant dès qu'il parle.

Vers 74. Et plus que vous, seigneur, dedans l'inquiétude,
Je ne vois que du trouble et de l'incertitude.

Le premier vers est mal fait, indépendamment de cette faute, *dedans;* mais Exupere dit ce qu'il doit dire.

Voltaire. Il eût été à souhaiter qu'il en eût fait davantage, et qu'il eût supprimé beaucoup de ses remarques. N'avoit-il pas dit lui-même, avec autant de goût que de raison :

Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.

Vers 77. Vous voyez quels effets en ont été produits.

Cet *en* est vicieux, et le vers est trop faible.

Vers 82. . . . . Ah, ciel! quelle est sa ruse!

Ce mot *ruse* ne doit point entrer dans le tragique, à moins qu'il ne soit relevé par une épithete noble.

Vers 93. Elle a pu l'abuser, et ne l'abuser pas.

Cette ressemblance affectée avec ce vers, *elle a pu les changer et ne les changer pas*, est un peu trop du style de la comédie.

Vers 94. Tu vois comme la fille a part au stratagême.

Vers de comédie : ôtez les noms d'empereur et de prince, l'intrigue en effet et la diction ne sont pas tragiques jusqu'ici ; mais elles sont ennoblies par l'intérêt d'un trône, et par le danger des personnages.

Vers 102. Ami, rends-moi mon nom : la faveur n'est pas grande ;
Ce n'est que pour mourir que je te le demande, etc.

Ici le dialogue se releve et s'échauffe ; voilà du tragique.

Vers 109. Et nos noms au dessein donnent un divers sort,

est obscur parceque *sort* n'est pas le mot propre ; il veut dire, *nos noms mettent une grande différence dans notre action ;* mais cette différence n'est pas le *sort.*

Vers 110. Dedans Héraclius il a gloire solide,
Et dedans Martian il devient parricide.

Il a gloire n'est pas permis dans le style noble ; il devait dire, *c'est dans Héraclius une gloire solide.*

Vers 112. Puisqu'il faut que je meure illustre, ou criminel...

Illustre n'est pas opposé à *criminel*, parcequ'on peut être un criminel illustre.

Vers 113. Couvert ou de louange, ou d'opprobre éternel,

n'est pas français; il faut, *d'un opprobre éternel. D'opprobre* est ici absolu, et ne souffre point d'épithete ; et on ne peut dire *couvert de louange*, comme on dit *couvert de gloire, de lauriers, d'opprobre, de honte.* Pourquoi ? c'est qu'en effet la honte, la gloire, les lauriers, semblent environner un homme, le couvrir : la gloire couvre de ses rayons; les lauriers couvrent la tête; la honte, la rougeur, couvrent le visage ; mais la louange ne couvre pas.

Vers 116. Mon nom seul est coupable . . . . .

C'est là, ce me semble, une très noble hardiesse d'expression.

Vers 118. Il conspira tout seul, tu n'en es point complice.

On ne peut pas dire qu'un nom a conspiré. *Tu n'en es point complice* est une petite faute.

Vers 122. Et, lorsque contre vous il m'a fait entreprendre,
La nature en secret auroit su m'en défendre.

Ce verbe *entreprendre* est actif, et veut ici absolument un régime. On ne dit point *entreprendre* pour *conspirer*.

N. B. C'est parler très bien que de dire, *je sais méditer, entreprendre, et agir*, parcequ'alors *entreprendre, méditer*, ont un sens indéfini. Il en est de même de plusieurs verbes actifs qu'on laisse alors sans régime; il avait une tête capable d'imaginer, un cœur fait pour sentir, un bras pour exécuter; mais *j'exécute contre vous, j'entreprends contre vous, j'imagine contre vous* n'est pas français. Pourquoi? parce que ce défini *contre vous* fait attendre la chose *qu'on imagine, qu'on exécute, et qu'on entreprend;* vous ne vous êtes pas expliqué. Voyez comme tout ce qui est regle est fondé sur la nature.

Vers 129. Juge sous les deux noms ton dessein et tes feux,

n'est pas français; il faut un *de. Juger*, avec un accusatif, ne se dit que quand on juge un coupable, un procès; on juge une action bonne ou mauvaise. De plus ce vers est obscur, *juge ton dessein et tes feux sous les deux noms.*

Vers 132. Et n'eût pas eu pour moi d'horreur d'un grand forfait.

Pour moi n'est pas français ainsi placé; il veut dire, *n'eût pas eu horreur de me rendre parricide.*

Vers 136. Ce favorable aveu dont elle t'a séduit
T'exposoit aux périls pour m'en donner le fruit.

On ne peut pas dire, *elle t'a séduit d'un aveu*; il faut

par un aveu ; et aveu n'est pas ici le mot propre, puisqu'Héraclius regarde cette confidence comme une feinte.

Avertissons toujours que ces fautes contre la langue sont pardonnables à Corneille.

Boileau a dit, et répétons encore après lui :

> Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
> Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

Cela est vrai pour quiconque est venu après Corneille, mais non pas pour lui, non seulement à cause du temps où il est venu, mais à cause de son génie.

Vers 140. Hélas! je ne puis voir qui des deux est mon fils, etc.

Ce que Phocas dit ici est bien plus intéressant que dans Caldéron; et les quatre derniers beaux vers, *O malheureux Phocas!* font, je crois, une impression bien plus touchante, parcequ'ils sont mieux amenés. Phocas, dans l'espagnol, dit aux deux princes, *Es-tu mon fils?* tous deux répondent à la fois, *non* ; et c'est à ce mot que Phocas s'écrie, *O malheureux Phocas! ô trop heureux Maurice! etc.*

Cette maniere est fort belle, j'en conviens ; mais n'y a-t-il rien de trop brusque? Ces quatre beaux vers de Caldéron ne sont-ils pas un jeu d'esprit? Il trouve d'abord que Maurice a deux fils, et que lui n'en a plus : cette idée ne demande-t-elle pas un peu de préparation? Quand les deux enfants ont répondu *non*, la premiere chose qui doit échapper à Phocas n'est-ce pas une expression de douleur, de colere, de reproche? J'avoue que le *non* des deux princes est fort beau, et qu'il convient très bien à deux sauvages comme eux.

On peut dire encore que *pour vivre après toi, pour*

régner après moi, n'a pas l'énergie de l'espagnol; ces deux fins de vers, *après toi*, *après moi*, font languir le discours *. Caldéron est bien plus précis:

Ah, venturoso Mauricio!
Ah, infeliz Phocas quien vio
Che para reynar no quiera
Ser hijo de mi valor
Uno, y che quieran del tuyo
Ser lo para morir dos.

Vers 156. De quoi parle à mon cœur ton murmure imparfait?
Ne me dis rien du tout, ou parle tout-à-fait.

Ces deux beaux vers de cette admirable tirade ont été imités par Pascal, et c'est la meilleure de ses pensées. Cela fait bien voir que le génie de Corneille, malgré ses négligences fréquentes, a tout créé en France. Avant lui, presque personne ne pensait avec force, et ne s'exprimait avec noblesse. **

Vers 166. Qu'aux honneurs de ta mort je dois porter envie,
Puisque mon propre fils les préfere à sa vie!

Ces deux derniers vers, faibles et languissants, gâtent

---

* Nous ne pensons point du tout comme Voltaire: non seulement, comme il l'observe lui même, les quatre vers de Corneille sont beaucoup mieux amenés que ceux de Caldéron, mais ils sont aussi beaux qu'ils puissent l'être, parfaitement beaux, sans aucune restriction.

** Voilà un éloge de Corneille où l'on aime à reconnoître Voltaire. Il en est beaucoup d'autres non moins remarquables, mais dont il a lui-même affoibli l'impression par ses critiques mêlées d'injures.

la tirade ; il fallait, comme Caldéron, finir à *para morir dos*. D'ailleurs *les honneurs de la mort* n'est pas juste ; *mon fils préfere les honneurs de la mort à la vie*. Y a-t-il eu dans Maurice de l'honneur à mourir ? quels honneurs a-t-il eus ? Il n'y a de beau que le vrai exprimé clairement.

SCENE V.

Toute cette scene de Léontine est très belle en son genre, car Léontine dit tout ce qu'elle doit dire, et le dit de la maniere la plus imposante. La seule chose qui puisse faire de la peine, c'est que cette Léontine, qui semblait, dès le second acte, conduire l'action, qui voulait qu'on se reposât de tout sur elle, n'agit point dans la piece ; et c'est ce que nous examinerons, surtout au cinquieme acte.

Vers 33. Je m'en consolerai quand je verrai Phocas
Croire affermir son sceptre en se coupant le bras,
Et de la même main son ordre tyrannique
Venger Héraclius dessus son fils unique.

Un ordre n'a point de main, et la phrase est trop incorrecte : *je verrai Phocas se couper le bras, et son ordre venger Héraclius de la méme main !*

Vers 47. Tant ce qu'il a reçu d'heureuse nourriture
Domte ce mauvais sang qu'il eut de la nature !

Ce terme, *nourriture*, mérite d'être en usage ; il est très supérieur à *éducation*, qui, étant trop long et composé de syllabes sourdes, ne doit pas entrer dans un vers.

Vers 53. Il seroit lâche, impie, inhumain, comme toi!

Remarquez que, dans le cours de la piece, Phocas n'a été ni lâche, ni impie, ni inhumain: ces injures vagues sentent trop la déclamation; et, encore une fois, une domestique ne parle point ainsi à un empereur dans son propre palais. Qu'il serait beau de faire sous-entendre toutes les injures que disent Léontine et Pulchérie, au-lieu de les dire! que ce ménagement serait touchant et plein de force! Mais que ce vers est beau, *c'est du fils d'un tyran que j'ai fait un héros!* il est un peu gâté par les deux vers faibles qui le suivent.

Vers 54. Et tu me dois ainsi plus que je ne te doi.

On dit indifféremment *dois* et *doi*, *vois* et *voi*, *crois* et *croi*, *fais* et *fai*, *prends* et *pren*, *rends* et *ren*, *dis* et *di*, *avertis* et *averti*; mais il n'est pas d'usage d'y comprendre, *je suis*, *je puis*, ou *je peux*; on ne peut dire, *je pui*, *je peu*, *je sui:* et toutes les fois que la terminaison est sans *s* on ne peut y en ajouter une; il n'est pas permis de dire, *je donnes*, *je soupires*, *je trembles*. *

---

* Nous ne devinons pas l'à-propos de cette remarque.

N. B. que Voltaire n'a pas fait un dénombrement exact des mots dont nos poëtes se sont permis de retrancher cette *s* finale témoin ces vers de Boileau:

Tantôt, cherchant la fin d'un vers que je *construi*,
Je trouve, au coin d'un bois, le mot qui m'avoit fui.

Vers 56. Ne vous exposez plus à ce torrent d'injures,
Qui, ne faisant qu'aigrir votre ressentiment,
Vous donne peu de jour pour ce discernement.
Laissez-la-moi, seigneur, quelques moments en garde.

Peu de jour pour un discernement, quelques moments en garde, sont de petits défauts; le plus grand, si je ne me trompe, c'est que Léontine et cet Exupere traitent toujours un empereur éclairé et redoutable comme on traite un vieillard de comédie qu'on fait donner dans tous les panneaux.

Vers 63. Vous savez à quel point l'affaire m'intéresse.

Comment ce subalterne peut-il faire entendre que l'affaire l'intéresse particulièrement? quel autre intérêt peut-il être supposé y prendre devant Phocas que l'intérêt d'obéir à son maître? mais il répond à sa pensée, il entend qu'il y va de sa vie s'il ne vient à bout de trahir Phocas.

Vers 67. Je saurai cependant prendre à part l'un et l'autre;
Et peut-être qu'enfin nous trouverons le nôtre.

Le nôtre est incorrect et comique; il est incorrect parceque ce *nôtre* ne se rapporte à rien; il est comique parceque *le nôtre* est familier, et qu'un prince, qui veut dire *peut-être qu'enfin je découvrirai mon fils*, ne dit point en changeant tout d'un coup le singulier en pluriel, *nous trouverons le nôtre.*

Vers 70. . . . . Vous autres, suivez-moi.

Vous autres ne se dit point dans le style noble.

SCENE VI.

Vers 1. On ne peut nous entendre...

Quoi! ils sont dans la chambre même de l'empereur, et on ne peut les entendre!

Vers 7. L'apparence vous trompe, et je suis en effet... —
L'homme le plus méchant que la nature ait fait.

Ce n'est pas là, je crois, ce que Léontine devrait dire; ce n'est pas là cette femme si adroite, si supérieure, qui se vantait de venir à bout de tout: il me semble qu'elle aurait dû, dans le cours de la piece, faire l'impossible pour s'entendre avec Exupere. Elle a traité les deux princes comme des enfants; et Exupere, qui n'est qu'un subalterne, l'a traitée comme une petite fille: elle n'a point confié son secret qu'elle devait confier, et Exupere ne lui a point dit le sien; c'est une conspiration dans laquelle personne n'est d'intelligence; et par cela seul toute l'intrigue est peut-être hors de la vraisemblance.

Ce vers, *L'homme le plus méchant que la nature ait fait*, est du ton de la comédie. *

Vers 13. Il n'est aucun de nous à qui sa violence
N'ait donné trop de lieu d'une juste vengeance.

C'est un solécisme; *on donne lieu à quelque chose*, et

* Mademoiselle Dumesnil, par la noblesse et la fierté de son expression, rendoit ce vers très tragique

non *de quelque chose*; il donne lieu *à mes soupçons*, et non *de mes soupçons*. Quand on met un *de*, il faut un verbe; *il m'a donné lieu de le haïr*; *lieu* est prosaïque.

Vers 24. Vous voyez la posture où j'y suis aujourd'hui.

Le mot de *posture* n'est pas assez noble.

Vers 39. Esprit lâche et grossier, quelle brutalité
Te fait juger en moi tant de crédulité?

Il me semble qu'au contraire elle doit dire, Est-il bien vrai? ne me trompez-vous point? quelle preuve pouvez-vous me donner? faites-moi parler à quelques conjurés; je devrais les connaître tous, puisque je me suis vantée de tout faire, mais je n'en connais pas un; je devrais être d'intelligence avec vous; nous détestons tous deux le tyran; il a immolé votre pere; il m'en coûte mon fils; le même intérêt nous joint: il est ridicule que je ne sache rien; mettez-moi au fait de tout, et je verrai ce que je dois croire, et ce que je dois faire. Au lieu de dire ce qu'elle doit dire, elle appelle Exupere lâche, grossier, et brutal.

Vers 44. Ne me fais point ici de contes superflus.

Elle doit au moins attendre qu'Exupere lui ait fait ces contes.

Je ne sais si je ne me trompe, mais la fin de cette scene entre deux subalternes approche un peu trop

d'une scene de comédie, dans laquelle personne ne s'entend; d'ailleurs elle paraît inutile à la piece; elle ne conclut rien. Aime-t-on à voir deux subalternes qui ne s'entendent point, et qui devraient s'entendre? Que font pendant ce temps-là les deux héros de la piece? rien du tout: il paraît qu'il serait mieux de les faire agir.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Vers 1. Quelle confusion étrange
De deux princes fait un mélange
Qui met en discord deux amis ! etc.

On a presque toujours retranché aux représentations ces stances ; elles ne valent ni celles de Polyeucte, ni celles du Cid : ce n'est qu'une ode du poëte sur l'incertitude où les héros de la piece sont de leur destinée ; ce n'est qu'une répétition de tous les sentiments tant de fois étalés dans la piece ; et, puisque c'est une répétition, c'est un défaut.

Un mélange de deux princes, deux amis en discord, un sort brouillé, ce qu'Héraclius a de connaissance qui brave une orgueilleuse puissance, ne sont pas des manieres de parler qui puissent entrer ni dans une tragédie, ni dans des stances.

SCENE II.

Vers 1. O ciel ! quel bon démon devers moi vous envoie,
Madame ? — Le tyran, qui veut que je vous voie.

On sent ici que le terrain manque à l'auteur : cette scene est entièrement inutile au dénouement de la piece ; mais non seulement elle est inutile, elle n'est pas vrai-

semblable : il n'est pas possible que Phocas se serve ici de la fille de Maurice comme il emploierait un confident sur lequel il compterait ; il l'a menacée vingt fois de la mort ; elle lui a parlé avec la plus grande horreur et le plus profond mépris, et il l'envoie tranquillement pour surprendre le secret d'Héraclius. Une telle disparate, un tel changement dans le caractere devrait au moins être excusé, s'il peut l'être, par une exposition pathétique du trouble extrême où est Phocas, et qui le réduit à implorer le secours de Pulchérie même, sa mortelle ennemie.

Vers 4. Par vous-même en ce trouble il pense réussir !

Réussir en un trouble !

Vers 5. Il le pense, seigneur ; et ce brutal espere
Mieux qu'il ne trouve un fils que je découvre un frere.

Il faut qu'en effet il soit non seulement brutal, mais abruti, pour avoir remis ses intérêts entre les mains de Pulchérie.

Vers 7. Comme si j'étois fille à ne lui rien celer...

Tout cela est écrit du style de la comédie, et c'est dans un moment qui devrait être très tragique.

Vers 8. De tout ce que le sang pourroit me révéler !

Un sang qui révele est une expression bien impropre *, bien obscure, bien irréguliere. Les plus beaux sentiments révolteraient avec un si mauvais style.

* C'est un préjugé reçu par tous les poëtes, et consacré sur-

Vers 9. Puisse-t-il par un trait de lumiere fidele
Vous le mieux révéler qu'il ne me le révele !

Voilà trois *révele*. Il faut éviter les répétitions, à moins qu'elles ne donnent une grande force au discours; *et qu'il ne me le* fait un son désagréable.

Vers 13. Ah ! prince, il ne faut point d'assurance plus claire;
Si vous craignez la mort, vous n'êtes point mon frere.

Cela est bien subtil ; ce ne sont pas là des raisons : elle se presse trop ; elle joue sur le mot de *frayeur*. Tout ce que disent ici Héraclius et Pulchérie n'ajoute rien à l'intrigue, ne conduit en rien au dénouement. *Assurance plus claire* n'est ni un mot noble, ni le mot propre ; on a une ferme assurance, une preuve claire.

Vers 23. J'ai beau faire et beau dire afin de l'irriter,
Il m'écoute si peu qu'il me force à douter.

Cela n'a pas besoin de commentaire ; mais de si basses trivialités étonnent toujours.

---

tout au théâtre, qu'il existe entre une mere et un fils, une sœur et un frere, en un mot entre de proches parents qui, après une longue séparation, se retrouvent sans se reconnoître, de secrets avis du sang, des especes de révélations intérieures, ou, si l'on veut, de pressentiments qui semblent les avertir des liens qui les unissent, quoique rien encore ne les prépare à une reconnoissance. Voyez, par exemple, combien Mérope est troublée, combien elle est émue, dès qu'elle apperçoit Egyste ; c'est la voix du sang qui est supposée se faire entendre, et lui révéler en quelque sorte que ce même Egyste est son fils. L'expression de Corneille n'est donc pas aussi obscure ni aussi impropre que Voltaire le dit.

Vers 25. Malgré moi comme fils toujours il me regarde.

Il faut, *comme son fils.*

Vers 40. Ah! vous ne l'êtes point, puisque vous en doutez.

C'est encore une de ces subtilités qui ne vont point au cœur, qui ne causent ni terreur ni trouble: il faut, dans un cinquieme acte, autre chose que du raisonnement; et ce raisonnement de Pulchérie n'est pas juste. Héraclius peut très bien douter qu'il soit fils de Maurice, et cependant être son fils; il a même les plus grandes raisons pour en douter. Boileau condamnait hautement dans Corneille toutes ces scenes de raisonnements, et surtout celles qui refroidissent toutes les pieces qu'il fit après Héraclius.

> En vain vous étalez une scene savante,
> Vos froids raisonnements ne feront qu'attiédir
> Un spectateur, toujours paresseux d'applaudir,
> Et qui, des vains efforts de votre rhétorique
> Justement fatigué, s'endort, ou vous critique.

Il est cependant naturel qu'Héraclius explique ses doutes. Le grand défaut de cette scene est, comme on l'a dit, qu'elle ne conduit à rien du tout.

Vers 65. L'œil le mieux éclairé sur de telles matieres
Peut prendre de faux jours pour de vives lumieres;
Et comme notre sexe ose assez promptement
Suivre l'impression d'un premier mouvement, etc.

Ces expressions de comédie, et la réflexion *sur notre sexe*, achevent de refroidir.

Vers 72. Et quoique la pitié montre un cœur généreux...

Ce terme *montre* n'est pas propre; on croirait que la

pitié a un cœur. Ces petites négligences seraient à peine remarquables si elles n'étaient fréquentes ; et ces inattentions étaient très pardonnables pour le temps. Il fallait peut-être *prouve un cœur généreux*, ou bien *et quoique la pitié soit d'un cœur généreux.* *

Vers 73. Celle qu'on a pour lui de ce rang dégénere.

De quel rang? est-ce du rang des cœurs généreux? on ne dégénere point d'un rang.

Vers 74. Vous le devez haïr, et fût-il votre pere.

Cela n'est pas vrai ; un fils ne doit point haïr un pere qui l'a élevé avec tendresse : ce sentiment est pardonnable dans la bouche de Pulchérie ; mais doit-elle l'alléguer comme un motif déterminant?

SCENE III.

Vers 2. Quelque effort que je fasse à lire dans son ame,
Je n'en vois que l'effet que je m'étois promis.

Cela n'est pas français ; *on a de la peine à lire* ; *on fait effort pour lire* ; et *l'effet d'un effort* n'a pas un sens assez clair.

Vers 4. Je trouve trop d'un frere, et vous trop peu d'un fils.

Elle ne fait là que répéter ce que Phocas a dit au qua-

* La derniere de ces leçons est celle que nous croirions la meilleure.

trieme acte; et cette antithese de *trop* et de *trop peu* est souvent répétée.

Vers 6. Il tient en ma faveur leur naissance couverte.

Le ciel qui tient une naissance couverte ! ce n'est pas le mot propre ; *couvert* ne veut pas dire *incertain*, *obscur.*

Vers 18. En crois-tu mes soupirs? en croiras-tu mes larmes?

Il y a ici une remarque importante à faire pour toute la tragédie, c'est qu'il ne faut jamais faire en aucun cas ni soupirer ni pleurer ceux dont les larmes ne font soupirer ni pleurer personne. Pour peu qu'on connaisse le cœur humain, on sent bien que les soupirs et les larmes d'un Phocas ressemblent à la voix du loup berger. *

Vers 25. C'est me l'ôter assez (son fils) que ne vouloir plus l'être. —
C'est vous le rendre assez que le faire connoître. —
C'est me l'ôter assez que me le supposer. —
C'est vous le rendre assez que vous désabuser.

Ces répétitions, *ôter assez*, *rendre assez*, font une espece de jeu de mots et de symmétrie, qui, n'ajoutant rien à la situation, peuvent faire languir.

---

* Voilà une de ces remarques dignes de Voltaire, et dans laquelle on reconnoît son expérience dans l'art du théâtre. Il en est plusieurs de ce genre qui doivent lui faire pardonner une partie des superfluités dont il a surchargé son commentaire, mais non ce qui paroît évidemment injuste.

Vers 31. Fais vivre Héraclius sous l'un ou l'autre sort.

On ne peut dire, *vivre sous un sort.*

Vers 33. Ah! c'en est trop enfin, et ma gloire blessée
Dépouille un vieux respect où je l'avois forcée.

Je ne sais si Héraclius, dans l'incertitude où il est de sa naissance, doit répondre avec tant d'indignation et de mépris à un empereur qui est peut-être son pere. Cette scene d'ailleurs fait un grand effet, quoique la perplexité où est le spectateur n'ait point augmenté; mais c'est beaucoup que dans un tel sujet elle soit toujours entretenue: c'est un très grand art d'y être parvenu, et c'est une grande ressource de génie. Martian fait seulement un personnage froid dans la scene; il n'y parle qu'une fois, et est un personnage purement passif.

Vers 67. J'accepte en sa faveur ses parents pour les miens, etc.

Toute cette tirade est véritablement tragique; voilà de la force, du pathétique, et de beaux vers.

Vers 80. . Donne-m'en pour marque un véritable effet;

cela n'est pas français.

Vers 81. Ne laisse plus de place à la supercherie.

Jamais ce mot ne doit entrer dans la tragédie.

Vers 88. J'aurois pour cette honte un cœur assez léger!

Cela n'est pas français; *un cœur léger pour une honte!*

et cette légèreté consisterait à épouser son frere. Cette scene ne finit pas heureusement.

SCENE IV.

Vers 1. Seigneur, vous devez tout au grand cœur d'Exupere.

On dirait, à ce mot de *grand cœur*, qu'Exupere est un héros qui a offert son secours à Phocas; mais ce n'est qu'un officier qui a obéi aux ordres de son maître, et qui a arrêté des séditieux : et comment n'a-t-il employé que ses amis ? l'empereur n'avait-il pas des gardes ?

SCENE V.

Vers 7. Trouve, ou choisis mon fils, et l'épouse sur l'heure.

Est-ce là le temps d'un mariage ? de plus Phocas doit-il faire sur-le-champ sa belle-fille d'une personne dont il connaît la haine implacable ? il n'a nul besoin d'elle, puisqu'il se croit maître de l'état; il les laisse tous trois: qu'en espere-t-il ? il a vu qu'il est haï de tous les trois; il doit penser qu'ils tiendront conseil contre lui. Ne voit-on pas un peu trop que c'est uniquement pour ménager une scene entre Pulchérie et les deux princes?

Vers 9. Je jure à mon retour qu'ils périront tous deux.

Il faut, *je jure qu'à mon retour ils...*

Vers 10. Je ne veux point d'un fils dont l'implacable haine
Prend ce nom pour affront, et mon amour pour gêne.

On ne prend point un amour pour gêne ; il veut dire

que sa tendresse gêne Héraclius : on ne dit pas non plus : *prendre un nom pour affront*, mais *pour un affront.*

Vers 13. A mourir ! jusque-là je pourrois te chérir !

Convenons que rien n'est plus outré : un tyran furieux peut bien dire à son ennemi qu'il aime mieux le faire languir dans de longs supplices que de lui donner la mort ; mais peut-on dire à une fille, *je ne t'aime pas assez pour te faire mourir?*

Vers 15. Et pense... — A quoi, tyran ? — A m'épouser moi-même.

On ne s'attendait point à cette alternative ; elle aurait quelque chose de trop comique, si cette saillie d'un vieillard n'était tout d'un coup relevée par le vers suivant.

Vers 17. Quel supplice ! — Il est grand pour toi ; mais il t'est dû.

Si on ne considere ici que la fille de Maurice, ce n'est guere un plus grand supplice pour elle d'être impératrice que d'être bru de l'empereur régnant ; mais l'âge d'un vieillard qui se présente pour époux au lieu de son fils pourrait donner du ridicule à ces expressions, *Quel supplice ! — Il est grand.*

Remarquez que cette menace soudaine et inattendue que Phocas fait à Pulchérie de l'épouser donne lieu à une dissertation dans la scene suivante. Il semble que l'empereur ne laisse Martian, Héraclius, et Pulchérie ensemble que pour leur donner lieu d'amuser la scene en attendant le dénouement.

SCENE VI.

Vers 5. L'une et l'autre fortune en montre la foiblesse ;
L'une n'est qu'insolence, et l'autre que bassesse.

Si Pulchérie et ces princes étaient des personnages agissants, Pulchérie ne débiterait pas des sentences. Phocas n'a point montré de bassesse ; c'est un pere qui cherche à connaître son fils ; il n'y a là rien de bas.

Vers 13. Il n'est point de conseil qui vous soit salutaire
Que d'épouser le fils pour éviter le pere.

La syntaxe demandait, *il n'est de conseil salutaire pour vous que d'épouser le fils* ; *éviter le pere* est trop faible.

Vers 20. Mais, madame, on peut prendre un vain titre d'époux,
Abuser du tyran la rage forcenée,
Et vivre en frere et sœur sous un feint hyménée.

Vivre en frere et sœur; cette expression est trop familiere, et n'est pas correcte. Pulchérie demande conseil ; Martian lui conseille d'épouser Héraclius sans user des droits du mariage : il faut convenir que c'est là un très petit artifice, et indigne de la tragédie. Ces conversations, dans un cinquieme acte, lorsqu'on doit agir, sont presque toujours très languissantes. Je ne sais s'il n'y a pas, dans la piece extravagante et monstrueuse de Caldéron, un plus grand fonds de tragique, quand le fils de Phocas veut tuer son pere. C'était même pour un parricide que Léontine l'avait réservé ; elle s'en ex-

plique dès le second acte; on s'attend à cette catastrophe. Le fils de Phocas, prêt de tuer cet empereur, et Héraclius voulant le sauver, pouvaient former un beau coup de théâtre; cependant il n'arrive rien de ce que Léontine a projeté, et Martian ne fait autre chose, dans tout le cours de la pièce, que dire, *Qui suis-je?*

Vers 32. Sus donc.

On se servait autrefois de ce mot dans le discours familier; il veut dire, *vîte, allons, courage, dépêchez-vous:*

Sus, sus, du vin par-tout; versez, garçon, versez.
POURCEAUGNAC. *

Mais Pulchérie ne peut dire, *allons vîte, sus, qui veut feindre avec moi? qui veut m'épouser, pour ne point jouir des droits du mariage?*

Vers 38. Vous saurez mieux que moi la traiter de maîtresse.

Cette contestation est-elle convenable à la tragédie? *Traiter de maîtresse* n'est ni français ni noble.

Vers 49. L'obscure vérité, que de mon sang je signe,
Du grand nom qui me perd ne me peut rendre digne.

Ces vers ne sont pas moins obscurs: *l'obscure vérité* qu'il *signe ne peut* le *rendre digne du nom qui* le *perd!*

---

* La citation de Pourceaugnac prouve une intention trop marquée d'avilir et de jeter du ridicule. Voltaire oublie trop souvent que c'est le grand Corneille qu'il commente.

Vers 59. Cédez, cédez tous deux aux rigueurs de mon sort:
Il a fait contre vous un violent effort.

Un sort qui fait un effort ! Presque aucune expression n'est ni pure ni naturelle. Enfin la délibération de ces trois personnages n'aboutit à rien ; ils n'agissent ni n'ont aucun dessein arrêté dans toute la piece.

SCENE VII.

Vers 1. . . . . Mon bras
Vient de laver ce nom dans le sang de Phocas.

Je ne parle point ici d'un bras qui lave un nom ; on sent assez combien le terme est impropre : mais j'insiste sur ce personnage subalterne d'Amintas, qui n'a dit que quatre mots dans toute la piece, et qui en fait le dénouement. Jamais, en aucun cas, on ne doit imiter un tel exemple ; il faut toujours que les premiers personnages agissent.

Vers 3. Que nous dis-tu ? — Qu'à tort vous nous prenez pour traîtres ;
Qu'il n'est plus de tyran ; que vous êtes les maîtres.

Ce mot n'est-il pas déplacé ? car il s'adresse sûrement au fils de Phocas comme au fils de Maurice ; il doit croire qu'un des deux princes vengera la mort de son pere.

Vers 5. De quoi? — De tout l'empire. — Et par toi? — Non, seigneur;
Un autre en a la gloire, et j'ai part à l'honneur.

Il doit, au contraire, répondre, *oui, seigneur,* puisqu'au vers suivant il dit, *j'ai part à cet honneur.*

Vers 12. Son ordre excitoit seul cette mutinerie.

Ce mot est trop familier ; *révolte*, *sédition*, *tumulte*, *soulèvement*, *etc.*, sont les termes usités dans le style tragique.

Vers 13. . . . . Admirez
Que ces prisonniers même avec lui conjurés
Sous cette illusion couroient à leur vengeance.

Admirez qu'ils couraient n'est pas français. Cet évènement est en effet bien étonnant ; et jamais l'histoire n'a rien fourni de si improbable : on peut assassiner un roi au milieu de sa garde ; on peut tuer César dans le sénat ; mais il n'est guere possible que dans le temps que Phocas fait attaquer les conjurés, il n'ait pris aucune mesure pour être le plus fort chez lui : un homme qui de simple soldat est devenu empereur n'est pas imbécille au point de recevoir dans sa maison plus de prisonniers qu'il n'a de soldats pour les garder ; on ne fait point ainsi venir des prisonniers dans son appartement avec des poignards sous leurs robes ; on les fouille, on les désarme, on les charge de fers, on ne se livre point à eux. Ainsi la vraisemblance est par-tout violée.

Remarquez que, dans la regle, il faut *ces prisonniers mêmes* ; mais, s'il n'est pas permis à un poëte de retrancher une *s* en cette occasion, il n'y aura aucune licence pardonnable. Corneille retranche presque toujours cette *s*, et fait un adverbe de *même* au lieu de le décliner.

Vers 15. Sous cette illusion couroient à leur vengeance.

Cela n'est pas français ; on ne court point à la vengeance sous une illusion.

Vers 20. Crispe même à Phocas porte notre message :
. . à ses genoux on met les prisonniers,
Qui tirent pour signal leurs poignards les premiers.
. . . . . .
Il frappe, et le tyran tombe aussitôt sans vie,
Tant de nos mains la sienne est promptement suivie.

Porte notre message, leurs poignards les premiers, tant de nos mains la sienne, etc. : ces expressions, ou impropres, ou incorrectes, ou faibles, énervent le récit, et lui ôtent toute sa chaleur.

Oreste, dans l'Andromaque, en faisant un récit à-peu-près semblable, s'exprime ainsi :

A ces mots, qui du peuple attiroient le suffrage,
Nos Grecs n'ont répondu que par un cri de rage ;
L'infidele s'est vu par-tout envelopper,
Et je n'ai pu trouver de place pour frapper.

La pureté de la diction augmente toujours l'intérêt.

Vers 26. « C'est lui qui me rendra l'honneur presque perdu.

Ce *presque perdu* affaiblit encore la narration. Le spectateur s'embarrasse trop peu qu'un personnage aussi subalterne qu'Exupere ait presque perdu son honneur.

Vers 35. Quel chemin Exupere a pris pour sa ruine !

Prendre un chemin pour une ruine est une expression vicieuse, un barbarisme ; et cette réflexion de Pulchérie est trop froide, quand elle apprend la mort de son tyran.

SCENE VIII.

Vers 3. Seigneur, un tel succès à peine est concevable.

Léontine a très grande raison de concevoir à peine une chose qui n'est nullement vraisemblable : elle dit que la conduite de ce dessein est admirable ; mais c'était à elle à conduire ce dessein, puisqu'elle avait tant promis de tout faire. C'est une subalterne qui a voulu jouer un rôle principal, et qui ne l'a pas joué : il se trouve qu'elle ne fait autre chose, dans les premiers actes et dans le dernier, que de montrer des billets ; elle a été, aussi-bien que Phocas, la dupe d'un autre subalterne. Héraclius, Martian, Pulchérie, Eudoxe, n'ont contribué en rien ni au nœud ni au dénouement. La tragédie a été une méprise continuelle, et enfin Exupere a tout fait par une espece de prodige. Remarquez encore que cette mort de Phocas n'est là qu'un évènement inattendu, qui ne dépend point du tout du fond du sujet, qui n'y est point contenu, qui n'est point tiré, comme on dit, des entrailles de la piece : autant vaudrait que Phocas mourût d'apoplexie. Du moins Caldéron fait mourir Phocas en combattant contre Héraclius.

Vers 5. Perfide généreux, hâte-toi, etc.

Une nuée de critiques s'est élevée contre la Motte pour avoir affecté de joindre ainsi des épithetes qui semblent incompatibles. On ne s'avise pas de reprendre le *perfide généreux* de Corneille. Quand un homme a établi sa réputation par des morceaux sublimes, et qu'un

siecle entier a mis le sceau à sa gloire, on approuve en lui ce qu'on censure dans un contemporain. C'est ce qu'on voit en Angleterre, où l'on éleve Shakespeare au-dessus de Corneille, et où l'on siffle ceux qui l'imitent. J'avoue que je ne sais si *perfide généreux* est un défaut ou non, mais je ne voudrais pas employer cette expression.

Vers 18. Quelle autre sûreté pourrions-nous demander?

Je ne vois pas qu'on doive si aveuglément s'en rapporter au témoignage seul de Léontine, que sa conduite mystérieuse a pu rendre très suspecte; et, dans de si grands intérêts, il faut des preuves claires.

Vers 20. Non, ne m'en croyez pas, croyez l'impératrice.

La naissance des deux princes n'est enfin éclaircie que par un billet de Constantine, dont il n'a point été question jusqu'à présent. On est tout étonné que Constantine ait écrit ce billet. Il ne faut jamais jeter dans les derniers actes aucun incident principal qui ne soit bien préparé dans les premiers, et attendu même avec impatience.

Toutes ces raisons, qui me paraissent évidentes, font que le cinquieme acte d'Héraclius est beaucoup inférieur à celui de Rodogune. La piece est d'un genre singulier, qu'il ne faudrait imiter qu'avec les plus grandes précautions.

Vers 25. Apprenez d'elle enfin quel sang vous a produits.

La reconnaissance suit ici la catastrophe. On doit très rarement violer la regle qui veut au contraire que la

reconnaissance précede. Cette regle est dans la nature; car, lorsque la péripétie est arrivée, quand le tyran est tué, personne ne s'intéresse au reste. Qu'importe qui des deux princes est Héraclius? Si Joas n'était reconnu qu'après la mort d'Athalie, la piece finirait très froidement. Il me semble qu'il se présentait une situation, une péripétie bien théâtrale: Phocas, méconnaissant son fils Martian, voudrait le faire périr; Héraclius, son ami, en le défendant, tuerait Phocas, et croirait avoir commis un parricide; Léontine lui dirait alors: Vous croyez vous être souillé du sang de votre pere, vous avez puni l'assassin du vôtre. *

Vers 28. « Après avoir donné son fils au lieu du mien,
« Léontine à mes yeux, par un second échange,
« Donne encore à Phocas mon fils au lieu du sien...
« Celui qu'on croit Léonce est le vrai Martian,
« Et le faux Martian est vrai fils de Maurice. »

Tout cela ressemble peut-être plus à une question d'état, à un procès par écrit, qu'au pathétique d'une tragédie.

Vers 46. Donc, pour mieux l'oublier, soyez encor Léonce.

On a déja dit que ce mot *donc* ne doit jamais commencer un vers.

* Le plan que propose ici Voltaire nous paroit d'une très grande beauté : il prouve la profonde connoissance qu'il avoit des effets du théâtre; et s'il avoit souvent développé de pareilles vues, au lieu de s'arrêter à des critiques de mots, il eût paru vraiment digne de juger Corneille.

Vers 47. Sous ce nom glorieux aimez ses ennemis,
Et meure du tyran jusqu'au nom de son fils!

Il semble que ce soient les ennemis de Léonce; il entend apparemment les ennemis de Phocas.

Vers 49. Vous, madame, acceptez et ma main et l'empire
En échange d'un cœur pour qui le mien soupire.

On ne peut dire que dans le style de la comédie, *en échange d'un cœur.*

Remarquez encore que ce mariage n'est point un échange d'un cœur contre une main; ce sont deux personnes qui s'aiment.

Vers 51. Seigneur, vous agissez en prince généreux.

Il faut, dans la tragédie, autre chose que des compliments; et celui-ci ne paraît pas convenable entre deux personnes qui s'aiment.

Vers 52. Et vous, dont la vertu me rend ce trouble heureux,
Attendant les effets de ma reconnoissance,
Reconnoissons, amis, sa céleste puissance, etc.

Rendre un trouble heureux à quelqu'un; cela n'est pas français.

En général la diction de cette piece n'est pas assez pure, assez élégante, assez noble. Il y a de très beaux morceaux : l'intrigue occupe l'esprit continuellement; elle excite la curiosité; et je crois qu'elle réussit plus à la représentation qu'à la lecture.

FIN DES REMARQUES SUR HÉRACLIUS.

D. SANCHE

D'ARRAGON,

COMÉDIE-HÉROÏQUE.

1651.

PRÉFACE

DE VOLTAIRE.

Ce genre purement romanesque, dénué de tout ce qui peut émouvoir, et de tout ce qui fait l'ame de la tragédie, fut en vogue avant Corneille. Don Bernard de Cabrera, Laure persécutée, et plusieurs autres pieces, sont dans ce goût; c'est ce qu'on appelait comédie-héroïque, genre mitoyen qui peut avoir ses beautés. La comédie de l'Ambitieux de Destouches est à-peu-près du même genre, quoique beaucoup au-dessous de Don Sanche d'Arragon, et même de Laure. Ces especes de comédies furent inventées par les Espagnols. Il y en a beaucoup dans Lopès de Vega. Celle-ci est tirée d'une piece espagnole, intitulée *El palacio confuso*, et du roman de Pélage.

Peut-être les comédies-héroïques sont-elles préférables à ce qu'on appelle la *tragédie bourgeoise*, ou la *comédie larmoyante*. En effet cette comédie

larmoyante, absolument privée de comique, n'est au fond qu'un monstre né de l'impuissance d'être ou plaisant ou tragique.

Celui qui ne peut faire ni une vraie comédie, ni une vraie tragédie, tâche d'intéresser par des aventures bourgeoises attendrissantes : il n'a pas le don du comique; il cherche à y suppléer par l'intérêt : il ne peut s'élever au cothurne; il rehausse un peu le brodequin.

Il peut arriver sans doute des aventures très funestes à de simples citoyens; mais elles sont bien moins attachantes que celles des souverains, dont le sort entraîne celui des nations. Un bourgeois peut être assassiné comme Pompée; mais la mort de Pompée fera toujours un tout autre effet que celle d'un bourgeois.

Si vous traitez les intérêts d'un bourgeois dans le style de Mithridate, il n'y a plus de convenance; si vous représentez une aventure terrible d'un homme du commun en style familier, cette diction familiere, convenable au personnage, ne l'est plus au sujet. Il ne faut point transposer les bornes des arts : la comédie doit s'élever, et la tragédie doit

s'abaisser à propos; mais ni l'une ni l'autre ne doit changer de nature.

Corneille prétend que le refus d'un suffrage illustre fit tomber son Don Sanche. Le suffrage qui lui manqua fut celui du grand Condé. Mais Corneille devait se souvenir que les dégoûts et les critiques du cardinal de Richelieu, homme plus accrédité dans la littérature que le grand Condé, n'avaient pu nuire au Cid. Il est plus aisé à un prince de faire la guerre civile que d'anéantir un bon ouvrage. Phedre se releva bientôt malgré la cabale des hommes les plus puissants.

Si Don Sanche est presque oublié, s'il n'eut jamais un grand succès, c'est que trois princesses amoureuses d'un inconnu débitent les maximes les plus froides d'amour et de fierté; c'est qu'il ne s'agit que de savoir qui épousera ces princesses; c'est que personne ne se soucie qu'elles soient mariées ou non. Vous verrez toujours l'amour traité dans les pieces suivantes de Corneille du style froid et entortillé des mauvais romans de ce temps-là. Vous ne verrez jamais les sentiments du cœur développés avec cette noble simplicité, avec ce

naturel tendre, avec cette élégance, qui nous enchante dans le quatrieme livre de Virgile, dans certains morceaux d'Ovide, dans plusieurs rôles de Racine; mérite que depuis Racine personne n'a connu parmi nous, dont aucun auteur n'a approché en Italie depuis le *Pastor fido*; mérite entièrement ignoré en Angleterre, et même dans le reste de l'Europe.

Corneille est trop grand par les belles scenes du Cid, de Cinna, des Horaces, de Polyeucte, de Pompée, etc., pour qu'on puisse le rabaisser en disant la vérité. Sa mémoire est respectable; la vérité l'est encore davantage. Ce commentaire est principalement destiné à l'instruction des jeunes gens. La plupart de ceux qui ont voulu imiter Corneille, et qui ont cru qu'une intrigue froide, soutenue de quelques maximes de méchanceté qu'on appelle politique, et d'insolence qu'on appelle grandeur, pourraient soutenir leurs pieces, les ont vu tomber pour jamais. Corneille suppose toujours, dans tous les examens de ses pieces, depuis Théodore et Pertharite, quelque petit défaut qui a nui à ses ouvrages; et il oublie toujours que le

froid, qui est le plus grand défaut, est ce qui les tue.

La grandeur héroïque de Don Sanche, qui se croit fils d'un pêcheur, est d'une beauté dont le genre était inconnu en France; mais c'est la seule chose qui pût soutenir cette piece, indigne d'ailleurs de l'auteur de Cinna. Le succès dépend presque toujours du sujet. Pourquoi Corneille choisit-il un roman espagnol, une comédie espagnole, pour son modele, au lieu de choisir dans l'histoire romaine et dans la fable grecque?

C'eût été un très beau sujet qu'un soldat de fortune qui rétablit sur le trône sa maîtresse et sa mere sans les connaître. Mais il faudrait que dans un tel sujet tout fût grand et intéressant.

A MONSIEUR
DE ZUYLICHEM,
CONSEILLER ET SECRÉTAIRE
DE MONSEIGNEUR
LE PRINCE D'ORANGE.

MONSIEUR,

Voici un poëme d'une espece nouvelle, et qui n'a point d'exemple chez les anciens. Vous connoissez l'humeur de nos François ; ils aiment la nouveauté ; et je hasarde *non tam meliora quàm nova*, sur l'espérance de les mieux divertir. C'étoit l'humeur des Grecs dès le temps d'AEschyle,

apud quos
Illecebris erat, et grata novitate morandus
Spectator.

Et, si je ne me trompe, c'étoit aussi celle des Romains.

> Vel qui prætextas, vel qui docuere togatas,
> Nec minimum meruere decus vestigia græca
> Ausi deserere?

Ainsi j'ai du moins des exemples d'avoir entrepris une chose qui n'en a point. Je vous avouerai toutefois qu'après l'avoir faite je me suis trouvé fort embarrassé à lui choisir un nom. Je n'ai jamais pu me résoudre à celui de tragédie, n'y voyant que les personnages qui en fussent dignes. Cela eût suffi au bon-homme Plaute, qui n'y cherchoit point d'autre finesse; parcequ'il y a des dieux et des rois dans son Amphitryon, il veut que c'en soit une; et parcequ'il y a des valets qui bouffonnent, il veut que ce soit aussi une comédie, et lui donne l'un et l'autre nom, par un composé qu'il forme exprès, de peur de ne lui donner pas tout ce qu'il croit lui appartenir. Mais c'est trop déférer aux personnages, et considérer trop peu l'action. Aristote en use autrement dans la définition qu'il fait de la tragédie, où il décrit les qualités que doit avoir celle-ci, et les effets qu'elle doit produire, sans parler aucunement de ceux-là :

et j'ose m'imaginer que ceux qui ont restreint cette sorte de poëme aux personnes illustres n'en ont décidé que sur l'opinion qu'ils ont eue qu'il n'y avoit que la fortune des rois et des princes qui fût capable d'une action telle que ce grand maître de l'art nous prescrit. Cependant, quand il examine lui-même les qualités nécessaires au héros de la tragédie, il ne touche point du tout à sa naissance, et ne s'attache qu'aux incidents de sa vie et à ses mœurs. Il demande un homme qui ne soit ni tout méchant ni tout bon; il le demande persécuté par quelqu'un de ses plus proches; il demande qu'il tombe en danger de mourir par une main obligée à le conserver: et je ne vois point que cela ne puisse arriver qu'à un prince, et que dans un moindre rang on soit à couvert de ces malheurs. L'histoire dédaigne de les marquer, à moins qu'ils n'aient accablé quelqu'une de ces grandes têtes; et c'est sans doute pourquoi jusqu'à présent la tragédie s'y est arrêtée. Elle a besoin de son appui pour les évènements qu'elle traite; et comme ils n'ont de l'éclat que parcequ'ils sont hors de la vraisemblance ordinaire, ils ne seroient pas croyables sans son autorité, qui agit avec empire, et semble commander de

croire ce qu'il veut persuader. Mais je ne comprens point ce qui lui défend de descendre plus bas, quand il s'y rencontre des actions qui méritent qu'elle prenne soin de les imiter ; et je ne puis croire que l'hospitalité violée en la personne des filles de Scédase, qui n'étoit qu'un paysan de Leuctres, soit moins digne d'elle que l'assassinat d'Agamemnon par sa femme, ou la vengeance de cette mort par Oreste sur sa propre mere ; quitte pour chausser le cothurne un peu plus bas :

Et tragicus plerumque dolet sermone pedestri.

Je dirai plus, MONSIEUR : la tragédie doit exciter de la pitié et de la crainte, et cela est de ses parties essentielles, puisqu'il entre dans sa définition. Or, s'il est vrai que ce dernier sentiment ne s'excite en nous par sa représentation que quand nous voyons souffrir nos semblables, et que leurs infortunes nous en font appréhender de pareilles ; n'est-il pas vrai aussi qu'il y pourroit être excité plus fortement par la vue des malheurs arrivés aux personnes de notre condition, à qui nous ressemblons tout-à-fait, que par l'image de ceux qui font trébucher de leurs trônes les plus grands monarques, avec

qui nous n'avons aucun rapport qu'en tant que nous sommes susceptibles des passions qui les ont jetés dans ce précipice ; ce qui ne se rencontre pas toujours ? Que si vous trouvez quelque apparence en ce raisonnement, et ne désapprouvez pas qu'on puisse faire une tragédie entre des personnes médiocres, quand leurs infortunes ne sont pas au-dessous de sa dignité ; permettez-moi de conclure, *à simili*, que nous pouvons faire une comédie entre des personnes illustres, quand nous en proposons quelque aventure qui ne s'éleve point au-dessus de sa portée. Et certes, après avoir lu dans Aristote que la tragédie est une imitation des actions, et non pas des hommes, je pense avoir quelque droit de dire la même chose de la comédie, et de prendre pour maxime que c'est par la seule considération des actions, sans aucun égard aux personnages, qu'on doit déterminer de quelle espece est un poëme dramatique. Voilà, MONSIEUR, bien du discours, dont il n'étoit pas besoin pour vous attirer à mon parti, et gagner votre suffrage en faveur du titre que j'ai donné à Don Sanche. Vous savez mieux que moi tout ce que je vous dis ; mais comme j'en fais confidence au public, j'ai cru que vous ne vous offen-

seriez pas que je vous fisse souvenir des choses dont je lui dois quelque lumiere. Je continuerai donc, s'il vous plaît, et lui dirai que don Sanche est une véritable comédie, quoique tous les acteurs y soient ou rois, ou grands d'Espagne, puisqu'on n'y voit naître aucun péril par qui nous puissions être portés à la pitié ou à la crainte. Notre aventurier Carlos n'y court aucun risque. Deux de ses rivaux sont trop jaloux de leur rang pour se commettre avec lui, et trop généreux pour lui dresser quelques supercheries. Le mépris qu'ils en font sur l'incertitude de son origine ne détruit point en eux l'estime de sa valeur, et se change en respect sitôt qu'ils le peuvent soupçonner d'être ce qu'il est véritablement, quoiqu'il ne le sache pas. Le troisieme lie la partie avec lui, mais elle est incontinent rompue par la reine ; et quand même elle s'acheveroit par la perte de sa vie, la mort d'un ennemi par un ennemi n'a rien de pitoyable ni de terrible, et par conséquent rien de tragique. Il a de grands déplaisirs, et qui semblent vouloir quelque pitié de nous, lorsqu'il dit lui-même à une de ses maîtresses,

Je plaindrois un amant qui souffriroit mes peines ;

mais nous ne voyons autre chose dans les comé-

dies que des amants qui vont mourir, s'ils ne possedent ce qu'ils aiment; et de semblables douleurs ne préparent aucun effet tragique; on ne peut dire qu'elles aillent au-dessus de la comédie. Il tombe dans l'unique malheur qu'il appréhende : il est découvert pour fils d'un pêcheur; mais, en cet état même, il n'a garde de nous demander notre pitié, puisqu'il s'offense de celle de ses rivaux. Ce n'est point un héros à la mode d'Euripide qui les habilloit de lambeaux pour mendier les larmes des spectateurs; celui-ci soutient sa disgrace avec tant de fermeté, qu'il nous imprime plus d'admiration de son grand courage, que de compassion pour son infortune. Nous la craignons pour lui avant qu'elle arrive; mais cette crainte n'a sa source que dans l'intérêt que nous prenons d'ordinaire à ce qui touche le premier acteur, et se peut ranger *inter communia utriusque dramatis*, aussi-bien que la reconnoissance qui fait le dénouement de cette piece. La crainte tragique ne devance pas le malheur du héros, elle suit; elle n'est pas pour lui, elle est pour nous; et, se produisant par une prompte application que la vue de ses malheurs nous fait faire sur nous-mêmes, elle purge en nous les passions que nous en voyons être la cause. Enfin je ne vois

rien en ce poëme qui puisse mériter le nom de tragédie, si nous ne voulons nous contenter de la définition qu'en donne Averroés, qui l'appelle simplement un art de louer. En ce cas nous ne lui pourrons dénier ce titre sans nous aveugler volontairement, et ne vouloir pas voir que toutes ses parties ne sont qu'une peinture des puissantes impressions que les rares qualités d'un honnête homme font sur toutes sortes d'esprits, qui est une façon de louer assez ingénieuse, et hors du commun des panégyriques. Mais j'aurois mauvaise grace de me prévaloir d'un auteur arabe, que je ne connois que sur la foi d'une traduction latine; et, puisque sa paraphrase abrege le texte d'Aristote en cet article, au lieu de l'étendre, je ferai mieux d'en croire ce dernier, qui ne permet point à cet ouvrage de prendre un nom plus relevé que celui de comédie. Ce n'est pas que je n'aie hésité quelque temps sur ce que je n'y voyois rien qui pût émouvoir à rire. Cet agrément a été jusqu'ici tellement de la pratique de la comédie, que beaucoup ont cru qu'il étoit aussi de son essence; et je serois encore dans ce scrupule, si je n'en avois été guéri par votre M. Heinsius, de qui je viens d'apprendre heureusement que *Movere*

risum non constituit comœdiam, sed plebis aucupium est, et abusus. Après l'autorité d'un si grand homme, je serois coupable de chercher d'autres raisons, et de craindre d'être mal fondé à soutenir que la comédie se peut passer du ridicule. J'ajoute à celle-ci l'épithete d'héroïque, pour satisfaire aucunement à la dignité de ses personnages, qui pourroit sembler profanée par la bassesse d'un titre que jamais on n'a appliqué si haut. Mais, après tout, MONSIEUR, ce n'est qu'un *interim*, jusqu'à ce que vous m'ayez appris comme j'ai dû l'intituler. Je ne vous l'adresse que pour vous l'abandonner entièrement : et si vos Elzéviers se saisissent de ce poëme, comme ils ont fait de quelques uns des miens qui l'ont précédé, ils peuvent le faire voir à vos provinces sous le titre que vous lui jugerez plus convenable, et nous exécuterons ici l'arrêt que vous en aurez donné. J'attens de vous cette instruction avec impatience, pour m'affermir dans mes premieres pensées, ou les rejeter comme de mauvaises tentations : elles flotteront jusque-là ; et si vous ne me pouvez accorder la gloire d'avoir appuyé une nouveauté, vous me laisserez du moins celle d'avoir passablement défendu un paradoxe.

Maïs quand méme vous m'ôteriez toutes les deux, je m'en consolerai fort aisément, parceque je suis très assuré que vous ne sauriez m'en ôter une, qui m'est beaucoup plus précieuse, c'est celle d'être toute ma vie,

MONSIEUR,

Votre très humble et très
obéissant serviteur,
P. CORNEILLE.

ARGUMENT
DE DON SANCHE.

Don Fernand, roi d'Arragon, chassé de ses états par la révolte de don Garcie d'Ayala, comte de Fuensalida, n'avoit plus sous son obéissance que la ville de Catalaïud et le territoire des environs, lorsque la reine dona Léonor sa femme accoucha d'un fils, qui fut nommé don Sanche. Ce déplorable prince, craignant qu'il ne demeurât exposé aux fureurs de ce rebelle, le fit aussitôt enlever par don Raymond de Moncade, son confident, afin de le faire nourrir secrètement. Ce cavalier, trouvant dans le village de Rubierça la femme d'un pêcheur nouvellement accouchée d'un enfant mort, lui donna celui-ci à nourrir, sans lui dire qui il étoit; mais seulement qu'un jour le roi et la reine d'Arragon le feroient grand lorsqu'elle lui feroit présenter par lui un petit écrin, qu'en même temps il lui donna. Le mari de cette pauvre femme étoit pour lors à la guerre; si bien que, revenant au bout d'un an, il prit aisément cet enfant pour sien, et l'éleva comme s'il en eût été le pere. La reine ne put jamais savoir du roi où il avoit fait porter son fils; et

tout ce qu'elle en tira, après beaucoup de prieres, ce fut qu'elle le reconnoîtroit un jour quand on lui présenteroit cet écrin où il avoit mis leurs deux portraits, avec un billet de sa main, et quelques autres pieces de remarque : mais, voyant qu'elle continuoit toujours à en vouloir savoir davantage, il arrêta sa curiosité tout d'un coup, et lui dit qu'il étoit mort. Il soutint après cela cette malheureuse guerre encore trois ou quatre ans, ayant toujours quelque nouveau désavantage, et mourut enfin de déplaisir et de fatigue, laissant ses affaires désespérées, et la reine grosse, à qui il conseilla d'abandonner entièrement l'Arragon, et de se réfugier en Castille : elle exécuta ses ordres, et y accoucha d'une fille nommée dona Elvire, qu'elle y éleva jusqu'à l'âge de vingt ans. Cependant le jeune prince don Sanche, qui se croyoit fils d'un pêcheur, dès qu'il en eut atteint seize, se dérobe de ses parents, et se jette dans les armées du roi de Castille, qui avoit de grandes guerres contre les Maures ; et, de peur d'être connu pour ce qu'il pensoit être, il quitte le nom de Sanche qu'on lui avoit laissé, et prend celui de Carlos. Sous ce faux nom, il fait tant de merveilles qu'il entre en grande considération auprès du roi don Alfonse, à qui il sauve la vie en un jour de bataille : mais, comme ce monarque étoit prêt de le récompenser, il est surpris de

la mort, et ne lui laisse autre chose que les favorables regards de la reine dona Isabelle, sa sœur et son héritiere, et de la jeune princesse d'Arragon dona Elvire, que l'admiration de ses belles actions avoit portées toutes deux jusques à l'aimer, mais d'un amour étouffé par le souvenir de ce qu'elles devoient à la dignité de leur naissance. Lui-même avoit conçu aussi de la passion pour toutes deux, sans oser prétendre à pas une, se croyant si fort indigne d'elles. Cependant tous les grands de Castille ne voyant point de rois voisins qui pussent épouser leur reine, prétendant à l'envi l'un de l'autre à son mariage, et étant prêts de former une guerre civile pour ce sujet, les états du royaume la supplient de choisir un mari, pour éviter les malheurs qu'ils prévoient devoir naître. Elle s'en excuse, comme ne connoissant pas assez particulièrement le mérite de ses prétendants, et leur commande de choisir eux-mêmes les trois qu'ils en jugent les plus dignes, les assurant que s'il se rencontre quelqu'un entre ces trois pour qui elle puisse prendre quelque inclination, elle l'épousera. Ils obéissent, et lui nomment don Manrique de Lare, don Lope de Gusman, et don Alvar de Lune, qui, bien que passionné pour la princesse dona Elvire, eût cru faire une lâcheté, et offenser la reine, s'il eût rejeté l'honneur qu'il recevoit de son pays par cette nomination. D'autre côté, les

Arragonois, ennuyés de la tyrannie de don Garcie et de don Ramire son fils, les chassent de Saragosse, et, les ayant assiégés dans la forteresse de Jaca, envoient des députés à leurs princesses, réfugiées en Castille, pour les prier de revenir prendre possession d'un royaume qui leur appartenoit. Depuis leur départ, ces deux tyrans ayant été tués en la prise de Jaca, don Raymond, qu'ils y tenoient prisonnier depuis six ans, apprend à ces peuples que don Sanche, leur prince, étoit vivant, et part aussitôt pour le chercher à Rubierça, où il apprend que le pêcheur, qui le croyoit son fils, l'avoit perdu depuis huit ans, et l'étoit allé chercher en Castille, sur quelques nouvelles qu'il en avoit eues par un soldat qui avoit servi sous lui contre les Maures. Il pousse aussitôt de ce côté-là, et joint les députés comme ils étoient prêts d'arriver. C'est par son arrivée que l'aventurier Carlos est reconnu pour le prince don Sanche; après quoi la reine dona Isabelle se donne à lui, du consentement même des trois que ses états lui avoient nommés; et don Alvar en obtient la princesse dona Elvire, qui, par cette reconnoissance, se trouve être sa sœur.

OBSERVATION PRÉLIMINAIRE

DE L'ÉDITEUR.

C'est à Héraclius que finissent les pieces que l'on est convenu d'appeler les chefs-d'œuvre de Corneille, parce-qu'elles sont toutes plus ou moins marquées à l'empreinte de son génie. On peut sans doute admirer encore dans celles qui suivent, sa prodigieuse fécondité, de belles scenes, ou du moins d'heureux détails, et, par intervalles, quelques traits de sublime. Un mérite sur-tout que Corneille a conservé jusque dans ses derniers ouvrages, c'est la fidélité avec laquelle il a peint non seulement les caracteres de ses différents personnages, mais les mœurs des temps où ils ont vécu. Dans la tragédie d'Othon, par exemple, Fontenelle observe avec raison que ce grand homme a peint la corruption de la cour des empereurs du même pinceau dont il avoit peint les vertus de la république. Mais, quelque rare que fût ce mérite, et quoiqu'aucun de nos poëtes ne l'eût porté aussi loin que Corneille, il faut avouer pourtant qu'il ne suffisoit pas pour donner à ses dernieres pieces ce grand intérêt qui pouvoit seul les conserver au théâtre, et sans lequel il ne peut exister de vraie tragédie.

La vieillesse d'ailleurs, ou peut-être l'épuisement du génie, commençoit à se faire sentir; l'imagination se refroidissoit; et le style de Corneille, déja très inégal dans la Mort de Pompée, moins soigné encore dans Rodo-

gune, à l'exception du cinquieme acte, et plus incorrect dans Héraclius, s'altéroit de jour en jour par le sentiment bien excusable qui l'enchaînoit à ses anciennes habitudes. Toutes ces fautes, qui appartenoient (on ne peut trop le redire) au temps où il avoit commencé d'écrire, mais devenues plus sensibles depuis qu'elles n'étoient plus couvertes par de grandes beautés, et plus fréquentes par l'inévitable effet des années, donnent aux critiques de Voltaire un avantage qu'on ne peut se dissimuler; et l'on doit bien sentir qu'il ne nous reste plus que peu de remarques à leur opposer.

On se tromperoit cependant si l'on croyoit que l'espece d'oubli où sont tombées les dernieres pieces de Corneille n'a pas eu d'autre cause: leur principal défaut c'est le mauvais choix de leurs sujets; et don Sanche d'Arragon va nous en fournir un exemple. Quel succès l'auteur pouvoit-il se promettre d'un roman dénué de vraisemblance, et qui n'étoit susceptible d'ailleurs ni du pathétique de la tragédie, ni de la gaieté de la comédie? Ce n'est pas que le personnage de don Sanche n'ait souvent beaucoup d'éclat, et même de cette élévation de caractere qui ne pouvoit manquer de fournir à Corneille quelques traits sublimes; mais tout est sacrifié à ce personnage, et l'on ne pouvoit acheter quelques instants de plaisir que par un long ennui. C'est l'effet du moins que produisit sur nous et sur le public cette piece, morte depuis long-temps au théâtre, lorsque les comédiens, il y a près de quarante ans, essayerent de la ressusciter. Le célebre Grandval, acteur plein d'esprit, de talents, et sur-tout de noblesse, rendit d'une maniere très brillante les beautés de détail

du rôle de don Sanche ; il excita même de l'admiration : mais ce sentiment se refroidit bien vîte par l'insipidité du reste de la piece, et la nullité absolue des autres personnages. Grandval d'ailleurs se retira du théâtre ; et dans le genre de la noblesse et des graces il n'eut pas de successeur.

ACTEURS.

D. ISABELLE, reine de Castille.

D. LÉONOR, reine d'Arragon.

D. ELVIRE, princesse d'Arragon.

BLANCHE, dame d'honneur de la reine de Castille.

CARLOS, cavalier inconnu, qui se trouve être don Sanche, roi d'Arragon.

D. RAYMOND DE MONCADE, favori du défunt roi d'Arragon.

D. LOPE DE GUSMAN,
D. MANRIQUE DE LARE,
D. ALVAR DE LUNE,
} grands de Castille.

La scene est à Valladolid.

Marquis, prenez ma bague

DON SANCHE

D'ARRAGON,

COMÉDIE HÉROÏQUE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

[illegible] D. ELVIRE.

[illegible]

[illegible] ciel propice
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] leurs [illegible] chaînes,
[illegible] sous lois, et reconnoît ses reines;
[illegible] par ses députés, qu'aujourd'hui l'on attend,
[illegible] d'un si long exil le retour éclatant.

Comme nous, la Castille attend cette journée
[illegible] lui doit de sa reine assurer l'hyménée.
[illegible] l'allons voir [illegible] d'un époux.

DON SANCHE D'ARRAGON, COMÉDIE-HÉROÏQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

D. LÉONOR, D. ELVIRE.

D. LÉONOR.

Après tant de malheurs, enfin le ciel propice
S'est résolu, ma fille, à nous faire justice:
Notre Arragon, pour nous presque tout révolté,
Enleve à nos tyrans ce qu'ils nous ont ôté,
Brise les fers honteux de leurs injustes chaînes,
Se remet sous nos lois, et reconnoît ses reines;
Et par ses députés, qu'aujourd'hui l'on attend,
Rend d'un si long exil le retour éclatant.
Comme nous, la Castille attend cette journée
Qui lui doit de sa reine assurer l'hyménée:
Nous l'allons voir ici faire choix d'un époux.

Que ne puis-je, ma fille, en dire autant de vous!
Nous allons en des lieux sur qui vingt ans d'absence
Nous laissent une foible et douteuse puissance:
Le trouble regne encore où vous devez régner;
Le peuple vous rappelle, et peut vous dédaigner,
Si vous ne lui portez, au retour de Castille,
Que l'avis d'une mere, et le nom d'une fille.
D'un mari valeureux les ordres et le bras
Sauroient bien mieux que nous assurer vos états,
Et par des actions nobles, grandes, et belles,
Dissiper les mutins, et domter les rebelles.
Vous ne pouvez manquer d'amants dignes de vous;
On aime votre sceptre, on vous aime; et, sur tous,
Du comte don Alvar la vertu non commune
Vous aima dans l'exil et durant l'infortune.
Qui vous aima sans sceptre, et se fit votre appui,
Quand vous le recouvrez, est bien digne de lui.

D. ELVIRE.

Ce comte est généreux, et me l'a fait paroître;
Aussi le ciel pour moi l'a voulu reconnoître,
Puisque les Castillans l'ont mis entre les trois
Dont à leur grande reine ils demandent le choix;
Et, comme ses rivaux lui cedent en mérite,
Un espoir à présent plus doux le sollicite:
Il régnera sans nous. Mais, madame, après tout,
Savez-vous à quel choix l'Arragon se résout,
Et quels troubles nouveaux j'y puis faire renaître
S'il voit que je lui mene un étranger pour maître?

Montons, de grace, au trône; et de là beaucoup mieux
Sur le choix d'un époux nous baisserons les yeux.

D. LÉONOR.

Vous les abaissez trop; une secrete flamme
A déja malgré moi fait ce choix dans votre ame:
De l'inconnu Carlos l'éclatante valeur
Aux mérites du comte a fermé votre cœur.
Tout est illustre en lui, moi-même je l'avoue;
Mais son sang, que le ciel n'a formé que de boue,
Et dont il cache exprès la source obstinément...

D. ELVIRE.

Vous pourriez en juger plus favorablement;
Sa naissance inconnue est peut-être sans tache:
Vous la présumez basse à cause qu'il la cache;
Mais combien a-t-on vu de princes déguisés
Signaler leur vertu sous des noms supposés,
Domter des nations, gagner des diadêmes,
Sans qu'aucun les connût, sans se connoître eux-mêmes!

D. LÉONOR.

Quoi! voilà donc enfin de quoi vous vous flattez!

D. ELVIRE.

J'aime et prise en Carlos ses rares qualités.
Il n'est point d'ame noble à qui tant de vaillance
N'arrache cette estime et cette bienveillance;
Et l'innocent tribut de ses affections,
Que doit toute la terre aux belles actions,
N'a rien qui déshonore une jeune princesse.
En cette qualité, je l'aime et le caresse;

En cette qualité, ses devoirs assidus
Me rendent les respects à ma naissance dus.
Il fait sa cour chez moi comme un autre peut faire:
Il a trop de vertu pour être téméraire;
Et, si jamais ses vœux s'échappoient jusqu'à moi,
Je sais ce que je suis, et ce que je me doi.

D. LÉONOR.

Daigne le juste ciel vous donner le courage
De vous en souvenir, et le mettre en usage!

D. ELVIRE.

Vos ordres sur mon cœur sauront toujours régner.

D. LÉONOR.

Cependant ce Carlos vous doit accompagner,
Doit venir jusqu'au lieu de votre obéissance
Vous rendre ces respects dus à votre naissance,
Vous faire, comme ici, sa cour tout simplement?

D. ELVIRE.

De ses pareils la guerre est l'unique élément:
Accoutumés d'aller de victoire en victoire,
Ils cherchent en tous lieux les dangers et la gloire.
La prise de Séville, et les Maures défaits,
Laissent à la Castille une profonde paix:
S'y voyant sans emploi, sa grande ame inquiete
Veut bien de don Garcie achever la défaite,
Et contre les efforts d'un reste de mutins
De toute sa valeur hâter nos bons destins.

D. LÉONOR.

Mais quand il vous aura dans le trône affermie,

Et jeté sous vos pieds la puissance ennemie,
S'en ira-t-il soudain aux climats étrangers
Chercher tout de nouveau la gloire et les dangers?

D. ELVIRE.

Madame, la reine entre.

SCENE II.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, BLANCHE.

D. LÉONOR.

Aujourd'hui donc, madame,
Vous allez d'un héros rendre heureuse la flamme,
Et, d'un mot, satisfaire aux plus ardents souhaits
Que poussent vers le ciel vos fideles sujets.

D. ISABELLE.

Dites, dites plutôt, qu'aujourd'hui, grandes reines,
Je m'impose à vos yeux la plus dure des gênes,
Et fais dessus moi-même un illustre attentat
Pour me sacrifier au repos de l'état.
Que c'est un sort fâcheux et triste que le nôtre
De ne pouvoir régner que sous les lois d'un autre;
Et qu'un sceptre soit cru d'un si grand poids pour nous
Que pour le soutenir il nous faille un époux!
A peine ai-je deux mois porté le diadême,
Que de tous les côtés j'entends dire qu'on m'aime;
Si toutefois sans crime et sans m'en indigner
Je puis nommer amour une ardeur de régner.

L'ambition des grands à cet espoir ouverte
Semble pour m'acquérir s'apprêter à ma perte;
Et, pour trancher le cours de leurs dissentions,
Il faut fermer la porte à leurs prétentions;
Il m'en faut choisir un; eux-mêmes m'en convient,
Mon peuple m'en conjure, et mes états m'en prient;
Et même par mon ordre ils m'en proposent trois,
Dont mon cœur à leur gré peut faire un digne choix.
Don Lope de Gusman, don Manrique de Lare,
Et don Alvar de Lune, ont un mérite rare:
Mais que me sert ce choix qu'on fait en leur faveur,
Si pas un d'eux enfin n'a celui de mon cœur?

D. LÉONOR.

On vous les a nommés, mais sans vous les prescrire;
On vous obéira, quoi qu'il vous plaise élire:
Si le cœur a choisi, vous pouvez faire un roi.

D. ISABELLE.

Madame, je suis reine, et dois régner sur moi.
Le rang que nous tenons, jaloux de notre gloire,
Souvent dans un tel choix nous défend de nous croire,
Jette sur nos desirs un joug impérieux,
Et dédaigne l'avis et du cœur et des yeux.
Qu'on ouvre. Juste ciel! vois ma peine, et m'inspire
Et ce que je dois faire et ce que je dois dire!

SCENE III.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, BLANCHE, D. LOPE, D. MANRIQUE, D. ALVAR, CARLOS.

D. ISABELLE.

Avant que de choisir je demande un serment,
Comtes, qu'on agréra mon choix aveuglément;
Que les deux méprisés, et tous les trois peut-être,
De ma main, quel qu'il soit, accepteront un maître:
Car enfin je suis libre à disposer de moi;
Le choix de mes états ne m'est point une loi:
D'une troupe importune il m'a débarrassée,
Et d'eux tous sur vous trois détourné ma pensée,
Mais sans nécessité de l'arrêter sur vous.
J'aime à savoir par-là qu'on vous préfere à tous;
Vous m'en êtes plus chers, et plus considérables;
J'y vois de vos vertus les preuves honorables;
J'y vois la haute estime où sont vos grands exploits:
Mais, quoique mon dessein soit d'y borner mon choix,
Le ciel en un moment quelquefois nous éclaire.
Je veux, en le faisant, pouvoir ne le pas faire,
Et que vous avouiez que, pour devenir roi,
Quiconque me plaira n'a besoin que de moi.

D. LOPE.

C'est une autorité qui vous demeure entiere;
Votre état avec vous n'agit que par priere,
Et ne vous a pour nous fait voir ses sentiments

Que par obéissance à vos commandements.
Ce n'est point ni son choix ni l'éclat de ma race
Qui me font, grande reine, espérer cette grace:
Je l'attends de vous seule et de votre bonté,
Comme on attend un bien qu'on n'a pas mérité,
Et dont, sans regarder service ni famille,
Vous pouvez faire part au moindre de Castille.
C'est à nous d'obéir, et non d'en murmurer:
Mais vous nous permettrez toutefois d'espérer
Que vous ne ferez choir cette faveur insigne,
Ce bonheur d'être à vous, que sur le moins indigne;
Et que votre vertu vous fera trop savoir
Qu'il n'est pas bon d'user de tout votre pouvoir.
Voilà mon sentiment.

D. ISABELLE.

Parlez, vous, don Manrique.

D. MANRIQUE.

Madame, puisqu'il faut qu'à vos yeux je m'explique,
Quoique votre discours nous ait fait des leçons
Capables d'ouvrir l'ame à de justes soupçons,
Je vous dirai pourtant, comme à ma souveraine,
Que pour faire un vrai roi vous le fassiez en reine;
Que vous laisser borner, c'est vous-même affoiblir
La dignité du rang qui le doit ennoblir;
Et qu'à prendre pour loi le choix qu'on vous propose,
Le roi que vous feriez vous devroit peu de chose,
Puisqu'il tiendroit les noms de monarque et d'époux
Du choix de vos états aussi-bien que de vous.

Pour moi, qui vous aimai sans sceptre et sans couronne,
Qui n'ai jamais eu d'yeux que pour votre personne,
Que même le feu roi daigna considérer
Jusqu'à souffrir ma flamme et me faire espérer,
J'oserai me promettre un sort assez propice
De cet aveu d'un frere et quatre ans de service;
Et sur ce doux espoir dussé-je me trahir,
Puisque vous le voulez, je jure d'obéir.

D. ISABELLE.

C'est comme il faut m'aimer. Et don Alvar de Lune?

D. ALVAR.

Je ne vous ferai point de harangue importune.
Choisissez hors des trois, tranchez absolument;
Je jure d'obéir, madame, aveuglément.

D. ISABELLE.

Sous les profonds respects de cette déférence
Vous nous cachez peut-être un peu d'indifférence;
Et, comme votre cœur n'est pas sans autre amour,
Vous savez des deux parts faire bien votre cour.

D. ALVAR.

Madame...

D. ISABELLE.

C'est assez; que chacun prenne place.

Ici les trois reines prennent chacune un fauteuil, et après que les trois comtes et le reste des grands qui sont présents se sont assis sur des bancs préparés exprès, Carlos, y voyant une place vuide, s'y veut seoir, et don Manrique l'en empêche.

D. MANRIQUE.

Tout beau, tout beau, Carlos! d'où vous vient cette audace?
Et quel titre en ce rang a pu vous établir?

CARLOS.

J'ai vu la place vuide, et cru la bien remplir.

D. MANRIQUE.

Un soldat bien remplir une place de comte!

CARLOS.

Seigneur, ce que je suis ne me fait point de honte.
Depuis plus de six ans il ne s'est fait combat
Qui ne m'ait bien acquis ce grand nom de soldat:
J'en avois pour témoin le feu roi votre frere,
Madame; et par trois fois...

D. MANRIQUE.

Nous vous avons vu faire,
Et savons mieux que vous ce que peut votre bras.

D. ISABELLE.

Vous en êtes instruits, et je ne le suis pas;
Laissez-le me l'apprendre. Il importe aux monarques
Qui veulent aux vertus rendre de dignes marques
De les savoir connoître, et ne pas ignorer
Ceux d'entre leurs sujets qu'ils doivent honorer.

D. MANRIQUE.

Je ne me croyois pas être ici pour l'entendre.

D. ISABELLE.

Comte, encore une fois laissez-le me l'apprendre:
Nous aurons temps pour tout. Et vous, parlez, Carlos.

CARLOS.

Je dirai qui je suis, madame, en peu de mots.

On m'appelle soldat: je fais gloire de l'être; *
Au feu roi par trois fois je le fis bien paroître.
L'étendard de Castille à ses yeux enlevé,
Des mains des ennemis par moi seul fut sauvé:
Cette seule action rétablit la bataille,
Fit rechasser le Maure au pied de sa muraille;
Et, rendant le courage aux plus timides cœurs,
Rappela les vaincus, et défit les vainqueurs.
Ce même roi me vit dedans l'Andalousie
Dégager sa personne en prodiguant ma vie,
Quand, tout percé de coups sur un monceau de morts,
Je lui fis si long-temps bouclier de mon corps,
Qu'enfin autour de lui ses troupes ralliées,
Celles qui l'enfermoient furent sacrifiées;
Et le même escadron qui vint le secourir
Le ramena vainqueur, et moi prêt à mourir.
Je montai le premier sur les murs de Séville,
Et tins la breche ouverte aux troupes de Castille.
Je ne vous parle point d'assez d'autres exploits,
Qui n'ont pas pour témoins eu les yeux de mes rois.
Tel me voit, et m'entend, et me méprise encore,
Qui gémiroit sans moi dans les prisons du Maure.

D. MANRIQUE.

Nous parlez-vous, Carlos, pour don Lope et pour moi?

CARLOS.

Je parle seulement de ce qu'a vu le roi,
Seigneur; et qui voudra parle à sa conscience.

* Voltaire a imité ce vers dans D. Pedre, roi de Castille:
Vous m'appelez soldat, et je le suis, sans doute.

Voilà dont le feu roi me promit récompense;
Mais la mort le surprit comme il la résolvoit.

D. ISABELLE.

Il se fût acquitté de ce qu'il vous devoit;
Et moi, comme héritant son sceptre et sa couronne,
Je prends sur moi sa dette, et je vous la fais bonne.
Seyez-vous, et quittons ces petits différents.

D. LOPE.

Souffrez qu'auparavant il nomme ses parents.
Nous ne contestons point l'honneur de sa vaillance,
Madame; et, s'il en faut notre reconnoissance,
Nous avoûrons tous deux qu'en ces combats derniers
L'un et l'autre, sans lui, nous étions prisonniers;
Mais enfin la valeur, sans l'éclat de la race,
N'eut jamais aucun droit d'occuper cette place.

CARLOS.

Se pare qui voudra des noms de ses aïeux:
Moi, je ne veux porter que moi-même en tous lieux;
Je ne veux rien devoir à ceux qui m'ont fait naître,
Et suis assez connu sans les faire connoître.
Mais, pour en quelque sorte, obéir à vos lois,
Seigneur, pour mes parents je nomme mes exploits;
Ma valeur est ma race, et mon bras est mon pere.

D. LOPE.

Vous le voyez, madame, et la preuve en est claire,
Sans doute il n'est pas noble.

D. ISABELLE.

Eh bien! je l'ennoblis,
Quelle que soit sa race et de qui qu'il soit fils.

Qu'on ne conteste plus.

D. MANRIQUE.

Encore un mot, de grace.

D. ISABELLE.

Don Manrique, à la fin c'est prendre trop d'audace.
Ne puis-je l'ennoblir si vous n'y consentez?

D. MANRIQUE.

Oui, mais ce rang n'est dû qu'aux hautes dignités;
Tout autre qu'un marquis ou comte le profane.

D. ISABELLE, *à Carlos.*

Eh bien! seyez-vous donc, marquis de Santillane,
Comte de Peñafiel, gouverneur de Burgos.
Don Manrique, est-ce assez pour faire seoir Carlos?
Vous reste-t-il encor quelque scrupule en l'ame?
(*D. Manrique et D. Lope se levent, et Carlos se sied.*)

D. MANRIQUE.

Achevez, achevez; faites-le roi, madame:
Par ces marques d'honneur l'élever jusqu'à nous,
C'est moins nous l'égaler, que l'approcher de vous.
Ce préambule adroit n'étoit pas sans mystere;
Et ces nouveaux serments qu'il nous a fallu faire
Montroient bien dans votre ame un tel choix préparé.
Enfin vous le pouvez, et nous l'avons juré.
Je suis prêt d'obéir; et, loin d'y contredire,
Je laisse entre ses mains et vous et votre empire.
Je sors avant ce choix; non que j'en sois jaloux,
Mais de peur que mon front n'en rougisse pour vous.

D. ISABELLE.

Arrêtez, insolent: votre reine pardonne

Ce qu'une indigne crainte insolemment soupçonne;
Et, pour la démentir, veut bien vous assurer
Qu'au choix de ses états elle veut demeurer;
Que vous tenez encor même rang dans son ame;
Qu'elle prend vos transports pour un excès de flamme;
Et qu'au lieu d'en punir le zele injurieux,
Sur un crime d'amour elle ferme les yeux.

D. MANRIQUE.

Madame, excusez donc si quelque antipathie...

D. ISABELLE.

Ne faites point ici de fausse modestie;
J'ai trop vu vôtre orgueil pour le justifier,
Et sais bien les moyens de vous humilier.
Soit que j'aime Carlos, soit que par simple estime
Je rende à ses vertus un honneur légitime,
Vous devez respecter, quels que soient mes desseins,
Ou le choix de mon cœur, ou l'œuvre de mes mains.
Je l'ai fait votre égal; et, quoiqu'on s'en mutine,
Sachez qu'à plus encor ma faveur le destine.
Je veux qu'aujourd'hui même il puisse plus que moi:
J'en ai fait un marquis; je veux qu'il fasse un roi.
S'il a tant de valeur que vous-mêmes le dites,
Il sait quelle est la vôtre, et connoît vos mérites;
Et jugera de vous avec plus de raison
Que moi, qui n'en connois que la race et le nom.
Marquis, prenez ma bague, et la donnez pour marque
Au plus digne des trois que j'en fasse un monarque.
Je vous laisse y penser tout le reste du jour.

Rivaux ambitieux, faites-lui votre cour:
Qui me rapportera l'anneau que je lui donne
Recevra sur-le-champ ma main et ma couronne.
Allons, reines, allons; et laissons-les juger
De quel côté l'amour avoit su m'engager.

SCENE IV.

D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR, CARLOS.

D. LOPE.

Eh bien! seigneur marquis, nous direz-vous, de grace,
Ce que pour vous gagner il est besoin qu'on fasse?
Vous êtes notre juge, il faut vous adoucir.

CARLOS.

Vous y pourriez peut-être assez mal réussir.
Quittez ces contre-temps de froide raillerie.

D. MANRIQUE.

Il n'en est pas saison, quand il faut qu'on vous prie.

CARLOS.

Ne raillons ni prions, et demeurons amis.
Je sais ce que la reine en mes mains a remis;
J'en userai fort bien: vous n'avez rien à craindre;
Et pas un de vous trois n'aura lieu de se plaindre.
Je n'entreprendrai point de juger entre vous
Qui mérite le mieux le nom de son époux;
Je serois téméraire, et m'en sens incapable;
Et peut-être quelqu'un m'en tiendroit récusable.

Je m'en récuse donc, afin de vous donner
Un juge que sans honte on ne peut soupçonner;
Ce sera votre épée, et votre bras lui-même.
Comtes, de cet anneau dépend le diadême:
Il vaut bien un combat; vous avez tous du cœur:
Et je le garde...

D. LOPE.

A qui, Carlos?

CARLOS.

A mon vainqueur.
Qui pourra me l'ôter l'ira rendre à la reine;
Ce sera du plus digne une preuve certaine.
Prenez entre vous l'ordre et du temps et du lieu;
Je m'y rendrai sur l'heure, et vais l'attendre. Adieu.

SCENE V.

D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR.

D. LOPE.

Vous voyez l'arrogance.

D. ALVAR.

Ainsi les grands courages
Savent en généreux repousser les outrages.

D. MANRIQUE.

Il se méprend pourtant s'il pense qu'aujourd'hui
Nous daignions mesurer notre épée avec lui.

D. ALVAR.

Refuser un combat!

D. LOPE.

Des généraux d'armée,
Jaloux de leur honneur et de leur renommée,
Ne se commettent point contre un aventurier.

D. ALVAR.

Ne mettez point si bas un si vaillant guerrier:
Qu'il soit ce qu'en voudra présumer votre haine,
Il doit être pour nous ce qu'a voulu la reine.

D. LOPE.

La reine, qui nous brave, et, sans égard au sang,
Ose souiller ainsi l'éclat de notre rang!

D. ALVAR.

Les rois de leurs faveurs ne sont jamais comptables;
Ils font, comme il leur plaît, et défont nos semblables.

D. MANRIQUE.

Envers les majestés vous êtes bien discret.
Voyez-vous cependant qu'elle l'aime en secret?

D. ALVAR.

Dites, si vous voulez, qu'ils sont d'intelligence,
Qu'elle a de sa valeur si haute confiance
Qu'elle espere par-là faire approuver son choix,
Et se rendre avec gloire au vainqueur de tous trois,
Qu'elle nous hait dans l'ame autant qu'elle l'adore;
C'est à nous d'honorer ce que la reine honore.

D. MANRIQUE.

Vous la respectez fort: mais y prétendez-vous?
On dit que l'Arragon a des charmes si doux...

D. ALVAR.

Qu'ils me soient doux ou non, je ne crois pas sans crime
Pouvoir de mon pays désavouer l'estime;
Et, puisqu'il m'a jugé digne d'être son roi,
Je soutiendrai par-tout l'état qu'il fait de moi.
Je vais donc disputer, sans que rien me retarde,
Au marquis don Carlos cet anneau qu'il nous garde;
Et, si sur sa valeur je le puis emporter,
J'attendrai de vous deux qui voudra me l'ôter:
Le champ vous sera libre.

D. LOPE.

A la bonne heure, comte;
Nous vous irons alors le disputer sans honte;
Nous ne dédaignons point un si digne rival:
Mais pour votre marquis, qu'il cherche son égal.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

D. ISABELLE, BLANCHE.

D. ISABELLE.

Blanche, as-tu rien connu d'égal à ma misere?
Tu vois tous mes desirs condamnés à se taire,
Mon cœur faire un beau choix sans l'oser accepter,
Et nourrir un beau feu sans l'oser écouter.
Vois par-là ce que c'est, Blanche, que d'être reine.
Comptable de moi-même au nom de souveraine,
Et sujette à jamais du trône où je me voi,
Je puis tout pour tout autre, et ne puis rien pour moi.
O sceptres! s'il est vrai que tout vous soit possible,
Pourquoi ne pouvez-vous rendre un cœur insensible?
Pourquoi permettez-vous qu'il soit d'autres appas,
Ou que l'on ait des yeux pour ne les croire pas?

BLANCHE.

Je présumois tantôt que vous les alliez croire;
J'en ai plus d'une fois tremblé pour votre gloire.
Ce qu'à vos trois amants vous avez fait jurer,

Au choix de don Carlos sembloit tout préparer:
Je le nommois pour vous. Mais enfin par l'issue
Ma crainte s'est trouvée heureusement déçue;
L'effort de votre amour a su se modérer;
Vous l'avez honoré sans vous déshonorer,
Et satisfait ensemble, en trompant mon attente,
La grandeur d'une reine et l'ardeur d'une amante.

D. ISABELLE.

Dis que pour honorer sa générosité
Mon amour s'est joué de mon autorité,
Et qu'il a fait servir, en trompant ton attente,
Le pouvoir de la reine au courroux de l'amante.
D'abord par ce discours, qui t'a semblé suspect,
Je voulois seulement essayer leur respect,
Soutenir jusqu'au bout la dignité de reine,
Et, comme enfin ce choix me donnoit de la peine,
Perdre quelques moments, choisir un peu plus tard;
J'allois nommer pourtant, et nommer au hasard:
Mais tu sais quel orgueil ont lors montré les comtes,
Combien d'affronts pour lui, combien pour moi de hontes.
Certes, il est bien dur à qui se voit régner
De montrer quelque estime, et la voir dédaigner.
Sous ombre de venger sa grandeur méprisée,
L'amour à la faveur trouve une pente aisée:
A l'intérêt du sceptre aussitôt attaché,
Il agit d'autant plus qu'il se croit bien caché,
Et s'ose imaginer qu'il ne fait rien paroître
Que ce change de nom ne fasse méconnoître.

J'ai fait Carlos marquis, et comte, et gouverneur;
Il doit à ses jaloux tous ces titres d'honneur:
M'en voulant faire avare, ils m'en faisoient prodigue;
Ce torrent grossissoit, rencontrant cette digue:
C'étoit plus les punir que le favoriser.
L'amour me parloit trop, j'ai voulu l'amuser;
Par ces profusions j'ai cru le satisfaire,
Et, l'ayant satisfait, l'obliger à se taire;
Mais, hélas! en mon cœur il avoit tant d'appui,
Que je n'ai pu jamais prononcer contre lui,
Et n'ai mis en ses mains ce don du diadême
Qu'afin de l'obliger à s'exclure lui-même.
Ainsi, pour appaiser les murmures du cœur,
Mon refus a porté les marques de faveur;
Et, revêtant de gloire un invisible outrage,
De peur d'en faire un roi je l'ai fait davantage:
Outre qu'indifférente aux vœux de tous les trois
J'espérois que l'amour pourroit suivre son choix,
Et que le moindre d'eux de soi-même estimable
Recevroit de sa main la qualité d'aimable.
Voilà, Blanche, où j'en suis; voilà ce que j'ai fait;
Voilà les vrais motifs dont tu voyois l'effet:
Car mon ame pour lui, quoiqu'ardemment pressée,
Ne sauroit se permettre une indigne pensée;
Et je mourrois encore avant que m'accorder
Ce qu'en secret mon cœur ose me demander.
Mais enfin je vois bien que je me suis trompée
De m'en être remise à qui porte une épée,

Et trouve occasion, dessous cette couleur,
De venger le mépris qu'on fait de sa valeur.
Je devois par mon choix étouffer cent querelles;
Et l'ordre que j'y tiens en forme de nouvelles,
Et jette entre les grands, amoureux de mon rang,
Une nécessité de répandre du sang.
Mais j'y saurai pourvoir.

BLANCHE.

C'est un pénible ouvrage
D'arrêter un combat qu'autorise l'usage,
Que les lois ont réglé, que les rois vos aïeux
Daignoient assez souvent honorer de leurs yeux :
On ne s'en dédit point sans quelque ignominie;
Et l'honneur aux grands cœurs est plus cher que la vie.

D. ISABELLE.

Je sais ce que tu dis, et n'irai pas de front
Faire un commandement qu'ils prendroient pour affront.
Lorsque le déshonneur souille l'obéissance, *
Les rois peuvent douter de leur toute-puissance:

* Des vers tels que ceux-ci méritoient bien d'être remarqués. A une représentation de la piece, dont nous fûmes témoins, et qui eut lieu à l'époque où les parlements refusoient d'enregistrer quelques édits de Louis XV, ils furent applaudis de maniere à donner de l'inquiétude au gouvernement, qui les fit supprimer à la représentation suivante. On voit combien le despotisme est sujet à s'alarmer. Cette crainte et les moyens violents qu'il emploie pour se rassurer sont une preuve de sa foiblesse.

Qui la hasarde alors n'en sait pas bien user;
Et qui veut pouvoir tout, ne doit pas tout oser.
Je romprai ce combat feignant de le permettre,
Et je le tiens rompu si je puis le remettre.
Les reines d'Arragon pourront même m'aider.
Voici déja Carlos que je viens de mander.
Demeure, et tu verras avec combien d'adresse
Ma gloire de mon ame est toujours la maîtresse.

SCENE II.

D. ISABELLE, CARLOS, BLANCHE.

D. ISABELLE.

Vous avez bien servi, marquis, et jusqu'ici
Vos armes ont pour nous dignement réussi:
Je pense avoir aussi bien payé vos services.
Malgré vos envieux et leurs mauvais offices,
J'ai fait beaucoup pour vous, et tout ce que j'ai fait
Ne vous a pas coûté seulement un souhait.
Si cette récompense est pourtant si petite
Qu'elle ne puisse aller jusqu'à votre mérite,
S'il vous en reste encor quelque autre à souhaiter,
Parlez, et donnez-moi moyen de m'acquitter.

CARLOS.

Après tant de faveurs à pleines mains versées,
Dont mon cœur n'eût osé concevoir les pensées,
Surpris, troublé, confus, accablé de bienfaits,

Que j'osasse former encor quelques souhaits !

D. ISABELLE.

Vous êtes donc content; et j'ai lieu de me plaindre.

CARLOS.

De moi?

D. ISABELLE.

De vous, marquis. Je vous parle sans feindre :
Écoutez. Votre bras a bien servi l'état,
Tant que vous n'avez eu que le nom de soldat;
Dès que je vous fais grand, sitôt que je vous donne
Le droit de disposer de ma propre personne,
Ce même bras s'apprête à troubler son repos,
Comme si le marquis cessoit d'être Carlos,
Ou que cette grandeur ne fût qu'un avantage
Qui dût à sa ruine armer votre courage.
Les trois comtes en sont les plus fermes soutiens :
Vous attaquez en eux ses appuis, et les miens;
C'est son sang le plus pur que vous voulez répandre:
Et vous pouvez juger l'honneur qu'on leur doit rendre,
Puisque ce même état, me demandant un roi,
Les a jugés eux trois les plus dignes de moi.
Peut-être un peu d'orgueil vous a mis dans la tête
Qu'à venger leur mépris ce prétexte est honnête;
Vous en avez suivi la premiere chaleur:
Mais leur mépris va-t-il jusqu'à votre valeur?
N'en ont-ils pas rendu témoignage à ma vue?
Ils ont fait peu d'état d'une race inconnue,
Ils ont douté d'un sort que vous voulez cacher:

Quand un doute si juste auroit dû vous toucher,
J'avois pris quelque soin de vous venger moi-même.
Remettre entre vos mains le don du diadême,
Ce n'étoit pas, marquis, vous venger à demi.
Je vous ai fait leur juge, et non leur ennemi;
Et si sous votre choix j'ai voulu les réduire,
C'est pour vous faire honneur, et non pour les détruire:
C'est votre seul avis, non leur sang que je veux;
Et c'est m'entendre mal que vous armer contre eux.
N'auriez-vous point pensé que, si ce grand courage
Vous pouvoit sur tous trois donner quelque avantage,
On diroit que l'état, me cherchant un époux,
N'en auroit pu trouver de comparable à vous?
Ah! si je vous croyois si vain, si téméraire...

CARLOS.

Madame, arrêtez là votre juste colere;
Je suis assez coupable, et n'ai que trop osé,
Sans choisir pour me perdre un crime supposé.
Je ne me défends point des sentiments d'estime
Que vos moindres sujets auroient pour vous sans crime.
Lorsque je vois en vous les célestes accords
Des graces de l'esprit et des beautés du corps,
Je puis, de tant d'attraits l'ame toute ravie,
Sur l'heur de votre époux jeter un œil d'envie;
Je puis contre le ciel en secret murmurer
De n'être pas né roi, pour pouvoir espérer;
Et, les yeux éblouis de cet éclat suprême,
Baisser soudain la vue, et rentrer en moi-même:

Mais que je laisse aller d'ambitieux soupirs,
Un ridicule espoir, de criminels desirs!...
Je vous aime, madame, et vous estime en reine;
Et quand j'aurois des feux dignes de votre haine,
Si votre ame, sensible à ces indignes feux,
Se pouvoit oublier jusqu'à souffrir mes vœux;
Si par quelque malheur, que je ne puis comprendre,
Du trône jusqu'à moi je la voyois descendre;
Commençant aussitôt à vous moins estimer,
Je cesserois sans doute aussi de vous aimer.
L'amour que j'ai pour vous est tout à votre gloire:
Je ne vous prétends point pour fruit de ma victoire;
Je combats vos amants, sans dessein d'acquérir
Que l'heur d'en faire voir le plus digne, et mourir;
Et tiendrois mon destin assez digne d'envie,
S'il le faisoit connoître aux dépens de ma vie.
Seroit-ce à vos faveurs répondre pleinement
Que hasarder ce choix à mon seul jugement?
Il vous doit un époux, à la Castille un maître:
Je puis en mal juger, je puis les mal connoître.
Je sais qu'ainsi que moi le démon des combats
Peut donner au moins digne et vous et vos états;
Mais du moins si le sort des armes journalieres
En laisse par ma mort de mauvaises lumieres,
Elle m'en ôtera la honte et le regret;
Et même, si votre ame en aime un en secret,
Et que ce triste choix rencontre mal le vôtre,
Je ne vous verrai point, entre les bras d'un autre,

Reprocher à Carlos par de muets soupirs
Qu'il est l'unique auteur de tous vos déplaisirs.

D. ISABELLE.

Ne cherchez point d'excuse à douter de ma flamme,
Marquis; je puis aimer, puisqu'enfin je suis femme:
Mais, si j'aime, c'est mal me faire votre cour
Qu'exposer au trépas l'objet de mon amour;
Et toute votre ardeur se seroit modérée
A m'avoir dans ce doute assez considérée:
Je le veux éclaircir, et vous mieux éclairer,
Afin de vous apprendre à me considérer.
Je ne le cele point, j'aime, Carlos, oui, j'aime;
Mais l'amour de l'état, plus fort que de moi-même,
Cherche, au lieu de l'objet le plus doux à mes yeux,
Le plus digne héros de régner en ces lieux;
Et, craignant que mes feux osassent me séduire,
J'ai voulu m'en remettre à vous pour m'en instruire.
Mais je crois qu'il suffit que cet objet d'amour
Perde le trône et moi, sans perdre encor le jour;
Et mon cœur qu'on lui vole en souffre assez d'alarmes,
Sans que sa mort pour moi me demande des larmes.

CARLOS.

Ah! si le ciel tantôt me daignoit inspirer
En quel heureux amant je vous dois révérer,
Que par une facile et soudaine victoire...

D. ISABELLE.

Ne pensez qu'à défendre et vous et votre gloire:
Quel qu'il soit, les respects qui l'auroient épargné

Lui donneroient un prix qu'il auroit mal gagné;
Et céder à mes feux plutôt qu'à son mérite
Ne seroit que me rendre au juge que j'évite.
Je n'abuserai point du pouvoir absolu
Pour défendre un combat entre vous résolu;
Je blesserois par-là l'honneur de tous les quatre:
Les lois vous l'ont permis, je vous verrai combattre;
C'est à moi, comme reine, à nommer le vainqueur.
Dites-moi cependant, qui montre plus de cœur?
Qui des trois le premier éprouve la fortune?

CARLOS.

Don Alvar.

D. ISABELLE.

Don Alvar!

CARLOS.

Oui, don Alvar de Lune.

D. ISABELLE.

On dit qu'il aime ailleurs.

CARLOS.

On le dit; mais enfin
Lui seul jusqu'ici tente un si noble destin.

D. ISABELLE.

Je devine à-peu-près quel intérêt l'engage;
Et nous verrons demain quel sera son courage.

CARLOS.

Vous ne m'avez donné que ce jour pour ce choix.

D. ISABELLE.

J'aime mieux au lieu d'un vous en accorder trois.

CARLOS.

Madame, son cartel marque cette journée.

D. ISABELLE.

C'est peu que son cartel, si je ne l'ai donnée:
Qu'on le fasse venir pour la voir différer.
Je vais pour vos combats faire tout préparer.
Adieu. Souvenez-vous sur-tout de ma défense;
Et vous aurez demain l'honneur de ma présence.

SCENE III.

CARLOS.

Consens-tu qu'on differe, honneur? le consens-tu?
Cet ordre n'a-t-il rien qui souille ma vertu?
N'ai-je point à rougir de cette déférence,
Que d'un combat illustre achete la licence?
Tu murmures, ce semble? Acheve; explique-toi:
La reine a-t-elle droit de te faire la loi?
Tu n'es point son sujet, l'Arragon m'a vu naître.
O ciel, je m'en souviens, et j'ose encor paroître!
Et je puis, sous les noms de comte et de marquis,
D'un malheureux pêcheur reconnoître le fils!
Honteuse obscurité, qui seule me fais craindre!
Injurieux destin, qui seul me rends à plaindre!
Plus on m'en fait sortir, plus je crains d'y rentrer:
Et crois ne t'avoir fui que pour te rencontrer.
Ton cruel souvenir sans fin me persécute;
Du rang où l'on m'éleve il me montre la chûte:

Lasse-toi désormais de me faire trembler;
Je parle à mon honneur, ne viens point le troubler.
Laisse-le sans remords m'approcher des couronnes,
Et ne viens point m'ôter plus que tu ne me donnes.
Je n'ai plus rien à toi: la guerre a consumé
Tout cet indigne sang dont tu m'avois formé;
J'ai quitté jusqu'au nom que je tiens de ta haine,
Et ne puis... Mais voici ma véritable reine.

SCENE IV.

D. ELVIRE, CARLOS.

D. ELVIRE.

Ah, Carlos! car j'ai peine à vous nommer marquis,
Non qu'un titre si beau ne vous soit bien acquis,
Non qu'avecque justice il ne vous appartienne,
Mais parcequ'il vous vient d'autre main que la mienne,
Et que je présumois n'appartenir qu'à moi
D'élever votre gloire au rang où je la voi.
Je me consolerois toutefois avec joie
Des faveurs que sans moi le ciel sur vous déploie,
Et verrois sans envie agrandir un héros,
Si le marquis tenoit ce qu'a promis Carlos,
S'il avoit comme lui son bras à mon service.
Je venois à la reine en demander justice;
Mais, puisque je vous vois, vous m'en ferez raison.
Je vous accuse donc, non pas de trahison,
Pour un cœur généreux cette tache est trop noire,

Mais d'un peu seulement de manque de mémoire.

CARLOS.

Moi, madame?

D. ELVIRE.

Ecoutez mes plaintes en repos.
Je me plains du marquis, et non pas de Carlos.
Carlos de tout son cœur me tiendroit sa parole:
Mais ce qu'il m'a donné, le marquis me le vole;
C'est lui seul qui dispose ainsi du bien d'autrui,
Et prodigue son bras quand il n'est plus à lui.
Carlos se souviendroit que sa haute vaillance
Doit ranger don Garcie à mon obéissance;
Qu'elle doit affermir mon sceptre dans ma main;
Qu'il doit m'accompagner peut-être dès demain:
Mais ce Carlos n'est plus, le marquis lui succede,
Qu'une autre soif de gloire, un autre objet possede,
Et qui, du même bras que m'engageoit sa foi,
Entreprend trois combats pour une autre que moi.
Hélas! si ces honneurs dont vous comble la reine
Réduisent mon espoir en une attente vaine;
Si les nouveaux desseins que vous en concevez
Vous ont fait oublier ce que vous me devez,
Rendez-lui ces honneurs qu'un tel oubli profane;
Rendez-lui Peñafiel, Burgos, et Santillane;
L'Arragon a de quoi vous payer ces refus,
Et vous donner encor quelque chose de plus.

CARLOS.

Et Carlos, et marquis, je suis à vous, madame;

Le changement de rang ne change point mon ame:
Mais vous trouverez bon que, par ces trois défis,
Carlos tâche à payer ce que doit le marquis.
Vous réserver mon bras noirci d'une infamie
Attireroit sur vous la fortune ennemie,
Et vous hasarderoit, par cette lâcheté,
Au juste châtiment qu'il auroit mérité.
Quand deux occasions pressent un grand courage,
L'honneur à la plus proche avidement l'engage,
Et lui fait préférer, sans le rendre inconstant,
Celle qui se présente, à celle qui l'attend.
Ce n'est pas toutefois, madame, qu'il l'oublie:
Mais bien que je vous doive immoler don Garcie,
J'ai vu que vers la reine on perdoit le respect,
Que d'un indigne amour son cœur étoit suspect;
Pour m'avoir honoré je l'ai vue outragée,
Et ne puis m'acquitter qu'après l'avoir vengée.

D. ELVIRE.

C'est me faire une excuse où je ne comprends rien,
Sinon que son service est préférable au mien,
Qu'avant que de me suivre on doit mourir pour elle,
Et qu'étant son sujet il faut m'être infidele.

CARLOS.

Ce n'est point en sujet que je cours au combat;
Peut-être suis-je né dedans quelqu'autre état:
Mais, par un zele entier et pour l'une et pour l'autre,
J'embrasse également son service et le vôtre;
Et les plus grands périls n'ont rien de hasardeux.

Que j'ose refuser pour aucune des deux.
Quoiqu'engagé demain à combattre pour elle,
S'il falloit aujourd'hui venger votre querelle,
Tout ce que je lui dois ne m'empêcheroit pas
De m'exposer pour vous à plus de trois combats.
Je voudrois toutes deux pouvoir vous satisfaire,
Vous, sans manquer vers elle, elle, sans vous déplaire:
Cependant je ne puis servir elle ni vous
Sans de l'une ou de l'autre allumer le courroux.
Je plaindrois un amant qui souffriroit mes peines,
Et, tel pour deux beautés que je suis pour deux reines,
Se verroit déchiré par un égal amour,
Tel que sont mes respects dans l'une et l'autre cour:
L'ame d'un tel amant, tristement balancée,
Sur d'éternels soucis voit flotter sa pensée;
Et, ne pouvant résoudre à quels vœux se borner,
N'ose rien acquérir, ni rien abandonner:
Il n'aime qu'avec trouble; il ne voit qu'avec crainte;
Tout ce qu'il entreprend donne sujet de plainte;
Ses hommages par-tout ont de fausses couleurs,
Et son plus grand service est un grand crime ailleurs.

D. ELVIRE.

Aussi sont-ce d'amour les premieres maximes,
Que partager son ame est le plus grand des crimes.
Un cœur n'est à personne alors qu'il est à deux;
Aussitôt qu'il les offre il dérobe ses vœux;
Ce qu'il a de constance, à choisir trop timide,
Le rend vers l'une ou l'autre incessamment perfide;

Et comme il n'est enfin ni rigueurs ni mépris
Qui d'un pareil amour ne soient un digne prix,
Il ne peut mériter d'aucun œil qui le charme,
En servant, un regard; en mourant, une larme.

CARLOS.

Vous seriez bien sévere envers un tel amant.

D. ELVIRE.

Allons voir si la reine agiroit autrement,
S'il en devroit attendre un plus léger supplice.
Cependant don Alvar le premier entre en lice;
Et vous savez l'amour qu'il m'a toujours fait voir.

CARLOS.

Je sais combien sur lui vous avez de pouvoir.

D. ELVIRE.

Quand vous le combattrez, pensez à ce que j'aime,
Et ménagez son sang comme le vôtre même.

CARLOS.

Quoi! m'ordonneriez-vous qu'ici j'en fisse un roi?

D. ELVIRE.

Je vous dis seulement que vous pensiez à moi.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

D. ELVIRE, D. ALVAR.

D. ELVIRE.

Vous pouvez donc m'aimer, et d'une ame bien saine
Entreprendre un combat pour acquérir la reine!
Quel astre agit sur vous avec tant de rigueur
Qu'il force votre bras à trahir votre cœur?
L'honneur, me dites-vous, vers l'amour vous excuse:
Ou cet honneur se trompe, ou cet amour s'abuse;
Et je ne comprends point, dans un si mauvais tour,
Ni quel est cet honneur, ni quel est cet amour.
Tout l'honneur d'un amant, c'est d'être amant fidele;
Si vous m'aimez encor, que prétendez vous d'elle?
Et, si vous l'acquérez, que voulez-vous de moi?
Aurez-vous droit alors de lui manquer de foi?
La mépriserez-vous, quand vous l'aurez acquise?

D. ALVAR.

Qu'étant né son sujet jamais je la méprise!

D. ELVIRE.

Que me voulez-vous donc? Vaincu par don Carlos,
Aurez-vous quelque grace à troubler mon repos?
En serez-vous plus digne? et, par cette victoire,
Répandra-t-il sur vous un rayon de sa gloire?

D. ALVAR.

Que j'ose présenter ma défaite à vos yeux!

D. ELVIRE.

Que me veut donc enfin ce cœur ambitieux?

D. ALVAR.

Que vous preniez pitié de l'état déplorable
Où votre long refus réduit un misérable.
Mes vœux mieux écoutés, par un heureux effet,
M'auroient su garantir de l'honneur qu'on m'a fait;
Et l'état par son choix ne m'eût pas mis en peine
De manquer à ma gloire, ou d'acquérir ma reine.
Votre refus m'expose à cette dure loi
D'entreprendre un combat qui n'est que contre moi;
J'en crains également l'une et l'autre fortune.
Et le moyen aussi que j'en souhaite aucune?
Ni vaincu, ni vainqueur, je ne puis être à vous:
Vaincu, j'en suis indigne, et vainqueur, son époux;
Et le destin m'y traite avec tant d'injustice,
Que son plus beau succès me tient lieu de supplice.
Aussi, quand mon devoir ose la disputer,
Je ne veux l'acquérir que pour vous mériter,
Que pour montrer qu'en vous j'adorois la personne,
Et me pouvois ailleurs promettre une couronne.

Fasse le juste ciel que j'y puisse, ou mourir,
Ou ne la mériter que pour vous acquérir!

D. ELVIRE.

Ce sont vœux superflus de vouloir un miracle
Où votre gloire oppose un invincible obstacle;
Et la reine pour moi vous saura bien payer
Du temps qu'un peu d'amour vous fit mal employer.
Ma couronne est douteuse, et la sienne affermie;
L'avantage du change en ôte l'infamie.
Allez; n'en perdez pas la digne occasion,
Poursuivez-la sans honte et sans confusion.
La légèreté même où tant d'honneur engage
Est moins légèreté que grandeur de courage:
Mais gardez que Carlos ne me venge de vous.

D. ALVAR.

Ah! laissez-moi, madame, adorer ce courroux.
J'avois cru jusqu'ici mon combat magnanime;
Mais je suis trop heureux s'il passe pour un crime,
Et si, quand de vos lois l'honneur me fait sortir,
Vous m'estimez assez pour vous en ressentir.
De ce crime vers vous quels que soient les supplices,
Du moins il m'a valu plus que tous mes services,
Puisqu'il me fait connoître, alors qu'il vous déplaît,
Que vous daignez en moi prendre quelque intérêt.

D. ELVIRE.

Le crime, mon Alvar, dont je semble irritée,
C'est qu'on me persécute après m'avoir quittée;
Et, pour vous dire encor quelque chose de plus,

Je me fâche d'entendre accuser mes refus.
Je suis reine sans sceptre, et n'en ai que le titre;
Le pouvoir m'en est dû, le temps en est l'arbitre.
Si vous m'avez servie en généreux amant
Quand j'ai reçu du ciel le plus dur traitement,
J'ai tâché d'y répondre avec toute l'estime
Que pouvoit en attendre un cœur si magnanime.
Pouvois-je en cet exil davantage sur moi?
Je ne veux point d'époux que je n'en fasse un roi;
Et je n'ai pas une ame assez basse et commune
Pour en faire un appui de ma triste fortune.
C'est chez moi, don Alvar, dans la pompe et l'éclat,
Que me le doit choisir le bien de mon état.
Il falloit arracher mon sceptre à mon rebelle,
Le remettre en ma main pour le recevoir d'elle;
Je vous aurois peut-être alors considéré
Plus que ne m'a permis un sort si déploré:
Mais une occasion plus prompte et plus brillante
A surpris cependant votre amour chancelante;
Et, soit que votre cœur s'y trouvât disposé,
Soit qu'un si long refus l'y laissât exposé,
Je ne vous blâme point de l'avoir acceptée:
De plus constants que vous l'auroient bien écoutée.
Quelle qu'en soit pourtant la cause ou la couleur,
Vous pouviez l'embrasser avec moins de chaleur,
Combattre le dernier, et, par quelque apparence,
Témoigner que l'honneur vous faisoit violence;
De cette illusion l'artifice secret

M'eût forcée à vous plaindre, et vous perdre à regret:
Mais courir au-devant, et vouloir bien qu'on voie
Que vos vœux mal reçus m'échappent avec joie!

D. ALVAR.

Vous auriez donc voulu que l'honneur d'un tel choix
Eût montré votre amant le plus lâche des trois?
Que pour lui cette gloire eût eu trop peu d'amorces,
Jusqu'à ce qu'un rival eût épuisé ses forces?
Que...

D. ELVIRE.

Vous acheverez au sortir du combat,
Si toutefois Carlos vous en laisse en état.
Voilà vos deux rivaux avec qui je vous laisse;
Et vous dirai demain pour qui je m'intéresse.

D. ALVAR.

Hélas! pour le bien voir je n'ai que trop de jour.

SCENE II.

D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR.

D. MANRIQUE.

Qui vous traite le mieux, la fortune, ou l'amour?
La reine charme-t-elle auprès de done Elvire?

D. ALVAR.

Si j'emporte la bague, il faudra vous le dire.

D. LOPE.

Carlos vous nuit par-tout, du moins à ce qu'on croit.

D. ALVAR.

Il fait plus d'un jaloux, du moins à ce qu'on voit.

D. LOPE.

Il devroit par pitié vous céder l'une ou l'autre.

D. ALVAR.

Plaignant mon intérêt, n'oubliez pas le vôtre.

D. MANRIQUE.

De vrai, la presse est grande à qui le fera roi.

D. ALVAR.

Je vous plains fort tous deux, s'il vient à bout de moi.

D. MANRIQUE.

Mais si vous le vainquez, serons-nous fort à plaindre?

D. ALVAR.

Quand je l'aurai vaincu, vous aurez fort à craindre.

D. LOPE.

Oui, de vous voir long-temps hors de combat pour nous.

D. ALVAR.

Nous aurons essuyé les plus dangereux coups.

D. MANRIQUE.

L'heure nous tardera d'en voir l'expérience.

D. ALVAR.

On pourra vous guérir de cette impatience.

D. LOPE.

De grace, faites donc que ce soit promptement.

SCENE III.

D. ISABELLE, D. MANRIQUE, D. ALVAR, D. LOPE.

D. ISABELLE.

Laissez-moi, don Alvar, leur parler un moment:
Je n'entreprendrai rien à votre préjudice;
Et mon dessein ne va qu'à vous faire justice,
Qu'à vous favoriser plus que vous ne voulez.

D. ALVAR.

Je ne sais qu'obéir alors que vous parlez.

SCENE IV.

D. ISABELLE, D. MANRIQUE, D. LOPE.

D. ISABELLE.

Comtes, je ne veux plus donner lieu qu'on murmure
Que choisir par autrui c'est me faire une injure;
Et, puisque de ma main le choix sera plus beau,
Je veux choisir moi-même, et reprendre l'anneau.
Je ferai plus pour vous: des trois qu'on me propose,
J'en exclus don Alvar; vous en savez la cause:
Je ne veux point gêner un cœur plein d'autres feux,
Et vous ôte un rival pour le rendre à ses vœux.
Qui n'aime que par force aime qu'on le néglige;
Et mon refus du moins autant que vous l'oblige.
Vous êtes donc les seuls que je veux regarder;

Mais, avant qu'à choisir j'ose me hasarder,
Je voudrois voir en vous quelque preuve certaine
Qu'en moi c'est moi qu'on aime, et non l'éclat de reine.
L'amour n'est, ce dit-on, qu'une union d'esprits;
Et je tiendrois des deux celui-là mieux épris
Qui favoriseroit ce que je favorise,
Et ne mépriseroit que ce que je méprise,
Qui prendroit en m'aimant même cœur, mêmes yeux:
Si vous ne m'entendez, je vais m'expliquer mieux.
Aux vertus de Carlos j'ai paru libérale:
Je voudrois en tous deux voir une estime égale;
Qu'il trouvât même honneur, même justice en vous;
Car ne présumez pas que je prenne un époux
Pour m'exposer moi-même à ce honteux outrage
Qu'un roi fait de ma main détruise mon ouvrage;
N'y pensez l'un ni l'autre, à moins qu'un digne effet
Suive de votre part ce que pour lui j'ai fait;
Et que par cet aveu je demeure assurée
Que tout ce qui m'a plû doit être de durée.

D. MANRIQUE.

Toujours Carlos, madame! et toujours son bonheur
Fait dépendre de lui le nôtre, et votre cœur!
Mais puisque c'est par-là qu'il faut enfin vous plaire,
Vous-même apprenez-nous ce que nous pouvons faire.
Nous l'estimons tous deux un des braves guerriers
A qui jamais la guerre ait donné des lauriers:
Notre liberté même est due à sa vaillance;
Et, quoiqu'il ait tantôt montré quelque insolence,

Dont nous a dû piquer l'honneur de notre rang,
Vous avez suppléé l'obscurité du sang:
Ce qu'il vous plaît qu'il soit, il est digne de l'être.
Nous lui devons beaucoup, et l'allions reconnoître,
L'honorer en soldat, et lui faire du bien;
Mais après vos faveurs nous ne pouvons plus rien:
Qui pouvoit pour Carlos ne peut plus pour un comte;
Il n'est rien en nos mains qu'il en reçût sans honte;
Et vous avez pris soin de le payer pour nous.

D. ISABELLE.

Il en est en vos mains des présents assez doux,
Qui purgeroient vos noms de toute ingratitude,
Et mon ame pour lui de toute inquiétude;
Il en est dont sans honte il seroit possesseur:
En un mot, vous avez l'un et l'autre une sœur;
Et je veux que le roi qu'il me plaira de faire,
En recevant ma main, le fasse son beau-frere;
Et que par cet hymen son destin affermi
Ne puisse en mon époux trouver son ennemi.
Ce n'est pas, après tout, que j'en craigne la haine;
Je sais qu'en cet état je serai toujours reine,
Et qu'un tel roi jamais, quel que soit son projet,
Ne sera sous ce nom que mon premier sujet;
Mais je ne me plais pas à contraindre personne,
Et moins que tous, un cœur à qui le mien se donne.
Répondez donc tous deux: n'y consentez-vous pas?

D. MANRIQUE.

Oui, madame, aux plus longs et plus cruels trépas,

Plutôt qu'à voir jamais de pareils hyménées
Ternir en un moment l'éclat de mille années.
Ne cherchez point par-là cette union d'esprits:
Votre sceptre, madame, est trop cher à ce prix;
Et jamais...

D. ISABELLE.

Ainsi donc vous me faites connoître
Que ce que je l'ai fait il est digne de l'être,
Que je puis suppléer l'obscurité du sang?

D. MANRIQUE.

Oui bien pour l'élever jusques à notre rang.
Jamais un souverain ne doit compte à personne
Des dignités qu'il fait, et des grandeurs qu'il donne:
S'il est d'un sort indigne ou l'auteur ou l'appui,
Comme il le fait lui seul, la honte est toute à lui.
Mais disposer d'un sang que j'ai reçu sans tache!
Avant que le souiller il faut qu'on me l'arrache;
J'en dois compte aux aïeux dont il est hérité,
A toute leur famille, à la postérité.

D. ISABELLE.

Et moi, Manrique, et moi, qui n'en dois aucun compte,
J'en disposerai seule, et j'en aurai la honte.
Mais quelle extravagance a pu vous figurer
Que je me donne à vous pour vous déshonorer;
Que mon sceptre en vos mains porte quelque infamie?
Si je suis jusque-là de moi-même ennemie,
En quelle qualité, de sujet ou d'amant,
M'osez-vous expliquer ce noble sentiment?

Ah! si vous n'apprenez à parler d'autre sorte...

D. LOPE.

Madame, pardonnez à l'ardeur qui l'emporte;
Il devoit s'excuser avec plus de douceur.
Nous avons en effet l'un et l'autre une sœur;
Mais, si j'ose en parler avec quelque franchise,
A d'autres qu'au marquis l'une et l'autre est promise.

D. ISABELLE.

A qui, don Lope?

D. MANRIQUE.

A moi, madame.

D. ISABELLE.

Et l'autre?

D. LOPE.

A moi.

D. ISABELLE.

J'ai donc tort parmi vous de vouloir faire un roi.
Allez, heureux amants, allez voir vos maîtresses;
Et, parmi les douceurs de vos dignes caresses,
N'oubliez pas de dire à ces jeunes esprits
Que vous faites du trône un généreux mépris.
Je vous l'ai déja dit, je ne force personne,
Et rends grace à l'état des amants qu'il me donne.

D. LOPE.

Ecoutez-nous, de grace.

D. ISABELLE.

Et que me direz-vous?
Que la constance est belle au jugement de tous?

Qu'il n'est point de grandeurs qui la doivent séduire?
Quelques autres que vous m'en sauront mieux instruire;
Et, si cette vertu ne se doit point forcer,
Peut-être qu'à mon tour je saurai l'exercer.

D. LOPE.

Exercez-la, madame, et souffrez qu'on s'explique.
Vous connoîtrez du moins don Lope et don Manrique,
Qu'un vertueux amour qu'ils ont tous deux pour vous
Ne pouvant rendre heureux sans en faire un jaloux,
Porte à tarir ainsi la source des querelles
Qu'entre les grands rivaux on voit si naturelles.
Ils se sont l'un à l'autre attachés par ces nœuds
Qui n'auront leur effet que pour le malheureux :
Il me devra sa sœur, s'il faut qu'il vous obtienne;
Et si je suis à vous, je lui devrai la mienne.
Celui qui doit vous perdre, ainsi, malgré son sort,
A s'approcher de vous fait encor son effort;
Ainsi, pour consoler l'une ou l'autre infortune,
L'une et l'autre est promise, et nous n'en devons qu'une:
Nous ignorons laquelle; et vous la choisirez,
Puisqu'enfin c'est la sœur du roi que vous ferez.
Jugez donc si Carlos en peut être beau-frere,
Et si vous devez rompre un nœud si salutaire,
Hasarder un repos, à votre état si doux,
Qu'affermit sous vos lois la concorde entre nous.

D. ISABELLE.

Et ne savez-vous point qu'étant ce que vous êtes,
Vos sœurs par conséquent mes premieres sujettes,

Les donner sans mon ordre, et même malgré moi,
C'est dans mon propre état m'oser faire la loi?

D. MANRIQUE.

Agissez donc enfin, madame, en souveraine,
Et souffrez qu'on s'excuse, ou commandez en reine:
Nous vous obéirons, mais sans y consentir;
Et, pour vous dire tout avant que de sortir,
Carlos est généreux, il connoît sa naissance;
Qu'il se juge en secret sur cette connoissance;
Et, s'il trouve son sang digne d'un tel honneur,
Qu'il vienne, nous tiendrons l'alliance à bonheur;
Qu'il choisisse des deux, et l'épouse, s'il l'ose.
Nous n'avons plus, madame, à vous dire autre chose:
Mettre en un tel hasard le choix de leur époux,
C'est jusqu'où nous pouvons nous abaisser pour vous;
Mais, encore une fois, que Carlos y regarde,
Et pense à quels périls cet hymen le hasarde.

D. ISABELLE.

Vous-même gardez bien, pour le trop dédaigner,
Que je ne montre enfin comme je sais régner.

SCENE V.

D. ISABELLE.

Quel est ce mouvement qui tous deux les mutine,
Lorsque l'éloignance au trône les destine?
Est-ce orgueil? est-ce envie? est-ce animosité,
Défiance, mépris, ou générosité?

N'est-ce point que le ciel ne consent qu'avec peine
Cette triste union d'un sujet à sa reine;
Et jette un prompt obstacle aux plus aisés desseins
Qui laissent choir mon sceptre en leurs indignes mains?
Mes yeux n'ont-ils horreur d'une telle bassesse
Que pour s'abaisser trop lorsque je les abaisse?
Quel destin à ma gloire oppose mon ardeur?
Quel destin à ma flamme oppose ma grandeur?
Si ce n'est que par-là que je m'en puis défendre,
Ciel, laisse-moi donner ce que je n'ose prendre;
Et, puisqu'enfin pour moi tu n'as point fait de rois,
Souffre de mes sujets le moins indigne choix.

SCENE VI.

D. ISABELLE, BLANCHE.

D. ISABELLE.

Blanche, j'ai perdu temps.

BLANCHE.

Je l'ai perdu de même.

D. ISABELLE.

Les comtes à ce prix fuyent le diadême. *

* Le mot *fuyent* ne peut être placé qu'à la fin d'un vers. Nous ne connoissons guere que cinq ou six exemples de cette faute dans Corneille; et Voltaire, qui a mis assez d'importance à de s fautes moins grandes pour se répéter souvent dans les mêmes critiques, ne les a pas tous remarqués.

BLANCHE.

Et Carlos ne veut point de fortune à ce prix.

D. ISABELLE.

Rend-il haine pour haine, et mépris pour mépris?

BLANCHE.

Non, madame; au contraire, il estime ces dames
Dignes des plus grands cœurs, et des plus belles flammes.

D. ISABELLE.

Et qui l'empêche donc d'aimer, et de choisir?

BLANCHE.

Quelque secret obstacle arrête son desir.
Tout le bien qu'il en dit ne passe point l'estime;
Charmantes qu'elles sont, les aimer c'est un crime.
Il ne s'excuse point sur l'inégalité;
Il semble plutôt craindre une infidélité;
Et ses discours obscurs, sous un confus mélange,
M'ont fait voir malgré lui comme une horreur du change,
Comme une aversion qui n'a pour fondement
Que les secrets liens d'un autre attachement.

D. ISABELLE.

Il aimeroit ailleurs?

BLANCHE.

Oui, si je ne m'abuse,
Il aime en lieu plus haut que n'est ce qu'il refuse;
Et, si je ne craignois votre juste courroux,
J'oserois deviner, madame, que c'est vous.

D. ISABELLE.

Ah! ce n'est pas pour moi qu'il est si téméraire;

Tantôt dans ses respects j'ai trop vu le contraire:
Si l'éclat de mon sceptre avoit pu le charmer,
Il ne m'auroit jamais défendu de l'aimer.
S'il aime en lieu si haut, il aime donc Elvire;
Il doit l'accompagner jusque dans son empire;
Et fait à mes amants ces défis généreux,
Non pas pour m'acquérir, mais pour se venger d'eux.
Je l'ai donc agrandi pour le voir disparoître,
Et qu'une reine, ingrate à l'égal de ce traître,
M'enleve, après vingt ans de refuge en ces lieux,
Ce qu'avoit mon état de plus doux à mes yeux!
Non, j'ai pris trop de soin de conserver sa vie.
Qu'il combatte, qu'il meure; et j'en serai ravie.
Je saurai par sa mort à quels vœux m'engager,
Et j'aimerai des trois qui m'en saura venger.

BLANCHE.

Que vous peut offenser sa flamme ou sa retraite,
Puisque vous n'aspirez qu'à vous en voir défaite?
Je ne sais pas s'il aime ou donc Elvire, ou vous,
Mais je ne comprends point ce mouvement jaloux.

D. ISABELLE.

Tu ne le comprends point! et c'est ce qui m'étonne:
Je veux donner son cœur, non que son cœur le donne;
Je veux que son respect l'empêche de m'aimer,
Non des flammes qu'une autre a su mieux allumer:
Je veux bien plus, qu'il m'aime, et qu'un juste silence
Fasse à des feux pareils pareille violence;
Que l'inégalité lui donne même ennui;

Qu'il souffre autant pour moi que je souffre pour lui;
Que, par le seul dessein d'affermir sa fortune,
Et non point par amour, il se donne à quelqu'une;
Que par mon ordre seul il s'y laisse obliger;
Que ce soit m'obéir, et non me négliger;
Et que, voyant ma flamme à l'honorer trop prompte,
Il m'ôte de péril sans me faire de honte.
Car enfin il l'a vue, et la connoît trop bien:
Mais il aspire au trône, et ce n'est pas au mien;
Il me préfere une autre, et cette préférence
Forme de son respect la trompeuse apparence:
Faux respect, qui me brave, et veut régner sans moi!

BLANCHE.

Pour aimer donc Elvire il n'est pas encor roi.

D. ISABELLE.

Elle est reine, et peut tout sur l'esprit de sa mere.

BLANCHE.

Si ce n'est un faux bruit, le ciel lui rend un frere.
Don Sanche n'est point mort, et vient ici, dit-on,
Avec les députés qu'on attend d'Arragon;
C'est ce qu'en arrivant leurs gens ont fait entendre.

D. ISABELLE.

Blanche, s'il est ainsi, que d'heur j'en dois attendre!
L'injustice du ciel, faute d'autres objets,
Me forçoit d'abaisser mes yeux sur mes sujets,
N'voyant point de prince égal à ma naissance
Qui ne fût sous l'hymen, ou Maure, ou dans l'enfance:
Mais, s'il lui rend un frere, il m'envoie un époux.

Comtes, je n'ai plus d'yeux pour Carlos ni pour vous;
Et devenant par-là reine de ma rivale,
J'aurai droit d'empêcher qu'elle ne se ravale;
Et ne souffrirai pas qu'elle ait plus de bonheur
Que ne m'en ont permis ces tristes lois d'honneur.

BLANCHE.

La belle occasion que votre jalousie,
Douteuse encor qu'elle est, a promptement saisie!

D. ISABELLE.

Allons l'examiner, Blanche; et tâchons de voir
Quelle juste espérance on peut en concevoir.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

D. LÉONOR, D. MANRIQUE, D. LOPE.

D. MANRIQUE.

Quoique l'espoir d'un trône et l'amour d'une reine
Soient des biens que jamais on ne céda sans peine;
Quoiqu'à l'un de nous deux elle ait promis sa foi,
Nous cessons de prétendre où nous voyons un roi.
Dans notre ambition nous savons nous connoître;
Et, bénissant le ciel qui nous donne un tel maître,
Ce prince qu'il vous rend après tant de travaux
Trouve en nous des sujets, et non pas des rivaux:
Heureux si l'Arragon, joint avec la Castille,
Du sang de deux grands rois ne fait qu'une famille!
Nous vous en conjurons, loin d'en être jaloux,
Comme étant l'un et l'autre à l'état plus qu'à nous;
Et tout impatients d'en voir la force unie
Des Maures nos voisins domter la tyrannie,
Nous renonçons sans honte à ce choix glorieux,
Qui d'une grande reine abaissoit trop les yeux.

D. LÉONOR.

La générosité de votre déférence,
Comtes, flatte trop tôt ma nouvelle espérance:
D'un avis si douteux j'attends fort peu de fruit;
Et ce grand bruit enfin peut-être n'est qu'un bruit.
Mais jugez-en tous deux, et me daignez apprendre
Ce qu'avecque raison mon cœur en doit attendre.
Les troubles d'Arragon vous sont assez connus;
Je vous en ai souvent tous deux entretenus,
Et ne vous redis point quelles longues miseres
Chasserent don Fernand du trône de ses peres.
Il y voyoit déja monter ses ennemis,
Ce prince malheureux, quand j'accouchai d'un fils:
On le nomma don Sanche; et, pour cacher sa vie
Aux barbares fureurs du traître don Garcie,
A peine eus-je loisir de lui dire un adieu,
Qu'il le fit enlever sans me dire en quel lieu;
Et je n'en pus jamais savoir que quelques marques,
Pour reconnoître un jour le sang de nos monarques.
Trop inutiles soins contre un si mauvais sort!
Lui-même au bout d'un an m'apprit qu'il étoit mort.
Quatre ans après il meurt, et me laisse une fille
Dont je vins par son ordre accoucher en Castille.
Il me souvient toujours de ses derniers propos;
Il mourut en mes bras avec ces tristes mots:
« Je meurs, et je vous laisse en un sort déplorable;
« Le ciel vous puisse un jour être plus favorable!
« Don Raimond a pour vous des secrets importants,

« Et vous les apprendra quand il en sera temps:
« Fuyez dans la Castille ». A ces mots il expire,
Et jamais don Raimond ne me voulut rien dire.
Je partis sans lumiere en ces obscurités:
Mais le voyant venir avec ces députés,
Et que c'est par leurs gens que ce grand bruit éclate,
(Voyez qu'en sa faveur aisément on se flatte!)
J'ai cru que du secret le temps étoit venu,
Et que don Sanche étoit ce mystere inconnu;
Qu'il l'amenoit ici reconnoître sa mere.
Hélas! que c'est en vain que mon amour l'espere!
A ma confusion ce bruit s'est éclairci;
Bien loin de l'amener, ils le cherchent ici:
Voyez quelle apparence, et si cette province
A jamais su le nom de ce malheureux prince.

D. LOPE.

Si vous croyez au nom, vous croirez son trépas,
Et qu'on cherche don Sanche où don Sanche n'est pas;
Mais, si vous en voulez croire la voix publique,
Et que notre pensée avec elle s'explique,
Ou le ciel pour jamais a repris ce héros,
Ou cet illustre prince est le vaillant Carlos.
Nous le dirons tous deux, quoique suspects d'envie,
C'est un miracle pur que le cours de sa vie.
Cette haute vertu qui charme tant d'esprits,
Cette fiere valeur qui brave nos mépris,
Ce port majestueux, qui, tout inconnu même,
A plus d'accès que nous auprès du diadème;

Deux reines qu'à l'envi nous voyons l'estimer,
Et qui peut-être ont peine à ne le pas aimer;
Ce prompt consentement d'un peuple qui l'adore:
Madame, après cela j'ose le dire encore,
Ou le ciel pour jamais a repris ce héros,
Ou cet illustre prince est le vaillant Carlos.
Nous avons méprisé sa naissance inconnue;
Mais à ce peu de jour nous recouvrons la vue,
Et verrions à regret qu'il fallût aujourd'hui
Céder notre espérance à tout autre qu'à lui.

D. LÉONOR.

Il en a le mérite, et non pas la naissance;
Et lui-même il en donne assez de connoissance,
Abandonnant la reine à choisir parmi vous
Un roi pour la Castille, et pour elle un époux.

D. MANRIQUE.

Et ne voyez-vous pas que sa valeur s'apprête
A faire sur tous trois cette illustre conquête?
Oubliez-vous déja qu'il a dit à vos yeux
Qu'il ne veut rien devoir au nom de ses aïeux?
Son grand cœur se dérobe à ce haut avantage,
Pour devoir sa grandeur entiere à son courage;
Dans une cour si belle et si pleine d'appas,
Avez-vous remarqué qu'il aime en lieu plus bas?

D. LÉONOR.

Le voici, nous saurons ce que lui-même en pense.

SCENE II.

D. LÉONOR, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE.

CARLOS.

Madame, sauvez-moi d'un honneur qui m'offense:
Un peuple, opiniâtre à m'arracher mon nom,
Veut que je sois don Sanche, et prince d'Arragon.
Puisque par sa présence il faut que ce bruit meure,
Dois-je être en l'attendant le fantôme d'une heure?
Ou si c'est une erreur qui lui promet ce roi,
Souffrez-vous qu'elle abuse et de vous et de moi?

D. LÉONOR.

Quoi que vous présumiez de la voix populaire,
Par de secrets rayons le ciel souvent l'éclaire:
Vous apprendrez par-là du moins les vœux de tous,
Et quelle opinion les peuples ont de vous.

D. LOPE.

Prince, ne cachez plus ce que le ciel découvre;
Ne fermez pas nos yeux quand sa main nous les ouvre.
Vous devez être las de nous faire faillir.
Nous ignorons quel fruit vous en vouliez cueillir;
Mais nous avions pour vous une estime assez haute
Pour n'être pas forcés à commettre une faute;
Et notre honneur, au vôtre en aveugle opposé,
Méritoit par pitié d'être désabusé.
Notre orgueil n'est pas tel, qu'il s'attache aux personnes,

Ou qu'il ose oublier ce qu'il doit aux couronnes;
Et s'il n'a pas eu d'yeux pour un roi déguisé,
Si l'inconnu Carlos s'en est vu méprisé,
Nous respectons don Sanche, et l'acceptons pour maître,
Sitôt qu'à notre reine il se fera connoître:
Et sans doute son cœur nous en avoûra bien.
Hâtez cette union de votre sceptre au sien,
Seigneur; et, d'un soldat quittant la fausse image,
Recevez, comme roi, notre premier hommage.

CARLOS.

Comtes, ces faux respects dont je me vois surpris
Sont plus injurieux encor que vos mépris.
Je pense avoir rendu mon nom assez illustre
Pour n'avoir pas besoin qu'on lui donne un faux lustre.
Reprenez vos honneurs où je n'ai point de part.
J'imputois ce faux bruit aux fureurs du hasard,
Et doutois qu'il pût être une ame assez hardie
Pour ériger Carlos en roi de comédie:
Mais, puisque c'est un jeu de vôtre belle humeur,
Sachez que les vaillants honorent la valeur;
Et que tous vos pareils auroient quelque scrupule
A faire de la mienne un éclat ridicule.
Si c'est votre dessein d'en réjouir ces lieux,
Quand vous m'aurez vaincu, vous me raillerez miéux:
La raillerie est belle après une victoire;
On la fait avec grace aussi-bien qu'avec gloire.
Mais vous précipitez un peu trop ce dessein:

La bague de la reine est encore en ma main;
Et l'inconnu Carlos, sans nommer sa famille,
Vous sert encor d'obstacle au trône de Castille.
Ce bras, qui vous sauva de la captivité,
Peut s'opposer encore à votre avidité.

D. MANRIQUE.

Pour n'être que Carlos, vous parlez bien en maître;
Et tranchez bien du prince, en déniant de l'être.
Si nous avons tantôt jusqu'au bout défendu
L'honneur qu'à notre rang nous voyions être dû,
Nous saurons bien encor jusqu'au bout le défendre;
Mais ce que nous devons, nous aimons à le rendre.
Que vous soyez don Sanche, ou qu'un autre le soit,
L'un et l'autre de nous lui rendra ce qu'il doit.
Pour le nouveau marquis, quoique l'honneur l'irrite,
Qu'il sache qu'on l'honore autant qu'il le mérite;
Mais que, pour nous combattre, il faut que le bon sang
Aide un peu sa valeur à soutenir ce rang.
Qu'il n'y prétende point à moins qu'il se déclare:
Non que nous demandions qu'il soit Guzman, ou Lare:
Qu'il soit noble, il suffit pour nous traiter d'égal;
Nous le verrons tous deux comme un digne rival:
Et si don Sanche enfin n'est qu'une attente vaine,
Nous lui disputerons cet anneau de la reine.
Qu'il souffre cependant, quoique brave guerrier,
Que notre bras dédaigne un simple aventurier.
Nous vous laissons, madame, éclaircir ce mystere:

Le sang a des secrets qu'entend mieux une mere;
Et, dans les différents qu'avec lui nous avons,
Nous craignons d'oublier ce que nous vous devons.

SCENE III.

D. LÉONOR, CARLOS.

CARLOS.

Madame, vous voyez comme l'orgueil me traite;
Pour me faire un honneur on veut que je l'achete:
Mais, s'il faut qu'il m'en coûte un secret de vingt ans,
Cet anneau dans mes mains pourra briller long-temps.

D. LÉONOR.

Laissons là ce combat, et parlons de don Sanche.
Ce bruit est grand pour vous, toute la cour y penche:
De grace, dites-moi, vous connoissez-vous bien?

CARLOS.

Plût à Dieu qu'en mon sort je ne connusse rien! *
Si j'étois quelque enfant épargné des tempêtes,
Livré dans un désert à la merci des bêtes,
Exposé par la crainte ou par l'inimitié,
Rencontré par hasard, et nourri par pitié,
Mon orgueil à ce bruit prendroit quelque espérance
Sur votre incertitude, et sur mon ignorance;
Je me figurerois ces destins merveilleux

* Voilà un des beaux détails du rôle de Carlos, et ce que Grandval rendoit admirable par la noblesse de son action.

Qui tiroient du néant les héros fabuleux;
Et me revêtirois des brillantes chimeres
Qu'osa former pour eux le loisir de nos peres:
Car enfin je suis vain, et mon ambition
Ne peut s'examiner sans indignation;
Je ne puis regarder sceptre ni diadême
Qu'ils n'emportent mon ame au-delà d'elle-même.
Inutiles élans d'un vol impétueux
Que pousse vers le ciel un cœur présomptueux,
Que soutiennent en l'air quelques exploits de guerre,
Et qu'un coup-d'œil sur moi rabat soudain à terre!
Je ne suis point don Sanche, et connois mes parents;
Ce bruit me donne en vain un nom que je vous rends;
Gardez-le pour ce prince: une heure ou deux peut-être
Avec vos députés vous le feront connoître.
Laissez-moi cependant à cette obscurité
Qui ne fait que justice à ma témérité.

D. LÉONOR.

En vain donc je me flatte, et ce que j'aime à croire
N'est qu'une illusion que me fait votre gloire.
Mon cœur vous en dédit; un secret mouvement,
Qui le penche vers vous, malgré moi vous dément:
Mais je ne puis juger quelle source l'anime,
Si c'est l'ardeur du sang, ou l'effort de l'estime;
Si la nature agit, ou si c'est le desir;
Si c'est vous reconnoître, ou si c'est vous choisir.
Je veux bien toutefois étouffer ce murmure
Comme de vos vertus une aimable imposture,

Condamner, pour vous plaire, un bruit qui m'est si doux:
Mais où sera mon fils, s'il ne vit point en vous?
On veut qu'il soit ici; je n'en vois aucun signe:
On connoît, hormis vous, quiconque en seroit digne;
Et le vrai sang des rois, sous le sort abattu,
Peut cacher sa naissance, et non pas sa vertu:
Il porte sur le front un luisant caractere
Qui parle malgré lui de tout ce qu'il veut taire;
Et celui que le ciel sur le vôtre avoit mis
Pouvoit seul m'éblouir si vous l'eussiez permis.
Vous ne l'êtes donc point, puisque vous me le dites;
Mais vous êtes à craindre avec tant de mérites.
Souffrez que j'en demeure à cette obscurité.
Je ne condamne point votre témérité;
Mon estime au contraire est pour vous si puissante,
Qu'il ne tiendra qu'à vous que mon cœur n'y consente:
Votre sang avec moi n'a qu'à se déclarer,
Et je vous donne après liberté d'espérer.
Que si même à ce prix vous cachez votre race,
Ne me refusez point du moins une autre grace:
Ne vous préparez plus à nous accompagner;
Nous n'avons plus besoin de secours pour régner.
La mort de don Garcie a puni tous ses crimes,
Et rendu l'Arragon à ses rois légitimes;
N'en cherchez plus la gloire, et, quels que soient vos vœux,
Ne me contraignez point à plus que je ne veux.
Le prix de la valeur doit avoir ses limites;
Et je vous crains enfin avec tant de mérites.

C'est assez vous en dire. Adieu: pensez-y bien;
Et faites-vous connoître, ou n'aspirez à rien.

SCENE IV.

CARLOS, BLANCHE.

BLANCHE.

Qui ne vous craindra point, si les reines vous craignent?

CARLOS.

Elles se font raison lorsqu'elles me dédaignent.

BLANCHE.

Dédaigner un héros qu'on reconnoît pour roi!

CARLOS.

N'aide point à l'envie à se jouer de moi,
Blanche; et, si tu te plais à seconder sa haine,
Du moins respecte en moi l'ouvrage de ta reine.

BLANCHE.

La reine même en vous ne voit plus aujourd'hui
Qu'un prince que le ciel nous montre malgré lui.
Mais c'est trop la tenir dedans l'incertitude;
Ce silence vers elle est une ingratitude:
Ce qu'a fait pour Carlos sa générosité
Méritoit de don Sanche une civilité.

CARLOS.

Ah! nom fatal pour moi, que tu me persécutes,
Et prépares mon ame à d'effroyables chûtes!

SCENE V.

D. ISABELLE, CARLOS, BLANCHE.

CARLOS.

Madame, commandez qu'on me laisse en repos,
Qu'on ne confonde plus don Sanche avec Carlos;
C'est faire au nom d'un prince une trop longue injure:
Je ne veux que celui de votre créature;
Et si le sort jaloux, qui semble me flatter,
Veut m'élever plus haut pour m'en précipiter,
Souffrez qu'en m'éloignant je dérobe ma tête
A l'indigne revers que sa fureur m'apprête.
Je le vois de trop loin pour l'attendre en ce lieu;
Souffrez que je l'évite en vous disant adieu;
Souffrez...

D. ISABELLE.

Quoi! ce grand cœur redoute une couronne!
Quand on le croit monarque, il frémit, il s'étonne!
Il veut fuir cette gloire, et se laisse alarmer
De ce que sa vertu force d'en présumer!

CARLOS.

Ah! vous ne voyez pas que cette erreur commune
N'est qu'une trahison de ma bonne fortune;
Que déja mes secrets sont à demi trahis.
Je lui cachois en vain ma race, et mon pays;
En vain sous un faux nom je me faisois connoître,
Pour lui faire oublier ce qu'elle m'a fait naître;

Elle a déja trouvé mon pays et mon nom.
Je suis Sanche, madame, et né dans l'Arragon;
Et je crois déja voir sa malice funeste
Détruire votre ouvrage en découvrant le reste,
Et faire voir ici, par un honteux effet,
Quel comte et quel marquis votre faveur a fait.

D. ISABELLE.

Pourrois-je alors manquer de force ou de courage
Pour empêcher le sort d'abattre mon ouvrage?
Ne me dérobez point ce qu'il ne peut ternir;
Et la main qui l'a fait saura le soutenir.
Mais vous vous en formez une vaine menace
Pour faire un beau prétexte à l'amour qui vous chasse.
Je ne demande plus d'où partoit ce dédain,
Quand j'ai voulu vous faire un hymen de ma main.
Allez dans l'Arragon suivre votre princesse,
Mais allez-y du moins sans feindre une foiblesse;
Et, puisque ce grand cœur s'attache à ses appas,
Montrez en la suivant que vous ne fuyez pas.

CARLOS.

Ah! madame, plutôt apprenez tous mes crimes;
Ma tête est à vos pieds, s'il vous faut des victimes.
Tout chétif que je suis, je dois vous avouer
Qu'en me plaignant du sort j'ai de quoi m'en louer;
S'il ma fait en naissant quelque désavantage,
Il m'a donné d'un roi le nom et le courage;
Et, depuis que mon cœur est capable d'aimer,
A moins que d'une reine, il n'a pu s'enflammer;

Voilà mon premier crime: et je ne puis vous dire
Qui m'a fait infidele, ou vous, ou done Elvire;
Mais je sais que ce cœur, des deux parts engagé,
Se donnant à vous deux, ne s'est point partagé,
Toujours prêt d'embrasser son service et le vôtre,
Toujours prêt à mourir et pour l'une et pour l'autre.
Pour n'en adorer qu'une, il eût fallu choisir;
Et ce choix eût été du moins quelque desir,
Quelque espoir outrageux d'être mieux reçu d'elle;
Et j'ai cru moins de crime à paroître infidele.
Qui n'a rien à prétendre en peut bien aimer deux,
Et perdre en plus d'un lieu des soupirs et des vœux;
Voilà mon second crime: et quoique ma souffrance
Jamais à ce beau feu n'ait permis d'espérance,
Je ne puis, sans mourir d'un désespoir jaloux,
Voir dans les bras d'un autre, ou done Elvire, ou vous.
Voyant que votre choix m'apprêtoit ce martyre,
Je voulois m'y soustraire en suivant done Elvire,
Et languir auprès d'elle, attendant que le sort,
Par un semblable hymen, m'eût envoyé la mort.
Depuis, l'occasion, que vous-même avez faite,
M'a fait quitter le soin d'une telle retraite.
Ce trouble a quelque temps amusé ma douleur;
J'ai cru par ces combats reculer mon malheur.
Le coup de votre perte est devenu moins rude,
Lorsque j'en ai vu l'heure en quelque incertitude,
Et que j'ai pu me faire une si douce loi
Que ma mort vous donnât un plus vaillant que moi.

Mais je n'ai plus, madame, aucun combat à faire.
Je vois pour vous don Sanche un époux nécessaire:
Car ce n'est point l'amour qui fait l'hymen des rois;
Les raisons de l'état reglent toujours leur choix:
Leur sévere grandeur jamais ne se ravale,
Ayant devant les yeux un prince qui l'égale;
Et, puisque le saint nœud qui le fait votre époux
Arrête comme sœur done Elvire avec vous,
Que je ne puis la voir sans voir ce qui me tue,
Permettez que j'évite une fatale vue,
Et que je porte ailleurs les criminels soupirs
D'un reste malheureux de tant de déplaisirs.

D. ISABELLE.

Vous m'en dites assez pour mériter ma haine,
Si je laissois agir les sentiments de reine;
Par un trouble secret je les sens confondus:
Partez, je le consens, et ne les troublez plus.
Mais non: pour fuir don Sanche, attendez qu'on le voie.
Ce bruit peut être faux, et me rendre ma joie.
Que dis-je? Allez, marquis; j'y consens de nouveau;
Mais, avant que partir, donnez-lui mon anneau;
Si ce n'est toutefois une faveur trop grande
Que pour tant de faveurs une reine demande.

CARLOS.

Vous voulez que je meure; et je dois obéir,
Dût cette obéissance à mon sort me trahir:
Je recevrai pour grace un si juste supplice,
S'il en rompt la menace, et prévient la malice,

Et souffre que Carlos, en donnant cet anneau,
Emporte ce faux nom, et sa gloire au tombeau.
C'est l'unique bonheur où ce coupable aspire.

D. ISABELLE.

Que n'êtes-vous don Sanche? Ah, ciel! qu'osé-je dire?
Adieu: ne croyez pas ce soupir indiscret.

CARLOS.

Il m'en a dit assez pour mourir sans regret.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIERE.

D. ALVAR, D. ELVIRE.

D. ALVAR.

Enfin, après un sort à mes vœux si contraire,
Je dois bénir le ciel qui vous renvoie un frere;
Puisque de notre reine il doit être l'époux,
Cette heureuse union me laisse tout à vous.
Je me vois affranchi d'un honneur tyrannique,
D'un joug que m'imposoit cette faveur publique,
D'un choix qui me forçoit à vouloir être roi:
Je n'ai plus de combat à faire contre moi,
Plus à craindre le prix d'une triste victoire;
Et l'infidélité que vous faisoit ma gloire
Consent que mon amour, de ses lois dégagé,
Vous rende un inconstant qui n'a jamais changé.

D. ELVIRE.

Vous êtes généreux, mais votre impatience
Sur un bruit incertain prend trop de confiance;
Et cette prompte ardeur de rentrer dans mes fers

Me console trop tôt d'un trône que je perds.
Ma perte n'est encor qu'une rumeur confuse
Qui du nom de Carlos, malgré Carlos, abuse;
Et vous ne savez pas, à vous en bien parler,
Par quelle offre et quels vœux on m'en peut consoler.
Plus que vous ne pensez la couronne m'est chere;
Je perds plus qu'on ne croit, si Carlos est mon frere.
Attendez les effets que produiront ces bruits;
Attendez que je sache au vrai ce que je suis,
Si le ciel m'ôte ou laisse enfin le diadême,
S'il vous faut m'obtenir d'un frere ou de moi-même,
Si, par l'ordre d'autrui, je vous dois écouter,
Ou si j'ai seulement mon cœur à consulter.

D. ALVAR.

Ah! ce n'est qu'à ce cœur que le mien vous demande,
Madame; c'est lui seul que je veux qui m'entende;
Et mon propre bonheur m'accableroit d'ennui
Si je n'étois à vous que par l'ordre d'autrui.
Pourrois-je de ce frere implorer la puissance,
Pour ne vous obtenir que par obéissance;
Et, par un lâche abus de son autorité,
M'élever en tyran sur votre volonté?

D. ELVIRE.

Avec peu de raison vous craignez qu'il arrive
Qu'il ait des sentiments que mon ame ne suive:
Le digne sang des rois n'a point d'yeux que leurs yeux;
Et leurs premiers sujets obéissent le mieux.
Mais vous êtes étrange avec vos déférences,

Dont les soumissions cherchent des assurances.
Vous ne craignez d'agir contre ce que je veux,
Que pour tirer de moi que j'accepte vos vœux,
Et vous obstineriez dans ce respect extrême
Jusques à me forcer à dire, « Je vous aime ».
Ce mot est un peu rude à prononcer pour nous;
Souffrez qu'à m'expliquer j'en trouve de plus doux.
Je vous dirai beaucoup, sans pourtant vous rien dire.
Je sais depuis quel temps vous aimez donc Elvire;
Je sais ce que je dois, je sais ce que je puis:
Mais, encore une fois, sachons ce que je suis;
Et, si vous n'aspirez qu'au bonheur de me plaire,
Tâchez d'approfondir ce dangereux mystere.
Carlos a tant de lieu de vous considérer,
Que, s'il devient mon roi, vous devez espérer.

D. ALVAR.

Madame...

D. ELVIRE.

En ma faveur donnez-vous cette peine,
Et me laissez, de grace, entretenir la reine.

D. ALVAR.

J'obéis avec joie, et ferai mon pouvoir
A vous dire bientôt ce qui s'en peut savoir.

SCENE II.

D. LÉONOR, D. ELVIRE.

D. LÉONOR.

Don Alvar me fuit-il?

D. ELVIRE.

Madame, à ma priere
Il va dans tous ces bruits chercher quelque lumiere.
J'ai craint, en vous voyant, un secours pour ses feux,
Et de défendre mal mon cœur contre vous deux.

D. LÉONOR.

Ne pourra-t-il jamais gagner votre courage?

D. ELVIRE.

Il peut tout obtenir, ayant votre suffrage.

D. LÉONOR.

Je lui puis donc enfin promettre votre foi?

D. ELVIRE.

Oui, si vous lui gagnez celui du nouveau roi.

D. LÉONOR.

Et si ce bruit est faux? si vous demeurez reine?

D. ELVIRE.

Que vous puis-je répondre en étant incertaine?

D. LÉONOR.

En cette incertitude on peut faire espérer.

D. ELVIRE.

On peut attendre aussi pour en délibérer:
On agit autrement quand le pouvoir suprême...

SCENE III.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE.

D. ISABELLE.

J'interromps vos secrets, mais j'y prends part moi-même;
Et j'ai tant d'intérêt de connoître ce fils,
Que j'ose demander ce qui s'en est appris.

D. LÉONOR.

Vous ne m'en voyez point davantage éclaircie.

D. ISABELLE.

Mais de qui tenez-vous la mort de don Garcie,
Vu que, depuis un mois qu'il vient des députés,
On parloit seulement de peuples révoltés?

D. LÉONOR.

Je vous puis sur ce point aisément satisfaire;
Leurs gens m'en ont donné la raison assez claire.
On assiégeoit encore, alors qu'ils sont partis,
Dedans leur dernier fort don Garcie et son fils:
On l'a pris tôt après; et soudain par sa prise
Don Raimond prisonnier recouvrant sa franchise,
Les voyant tous deux morts, publie à haute voix
Que nous avions un roi du vrai sang de nos rois,
Que don Sanche vivoit, et part en diligence
Pour rendre à l'Arragon le bien de sa présence:
Il joint nos députés hier sur la fin du jour,
Et leur dit que ce prince étoit en votre cour.
C'est tout ce que j'ai pu tirer d'un domestique:

Outre qu'avec ces gens rarement on s'explique,
Comme ils entendent mal, leur rapport est confus:
Mais bientôt don Raimond vous dira le surplus.
Que nous veut cependant Blanche tout étonnée?

SCENE IV.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, BLANCHE.

BLANCHE.

Ah, madame!

D. ISABELLE.

Qu'as-tu?

BLANCHE.

La funeste journée!
Votre Carlos...

D. ISABELLE.

Eh bien?

BLANCHE.

Son pere est en ces lieux,
Et n'est...

D. ISABELLE.

Quoi?

BLANCHE.

Qu'un pêcheur.

D. ISABELLE.

Qui te l'a dit?

BLANCHE.

Mes yeux.

D. ISABELLE.

Tes yeux?

BLANCHE.

Mes propres yeux.

D. ISABELLE.

Que j'ai peine à les croire!

D. LÉONOR.

Voudriez-vous, madame, en apprendre l'histoire?

D. ELVIRE.

Que le ciel est injuste!

D. ISABELLE.

Il l'est, et nous fait voir,
Par cet injuste effet, son absolu pouvoir,
Qui du sang le plus vil tire une ame si belle,
Et forme une vertu qui n'a lustre que d'elle.
Parle, Blanche, et dis nous comme il voit ce malheur.

BLANCHE.

Avec beaucoup de honte, et plus encor de cœur.
Du haut de l'escalier je le voyois descendre;
En vain de ce faux bruit il se vouloit défendre;
Votre cour, obstinée à lui changer de nom,
Murmuroit tout autour, « Don Sanche d'Arragon »,
Quand un chétif vieillard le saisit et l'embrasse.
Lui qui le reconnoît frémit de sa disgrace;
Puis, laissant la nature à ses pleins mouvements,

Répond avec tendresse à ses embrassements.
Ses pleurs mêlent aux siens une fierté sincere;
On n'entend que soupirs: « Ah, mon fils! ah, mon pere!
« O jour trois fois heureux! moment trop attendu!
« Tu m'as rendu la vie! » et, « Vous m'avez perdu! »
Chose étrange! à ces cris de douleur et de joie,
Un grand peuple accouru ne veut pas qu'on les croie;
Il s'aveugle soi-même: et ce pauvre pêcheur,
En dépit de Carlos, passe pour imposteur.
Dans les bras de ce fils on lui fait mille hontes;
C'est un fourbe, un méchant suborné par les comtes.
Eux-mêmes (admirez leur générosité)
S'efforcent d'affermir cette incrédulité:
Non qu'ils prennent sur eux de si lâches pratiques;
Mais ils en font auteur un de leurs domestiques,
Qui, pensant bien leur plaire, a si mal-à-propos
Instruit ce malheureux pour affronter Carlos.
Avec avidité cette histoire est reçue;
Chacun la tient trop vraie aussitôt qu'elle est sue:
Et, pour plus de croyance à cette trahison,
Les comtes font traîner ce bon homme en prison.
Carlos rend témoignage en vain contre soi-même;
Les vérités qu'il dit cedent au stratagême:
Et, dans le déshonneur qui l'accable aujourd'hui,
Ses plus grands envieux l'en sauvent malgré lui.
Il tempête, il menace, et, bouillant de colere,
Il crie à pleine voix qu'on lui rende son pere:

On tremble devant lui, sans croire son courroux;
Et rien... Mais le voici qui vient s'en plaindre à vous.

SCENE V.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, BLANCHE, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE.

CARLOS.

Eh bien! madame, enfin on connoît ma naissance;
Voilà le digne fruit de mon obéissance.
J'ai prévu ce malheur, et l'aurois évité
Si vos commandements ne m'eussent arrêté.
Ils m'ont livré, madame, à ce moment funeste;
Et l'on m'arrache encor le seul bien qui me reste!
On me vole mon pere! on le fait criminel!
On attache à son nom un opprobre éternel!
Je suis fils d'un pêcheur, mais non pas d'un infâme;
La bassesse du sang ne va point jusqu'à l'ame;
Et je renonce aux noms de comte et de marquis
Avec bien plus d'honneur qu'aux sentiments de fils;
Rien n'en peut effacer le sacré caractere.
De grace, commandez qu'on me rende mon pere:
Ce doit leur être assez de savoir qui je suis,
Sans m'accabler encor par de nouveaux ennuis.

D. MANRIQUE.

Forcez ce grand courage à conserver sa gloire,

Madame; et l'empêchez lui-même de se croire.
Nous n'avons pu souffrir qu'un bras qui tant de fois
A fait trembler le Maure, et triompher nos rois,
Reçût de sa naissance une tache éternelle;
Tant de valeur mérite une source plus belle.
Aidez ainsi que nous ce peuple à s'abuser;
Il aime son erreur, daignez l'autoriser:
A tant de beaux exploits rendez cette justice,
Et de notre pitié soutenez l'artifice.

CARLOS.

Je suis bien malheureux si je vous fais pitié!
Reprenez votre orgueil et votre inimitié.
Après que ma fortune a soulé votre envie,
Vous plaignez aisément mon entrée à la vie;
Et, me croyant par elle à jamais abattu,
Vous exercez sans peine une haute vertu.
Peut-être elle ne fait qu'une embûche à la mienne:
La gloire de mon nom vaut bien qu'on la retienne;
Mais son plus bel éclat seroit trop acheté,
Si je le retenois par une lâcheté.
Si ma naissance est basse, elle est du moins sans tache:
Puisque vous la savez, je veux bien qu'on la sache.
Sanche, fils d'un pêcheur, et non d'un imposteur,
De deux comtes jadis fut le libérateur;
Sanche, fils d'un pêcheur, mettoit naguere en peine
Deux illustres rivaux sur le choix de leur reine;
Sanche, fils d'un pêcheur, tient encore en sa main
De quoi faire bientôt tout l'heur d'un souverain;

Sanche enfin, malgré lui, dedans cette province,
Quoique fils d'un pêcheur, a passé pour un prince.
Voilà ce qu'a pu faire, et qu'a fait à vos yeux
Un cœur que ravaloit le nom de ses aïeux.
La gloire qui m'en reste après cette disgrace
Eclate encore assez pour honorer ma race,
Et paroîtra plus grande à qui comprendra bien
Qu'à l'exemple du ciel j'ai fait beaucoup de rien.

D. LOPE.

Cette noble fierté désavoue un tel pere,
Et, par un témoignage à soi-même contraire,
Obscurcit de nouveau ce qu'on voit éclairci.
Non, le fils d'un pêcheur ne parle point ainsi,
Et son ame paroît si dignement formée,
Que j'en crois plus que lui l'erreur que j'ai semée.
Je le soutiens, Carlos, vous n'êtes point son fils;
La justice du ciel ne peut l'avoir permis:
Les tendresses du sang vous font une imposture,
Et je démens pour vous la voix de la nature.
Ne vous repentez point de tant de dignités
Dont il vous plut orner ses rares qualités:
Jamais plus digne main ne fit plus digne ouvrage,
Madame; il les releve avec ce grand courage;
Et vous ne leur pouviez trouver plus haut appui,
Puisque même le sort est au-dessous de lui.

D. ISABELLE.

La générosité qu'en tous les trois j'admire
Me met en un état de n'avoir que leur dire,

Et, dans la nouveauté de ces évènements,
Par un illustre effort prévient mes sentiments.
Ils paroîtront en vain, comtes, s'ils vous excitent
A lui rendre l'honneur que ses hauts faits méritent,
Et ne dédaigner pas l'illustre et rare objet
D'une haute valeur qui part d'un sang abject:
Vous courez au-devant avec tant de franchise,
Qu'autant que du pêcheur je m'en trouve surprise.
Et vous, que par mon ordre ici j'ai retenu,
Sanche, puisqu'à ce nom vous êtes reconnu,
Miraculeux héros, dont la gloire refuse
L'avantageuse erreur d'un peuple qui s'abuse,
Parmi les déplaisirs que vous en recevez,
Puis-je vous consoler d'un sort que vous bravez?
Puis-je vous demander ce que je vous vois faire?
Je vous tiens malheureux d'être né d'un tel pere;
Mais je vous tiens ensemble heureux au dernier point
D'être né d'un tel pere, et de n'en rougir point,
Et de ce qu'un grand cœur, mis dans l'autre balance,
Emporte encor si haut une telle naissance.

SCENE VI.

D. ISABELLE, D. LEONOR, D. ELVIRE, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR, BLANCHE.

D. ALVAR.

Princesses, admirez l'orgueil d'un prisonnier,
Qu'en faveur de son fils on veut calomnier.
Ce malheureux pêcheur, par promesse ni crainte,
Ne sauroit se résoudre à souffrir une feinte.
J'ai voulu lui parler, et n'en fais que sortir;
J'ai tâché, mais en vain, de lui faire sentir
Combien mal-à-propos sa présence importune
D'un fils si généreux renverse la fortune,
Et qui le perd d'honneur, à moins que d'avouer
Que c'est un lâche tour qu'on le force à jouer;
J'ai même à ces raisons ajouté la menace:
Rien ne peut l'ébranler, Sanche est toujours sa race;
Et quant à ce qu'il perd de fortune et d'honneur,
Il dit qu'il a de quoi le faire grand seigneur,
Et que plus de cent fois il a su de sa femme
(Voyez qu'il est crédule et simple au fond de l'ame)
Que voyant ce présent, qu'en mes mains il a mis,
La reine d'Arragon agrandiroit son fils.
(*à dona Léonor.*)
Si vous le recevez avec autant de joie,
Madame, que par moi ce vieillard vous l'envoie,

Vous donnerez sans doute à cet illustre fils
Un rang encor plus haut que celui de marquis.
Ce bon homme en paroît l'ame toute comblée.
(*Don Alvar présente à dona Léonor un petit écrin qui s'ouvre sans clef, au moyen d'un ressort secret.*)

D. ISABELLE.

Madame, à cet aspect vous paroissez troublée!

D. LÉONOR.

J'ai bien sujet de l'être en recevant ce don,
Madame, j'en saurai si mon fils vit, ou non;
Et c'est où le feu roi, déguisant sa naissance,
D'un sort si précieux mit la reconnoissance.
Disons ce qu'il enferme avant que de l'ouvrir.
Ah! Sanche, si par-là je puis le découvrir,
Vous pouvez être sûr d'un entier avantage
Dans les lieux dont le ciel a fait notre partage;
Et qu'après ce trésor que vous m'aurez rendu
Vous recevrez le prix qui vous en sera dû.
Mais à ce doux transport c'est déja trop permettre;
Trouvons notre bonheur avant que d'en promettre.
Ce présent donc enferme un tissu de cheveux,
Que reçut don Fernand pour arrhes de mes vœux;
Son portrait et le mien, deux pierres les plus rares
Que forme le soleil sous les climats barbares;
Et, pour un témoignage encore plus certain,
Un billet que lui-même écrivit de sa main.

SCENE VII.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR, BLANCHE, UN GARDE.

LE GARDE

Madame, don Raimond vous demande audience.

D. LÉONOR.

Qu'il entre. Pardonnez à mon impatience
Si l'ardeur de le voir et de l'entretenir
Avant votre congé l'ose faire venir.

D. ISABELLE.

Vous pouvez commander dans toute la Castille,
Et je ne vous vois plus qu'avec des yeux de fille.

SCENE VIII.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR, BLANCHE, D. RAIMOND.

D. LÉONOR.

Laissez là, don Raimond, la mort de nos tyrans,
Et rendez seulement don Sanche à ses parents.
Vit-il? peut-il braver nos fieres destinées?

D. RAIMOND.

Sortant d'une prison de plus de six années,
Je l'ai cherché, madame, où, pour les mieux braver,
Par l'ordre du feu roi je le fis élever,

Avec tant de secret, que même un second pere
Qui l'estime son fils, ignore ce mystere,
Ainsi qu'en votre cour Sanche y fut son vrai nom,
Et l'on n'en retrancha que cet illustre Don:
Là, j'ai su qu'à seize ans son généreux courage
S'indigna des emplois de ce faux parentage;
Qu'impatient déja d'être si mal tombé,
A sa fausse bassesse il s'étoit dérobé;
Que déguisant son nom, et cachant sa famille,
Il avoit fait merveille aux guerres de Castille,
D'où quelque sien voisin, depuis peu de retour,
L'avoit vu plein de gloire, et fort bien à la cour;
Que du bruit de son nom elle étoit toute pleine;
Qu'il étoit connu même et chéri de la reine:
Si bien que ce pêcheur, d'aise tout transporté,
Avoit couru chercher ce fils si fort vanté.

D. LÉONOR.

Don Raimond, si vos yeux pouvoient le reconnoître...

D. RAIMOND.

Oui, je le vois, madame. Ah! seigneur! ah! mon maître!

D. LOPE.

Nous l'avions bien jugé : grand prince, rendez-vous;
La vérité paroît, cédez aux vœux de tous.

D. LÉONOR.

Don Sanche, voulez-vous être seul incrédule?

CARLOS.

Je crains encor du sort un revers ridicule:
Mais, madame, voyez si le billet du roi

Accorde à don Raimond ce qu'il vous dit de moi.

D. LÉONOR, *ouvre l'écrin, et en tire un billet qu'elle lit.*

« Pour tromper un tyran je vous trompe vous-même.
« Vous reverrez ce fils que je vous fais pleurer :
« Cette erreur lui peut rendre un jour le diadême;
« Et je vous l'ai caché pour le mieux assurer.
« Si ma feinte vers vous passe pour criminelle,
« Pardonnez-moi les maux qu'elle vous fait souffrir,
« De crainte que les soins de l'amour maternelle
« Par leurs empressements le fissent découvrir.
« Nugne, un pauvre pêcheur, s'en croit être le pere;
« Sa femme en son absence accouchant d'un fils mort,
« Elle reçut le vôtre, et sut si bien se taire,
« Que le pere et le fils en ignorent le sort.
« Elle-même l'ignore; et d'un si grand échange
« Elle sait seulement qu'il n'est pas de son sang,
« Et croit que ce présent, par un miracle étrange,
« Doit un jour par vos mains lui rendre son vrai rang.
« A ces marques un jour daignez le reconnoître :
« Et puisse l'Arragon, retournant sous vos lois,
« Apprendre, ainsi que vous, de moi qui l'ai vu naître,
« Que Sanche, fils de Nugne, est le sang de ses rois » !

DON FERNAND D'ARRAGON.

Ah! mon fils, s'il en faut encore davantage,
Croyez-en vos vertus et votre grand courage.

CARLOS, *à dona Léonor.*

Ce seroit mal répondre à ce rare bonheur

Que vouloir me défendre encor d'un tel honneur.

(*à dona Isabelle.*)

Je reprens toutefois Nugne pour mon vrai pere,
Si vous ne m'ordonnez, madame, que j'espere.

D. ISABELLE.

C'est trop peu d'espérer, quand tout vous est acquis.
Je vous avois fait tort en vous faisant marquis;
Et vous n'aurez pas lieu désormais de vous plaindre
De ce retardement où j'ai su vous contraindre.
Et pour moi, que le ciel destinoit pour un roi
Digne de la Castille, et digne encor de moi,
J'avois mis cette bague en des mains assez bonnes
Pour la rendre à don Sanche, et joindre nos couronnes.

CARLOS.

Je ne m'étonne plus de l'orgueil de mes vœux
Qui sans le partager donnoit mon cœur à deux;
Dans les obscurités d'une telle aventure
L'amour se confondoit avecque la nature.

D. ELVIRE.

Le nôtre y répondoit sans faire honte au rang,
Et le mien vous payoit ce que devoit le sang.

CARLOS, *à dona Elvire.*

Si vous m'aimez encore, et m'honorez en frere,
Un époux de ma main pourroit-il vous déplaire?

D. ELVIRE.

Si don Alvar de Lune est cet illustre époux,
Il vaut bien à mes yeux tout ce qui n'est point vous.

CARLOS, *à dona Elvire.*

Il honoroit en moi la vertu toute nue.

(*à don Manrique et à don Lope.*)

Et vous, qui dédaigniez ma naissance inconnue,
Comtes, et les premiers en cet évènement
Jugiez en ma faveur si véritablement,
Votre dédain fut juste autant que son estime;
C'est la même vertu sous une autre maxime.

D. RAIMOND, *à dona Isabelle.*

Souffrez qu'à l'Arragon il daigne se montrer.
Nos députés, madame, impatients d'entrer...

D. ISABELLE.

Il vaut mieux leur donner audience publique,
Afin qu'aux yeux de tous ce miracle s'explique.
Allons; et cependant qu'on mette en liberté
Celui par qui tant d'heur nous vient d'être apporté;
Et qu'on l'amene ici, plus heureux qu'il ne pense,
Recevoir de ses soins la digne récompense.

FIN DE DON SANCHE.

REMARQUES

DE VOLTAIRE

SUR DON SANCHE,

ET NOTES DE L'ÉDITEUR SUR CES REMARQUES.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Vers 1. Après tant de malheurs, enfin le ciel propice
S'est résolu, ma fille, à nous faire justice.

On a déja observé qu'il ne faut jamais manquer à la grande loi de faire connaître d'abord ses personnages, et le lieu où ils sont. Voilà une mere et une fille dont on ne connaît les noms que dans la liste imprimée des acteurs. Comment les deviner ? Comment savoir que la scene est à Valladolid ? On ne sait pas non plus quelle est cette reine de Castille dont on parle. Si votre sujet

est grand et connu, comme la mort de Pompée, vous pouvez tout d'un coup entrer en matiere; les spectateurs sont au fait, l'action commence dès le premier vers, sans obscurité : mais si les héros de votre piece sont tout nouveaux pour les spectateurs, faites connaître dès les premiers vers leurs noms, leurs intérêts, l'endroit où ils parlent.

Vers 3. Notre Arragon, pour nous presque tout révolté...
Se remet sous nos lois, et reconnoît ses reines;
Et par ses députés, qu'aujourd'hui l'on attend,
Rend d'un si long exil le retour éclatant.

Il semble, par la phrase, que ce soit l'exil qui retourne. La diction est aussi obscure que l'exposition.

Vers 16. Le peuple vous rappelle, et peut vous dédaigner,
Si vous ne lui portez, au retour de Castille,
Que l'avis d'une mere, et le nom d'une fille.

Au retour de Castille, n'est pas plus français que le retour de l'exil, et est beaucoup plus obscur.

Vers 24. On aime votre sceptre, on vous aime; et, sur tous,
Du comte don Alvar la vertu non commune
Vous aima dans l'exil et durant l'infortune.

Le comte don Alvar qui aima dona Elvire sur tous, est bien moins français encore.

Vers 27. Qui vous aima sans sceptre, et se fit votre appui,
Quand vous le recouvrez, est bien digne de lui.

Lui ne se dit jamais des choses inanimées à la fin d'un

vers. Cela paraît une bizarrerie de la langue, mais c'est une regle.

Vers 41. . . . . Une secrete flamme
A déja malgré moi fait ce choix dans votre ame.

Une secrete flamme qui fait un choix !

Vers 51. Mais combien a-t-on vu de princes déguisés...
Domter des nations, gagner des diadêmes.

On ne dit point *gagner des diadêmes;* c'est peut-être encore une bizarrerie.

Vers 56. J'aime et prise en Carlos ses rares qualités.
Il n'est point d'ame noble à qui tant de vaillance
N'arrache cette estime et cette bienveillance;
Et l'innocent tribut de ces affections,
Que doit toute la terre aux belles actions,
N'a rien qui déshonore une jeune princesse.
En cette qualité, je l'aime et le caresse, etc.

Carlos, à qui tant de vaillance arrache l'estime et la bienveillance *; et l'innocent tribut des affections que toute la terre doit aux belles actions; et dona Elvire qui l'aime et le caresse en cette qualité! il faut avouer que voilà un amas d'expressions impropres et de fautes contre la syntaxe, qui forment un étrange style.

---

* Voltaire se trompe. *Il n'est point d'ame noble à qui la vaillance de Carlos n'arrache de l'estime:* voilà le sens de Corneille qu'il altere volontairement, ou par distraction. Au reste, la plupart des remarques minutieuses que Voltaire prodigue ici n'étoient pas dans l'édition de Geneve.

Vers 81. S'y voyant sans emploi, sa grande ame inquiete
Veut bien de don Garcie achever la défaite.

Il faudrait que ce don Garcie fût d'abord connu; le spectateur ne sait ni où il est, ni qui parle, ni de qui l'on parle.

Vers 85. Mais quand il vous aura dans le trône affermie,
Et jeté sous vos pieds la puissance ennemie...

Jeter une puissance sous des pieds!

Vers 88. Madame, la reine entre.

Quelle reine? Rien n'est annoncé, rien n'est développé. C'est sur-tout dans ces sujets romanesques, entièrement inconnus au public, qu'il faut avoir soin de faire l'exposition la plus nette et la plus précise.

J'aimerois encor mieux qu'il déclinât son nom,
Et dît, Je suis Oreste, ou bien Agamemnon.

SCENE II.

Vers 1. . . . . Aujourd'hui donc, madame,
Vous allez d'un héros rendre heureuse la flamme,
Et, d'un mot, satisfaire aux plus ardents souhaits
Que poussent vers le ciel vos fideles sujets.

Des souhaits qu'on pousse! et madame, qui va rendre heureuse la flamme!

Vers 7. Et fais dessus moi-même un illustre attentat
Pour me sacrifier au repos de l'état.
Que c'est un sort fâcheux et triste que le nôtre
De ne pouvoir régner que sous les lois d'un autre;
Et qu'un sceptre soit cru d'un si grand poids pour nous
Que pour le soutenir il nous faille un époux!

Et Isabelle qui fait un illustre attentat sur elle-même, et un sceptre qui est cru!

Vers 30. On vous obéira, quoi qu'il vous plaise élire.

Cela n'est ni élégant ni harmonieux.

Vers 33. Le rang que nous tenons, jaloux de notre gloire,
Souvent dans un tel choix nous défend de nous croire,
Jette sur nos desirs un joug impérieux, etc.

Un joug impérieux jeté sur des desirs !

SCENE III.

Vers 14. Mais, quoique mon dessein soit d'y borner mon choix...
Je veux, en le faisant, pouvoir ne le pas faire.

Quel vers ! nous avons déja dit qu'on doit éviter ce mot *faire* autant qu'on le peut. *

Vers 23. Ce n'est point ni son choix ni l'éclat de ma race
Qui me font, grande reine, espérer cette grace...

Ce n'est point est ici un solécisme; il faut *ce n'est ni son choix.*

Vers 25. Je l'attends de vous seule et de votre bonté,
Comme on attend un bien qu'on n'a pas mérité,
Et dont, sans regarder service ni famille,
Vous pouvez faire part au moindre de Castille.

Au moindre de Castille est un barbarisme ; il faut, *au*

---

* Ce mot peut être quelquefois très poétique et très noble, comme dans ce vers de Racine :

Un roi victorieux nous a fait ce loisir.

C'est le *nobis hæc otia fecit* de Virgile.

Il est employé bien moins heureusement dans ces vers d'Adélaïde du Guesclin :

Voyez sur un amant coupable et sanguinaire
Tous les crimes affreux que vous m'avez *fait faire.*

C'est là ce qu'on doit éviter.

moindre guerrier, au moindre gentilhomme de la Castille. La plus grande faute est que cela n'est pas vrai; elle ne peut choisir le moindre sujet de la Castille.

Vers 64. Tout beau, tout beau, Carlos! d'où vous vient cette audace?

Tout beau, tout beau, pourrait être ailleurs bas et familier, mais ici je le crois très bien placé; cette maniere de parler est assez convenable d'un seigneur très fier à un soldat de fortune. Cela forme une situation singuliere et intéressante, inconnue jusque-là au théâtre. Elle donne lieu très naturellement à Carlos de parler dignement de ses grandes actions. La vertu qui s'éleve quand on veut l'avilir produit presque toujours de belles choses.

Vers 72. . . . . Nous vous avons vu faire,
Et savons mieux que vous ce que peut votre bras.

Faire est ici plus supportable; mais il n'est que supportable. Racine n'aurait jamais dit, *nous vous avons vu faire.*

Vers 74. Vous en êtes instruit, et je ne la suis pas.

Elle devrait certainement le savoir; Carlos est à sa cour; Carlos a fait des actions connues de tout le monde; il a sauvé la Castille, et elle dit qu'elle n'en sait rien! Il était aisé de sauver cette faute; et la reine, qui a de l'inclination pour Carlos, pourrait prendre un autre tour. Observez qu'il faut *et je ne le suis pas.* S'il y avait là plusieurs reines, elles diraient *nous ne le sommes pas*, et non *nous ne les sommes pas.* Ce *le* est neutre; on a

déja fait cette remarque ; mais on peut la répéter pour les étrangers.

Vers 75. . . . . Il importe aux monarques
Qui veulent aux vertus rendre de dignes marques
De les savoir connoître, et ne pas ignorer
Ceux d'entre leurs sujets qu'ils doivent honorer.

Rendre de dignes marques est un barbarisme.

Vers 79. Je ne me croyois pas être ici pour l'entendre.

C'est un solécisme ; il faut, *je ne croyais pas être ici.*

Vers 91. Ce même roi me vit dedans l'Andalousie.

On a déja fait voir combien *dedans* est vicieux, et sur-tout quand il s'agit d'une province ; c'est alors un solécisme.

Vers 108. Voilà dont le feu roi me promit récompense.

Voilà dont est un solécisme ; il faut, *voilà les services, les exploits, les actions, dont*, etc.

Vers 112. Je prends sur moi sa dette, et je vous la fais bonne,

est trop trivial, c'est le style des marchands.

Vers 121. Se pare qui voudra des noms de ses aïeux :
Moi, je ne veux porter que moi-même en tous lieux, etc.

Cette tirade était digne d'être imitée par Corneille ; et l'on voit que, si elle n'était pas dans l'espagnol, il l'aurait faite. Il est vrai que *mon bras est mon pere* est trop forcé.

Vers 125. Mais, pour en quelque sorte obéir à vos lois,
Seigneur, pour mes parents je nomme mes exploits;
Ma valeur est ma race, et mon bras est mon pere.

Quand *pour* est suivi d'un verbe, il ne faut ni d'adverbe entre deux, ni rien qui tienne lieu d'adverbe.

Vers 129. . . . . Eh bien! je l'ennoblis,
Quelle que soit sa race et de qui qu'il soit fils.

Il faut éviter soigneusement ces cacophonies.

Vers 154. Qu'au choix de ses états elle veut demeurer.

Demeurer au choix est un barbarisme; il faut, *s'en tenir au choix*, ou *demeurer attachée au choix des états*.

Vers 156. Qu'elle prend vos transports pour un excès de flamme;
Et qu'au lieu d'en punir le zele injurieux,
Sur un crime d'amour elle ferme les yeux.

Le zele injurieux d'un excès de flamme!

Vers 160. Ne faites point ici de fausse modestie.

Faire de fausse modestie, barbarisme et solécisme; il faut, *n'affectez point ici de fausse modestie*. Mais il ne s'agit pas ici de modestie, quand Manrique parle d'antipathie : c'est jouer au propos interrompu.

Vers 175. Marquis, prenez ma bague...

La bague du marquis vaut bien l'anneau royal d'Astrate. Cela est tout espagnol.

Ibid. . . . . . Et la donnez pour marque
Au plus digne des trois que j'en fasse un monarque ;

barbarisme et solécisme.

SCENE IV.

Vers 18. Comtes, de cet anneau dépend le diadême :
Il faut bien un combat ; vous avez tous du cœur :
Et je le garde. — A qui, Carlos? — A mon vainqueur.

Cela est digne de la tragédie la plus sublime. Dès qu'il s'agit de grandeur, il y en a toujours dans les pieces espagnoles. Mais ces grands traits de lumiere, qui percent l'ombre de temps en temps, ne suffisent pas ; il faut un grand intérêt : nulle langueur ne doit l'interrompre ; les raisonnements politiques, les froids discours d'amour le glacent, et les pensées recherchées, les tours forcés, l'affaiblissent.

SCENE V.

Vers 13. Les rois de leurs faveurs ne sont jamais comptables ;
Ils font, comme il leur plaît, et défont nos semblables.

Cela n'était pas vrai dans ce temps-là ; un roi de Castille ou d'Arragon n'avait pas le droit de destituer un homme titré.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Cette scene et toutes les longues dissertations sur l'amour et la fierté ont toujours un défaut; et ce vice, le plus grand de tous, c'est l'ennui. On ne va au théâtre que pour être ému; l'ame veut toujours être hors d'elle-même, soit par la gaieté, soit par l'attendrissement, et au moins par la curiosité. Aucun de ces buts n'est atteint, quand une Blanche dit à sa reine, *vous l'avez honoré sans vous déshonorer;* et que la reine réplique que, *pour honorer sa générosité, l'amour s'est joué de son autorité*, etc.

Les scenes suivantes de cet acte sont à-peu-près dans le même goût; et tout le nœud consiste à différer le combat annoncé, sans aucun évènement qui attache, sans aucun sentiment qui intéresse.

Il y a de l'amour, comme dans toutes les pieces de Corneille; et cet amour est froid, parcequ'il n'est qu'amour. Ces reines, qui se passionnent froidement pour un aventurier, ajouteraient la plus grande indécence à l'ennui de cette intrigue, si le spectateur ne se doutait pas que Carlos est autre chose qu'un soldat de fortune. On a condamné l'infante du Cid, non seulement parcequ'elle est inutile, mais parcequ'elle ne parle que

de son amour pour Rodrigue. On condamna de même, dans son Don Sanche, trois princesses éprises d'un inconnu, qui a fait de bien moins grandes choses que le Cid; et le pis de tout cela, c'est que l'amour de ces princesses ne produit rien du tout dans la piece. Ces fautes sont des auteurs espagnols; mais Corneille ne devait pas les imiter.

A l'égard du style, il est à la fois incorrect et recherché, obscur et faible, dur et traînant; il n'a rien de cette élégance et de ce piquant qui sont absolument nécessaires dans un pareil sujet.

Il faudrait charger les pages de remarques plus longues que le texte, si on voulait critiquer en détail les expressions. Les remarques sur le premier acte peuvent suffire pour faire voir aux commençants ce qu'ils doivent imiter, et ce qu'ils ne doivent pas suivre. Les solécismes et les barbarismes dont cette piece fourmille seront assez sentis. Comme Corneille n'avait point encore de rivaux, il écrivait avec une extrême négligence; et, quand il fut éclipsé par Racine, il écrivit encore plus mal.

Vers 28. Je voulois seulement essayer leur respect, etc.

Essayer le respect; un choix qui donne de la peine; il est bien dur à qui se voit régner; l'amour à la faveur trouve une pente aisée; il est attaché à l'intérêt du sceptre; un outrage invisible revêtu de gloire! Que dire d'un pareil galimatias! il faut se taire et ne pas continuer d'inutiles remarques sur une piece qu'il n'est pas possible de lire. Il y a quelques beaux morceaux sur la fin. Nous en

parlerons avec d'autant plus de plaisir que nous ressentons plus de peine à être obligés de critiquer toujours *. C'est suivant ce principe que nous ne les reprenons qu'au cinquieme acte.

---

* Quoi! Voltaire ne critiquoit et ne revenoit si souvent à la charge qu'avec répugnance! il cherchoit à s'épargner, comme il le dit dans sa note précédente, les remarques inutiles! il craignoit d'en accabler le texte! Ceux qui, comme nous, auront lu son commentaire en entier croiront difficilement à la discrétion dont il semble se prévaloir. Répétons cependant, pour l'honneur de Voltaire, que dans sa premiere édition il s'étoit respecté davantage. Vous n'y trouverez ni cette foule d'observations oiseuses et si peu dignes de lui, ni ce ton de dénigrement qui les accompagne toujours. Pouvoit-il donc oublier si souvent qu'il jugeoit le grand Corneille, et que, même en relevant ses fautes, l'expression du mépris n'étoit pas moins déplacée qu'injuste, et pouvoit devenir odieuse?

ACTE V.

SCENE V.

Vers 27. Je suis bien malheureux, si je vous fais pitié!

Tout ce que dit ici Carlos est grand, sans enflure, et d'une beauté vraie. Il n'y a que ce vers, pris de l'espagnol, dont le bon goût puisse être mécontent :

A l'exemple du ciel, j'ai fait beaucoup de rien.

Ces traits hardis surprennent souvent le parterre ; mais y a-t-il rien de moins convenable que de se comparer à Dieu ? quel rapport les actions d'un soldat qui s'est élevé peuvent-elles avoir avec la création ? On ne saurait être trop en garde contre ces hyperboles audacieuses, qui peuvent éblouir des jeunes gens, que tous les hommes sensés réprouvent, et dont vous ne trouverez jamais d'exemple ni dans Virgile, ni dans Cicéron, ni dans Horace, ni dans Racine.

Remarquez encore que le mot de *ciel* n'est pas ici à sa place, attendu que Dieu a créé le ciel et la terre, et qu'on ne peut dire en cette occasion que *le ciel a fait beaucoup de rien.* *

* Cette remarque ne nous paroît qu'une vaine subtilité. Le ciel

Vers 87. Mais je vous tiens ensemble heureux au dernier point
D'être né d'un tel pere, et de n'en rougir point.

Ce dernier vers est très beau et digne de Corneille. Au reste, le dénouement est à l'espagnole.

FIN DES REMARQUES SUR DON SANCHE.

---

est pris ici pour Dieu lui-même, et ne peut avoir d'autre sens. Voltaire n'a-t-il pas très bien dit dans la Henriade:

Pour moi, qui, de l'état embrassant la défense,
Laissai toujours aux cieux le soin de leur vengeance.

Et que peuvent signifier les cieux, sinon Dieu même, qu'il n'appartient point à l'homme de venger, parceque c'est un droit qu'il s'est réservé à lui seul?

NICOMEDE,

TRAGÉDIE.

1652.

PRÉFACE
DE VOLTAIRE.

NICOMEDE est dans le goût de Don Sanche d'Arragon *. Les Espagnols, comme on l'a déja dit, sont les inventeurs de ce genre, qui est une espece de comédie héroïque. Ce n'est ni la terreur,

* Nicomede n'est pas, comme le dit Voltaire, dans le goût de Don Sanche d'Arragon. Don Sanche n'est qu'un personnage de pure fantaisie, un aventurier, ou, si l'on veut, un héros de roman; et Nicomede, Prusias, Attale, Flaminius, sont des personnages historiques. Observez d'ailleurs avec quel art Corneille, par un choix heureux de circonstances, à su prêter à son sujet tout l'éclat dont il étoit susceptible. C'est chez Prusias même, pere de Nicomede, qu'Annibal, se méfiant avec raison de la foiblesse de ce prince, venoit d'éviter, par une mort volontaire, l'affront d'être livré aux Romains; et non seulement Corneille ne manque pas d'enrichir son sujet de ce trait d'histoire, et de prêter, si nous l'osons dire, à sa piece l'appui du grand nom d'Annibal, mais il suppose que Nicomede avoit été l'éleve de ce héros dans l'art de la guerre, et l'héritier de toute sa haine contre les Romains. Observez encore que jamais Corneille n'a peint avec plus de vérité que dans cette piece la politique insidieuse de ces mêmes Romains, et la tyrannie qu'ils exerçoient sur les rois; et jugez si l'intrigue romanesque de Don Sanche d'Arragon peut être comparée à ces grands objets.

Il faut avouer cependant que trop de familiarités et de négli-

ni la pitié de la vraie tragédie; ce sont des aventures extraordinaires, des bravades, des sentiments généreux, et une intrigue dont le dénouement heureux ne coûte ni de sang aux personnages,

---

gencés dans le style de Nicomede ne permettent pas de mettre cette piece au rang des chefs-d'œuvre de Corneille; mais nous ne la regardons pas moins comme une de ses plus étonnantes productions. On a dit de la Bérénice de Racine que c'étoit une de ses plus foibles tragédies, ou même que ce n'étoit point une tragédie; mais que Racine pourtant étoit seul capable de faire un si bel ouvrage. Nous croyons qu'à beaucoup d'égards on en pourroit dire autant de Nicomede.

Quel autre en effet que Corneille eût osé concevoir le projet d'une tragédie qui ne seroit soutenue par aucune de ces passions sans lesquelles on auroit cru que la tragédie ne pouvoit exister? Lui-même reconnoît qu'elles n'ont aucune part dans cette piece; et véritablement il l'a fondée tout entiere sur le sentiment d'admiration que doit inspirer un grand homme qui n'oppose à tous les malheurs dont il est menacé qu'un courage inébranlable, et une fierté qui ne se dément jamais. Tel est en effet, d'un bout à l'autre de la piece, le caractere de Nicomede. Dédaignant de se plaindre, et ne pouvant s'abaisser un moment à la dissimulation, il ne sait combattre ses persécuteurs que par l'excès de son mépris. C'est en s'armant contre eux de l'ironie la plus accablante qu'il parvient souvent à les déconcerter, sans épargner même la foiblesse de son propre pere.

Ce qu'on n'a point encore osé tenter en comédie, le caractere du railleur, Corneille a su le rendre héroïque dans la tragédie. Nous le répétons, cette prodigieuse difficulté ne pouvoit être vaincue que par son génie; et Voltaire, en disant que cette piece

ni de larmes aux spectateurs. L'art dramatique est une imitation de la nature, comme l'art de peindre. Il y a des sujets de peinture sublimes, il y en a de simples; la vie commune, la vie champêtre, les paysages, les grotesques même, entrent dans cet art. Raphaël a peint les horreurs de la mort, et les noces de Psyché. C'est ainsi que dans l'art dramatique on a la pastorale, la farce, la comédie, la tragédie, plus ou moins héroïque, plus ou moins terrible, plus ou moins attendrissante.

Lorsqu'on rejoua, en 1756, Nicomede, oublié pendant plus de quatre-vingts ans, les comédiens

---

est dans le goût de Don Sanche d'Arragon, quelque éloge qu'il en fasse ensuite, semble n'avoir senti que foiblement ce qu'elle a de vraiment admirable. Elle se soutiendra avec éclat au théâtre tant qu'il restera des acteurs qui réuniront, comme le célebre le Kain, à une grande supériorité d'intelligence et de talent, assez de noblesse pour rendre dans toute sa dignité le beau personnage de Nicomede.

Voltaire dit qu'après avoir été oubliée pendant plus de quatre-vingts ans, cette piece ne reparut qu'en 1756, et que les comédiens n'oserent lui donner que le titre de tragi-comédie. Il devoit ajouter qu'elle reparut d'une maniere si brillante, que bientôt on ne lui donna plus sur les affiches que le titre de tragédie; titre que Corneille lui avoit donné dans son origine, et qu'elle porte en effet dans toutes les éditions. Il est vrai qu'elle est du nombre de ces pieces qui ne peuvent se passer du talent d'un très grand acteur, et qui doivent par conséquent disparoître assez fréquemment du théâtre.

du roi ne l'annoncerent que sous le titre de tragi-comédie. Cette piece est peut-être une des plus fortes preuves du génie de Corneille; et je ne suis pas étonné de l'affection qu'il avait pour elle. Ce genre est non seulement le moins théâtral de tous, mais le plus difficile à traiter. Il n'a point cette magie qui transporte l'ame, comme le dit si bien Horace:

Ille per extentum funem mihi posse videtur
Ire poëta meum qui pectus inaniter angit,
Irritat et mulcet, falsis terroribus implet,
Ut magus, et modo me Thebis, modo ponit Athenis.

Ce genre de tragédie ne se soutenant point par un sujet pathétique, par de grands tableaux, par les fureurs des passions, l'auteur ne peut qu'exciter un sentiment d'admiration pour le héros de la piece. L'admiration n'émeut guere l'ame, ne la trouble point: c'est de tous les sentiments celui qui se refroidit le plutôt. Le caractere de Nicomede avec une intrigue terrible, telle que celle de Rodogune, eût été un chef-d'œuvre.

PRÉFACE
DE CORNEILLE.

Voici une piece d'une constitution assez extraordinaire: aussi est-ce la vingt-unieme que j'ai fait voir sur le théâtre; et, après y avoir fait réciter quarante mille vers, il est bien mal-aisé de trouver quelque chose de nouveau, sans s'écarter un peu du grand chemin, et se mettre au hasard de s'égarer. La tendresse et les passions, qui doivent être l'ame des tragédies, n'ont aucune part en celle-ci; la grandeur de courage y regne seule, et regarde son malheur d'un œil si dédaigneux qu'il n'en sauroit arracher une plainte. Elle y est combattue par la politique, et n'oppose à ses artifices qu'une prudence généreuse, qui marche à visage découvert, qui prévoit le péril sans s'émouvoir, et qui ne veut point d'autre appui que celui de sa vertu, et de l'amour qu'elle imprime dans les cœurs de tous les peuples. L'histoire, qui m'a prêté de quoi la faire paroître en ce haut degré, est de Justin; et voici comme il la raconte à la fin de son trente-quatrieme livre:

« En même temps Prusias, roi de Bithynie, prit « dessein de faire assassiner son fils Nicomede, « pour avancer ses autres fils qu'il avoit eus d'une « autre femme, et qu'il faisoit élever à Rome : mais « ce dessein fut découvert à ce jeune prince par « ceux mêmes qui l'avoient entrepris : ils firent « plus, ils l'exhorterent à rendre la pareille à un « pere si cruel, et à faire retomber sur sa tête les « embûches qu'il lui avoit préparées, et n'eurent « pas grande peine à le persuader. Sitôt donc qu'il « fut entré dans le royaume de son pere, qui « l'avoit appelé auprès de lui, il fut proclamé roi; « et Prusias, chassé du trône, et délaissé même « de ses domestiques, quelque soin qu'il prît à se « cacher, fut enfin tué par ce fils, et perdit la vie « par un crime aussi grand que celui qu'il avoit « commis en donnant les ordres de l'assassiner ».

J'ai ôté de ma scene l'horreur d'une catastrophe si barbare, et n'ai donné ni au pere ni au fils aucun dessein de parricide. J'ai fait ce dernier amoureux de Laodice, afin que l'union d'une couronne voisine donnât plus d'ombrage aux Romains, et leur fît prendre plus de soin d'y mettre plus d'obstacle de leur part. J'ai approché de cette histoire celle de la mort d'Annibal, qui arriva un peu auparavant chez ce même roi, et dont le nom n'est pas un petit ornement à mon ouvrage; j'en ai fait

Nicomede disciple, pour lui prêter plus de valeur et plus de fierté contre les Romains; et, prenant l'occasion de l'ambassade où Flaminius fut envoyé par eux vers ce roi leur allié pour demander qu'on remît entre leurs mains ce vieil ennemi de leur grandeur, je l'ai chargé d'une commission secrete de traverser ce mariage, qui leur devoit donner de la jalousie. J'ai fait que pour gagner l'esprit de la reine, qui, suivant l'ordinaire des secondes femmes, avoit tout pouvoir sur celui de son vieux mari, il lui ramene un de ses fils, que mon auteur m'apprend avoir été nourri à Rome. Cela fait deux effets; car, d'un côté, il obtient la perte d'Annibal par le moyen de cette mere ambitieuse, et, de l'autre, il oppose à Nicomede un rival appuyé de toute la faveur des Romains, jaloux de sa gloire et de sa grandeur naissante.

Les assassins qui découvrirent à ce prince les sanglants desseins de son pere m'ont donné jour à d'autres artifices pour le faire tomber dans les embûches que sa belle-mere lui avoit préparées; et, pour la fin, je l'ai réduite en sorte que tous mes personnages y agissent avec générosité, et que les uns rendant ce qu'ils doivent à la vertu, et les autres demeurant dans la fermeté de leur devoir, laissent un exemple assez illustre, et une conclusion assez agréable.

La représentation n'en a pas déplu; et, comme ce ne sont pas les moindres vers qui soient partis de ma main, j'ai sujet d'espérer que la lecture n'ôtera rien à cet ouvrage de la réputation qu'il s'est acquise jusqu'ici, et ne le fera point juger indigne de suivre ceux qui l'ont précédé. Mon principal but a été de peindre la politique des Romains au-dehors, et comme ils agissoient impérieusement avec les rois leurs alliés, leurs maximes pour les empêcher de s'accroître, et les soins qu'ils prenoient de traverser leur grandeur quand elle commençoit à leur devenir suspecte à force de s'augmenter, et de se rendre considérables par de nouvelles conquêtes. C'est le caractere que j'ai donné à leur république en la personne de son ambassadeur Flaminius, qui rencontre un prince intrépide, qui voit sa perte assurée sans s'ébranler, et brave l'orgueilleuse masse de leur puissance, lors même qu'il en est accablé. Ce héros de ma façon sort un peu des regles de la tragédie en ce qu'il ne cherche point à faire pitié par l'excès de ses malheurs; mais le succès a montré que la fermeté des grands cœurs, qui n'excite que de l'admiration dans l'ame du spectateur, est quelquefois aussi agréable que la compassion que notre art nous commande de mendier pour leurs miseres. Il est bon de hasarder un peu, et

ne s'attacher pas toujours si servilement à ses préceptes, ne fût-ce que pour pratiquer celui-ci de notre Horace :

Et mihi res, non me rebus submittere conor.

Mais il faut que l'évènement justifie cette hardiesse ; et dans une liberté de cette nature on demeure coupable, à moins que d'être fort heureux.

ACTEURS.

PRUSIAS, roi de Bithynie.

FLAMINIUS, ambassadeur de Rome.

ARSINOÉ, seconde femme de Prusias.

LAODICE, reine d'Arménie.

NICOMEDE, fils aîné de Prusias, sorti du premier lit.

ATTALE, fils de Prusias et d'Arsinoé.

ARASPE, capitaine des gardes de Prusias.

CLÉONE, confidente d'Arsinoé.

La scene est à Nicomédie.

Gravelot inven. P. le Mire Sculp.

Ou laissez-moi parler, Sire, ou faites-moi taire :

NICOMEDE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

NICOMEDE, LAODICE.

LAODICE.

Après tant de hauts faits, il m'est bien doux, seigneur,
De voir encor mes yeux régner sur votre cœur;
De voir, sous les lauriers qui vous couvrent la tête,
Un si grand conquérant être encor ma conquête,
Et de toute la gloire acquise à ses travaux
Faire un illustre hommage à ce peu que je vaux.
Quelques biens toutefois que le ciel me renvoie,
Mon cœur épouvanté se refuse à la joie:
Je vous vois à regret, tant mon cœur amoureux
Trouve la cour pour vous un séjour dangereux.
Votre marâtre y regne; et le roi votre pere
Ne voit que par ses yeux, seule la considere,
Et sa souveraine loi n'a que sa volonté:

NICOMEDE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

NICOMEDE, LAODICE.

LAODICE.

Après tant de hauts faits, il m'est bien doux, seigneur,
De voir encor mes yeux régner sur votre cœur;
De voir, sous les lauriers qui vous couvrent la tête,
Un si grand conquérant être encor ma conquête,
Et de toute la gloire acquise à ses travaux
Faire un illustre hommage à ce peu que je vaux.
Quelques biens toutefois que le ciel me renvoie,
Mon cœur épouvanté se refuse à la joie:
Je vous vois à regret, tant mon cœur amoureux
Trouve la cour pour vous un séjour dangereux.
Votre marâtre y regne; et le roi votre pere
Ne voit que par ses yeux, seule la considere,
Pour souveraine loi n'a que sa volonté:

Jugez après cela de votre sûreté.
La haine que pour vous elle a si naturelle
A mon occasion encor se renouvelle.
Votre frere son fils, depuis peu de retour...

NICOMEDE.

Je le sais, ma princesse, et qu'il vous fait la cour.
Je sais que les Romains, qui l'avoient en otage,
L'ont enfin renvoyé pour un plus digne ouvrage;
Que ce don à sa mere étoit le prix fatal
Dont leur Flaminius marchandoit Annibal;
Que le roi par son ordre eût livré ce grand homme,
S'il n'eût par le poison lui-même évité Rome,
Et rompu par sa mort les spectacles pompeux
Où l'effroi de son nom le destinoit chez eux.
Par mon dernier combat je voyois réunie
La Cappadoce entiere avec la Bithynie,
Lorsqu'à cette nouvelle, enflammé de courroux
D'avoir perdu mon maître, et de craindre pour vous,
J'ai laissé mon armée aux mains de Théagene,
Pour voler en ces lieux au secours de ma reine.
Vous en aviez besoin, madame, et je le voi,
Puisque Flaminius obsede encor le roi.
Si de son arrivée Annibal fut la cause,
Lui mort, ce long séjour prétend quelque autre chose;
Et je ne vois que vous qui le puisse arrêter,
Pour aider à mon frere à vous persécuter.

LAODICE.

Je ne veux point douter que sa vertu romaine

N'embrasse avec chaleur l'intérêt de la reine:
Annibal, qu'elle vient de lui sacrifier,
L'engage en sa querelle, et m'en fait défier.
Mais, seigneur, jusqu'ici j'aurois tort de m'en plaindre:
Et, quoi qu'il entreprenne, avez-vous lieu de craindre?
Ma gloire et mon amour peuvent bien peu sur moi,
S'il faut votre présence à soutenir ma foi,
Et si je puis tomber en cette frénésie
De préférer Attale au vainqueur de l'Asie;
Attale, qu'en otage ont nourri les Romains,
Ou plutôt qu'en esclave ont façonné leurs mains,
Sans lui rien mettre au cœur qu'une crainte servile
Qui tremble à voir un aigle, et respecte un édile!

NICOMEDE.

Plutôt, plutôt la mort, que mon esprit jaloux
Forme des sentiments si peu dignes de vous.
Je crains la violence, et non votre foiblesse;
Et si Rome une fois contre nous s'intéresse...

LAODICE.

Je suis reine, seigneur; et Rome a beau tonner,
Elle ni votre roi n'ont rien à m'ordonner:
Si de mes jeunes ans il est dépositaire,
C'est pour exécuter les ordres de mon pere:
Il m'a donnée à vous, et nul autre que moi
N'a droit de l'en dédire, et me choisir un roi.
Par son ordre et le mien, la reine d'Arménie
Est due à l'héritier du roi de Bithynie,
Et ne prendra jamais un cœur assez abject

Pour se laisser réduire à l'hymen d'un sujet.
Mettez-vous en repos.

NICOMEDE.

Et le puis-je, madame,
Vous voyant exposée aux fureurs d'une femme,
Qui, pouvant tout ici, se croira tout permis
Pour se mettre en état de voir régner son fils?
Il n'est rien de si saint qu'elle ne fasse enfreindre.
Qui livroit Annibal pourra bien vous contraindre,
Et saura vous garder même fidélité
Qu'elle a gardée aux droits de l'hospitalité.

LAODICE.

Mais ceux de la nature ont-ils un privilege
Qui vous assure d'elle après ce sacrilege?
Seigneur, votre retour, loin de rompre ses coups,
Vous expose vous-même, et m'expose après vous.
Comme il est fait sans ordre, il passera pour crime;
Et vous serez bientôt la premiere victime
Que la mere et le fils, ne pouvant m'ébranler,
Pour m'ôter mon appui se voudront immoler.
Si j'ai besoin de vous de peur qu'on me contraigne,
J'ai besoin que le roi, qu'elle-même vous craigne.
Retournez à l'armée, et pour me protéger
Montrez cent mille bras tout prêts à me venger.
Parlez la force en main, et hors de leur atteinte:
S'il vous tiennent ici, tout est pour eux sans crainte;
Et ne vous flattez point ni sur votre grand cœur,
Ni sur l'éclat d'un nom cent et cent fois vainqueur;

Quelque haute valeur que puisse être la vôtre,
Vous n'avez en ces lieux que deux bras comme un autre;
Et, fussiez-vous du monde et l'amour et l'effroi,
Quiconque entre au palais porte sa tête au roi.
Je vous le dis encor, retournez à l'armée;
Ne montrez à la cour que votre renommée;
Assurez votre sort pour assurer le mien;
Faites que l'on vous craigne, et je ne craindrai rien.

NICOMEDE.

Retourner à l'armée! ah! sachez que la reine
La seme d'assassins achetés par sa haine.
Deux s'y sont découverts, que j'amene avec moi
Afin de la convaincre et détromper le roi.
Quoiqu'il soit son époux, il est encor mon pere;
Et quand il forcera la nature à se taire,
Trois sceptres à son trône attachés par mon bras
Parleront au lieu d'elle, et ne se tairont pas.
Que si notre fortune à ma perte animée
La prépare à la cour aussi-bien qu'à l'armée,
Dans ce péril égal qui me suit en tous lieux,
M'envîrez-vous l'honneur de mourir à vos yeux?

LAODICE.

Non, je ne vous dis plus désormais que je tremble,
Mais que, s'il faut périr, nous périrons ensemble.
Armons-nous de courage, et nous ferons trembler
Ceux dont les lâchetés pensent nous accabler.
Le peuple ici vous aime, et hait ces cœurs infâmes;
Et c'est être bien fort que régner sur tant d'ames.

Mais votre frere Attale adresse ici ses pas.

NICOMEDE.

Il ne m'a jamais vu; ne me découvrez pas.

SCENE II.

LAODICE, NICOMEDE, ATTALE.

ATTALE.

Quoi! madame, toujours un front inexorable!
Ne pourrai-je surprendre un regard favorable,
Un regard désarmé de toutes ces rigueurs,
Et tel qu'il est enfin quand il gagne les cœurs?

LAODICE.

Si ce front est mal propre à m'acquérir le vôtre,
Quand j'en aurai dessein, j'en saurai prendre un autre.

ATTALE.

Vous ne l'acquerrez point, puisqu'il est tout à vous.

LAODICE.

Je n'ai donc pas besoin d'un visage plus doux.

ATTALE.

Conservez-le, de grace, après l'avoir su prendre.

LAODICE.

C'est un bien mal acquis que j'aime mieux vous rendre.

ATTALE.

Vous l'estimez trop peu pour le vouloir garder.

LAODICE.

Je vous estime trop pour vouloir rien farder.
Votre rang et le mien ne sauroient le permettre:

Pour garder votre cœur je n'ai pas où le mettre;
La place est occupée: et je vous l'ai tant dit,
Prince, que ce discours vous dut être interdit:
On le souffre d'abord, mais la suite importune.

ATTALE.

Que celui qui l'occupe a de bonne fortune!
Et que seroit heureux qui pourroit aujourd'hui
Disputer cette place, et l'emporter sur lui!

NICOMEDE.

La place à l'emporter coûteroit bien des têtes,
Seigneur: ce conquérant garde bien ses conquêtes,
Et l'on ignore encor parmi ses ennemis
L'art de reprendre un fort qu'une fois il a pris.

ATTALE.

Celui-ci toutefois peut s'attaquer de sorte
Que, tout vaillant qu'il est, il faudra qu'il en sorte.

LAODICE.

Vous pourriez vous méprendre.

ATTALE.

Et si le roi le veut?

LAODICE.

Le roi, juste et prudent, ne veut que ce qu'il peut.

ATTALE.

Et que ne peut ici la grandeur souveraine?

LAODICE.

Ne parlez pas si haut: s'il est roi, je suis reine;
Et vers moi tout l'effort de son autorité
N'agit que par priere, et par civilité.

ATTALE.

Non; mais agir ainsi souvent c'est beaucoup dire
Aux reines comme vous qu'on voit dans son empire:
Et si ce n'est assez des prieres d'un roi,
Rome qui m'a nourri vous parlera pour moi.

NICOMEDE.

Rome, seigneur!

ATTALE.

Oui, Rome; en êtes-vous en doute?

NICOMEDE.

Seigneur, je crains pour vous qu'un Romain vous écoute;
Et si Rome savoit de quels feux vous brûlez,
Bien loin de vous prêter l'appui dont vous parlez,
Elle s'indigneroit de voir sa créature
A l'éclat de son nom faire une telle injure;
Et vous dégraderoit peut-être dès demain
Du titre glorieux de citoyen romain.
Vous l'a-t-elle donné pour mériter sa haine
En le déshonorant par l'amour d'une reine?
Et ne savez-vous plus qu'il n'est princes ni rois
Qu'elle daigne égaler à ses moindres bourgeois?
Pour avoir tant vécu chez ces cœurs magnanimes
Vous en avez bientôt oublié les maximes.
Reprenez un orgueil digne d'elle et de vous;
Remplissez mieux un nom sous qui nous tremblons tous;
Et, sans plus l'abaisser à cette ignominie
D'idolâtrer en vain la reine d'Arménie,
Songez qu'il faut du moins, pour toucher votre cœur,
La fille d'un tribun, ou celle d'un préteur;

Que Rome vous permet cette haute alliance,
Dont vous auroit exclus le défaut de naissance,
Si l'honneur souverain de son adoption
Ne vous autorisoit à tant d'ambition.
Forcez, rompez, brisez de si honteuses chaînes;
Aux rois qu'elle méprise abandonnez les reines,
Et concevez enfin des vœux plus élevés,
Pour mériter les biens qui vous sont réservés.

ATTALE.

Si cet homme est à vous, imposez-lui silence,
Madame, et retenez une telle insolence.
Pour voir jusqu'à quel point elle pourroit aller,
J'ai forcé ma colere à le laisser parler;
Mais je crains qu'elle échappe, et que, s'il continue,
Je ne m'obstine plus à tant de retenue.

NICOMEDE.

Seigneur, si j'ai raison, qu'importe à qui je sois?
Perd-elle de son prix pour emprunter ma voix?
Vous-même, amour à part, je vous en fais arbitre.
Ce grand nom de Romain est un précieux titre;
Et la reine et le roi l'ont assez acheté
Pour ne se plaire pas à le voir rejeté,
Puisqu'ils se sont privés, pour ce nom d'importance,
Des charmantes douceurs d'élever votre enfance.
Dès l'âge de quatre ans ils vous ont éloigné;
Jugez si c'est pour voir ce titre dédaigné,
Pour vous voir renoncer, par l'hymen d'une reine,
A la part qu'ils avoient à la grandeur romaine.
D'un si rare trésor l'un et l'autre jaloux...

ATTALE.

Madame, encore un coup, cet homme est-il à vous?
Et pour vous divertir est-il si nécessaire
Que vous ne lui puissiez ordonner de se taire?

LAODICE.

Puisqu'il vous a déplu vous traitant de Romain,
Je veux bien vous traiter de fils de souverain.
En cette qualité vous devez reconnoître
Qu'un prince votre aîné doit être votre maître,
Craindre de lui déplaire, et savoir que le sang
Ne vous empêche pas de différer de rang,
Lui garder le respect qu'exige sa naissance,
Et, loin de lui voler son bien en son absence...

ATTALE.

Si l'honneur d'être à vous est maintenant son bien,
Dites un mot, madame, et ce sera le mien;
Et si l'âge à mon rang fait quelque préjudice,
Vous en corrigerez la fatale injustice.
Mais si je lui dois tant en fils de souverain,
Permettez qu'une fois je vous parle en Romain.
Sachez qu'il n'en est point que le ciel n'ait fait naître
Pour commander aux rois, et pour vivre sans maître;
Sachez que mon amour est un noble projet
Pour éviter l'affront de me voir son sujet;
Sachez...

LAODICE.

Je m'en doutois, seigneur, que ma couronne
Vous charmoit bien du moins autant que ma personne;

Mais, telle que je suis, et ma couronne et moi,
Tout est à cet aîné qui sera votre roi;
Et s'il étoit ici, peut-être en sa présence
Vous penseriez deux fois à lui faire une offense.

ATTALE.

Que ne puis-je l'y voir! mon courage amoureux...

NICOMEDE.

Faites quelques souhaits qui soient moins dangereux,
Seigneur; s'il les savoit, il pourroit bien lui-même
Venir d'un tel amour venger l'objet qu'il aime.

ATTALE.

Insolent! est-ce enfin le respect qui m'est dû?

NICOMEDE.

Je ne sais de nous deux, seigneur, qui l'a perdu.

ATTALE.

Peux-tu bien me connoître et tenir ce langage?

NICOMEDE.

Je sais à qui je parle, et c'est mon avantage
Que, n'étant point connu, prince, vous ne savez
Si je vous dois respect, ou si vous m'en devez.

ATTALE.

Ah! madame, souffrez que ma juste colere...

LAODICE.

Consultez-en, seigneur, la reine votre mere;
Elle entre.

SCENE III.

NICOMEDE, ARSINOÉ, LAODICE, ATTALE, CLÉONE.

NICOMEDE.

Instruisez mieux le prince votre fils,
Madame, et dites-lui, de grace, qui je suis:
Faute de me connoître, il s'emporte, il s'égare;
Et ce désordre est mal dans une ame si rare:
J'en ai pitié.

ARSINOÉ.

Seigneur, vous êtes donc ici?

NICOMEDE.

Oui, madame, j'y suis, et Métrobate aussi.

ARSINOÉ.

Métrobate! ah, le traître!

NICOMEDE.

Il n'a rien dit, madame,
Qui vous doive jeter aucun trouble dans l'ame.

ARSINOÉ.

Mais qui cause, seigneur, ce retour surprenant?
Et votre armée?

NICOMEDE.

Elle est sous un bon lieutenant;
Et quant à mon retour, peu de chose le presse.
J'avois ici laissé mon maître et ma maîtresse:
Vous m'avez ôté l'un, vous, dis-je, ou les Romains;

Et je viens sauver l'autre et d'eux et de vos mains.

ARSINOÉ.

C'est ce qui vous amène?

NICOMEDE.

Oui, madame; et j'espere
Que vous m'y servirez auprès du roi mon pere.

ARSINOÉ.

Je vous y servirai comme vous l'espérez.

NICOMEDE.

De votre bon vouloir nous sommes assurés.

ARSINOÉ.

Il ne tiendra qu'au roi qu'aux effets je ne passe.

NICOMEDE.

Vous voulez à tous deux nous faire cette grace?

ARSINOÉ.

Tenez-vous assuré que je n'oublîrai rien.

NICOMEDE.

Je connois votre cœur, ne doutez pas du mien.

ATTALE.

Madame, c'est donc là le prince Nicomede?

NICOMEDE.

Oui, c'est moi qui viens voir s'il faut que je vous cede.

ATTALE.

Ah! seigneur, excusez si vous connoissant mal...

NICOMEDE.

Prince, faites-moi voir un plus digne rival.
Si vous aviez dessein d'attaquer cette place,
Ne vous départez point d'une si noble audace:

Mais, comme à son secours je n'amene que moi,
Ne la menacez plus de Rome ni du roi.
Je la défendrai seul; attaquez-la de même
Avec tous les respects qu'on doit au diadême.
Je veux bien mettre à part, avec le nom d'aîné,
Le rang de votre maître où je suis destiné;
Et nous verrons ainsi qui fait mieux un brave homme,
Des leçons d'Annibal, ou de celles de Rome.
Adieu, pensez-y bien, je vous laisse y rêver.

SCENE IV.

ARSINOÉ, ATTALE, CLÉONE.

ARSINOÉ.

Quoi, tu faisois excuse à qui m'osoit braver!

ATTALE.

Que ne peut point, madame, une telle surprise?
Ce prompt retour me perd, et rompt votre entreprise.

ARSINOÉ.

Tu l'entends mal, Attale; il la met dans ma main.
Va trouver de ma part l'ambassadeur romain;
Dedans mon cabinet amene-le sans suite,
Et de ton heureux sort laisse-moi la conduite.

ATTALE.

Mais, madame, s'il faut...

ARSINOÉ.

Va, n'appréhende rien;
Et pour avancer tout hâte cet entretien.

SCENE V.

ARSINOÉ, CLÉONE.

CLÉONE.

Vous lui cachez, madame, un dessein qui le touche!

ARSINOÉ.

Je crains qu'en l'apprenant son cœur ne s'effarouche;
Je crains qu'à la vertu par les Romains instruit
De ce que je prépare il ne m'ôte le fruit,
Et ne conçoive mal qu'il n'est fourbe ni crime
Qu'un trône acquis par-là ne rende légitime.

CLÉONE.

J'aurois cru les Romains un peu moins scrupuleux;
Et la mort d'Annibal m'eût fait mal juger d'eux.

ARSINOÉ.

Ne leur impute pas une telle injustice;
Un Romain seul l'a faite, et par mon artifice.
Rome l'eût laissé vivre, et sa légalité
N'eût point forcé les lois de l'hospitalité.
Savante à ses dépens de ce qu'il savoit faire,
Elle le souffroit mal auprès d'un adversaire;
Mais quoique, par ce triste et prudent souvenir,
De chez Antiochus elle l'ait fait bannir,
Elle auroit vu couler sans crainte et sans envie
Chez un prince allié les restes de sa vie.
Le seul Flaminius, trop piqué de l'affront
Que son pere défait lui laisse sur le front;

Car je crois que tu sais que, quand l'aigle romaine
Vit choir ses légions aux bords du Trasimene,
Flaminius son pere en étoit général, *
Et qu'il y tomba mort de la main d'Annibal;
Ce fils donc, qu'a pressé la soif de sa vengeance,
S'est aisément rendu de mon intelligence:
L'espoir d'en voir l'objet entre ses mains remis
A pratiqué par lui le retour de mon fils;
Par lui j'ai jeté Rome en haute jalousie
De ce que Nicomede a conquis dans l'Asie,
Et de voir Laodice unir tous ses états,
Par l'hymen de ce prince, à ceux de Prusias:

* Corneille donne ici, contre la vérité historique, l'exemple d'une licence qui, à ce que nous croyons, ne doit jamais être imitée. Le Flaminius qu'il introduit dans sa piece n'étoit point du tout, comme il le suppose, fils du général qui fut vaincu et qui périt à la journée de Trasimene. Ces deux Flaminius n'avoient pas même une origine commune. Celui qui combattit contre Annibal se nommoit Caïus Flaminius, et sa famille étoit plébéienne; l'autre, patricien de naissance, se nommoit Titus Quintus, et fut en effet député à la cour de Prusias, pour y demander, au nom des Romains, Annibal, qui s'étoit réfugié chez ce prince. Corneille, quoique très instruit, fut trompé, selon toute apparence, par la conformité des noms; et ce qui nous le persuade, c'est que, lorsqu'il se permet de donner volontairement quelque atteinte à la vérité de l'histoire, il ne le dissimule jamais dans l'examen de ses pieces, et qu'il y rend compte des motifs qui ont pu l'autoriser à se donner cette licence; mais on ne trouve rien ni dans la préface ni dans l'examen de Nicomede qui prouve que Corneille ait cru prendre ici quelque liberté.

Si bien que le sénat prenant un juste ombrage
D'un empire si grand sous un si grand courage,
Il s'en est fait nommer lui-même ambassadeur,
Pour rompre cet hymen, et borner sa grandeur.
Et voilà le seul point où Rome s'intéresse.

CLÉONE.

Attale à ce dessein entreprend sa maîtresse;
Mais que n'agissoit Rome avant que le retour
De cet amant si cher affermît son amour?

ARSINOÉ.

Irriter un vainqueur en tête d'une armée,
Prête à suivre en tous lieux sa colere allumée,
C'étoit trop hasarder; et j'ai cru pour le mieux
Qu'il falloit de son fort l'attirer en ces lieux.
Métrobate l'a fait, par des terreurs paniques,
Feignant de lui trahir mes ordres tyranniques;
Et pour l'assassiner se disant suborné,
Il l'a, graces aux dieux, doucement amené.
Il vient s'en plaindre au roi, lui demander justice;
Et sa plainte le jette au bord du précipice.
Sans prendre aucun souci de m'en justifier,
Je saurai m'en servir à me fortifier.
Tantôt en le voyant j'ai fait de l'effrayée,
J'ai changé de couleur, je me suis écriée:
Il a cru me surprendre, et l'a cru bien en vain,
Puisque son retour même est l'œuvre de ma main.

CLÉONE.

Mais, quoi que Rome fasse, et qu'Attale prétende,

Le moyen qu'à ses yeux Laodice se rende?

ARSINOÉ.

Et je n'engage aussi mon fils en cet amour
Qu'à dessein d'éblouir le roi, Rome, et la cour.
Je n'en veux pas, Cléone, au sceptre d'Arménie:
Je cherche à m'assurer celui de Bithynie;
Et si ce diadême une fois est à nous,
Que cette reine après se choisisse un époux.
Je ne la vais presser que pour la voir rebelle,
Que pour aigrir les cœurs de son amant et d'elle.
Le roi, que le Romain poussera vivement,
De peur d'offenser Rome agira chaudement;
Et ce prince, piqué d'une juste colere,
S'emportera sans doute et bravera son pere.
S'il est prompt et bouillant, le roi ne l'est pas moins;
Et comme à l'échauffer j'appliquerai mes soins,
Pour peu qu'à de tels coups cet amant soit sensible,
Mon entreprise est sûre, et sa perte infaillible.
Voilà mon cœur ouvert, et tout ce qu'il prétend.
Mais dans mon cabinet Flaminius m'attend.
Allons, et garde bien le secret de ta reine.

CLÉONE.

Vous me connoissez trop pour vous en mettre en peine.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PRUSIAS, ARASPE.

PRUSIAS.

Revenir sans mon ordre, et se montrer ici!

ARASPE.

Seigneur, vous auriez tort d'en prendre aucun souci,
Et la haute vertu du prince Nicomede
Pour ce qu'on peut en craindre est un puissant remede;
Mais tout autre que lui devroit être suspect:
Un retour si soudain manque un peu de respect,
Et donne lieu d'entrer en quelque défiance
Des secretes raisons de tant d'impatience.

PRUSIAS.

Je ne les vois que trop, et sa témérité
N'est qu'un pur attentat sur mon autorité :
Il n'en veut plus dépendre, et croit que ses conquêtes
Au-dessus de son bras ne laissent point de têtes;
Qu'il est lui seul sa regle, et que sans se trahir
Des héros tels que lui ne sauroient obéir.

ARASPE.

C'est d'ordinaire ainsi que ses pareils agissent:
A suivre leur devoir leurs hauts faits se ternissent;
Et ces grands cœurs, enflés du bruit de leurs combats,
Souverains dans l'armée, et parmi leurs soldats,
Font du commandement une douce habitude,
Pour qui l'obéissance est un métier bien rude.

PRUSIAS.

Dis tout, Araspe; dis que le nom de sujet
Réduit toute leur gloire en un rang trop abject;
Que, bien que leur naissance au trône les destine,
Si son ordre est trop lent, leur grand cœur s'en mutine;
Qu'un pere garde trop un bien qui leur est dû,
Et qui perd de son prix étant trop attendu;
Qu'on voit naître de là mille sourdes pratiques
Dans le gros de son peuple, et dans ses domestiques;
Et que, si l'on ne va jusqu'à trancher le cours
De son regne ennuyeux, et de ses tristes jours,
Du moins une insolente et fausse obéissance,
Lui laissant un vain titre, usurpe sa puissance.

ARASPE.

C'est ce que de tout autre il faudroit redouter,
Seigneur, et qu'en tout autre il faudroit arrêter.
Mais ce n'est pas pour vous un avis nécessaire;
Le prince est vertueux, et vous êtes bon pere.

PRUSIAS.

Si je n'étois bon pere, il seroit criminel:
Il doit son innocence à l'amour paternel;

C'est lui seul qui l'excuse, et qui le justifie,
Ou lui seul qui me trompe, et qui me sacrifie:
Car je dois craindre enfin que sa haute vertu
Contre l'ambition n'ait en vain combattu,
Qu'il ne force en son cœur la nature à se taire.
Qui se lasse d'un roi peut se lasser d'un pere;
Mille exemples sanglants nous peuvent l'enseigner:
Il n'est rien qui ne cede à l'ardeur de régner;
Et depuis qu'une fois elle nous inquiete
La nature est aveugle, et la vertu muette.
Te le dirai-je, Araspe? il m'a trop bien servi;
Augmentant mon pouvoir, il me l'a tout ravi:
Il n'est plus mon sujet qu'autant qu'il le veut être;
Et qui me fait régner en effet est mon maître.
Pour paroître à mes yeux son mérite est trop grand:
On n'aime point à voir ceux à qui l'on doit tant.
Tout ce qu'il a fait parle au moment qu'il m'approche;
Et sa seule présence est un secret reproche:
Elle me dit toujours qu'il m'a fait trois fois roi,
Que je tiens plus de lui qu'il ne tiendra de moi;
Et que, si je lui laisse un jour une couronne,
Ma tête en porte trois que sa valeur me donne.
J'en rougis dans mon ame; et ma confusion,
Qui renouvelle et croît à chaque occasion,
Sans cesse offre à mes yeux cette vue importune,
Que qui m'en donne trois peut bien m'en ôter une;
Qu'il n'a qu'à l'entreprendre, et peut tout ce qu'il veut.
Juge, Araspe, où j'en suis s'il veut tout ce qu'il peut.

ARASPE.

Pour tout autre que lui je sais comme s'explique
La regle de la vraie et saine politique.
Aussitôt qu'un sujet s'est rendu trop puissant,
Encor qu'il soit sans crime, il n'est pas innocent:
On n'attend point alors qu'il s'ose tout permettre;
C'est un crime d'état que d'en pouvoir commettre;
Et qui sait bien régner l'empêche prudemment
De mériter un juste et plus grand châtiment,
Et prévient, par un ordre à tous deux salutaire,
Ou les maux qu'il prépare, ou ceux qu'il pourroit faire.
Mais, seigneur, pour le prince, il a trop de vertu;
Je vous l'ai déja dit.

PRUSIAS.

Et m'en répondras-tu?
Me seras-tu garant de ce qu'il pourra faire
Pour venger Annibal, ou pour perdre son frere?
Et le prends-tu pour homme à voir d'un œil égal
Et l'amour de son frere, et la mort d'Annibal?
Non, ne nous flattons point, il court à sa vengeance;
Il en a le prétexte, il en a la puissance;
Il est l'astre naissant qu'adorent mes états;
Il est le dieu du peuple, et celui des soldats.
Sûr de ceux-ci sans doute il vient soulever l'autre,
Fondre avec son pouvoir sur le reste du nôtre:
Mais ce peu qui m'en reste, encor que languissant,
N'est pas peut-être encor tout-à-fait impuissant.
Je veux bien toutefois agir avec adresse,

Joindre beaucoup d'honneur à bien peu de rudesse,
Le chasser avec gloire, et mêler doucement
Le prix de son mérite à mon ressentiment:
Mais, s'il ne m'obéit, ou s'il ose s'en plaindre,
Quoi qu'il ait fait pour moi, quoi que j'en voie à craindre,
Dussé-je voir par-là tout l'état hasardé...

ARASPE.

Il vient.

SCENE II.

PRUSIAS, NICOMEDE, ARASPE.

PRUSIAS.

Vous voilà, prince! et qui vous a mandé?

NICOMEDE.

La seule ambition de pouvoir en personne
Mettre à vos pieds, seigneur, encore une couronne,
De jouir de l'honneur de vos embrassements,
Et d'être le témoin de vos contentements.
Après la Cappadoce heureusement unie
Aux royaumes du Pont et de la Bithynie,
Je viens remercier et mon pere et mon roi
D'avoir eu la bonté de s'y servir de moi,
D'avoir choisi mon bras pour une telle gloire,
Et fait tomber sur moi l'honneur de sa victoire.

PRUSIAS.

Vous pouviez vous passer de mes embrassements,
Me faire par écrit de tels remercîments;

Et vous ne deviez pas envelopper d'un crime
Ce que votre victoire ajoute à votre estime.
Abandonner mon camp en est un capital,
Inexcusable en tous, et plus au général;
Et tout autre que vous, malgré cette conquête,
Revenant sans mon ordre, eût payé de sa tête.

NICOMEDE.

J'ai failli, je l'avoue, et mon cœur imprudent
A trop cru les transports d'un desir trop ardent:
L'amour que j'ai pour vous a commis cette offense,
Lui seul à mon devoir fait cette violence.
Si le bien de vous voir m'étoit moins précieux,
Je serois innocent; mais si loin de vos yeux,
Que j'aime mieux, seigneur, en perdre un peu d'estime,
Et qu'un bonheur si grand me coûte un petit crime,
Qui ne craindra jamais la plus sévere loi,
Si l'amour juge en vous ce qu'il a fait en moi?

PRUSIAS.

La plus mauvaise excuse est assez pour un pere,
Et sous le nom d'un fils toute faute est légere.
Je ne veux voir en vous que mon unique appui:
Recevez tout l'honneur qu'on vous doit aujourd'hui.
L'ambassadeur romain me demande audience;
Il verra ce qu'en vous je prends de confiance;
Vous l'écouterez, prince, et répondrez pour moi.
Vous êtes aussi-bien le véritable roi;
Je n'en suis plus que l'ombre, et l'âge ne m'en laisse
Qu'un vain titre d'honneur qu'on rend à ma vieillesse;

Je n'ai plus que deux jours peut-être à le garder:
L'intérêt de l'état vous doit seul regarder.
Prenez-en aujourd'hui la marque la plus haute:
Mais gardez-vous aussi d'oublier votre faute;
Et, comme elle fait breche au pouvoir souverain,
Pour la bien réparer, retournez dès demain.
Remettez en éclat la puissance absolue:
Attendez-la de moi comme je l'ai reçue,
Inviolable, entiere; et n'autorisez pas
De plus méchants que vous à la mettre plus bas.
Le peuple qui vous voit, la cour qui vous contemple,
Vous désobéiroient sur votre propre exemple:
Donnez-leur-en un autre, et montrez à leurs yeux
Que nos premiers sujets obéissent le mieux.

NICOMEDE.

J'obéirai, seigneur, et plutôt qu'on ne pense;
Mais je demande un prix de mon obéissance.
La reine d'Arménie est due à ses états,
Et j'en vois les chemins ouverts par nos combats.
Il est temps qu'en son ciel cet astre aille reluire:
De grace accordez-moi l'honneur de l'y conduire.

PRUSIAS.

Il n'appartient qu'à vous, et cet illustre emploi
Demande un roi lui-même, ou l'héritier d'un roi;
Mais pour la renvoyer jusqu'en son Arménie
Vous savez qu'il y faut quelque cérémonie:
Tandis que je ferai préparer son départ
Vous irez dans mon camp l'attendre de ma part.

NICOMEDE.

Elle est prête à partir sans plus grand équipage.

PRUSIAS.

Je n'ai garde à son rang de faire un tel outrage.
Mais l'ambassadeur entre, il le faut écouter;
Puis nous verrons quel ordre on y doit apporter.

SCENE III.

PRUSIAS, NICOMEDE, FLAMINIUS, ARASPE.

FLAMINIUS.

Sur le point de partir, Rome, seigneur, me mande
Que je vous fasse encor pour elle une demande.
Elle a nourri vingt ans un prince votre fils;
Et vous pouvez juger des soins qu'elle en a pris
Par les hautes vertus et les illustres marques
Qui font briller en lui le sang de vos monarques.
Sur-tout il est instruit en l'art de bien régner :
C'est à vous de le croire, et de le témoigner.
Si vous faites état de cette nourriture,
Donnez ordre qu'il regne : elle vous en conjure;
Et vous offenseriez l'estime qu'elle en fait
Si vous le laissiez vivre et mourir en sujet.
Faites donc aujourd'hui que je lui puisse dire
Où vous lui destinez un souverain empire.

PRUSIAS.

Les soins qu'ont pris de lui le peuple et le sénat
Ne trouveront en moi jamais un pere ingrat :

Je crois que pour régner il en a les mérites,
Et n'en veux point douter après ce que vous dites ;
Mais vous voyez, seigneur, le prince son aîné,
Dont le bras généreux trois fois m'a couronné ;
Il ne fait que sortir encor d'une victoire ;
Et pour tant de hauts faits je lui dois quelque gloire :
Souffrez qu'il ait l'honneur de répondre pour moi.

NICOMEDE.

Seigneur, c'est à vous seul de faire Attale roi.

PRUSIAS.

C'est votre intérêt seul que sa demande touche.

NICOMEDE.

Le vôtre toutefois m'ouvrira seul la bouche.
De quoi se mêle Rome, et d'où prend le sénat,
Vous vivant, vous régnant, ce droit sur votre état?
Vivez, régnez, seigneur, jusqu'à la sépulture,
Et laissez faire après, ou Rome, ou la nature.

PRUSIAS.

Pour de pareils amis il faut se faire effort.

NICOMEDE.

Qui partage vos biens aspire à votre mort ;
Et de pareils amis, en bonne politique...

PRUSIAS.

Ah! ne me brouillez point avec la république ;
Portez plus de respect à de tels alliés.

NICOMEDE.

Je ne puis voir sous eux les rois humiliés ;
Et, quel que soit ce fils que Rome vous renvoie,

Seigneur, je lui rendrois son présent avec joie.
S'il est si bien instruit en l'art de commander,
C'est un rare trésor qu'elle devroit garder,
Et conserver chez soi sa chere nourriture,
Ou pour le consulat, ou pour la dictature.

FLAMINIUS, *à Prusias.*

Seigneur, dans ce discours, qui nous traite si mal,
Vous voyez un effet des leçons d'Annibal;
Ce perfide ennemi de la grandeur romaine
N'en a mis en son cœur que mépris et que haine.

NICOMEDE.

Non, mais il m'a sur-tout laissé ferme en ce point,
D'estimer beaucoup Rome, et ne la craindre point.
On me croit son disciple, et je le tiens à gloire;
Et quand Flaminius attaque sa mémoire,
Il doit savoir qu'un jour il me fera raison
D'avoir réduit mon maître au secours du poison,
Et n'oublier jamais qu'autrefois ce grand homme
Commença par son pere * à triompher de Rome.

FLAMINIUS.

Ah! c'est trop m'outrager!

NICOMEDE.

N'outragez plus les morts.

* Voyez notre remarque sur le personnage de Flaminius, scene cinquieme du premier acte. Il n'est pas encore dans l'exactitude historique que ce soit par un Flaminius qu'Annibal ait commencé à triompher de Rome. La journée de Trasimene avoit été précédée par les batailles du Thésin et de la Trébie.

PRUSIAS.

Et vous, ne cherchez point à former de discords;
Parlez et nettement sur ce qu'il me propose.

NICOMEDE.

Eh bien! s'il est besoin de répondre autre chose,
Attale doit régner, Rome l'a résolu;
Et, puisqu'elle a par-tout un pouvoir absolu,
C'est aux rois d'obéir alors qu'elle commande.
Attale a le cœur grand, l'esprit grand, l'ame grande,
Et toutes les grandeurs dont se fait un grand roi.
Mais c'est trop que d'en croire un Romain sur sa foi;
Par quelque grand effet voyons s'il en est digne,
S'il a cette vertu, cette valeur insigne:
Donnez-lui votre armée, et voyons ces grands coups;
Qu'il en fasse pour lui ce que j'ai fait pour vous;
Qu'il regne avec éclat sur sa propre conquête,
Et que de sa victoire il couronne sa tête.
Je lui prête mon bras, et veux dès maintenant,
S'il daigne s'en servir, être son lieutenant.
L'exemple des Romains m'autorise à le faire;
Le fameux Scipion le fut bien de son frere;
Et lorsqu'Antiochus fut par eux détrôné
Sous les lois du plus jeune on vit marcher l'aîné.
Les bords de l'Hellespont, ceux de la mer Égée,
Le reste de l'Asie à nos côtes rangée,
Offrent une matiere à son ambition...

FLAMINIUS.

Rome prend tout ce reste en sa protection;

Et vous n'y pouvez plus étendre vos conquêtes
Sans attirer sur vous d'effroyables tempêtes.

NICOMEDE.

J'ignore sur ce point les volontés du roi:
Mais peut-être qu'un jour je dépendrai de moi;
Et nous verrons alors l'effet de ces menaces.
Vous pouvez cependant faire munir ces places,
Préparer un obstacle à mes nouveaux desseins,
Disposer de bonne heure un secours de Romains;
Et si Flaminius en est le capitaine,
Nous pourrons lui trouver un lac de Trasimene.

PRUSIAS.

Prince, vous abusez trop tôt de ma bonté:
Le rang d'ambassadeur doit être respecté;
Et l'honneur souverain qu'ici je vous défere...

NICOMEDE.

Ou laissez-moi parler, sire, ou faites-moi taire.
Je ne sais point répondre autrement pour un roi
A qui dessus son trône on veut faire la loi.

PRUSIAS.

Vous m'offensez moi-même en parlant de la sorte,
Et vous devez domter l'ardeur qui vous emporte.

NICOMEDE.

Quoi! je verrai, seigneur, qu'on borne vos états,
Qu'au milieu de ma course on m'arrête le bras,
Que de vous menacer on a même l'audace,
Et je ne rendrai point menace pour menace?
Et je remercirai qui me dit hautement

Qu'il ne m'est plus permis de vaincre impunément!

PRUSIAS, *à Flaminius.*

Seigneur, vous pardonnez aux chaleurs de son âge;
Le temps et la raison pourront le rendre sage.

NICOMEDE.

La raison et le temps m'ouvrent assez les yeux,
Et l'âge ne fera que me les ouvrir mieux.
Si j'avois jusqu'ici vécu comme ce frere,
Avec une vertu qui fût imaginaire,
(Car je l'appelle ainsi quand elle est sans effets;
Et l'admiration de tant d'hommes parfaits,
Dont il a vu dans Rome éclater le mérite,
N'est pas grande vertu si l'on ne les imite;)
Si j'avois donc vécu dans ce même repos
Qu'il a vécu dans Rome auprès de ses héros,
Elle me laisseroit la Bithynie entiere,
Telle que de tous temps l'aîné la tient d'un pere,
Et s'empresseroit moins à le faire régner,
Si vos armes sous moi n'avoient su rien gagner:
Mais parcequ'elle voit avec la Bithynie
Par trois sceptres conquis trop de puissance unie,
Il faut la diviser; et, dans ce beau projet,
Ce prince est trop bien né pour vivre mon sujet!
Puisqu'il peut la servir à me faire descendre,
Il a plus de vertu que n'en eut Alexandre;
Et je lui dois quitter, pour le mettre en mon rang,
Le bien de mes aïeux, ou le prix de mon sang.
Graces aux immortels, l'effort de mon courage

Et ma grandeur future ont mis Rome en ombrage:
Vous pouvez l'en guérir, seigneur, et promptement;
Mais n'exigez d'un fils aucun consentement:
Le maître qui prit soin d'instruire ma jeunesse
Ne m'a jamais appris à faire une bassesse.

FLAMINIUS.

A ce que je puis voir, vous avez combattu,
Prince, par intérêt, plutôt que par vertu.
Les plus rares exploits que vous ayez pu faire
N'ont jeté qu'un dépôt sur la tête d'un pere;
Vous n'avez fait le roi que garde de leur prix;
Et ce n'est que pour vous que vous avez conquis,
Puisque cette grandeur à son trône attachée
Sur nul autre que vous ne peut être épanchée.
Certes je vous croyois un peu plus généreux:
Quand les Romains le sont, ils ne font rien pour eux.*
Scipion, dont tantôt vous vantiez le courage,
Ne vouloit point régner sur les murs de Carthage;
Et de tout ce qu'il fit pour l'empire romain
Il n'en eut que la gloire et le nom d'Africain.
Mais on ne voit qu'à Rome une vertu si pure;
Le reste de la terre est d'une autre nature.
Quant aux raisons d'état qui vous font concevoir
Que nous craignons en vous l'union du pouvoir,
Si vous en consultiez des têtes bien sensées,

* Voilà des vers admirables, que Voltaire auroit dû faire remarquer.

Elles vous déferoient de ces belles pensées:
Par respect pour le roi je ne dis rien de plus.
Prenez quelque loisir de rêver là-dessus;
Laissez moins de fumée à vos feux militaires,
Et vous pourrez avoir des visions plus claires.

NICOMEDE.

Le temps pourra donner quelque décision
Si la pensée est belle, ou si c'est vision.
Cependant...

FLAMINIUS.

Cependant, si vous trouvez des charmes
A pousser plus avant la gloire de vos armes,
Nous ne la bornons point; mais, comme il est permis
Contre qui que ce soit de servir ses amis,
Si vous ne le savez, je veux bien vous l'apprendre,
Et vous en donne avis pour ne vous pas surprendre.
Au reste soyez sûr que vous posséderez
Tout ce qu'en votre cœur déja vous dévorez;
Le Pont sera pour vous avec la Galatie,
Avec la Cappadoce, avec la Bithynie.
Ce bien de vos aïeux, ces prix de votre sang,
Ne mettront point Attale en votre illustre rang;
Et, puisque leur partage est pour vous un supplice,
Rome n'a pas dessein de vous faire injustice.
Ce prin e régnera sans rien prendre sur vous.
(*à Prusias.*)
La reine d'Arménie a besoin d'un époux,
Seigneur, l'occasion ne peut être plus belle;

Elle vit sous vos lois, et vous disposez d'elle.

NICOMEDE.

Voilà le vrai secret de faire Attale roi,
Comme vous l'avez dit, sans rien prendre sur moi.
La piece est délicate, et ceux qui l'ont tissue
A de si longs détours font une digne issue.
Je n'y réponds qu'un mot, étant sans intérêt.
Traitez cette princesse en reine comme elle est:
Ne touchez point en elle aux droits du diadême;
Ou pour les maintenir je périrai moi-même.
Je vous en donne avis, et que jamais les rois,
Pour vivre en nos états, ne vivent sous nos lois;
Qu'elle seule en ces lieux d'elle-même dispose.

PRUSIAS.

N'avez-vous, Nicomede, à lui dire autre chose?

NICOMEDE.

Non, seigneur, si ce n'est que la reine, après tout,
Sachant ce que je puis, me pousse trop à bout.

PRUSIAS.

Contre elle dans ma cour que peut votre insolence?

NICOMEDE.

Rien du tout, que garder ou rompre le silence.
Une seconde fois avisez, s'il vous plaît,
A traiter Laodice en reine comme elle est;
C'est moi qui vous en prie.

SCENE IV.

PRUSIAS, FLAMINIUS, ARASPE,

FLAMINIUS.

Eh quoi ! toujours obstacle?

PRUSIAS.

De la part d'un amant ce n'est pas grand miracle.
Cet orgueilleux esprit, enflé de ses succès,
Pense bien de son cœur nous empêcher l'accès;
Mais il faut que chacun suive sa destinée.
L'amour entre les rois ne fait pas l'hyménée;
Et les raisons d'état, plus fortes que ses nœuds,
Trouvent bien les moyens d'en éteindre les feux.

FLAMINIUS.

Comme elle a de l'amour, elle aura du caprice.

PRUSIAS.

Non, non; je vous réponds, seigneur, de Laodice:
Mais enfin elle est reine; et cette qualité
Semble exiger de nous quelque civilité.
J'ai sur elle après tout une puissance entiere,
Mais j'aime à la cacher sous le nom de priere:
Rendons-lui donc visite; et, comme ambassadeur,
Proposez cet hymen vous-même à sa grandeur.
Je seconderai Rome, et veux vous introduire.
Puisqu'elle est en nos mains, l'amour ne nous peut nuire.
Allons de sa réponse à votre compliment
Prendre l'occasion de parler hautement.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PRUSIAS, FLAMINIUS, LAODICE.

PRUSIAS.

Reine, puisque ce titre a pour vous tant de charmes,
Sa perte vous devroit donner quelques alarmes:
Qui tranche trop du roi ne regne pas long-temps.

LAODICE.

J'observerai, seigneur, ces avis importants;
Et, si jamais je regne, on verra la pratique
D'une si salutaire et noble politique.

PRUSIAS.

Vous vous mettez fort mal au chemin de régner.

LAODICE.

Seigneur, si je m'égare, on peut me l'enseigner.

PRUSIAS.

Vous méprisez trop Rome, et vous devriez faire
Plus d'estime d'un roi qui vous tient lieu de pere.

LAODICE.

Vous verriez qu'à tous deux je rends ce que je doi,

Si vous vouliez mieux voir ce que c'est qu'être roi.
Recevoir ambassade en qualité de reine,
Ce seroit à vos yeux faire la souveraine,
Entreprendre sur vous, et dedans votre état
Sur votre autorité commettre un attentat:
Je la refuse donc, seigneur, et me dénie
L'honneur qui ne m'est dû que dans mon Arménie.
C'est là que sur mon trône avec plus de splendeur
Je puis honorer Rome en son ambassadeur,
Faire réponse en reine; et comme le mérite
Et de qui l'on me parle, et qui m'en sollicite.
Ici c'est un métier que je n'entends pas bien:
Car hors de l'Arménie enfin je ne suis rien;
Et ce grand nom de reine ailleurs ne m'autorise
Qu'à n'y voir point de trône à qui je sois soumise,
A vivre indépendante, et n'avoir en tous lieux
Pour souverains que moi, la raison, et les dieux.

PRUSIAS.

Ces dieux vos souverains, et le roi votre pere
De leur pouvoir sur vous m'ont fait dépositaire;
Et vous pourrez peut-être apprendre une autre fois
Ce que c'est en tous lieux que la raison des rois.
Pour en faire l'épreuve allons en Arménie.
Je vais vous y remettre en bonne compagnie:
Partez; et dès demain, puisque vous le voulez,
Préparez-vous à voir vos pays désolés,
Préparez-vous à voir par toute votre terre
Ce qu'ont de plus affreux les fureurs de la guerre,

Des montagnes de morts, des rivieres de sang.

LAODICE.

Je perdrai mes états, et garderai mon rang;
Et ces vastes malheurs où mon orgueil me jette
Me feront votre esclave, et non votre sujette:
Ma vie est en vos mains, mais non ma dignité.

PRUSIAS.

Nous ferons bien changer ce courage indomté;
Et quand vos yeux, frappés de toutes ces miseres,
Verront Attale assis au trône de vos peres,
Alors, peut-être, alors vous le prierez en vain
Que pour y remonter il vous donne la main.

LAODICE.

Si jamais jusque-là votre guerre m'engage,
Je serai bien changée et d'ame et de courage.
Mais peut-être, seigneur, vous n'irez pas si loin:
Les dieux de ma fortune auront un peu de soin;
Ils vous inspireront, ou trouveront un homme
Contre tant de héros que vous prêtera Rome.

PRUSIAS.

Sur un présomptueux vous fondez votre appui;
Mais il court à sa perte, et vous traîne avec lui.
Pensez-y bien, madame, et faites-vous justice;
Choisissez d'être reine, ou d'être Laodice;
Et, pour dernier avis que vous aurez de moi,
Si vous voulez régner, faites Attale roi.
Adieu,

SCENE II.

FLAMINIUS, LAODICE.

FLAMINIUS.

Madame, enfin une vertu parfaite...

LAODICE.

Suivez le roi, seigneur, votre ambassade est faite;
Et je vous dis encor, pour ne vous point flatter,
Qu'ici je ne la dois ni la veux écouter.

FLAMINIUS.

Et je vous parle aussi, dans ce péril extrême,
Moins en ambassadeur qu'en homme qui vous aime;
Et qui, touché du sort que vous vous préparez,
Tâche à rompre le cours des maux où vous courez.
J'ose donc comme ami vous dire en confidence
Qu'une vertu parfaite a besoin de prudence,
Et doit considérer, pour son propre intérêt,
Et les temps où l'on vit, et les lieux où l'on est.
La grandeur de courage en une ame royale
N'est sans cette vertu qu'une vertu brutale,
Que son mérite aveugle, et qu'un faux jour d'honneur
Jette en un tel divorce avec le vrai bonheur,
Qu'elle-même se livre à ce qu'elle doit craindre,
Ne se fait admirer que pour se faire plaindre,
Que pour nous pouvoir dire, après un grand soupir,
« J'avois droit de régner, et n'ai su m'en servir ».
Vous irritez un roi dont vous voyez l'armée

Nombreuse, obéissante, à vaincre accoutumée:
Vous êtes en ses mains, vous vivez dans sa cour.

LAODICE.

Je ne sais si l'honneur eut jamais un faux jour,
Seigneur; mais je veux bien vous répondre en amie.
Ma prudence n'est pas tout-à-fait endormie;
Et, sans examiner par quel destin jaloux
La grandeur de courage est si mal avec vous,
Je veux vous faire voir que celle que j'étale
N'est pas tant qu'il vous semble une vertu brutale;
Que, si j'ai droit au trône, elle s'en veut servir,
Et sait bien repousser qui me le veut ravir.
Je vois sur la frontiere une puissante armée,
Comme vous l'avez dit, à vaincre accoutumée;
Mais par quelle conduite, et sous quel général?
Le roi, s'il s'en fait fort, pourroit s'en trouver mal;
Et, s'il vouloit passer de son pays au nôtre,
Je lui conseillerois de s'assurer d'un autre.
Mais je vis dans sa cour, je suis dans ses états,
Et j'ai peu de raison de ne le craindre pas.
Seigneur, dans sa cour même, et hors de l'Arménie
La vertu trouve appui contre la tyrannie.
Tout son peuple a des yeux pour voir quel attentat
Font sur le bien public les maximes d'état:
Il connoît Nicomede, il connoît sa marâtre;
Il en sait, il en voit la haine opiniâtre;
Il voit la servitude où le roi s'est soumis,
Et connoît d'autant mieux les dangereux amis.

Pour moi, que vous croyez au bord du précipice,
Bien loin de mépriser Attale par caprice,
J'évite les mépris qu'il recevroit de moi
S'il tenoit de ma main la qualité de roi:
Je le regarderois comme une ame commune,
Comme un homme mieux né pour une autre fortune,
Plus mon sujet qu'époux; et le nœud conjugal
Ne le tireroit pas de ce rang inégal.
Mon peuple à mon exemple en feroit peu d'estime.
Ce seroit trop, seigneur, pour un cœur magnanime:
Mon refus lui fait grace; et, malgré ses desirs,
J'épargne à sa vertu d'éternels déplaisirs.

FLAMINIUS.

Si vous me dites vrai, vous êtes ici reine:
Sur l'armée et la cour je vous vois souveraine;
Le roi n'est qu'une idée, et n'a de son pouvoir
Que ce que par pitié vous lui laissez avoir.
Quoi! même vous allez jusques à faire grace!
Après cela, madame, excusez mon audace;
Souffrez que Rome enfin vous parle par ma voix:
Recevoir ambassade est encor de vos droits;
Ou si ce nom vous choque ailleurs qu'en Arménie,
Comme simple Romain, souffrez que je vous die
Qu'être allié de Rome, et s'en faire un appui,
C'est l'unique moyen de régner aujourd'hui;
Que c'est par-là qu'on tient ses voisins en contrainte,
Ses peuples en repos, ses ennemis en crainte;
Qu'un prince est dans son trône à jamais affermi,

Quand il est honoré du nom de son ami;
Qu'Attale avec ce titre est plus roi, plus monarque
Que tous ceux dont le front ose en porter la marque;
Et qu'enfin...

LAODICE.

Il suffit; je vois bien ce que c'est:
Tous les rois ne sont rois qu'autant comme il vous plaît;
Mais si de leurs états Rome à son gré dispose,
Certes, pour son Attale elle fait peu de chose;
Et qui tient en sa main tant de quoi lui donner
A mendier pour lui devroit moins s'obstiner.
Pour un prince si cher sa réserve m'étonne;
Que ne me l'offre-t-elle avec une couronne?
C'est trop m'importuner en faveur d'un sujet,
Moi qui tiendrois un roi pour un indigne objet,
S'il venoit par votre ordre, et si votre alliance
Souilloit entre ses mains la suprême puissance.
Ce sont des sentiments que je ne puis trahir:
Je ne veux point de rois qui sachent obéir;
Et, puisque vous voyez mon ame tout entiere,
Seigneur, ne perdez plus menace ni priere.

FLAMINIUS.

Puis-je ne pas vous plaindre en cet aveuglement?
Madame, encore un coup, pensez-y mûrement:
Songez mieux ce qu'est Rome, et ce qu'elle peut faire;
Et si vous vous aimez, craignez de lui déplaire.
Carthage étant détruite, Antiochus défait,
Rien de nos volontés ne peut troubler l'effet;

Tout fléchit sur la terre, et tout tremble sur l'onde;
Et Rome est aujourd'hui la maîtresse du monde.

LAODICE.

La maîtresse du monde! Ah! vous me feriez peur
S'il ne s'en falloit pas l'Arménie et mon cœur,
Si le grand Annibal n'avoit qui lui succede,
S'il ne revivoit pas au prince Nicomede,
Et s'il n'avoit laissé dans de si dignes mains
L'infaillible secret de vaincre les Romains.
Un si vaillant disciple aura bien le courage
D'en mettre jusqu'au bout les leçons en usage:
L'Asie en fait l'épreuve, où trois sceptres conquis
Font voir en quelle école il en a tant appris.
Ce sont des coups d'essai, mais si grands, que peut-être
Le capitole a droit d'en craindre un coup de maître,
Et qu'il ne puisse un jour...

FLAMINIUS.

Ce jour est encor loin,
Madame; et quelques uns vous diront, au besoin,
Quels dieux du haut en bas renversent les profanes,
Et que, même au sortir de Trébie et de Cannes,
Son ombre épouvanta votre grand Annibal.
Mais le voici ce bras à Rome si fatal.

SCENE III.

NICOMEDE, LAODICE, FLAMINIUS.

NICOMEDE.

Ou Rome à ses agents donne un pouvoir bien large,
Ou vous êtes bien long à faire votre charge.

FLAMINIUS.

Je sais quel est mon ordre; et, si j'en sors ou non,
C'est à d'autres qu'à vous que j'en rendrai raison.

NICOMEDE.

Allez-y donc, de grace, et laissez à ma flamme
Le bonheur à son tour d'entretenir madame:
Vous avez dans son cœur fait de si grands progrès,
Et vos discours pour elle ont de si grands attraits,
Que sans de grands efforts je n'y pourrai détruire
Ce que votre harangue y vouloit introduire.

FLAMINIUS.

Les malheurs où la plonge une indigne amitié
Me faisoient lui donner un conseil par pitié.

NICOMEDE.

Lui donner de la sorte un conseil charitable,
C'est être ambassadeur et tendre et pitoyable.
Vous a-t-il conseillé beaucoup de lâchetés,
Madame?

FLAMINIUS.

Ah! c'en est trop, et vous vous emportez.

NICOMEDE.

Je m'emporte?

FLAMINIUS.

Sachez qu'il n'est point de contrée
Où d'un ambassadeur la dignité sacrée...

NICOMEDE.

Ne nous vantez plus tant son rang et sa splendeur.
Qui fait le conseiller n'est plus ambassadeur;
Il excede sa charge, et lui-même y renonce.
Mais dites-moi, madame, a-t-il eu sa réponse?

LAODICE.

Oui, seigneur.

NICOMEDE.

Sachez donc que je ne vous prends plus
Que pour l'agent d'Attale, et pour Flaminius;
Et, si vous me fâchiez, j'ajouterois peut-être
Que pour l'empoisonneur d'Annibal, de mon maître.
Voilà tous les honneurs que vous aurez de moi:
S'ils ne vous satisfont, allez vous plaindre au roi.

FLAMINIUS.

Il me fera justice, encor qu'il soit bon pere;
Ou Rome à son refus se la saura bien faire.

NICOMEDE.

Allez de l'un et l'autre embrasser les genoux.

FLAMINIUS.

Les effets répondront; prince, pensez à vous.

NICOMEDE.

Cet avis est plus propre à donner à la reine.

SCENE IV.

NICOMEDE, LAODICE.

NICOMEDE.

Ma générosité cede enfin à sa haine :
Je l'épargnois assez pour ne découvrir pas
Les infâmes projets de ses assassinats;
Mais enfin on m'y force, et tout son crime éclate.
J'ai fait entendre au roi Zénon, et Métrobate;
Et, comme leur rapport a de quoi l'étonner,
Lui-même il prend le soin de les examiner.

LAODICE.

Je ne sais pas, seigneur, quelle en sera la suite;
Mais je ne comprends point toute cette conduite,
Ni comme à cet éclat la reine vous contraint.
Plus elle vous doit craindre, et moins elle vous craint;
Et plus vous la pouvez accabler d'infamie,
Plus elle vous attaque en mortelle ennemie.

NICOMEDE.

Elle prévient ma plainte, et cherche adroitement
A la faire passer pour un ressentiment;
Et ce masque trompeur de fausse hardiesse
Nous déguise sa crainte, et couvre sa foiblesse.

LAODICE.

Les mysteres de cour souvent sont si cachés
Que les plus clairvoyants y sont bien empêchés.
Lorsque vous n'étiez point ici pour me défendre,

Je n'avois contre Attale aucun combat à rendre;
Rome ne songeoit point à troubler notre amour:
Bien plus, on ne vous souffre ici que ce seul jour;
Et dans ce même jour Rome, en votre présence,
Avec chaleur pour lui presse mon alliance.
Pour moi, je ne vois goutte en ce raisonnement
Qui n'attend point le temps de votre éloignement,
Et j'ai devant les yeux toujours quelque nuage
Qui m'offusque la vue, et m'y jette un ombrage.
Le roi chérit sa femme, il craint Rome; et, pour vous,
S'il ne voit vos hauts faits d'un œil un peu jaloux,
Du moins, à dire tout, je ne saurois vous taire
Qu'il est trop bon mari pour être assez bon pere.
Voyez quel contretemps Attale prend ici!
Qui l'appelle avec nous? quel projet? quel souci?
Je conçois mal, seigneur, ce qu'il faut que j'en pense;
Mais j'en romprai le coup, s'il y faut ma présence.
Je vous quitte.

SCENE V.

NICOMEDE, ATTALE, LAODICE.

ATTALE.

Madame, un si doux entretien
N'est plus charmant pour vous quand j'y mêle le mien.

LAODICE.

Votre importunité, que j'ose dire extrême,
Me peut entretenir en un autre moi-même:

Il connoît tout mon cœur, et répondra pour moi,
Comme à Flaminius il a fait pour le roi.

SCENE VI.

NICOMEDE, ATTALE.

ATTALE.

Puisque c'est la chasser, seigneur, je me retire.

NICOMEDE.

Non, non; j'ai quelque chose aussi-bien à vous dire,
Prince. J'avois mis bas, avec le nom d'aîné,
L'avantage du trône où je suis destiné;
Et voulant seul ici défendre ce que j'aime,
Je vous avois prié de l'attaquer de même,
Et de ne mêler point sur-tout dans vos desseins
Ni le secours du roi, ni celui des Romains:
Mais, ou vous n'avez pas la mémoire fort bonne,
Ou vous n'y mettez rien de ce qu'on vous ordonne.

ATTALE.

Seigneur, vous me forcez à m'en souvenir mal,
Quand vous n'achevez pas de rendre tout égal.
Vous vous défaites bien de quelques droits d'aînesse;
Mais vous défaites-vous du cœur de la princesse,
De toutes les vertus qui vous en font aimer,
Des hautes qualités qui savent tout charmer,
De trois sceptres conquis, du gain de six batailles,
Des glorieux assauts de plus de cent murailles?
Avec de tels seconds rien n'est pour vous douteux.

Rendez donc la princesse égale entre nous deux:
Ne lui laissez plus voir ce long amas de gloire
Qu'à pleines mains sur vous a versé la victoire;
Et faites qu'elle puisse oublier une fois
Et vos rares vertus et vos fameux exploits;
Ou contre son amour, contre votre vaillance,
Souffrez Rome et le roi dedans l'autre balance:
Le peu qu'ils ont gagné vous fait assez juger
Qu'ils n'y mettront jamais qu'un contre-poids léger.

NICOMEDE.

C'est n'avoir pas perdu tout votre temps à Rome,
Que vous savoir ainsi défendre en galant homme:
Vous avez de l'esprit, si vous n'avez du cœur.

SCENE VII.

ARSINOÉ, NICOMEDE, ATTALE, ARASPE.

ARASPE.

Seigneur, le roi vous mande.

NICOMEDE.

Il me mande?

ARASPE.

Oui, seigneur.

ARSINOÉ.

Prince, la calomnie est aisée à détruire.

NICOMEDE.

J'ignore à quel sujet vous m'en venez instruire,

Moi qui ne doute point de cette vérité,
Madame.

ARSINOÉ.

Si jamais vous n'en aviez douté,
Prince, vous n'auriez pas, sous l'espoir qui vous flatte,
Amené de si loin Zénon et Métrobate.

NICOMEDE.

Je m'obstinois, madame, à tout dissimuler;
Mais vous m'avez forcé de les faire parler.

ARSINOÉ.

La vérité les force, et mieux que vos largesses.
Ces hommes du commun tiennent mal leurs promesses;
Tous deux en ont plus dit qu'ils n'avoient résolu.

NICOMEDE.

J'en suis fâché pour vous, mais vous l'avez voulu.

ARSINOÉ.

Je le veux bien encore, et je n'en suis fâchée
Que d'avoir vu par-là votre vertu tachée,
Et qu'il faille ajouter à vos titres d'honneur
La noble qualité de mauvais suborneur.

NICOMEDE.

Je les ai subornés contre vous à ce compte?

ARSINOÉ.

J'en ai le déplaisir, vous en aurez la honte.

NICOMEDE.

Et vous pensez par-là leur ôter tout crédit?

ARSINOÉ.

Non, seigneur; je me tiens à ce qu'ils en ont dit.

NICOMEDE.

Qu'ont-ils dit qui vous plaise, et què vous vouliez croire?

ARSINOÉ.

Deux mots de vérité qui vous comblent de gloire.

NICOMEDE.

Peut-on savoir de vous ces deux mots importants?

ARASPE.

Seigneur, le roi s'ennuie, et vous tardez long-temps.

ARSINOÉ.

Vous les saurez de lui, c'est trop le faire attendre.

NICOMEDE.

Je commence, madame, enfin à vous entendre:
Son amour conjugal, chassant le paternel,
Vous fera l'innocente, et moi le criminel.
Mais...

ARSINOÉ.

Achevez, seigneur; ce mais, que veut-il dire?

NICOMEDE.

Deux mots de vérité qui font que je respire.

ARSINOÉ.

Peut-on savoir de vous ces deux mots importants?

NICOMEDE.

Vous les saurez du roi, je tarde trop long-temps.

SCENE VIII.

ARSINOÉ, ATTALE.

ARSINOÉ.

Nous triomphons, Attale; et ce grand Nicomede
Voit quelle digne issue à ses fourbes succede.
Les deux accusateurs que lui-même a produits,
Que pour l'assassiner je dois avoir séduits,
Pour me calomnier subornés par lui-même,
N'ont su bien soutenir un si noir stratagême:
Tous deux m'ont accusée, et tous deux avoué
L'infâme et lâche tour qu'un prince m'a joué.
Qu'en présence des rois les vérités sont fortes!
Que pour sortir d'un cœur elles trouvent de portes!
Qu'on en voit le mensonge aisément confondu!
Tous deux vouloient me perdre, et tous deux l'ont perdu.

ATTALE.

Je suis ravi de voir qu'une telle imposture
Ait laissé votre gloire et plus grande et plus pure;
Mais pour l'examiner, et bien voir ce que c'est,
Si vous pouviez vous mettre un peu hors d'intérêt,
Vous ne pourriez jamais, sans un peu de scrupule,
Avoir pour deux méchants une ame si crédule.
Ces perfides tous deux se sont dits aujourd'hui
Et subornés par vous, et subornés par lui:
Contre tant de vertus, contre tant de victoires,
Doit-on quelque croyance à des ames si noires?

Qui se confesse traître est indigne de foi.

ARSINOÉ.

Vous êtes généreux, Attale, et je le voi;
Même de vos rivaux la gloire vous est chere.

ATTALE.

Si je suis son rival, je suis aussi son frere;
Nous ne sommes qu'un sang, et ce sang dans mon cœur
A peine à le passer pour calomniateur.

ARSINOÉ.

Et vous en avez moins à me croire assassine,
Moi, dont la perte est sûre à moins que sa ruine?

ATTALE.

Si contre lui j'ai peine à croire ces témoins,
Quand ils vous accusoient je les croyois bien moins,
Votre vertu, madame, est au-dessus du crime.
Souffrez donc que pour lui je garde un peu d'estime:
La sienne dans la cour lui fait mille jaloux,
Dont quelqu'un a voulu le perdre auprès de vous;
Et ce lâche attentat n'est qu'un trait de l'envie
Qui s'efforce à noircir une si belle vie.
Pour moi, si par soi-même on peut juger d'autrui,
Ce que je sens en moi, je le présume en lui.
Contre un si grand rival j'agis à force ouverte,
Sans blesser son honneur, sans pratiquer sa perte.
J'empr nte du secours, et le fais hautement;
Je crois qu'il n'agit pas moins généreusement,
Qu'il n'a que les desseins où sa gloire l'invite,
Et n'oppose à mes vœux que son propre mérite.

ARSINOÉ.

Vous êtes peu du monde, et savez mal la cour.

ATTALE.

Est-ce autrement qu'en prince on doit traiter l'amour?

ARSINOÉ.

Vous le traitez, mon fils, et parlez en jeune homme.

ATTALE.

Madame, je n'ai vu que des vertus à Rome.

ARSINOÉ.

Le temps vous apprendra, par de nouveaux emplois,
Quelles vertus il faut à la suite des rois.
Cependant, si le prince est encor votre frere,
Souvenez-vous aussi que je suis votre mere;
Et, malgré les soupçons que vous avez conçus,
Venez savoir du roi ce qu'il croit là-dessus.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PRUSIAS, ARSINOÉ, ARASPE.

PRUSIAS.

FAITES venir le prince, Araspe.
(*Araspe rentre.*)
Et vous, madame,
Retenez des soupirs dont vous me percez l'ame.
Quel besoin d'accabler mon cœur de vos douleurs,
Quand vous y pouvez tout sans le secours des pleurs?
Quel besoin que ces pleurs prennent votre défense?
Douté-je de son crime ou de votre innocence?
Et reconnoissez-vous que tout ce qu'il m'a dit
Par quelque impression ébranle mon esprit?

ARSINOÉ.

Ah! seigneur, est-il rien qui répare l'injure
Que fait à l'innocence un moment d'imposture?
Et peut-on voir mensonge assez tôt avorté
Pour rendre à la vertu toute sa pureté?
Il en reste toujours quelque indigne mémoire

Qui porte une souillure à la plus haute gloire.
Combien dans votre cour est-il de médisants!
Combien le prince a-t-il d'aveugles partisans,
Qui, sachant une fois qu'on m'a calomniée,
Croiront que votre amour m'a seul justifiée!
Et si la moindre tache en demeure à mon nom,
Si le moindre du peuple en conserve un soupçon,
Suis-je digne de vous? et de telles alarmes
Touchent-elles trop peu pour mériter mes larmes?

PRUSIAS.

Ah! c'est trop de scrupule, et trop mal présumer
D'un mari qui vous aime, et qui vous doit aimer.
La gloire est plus solide après la calomnie,
Et brille d'autant mieux qu'elle s'en vit ternie.
Mais voici Nicomede, et je veux qu'aujourd'hui...

SCENE II.

PRUSIAS, ARSINOÉ, NICOMEDE, ARASPE, GARDES.

ARSINOÉ.

Grace, grace, seigneur, à notre unique appui!
Grace à tant de lauriers en sa main si fertiles!
Grace à ce conquérant, à ce preneur de villes!
Grace...

NICOMEDE.

De quoi, madame? est-ce d'avoir conquis
Trois sceptres, que ma perte expose à votre fils?

D'avoir porté si loin vos armes dans l'Asie,
Que même votre Rome en a pris jalousie?
D'avoir trop soutenu la majesté des rois?
Trop rempli votre cour du bruit de mes exploits?
Trop du grand Annibal pratiqué les maximes?
S'il faut grace pour moi, choisissez de mes crimes;
Les voilà tous, madame; et si vous y joignez
D'avoir cru des méchants par quelque autre gagnés,
D'avoir une ame ouverte, une franchise entiere,
Qui, dans leur artifice, a manqué de lumiere,
C'est gloire et non pas crime à qui ne voit le jour
Qu'au milieu d'une armée, et loin de votre cour,
Qui n'a que la vertu de son intelligence,
Et, vivant sans remords, marche sans défiance.

ARSINOÉ.

Je m'en dédis, seigneur; il n'est point criminel.
S'il m'a voulu noircir d'un opprobre éternel,
Il n'a fait qu'obéir à la haine ordinaire
Qu'imprime à ses pareils le nom de belle-mere.
De cette aversion son cœur préoccupé
M'impute tous les traits dont il se sent frappé.
Que son maître Annibal, malgré la foi publique,
S'abandonne aux fureurs d'une terreur panique;
Que ce vieillard confie et gloire et liberté
Plutôt au désespoir qu'à l'hospitalité;
Ces terreurs, ces fureurs sont de mon artifice.
Quelque appas que lui-même il trouve en Laodice,
C'est moi qui fais qu'Attale a des yeux comme lui;

C'est moi qui force Rome à lui servir d'appui;
De cette seule main part tout ce qui le blesse:
Et pour venger ce maître, et sauver sa maîtresse,
S'il a tâché, seigneur, de m'éloigner de vous,
Tout est trop excusable en un amant jaloux.
Ce foible et vain effort ne touche point mon ame.
Je sais que tout mon crime est d'être votre femme;
Que ce nom seul l'oblige à me persécuter:
Car enfin hors de là que peut-il m'imputer?
Ma voix, depuis dix ans qu'il commande une armée,
A-t-elle refusé d'enfler sa renommée?
Et lorsqu'il l'a fallu puissamment secourir,
Que la moindre longueur l'auroit laissé périr,
Quel autre a mieux pressé les secours nécessaires?
Qui l'a mieux dégagé de ses destins contraires?
A-t-il eu près de vous un plus soigneux agent
Pour hâter les renforts et d'hommes et d'argent?
Vous le savez, seigneur; et pour reconnoissance,
Après l'avoir servi de toute ma puissance,
Je vois qu'il a voulu me perdre auprès de vous:
Mais tout est excusable en un amant jaloux;
Je vous l'ai déja dit.

PRUSIAS.

Ingrat! que peux-tu dire?

NICOMEDE.

Que la reine a pour moi des bontés que j'admire.
Je ne vous dirai point que ces puissants secours
Dont elle a conservé mon honneur et mes jours,

Et qu'avec tant de pompe à vos yeux elle étale,
Travailloient par ma main à la grandeur d'Attale;
Que par mon propre bras elle amassoit pour lui,
Et préparoit dès-lors ce qu'on voit aujourd'hui.
Par quelques sentiments qu'elle ait été poussée,
J'en laisse le ciel juge, il connoît sa pensée;
Il sait pour mon salut comme elle a fait des vœux;
Il lui rendra justice, et peut-être à tous deux.
Cependant, puisqu'enfin l'apparence est si belle,
Elle a parlé pour moi, je dois parler pour elle,
Et pour son intérêt vous faire souvenir
Que vous laissez long-temps deux méchants à punir.
Envoyez Métrobate et Zénon au supplice.
Sa gloire attend de vous ce digne sacrifice:
Tous deux l'ont accusée; et, s'ils s'en sont dédits
Pour la faire innocente et charger votre fils,
Ils n'ont rien fait pour eux, et leur mort est trop juste
Après s'être joués d'une personne auguste.
L'offense une fois faite à ceux de notre rang
Ne se répare point que par des flots de sang:
On n'en fut jamais quitte ainsi pour s'en dédire.
Il faut sous les tourments que l'imposture expire;
Ou vous exposeriez tout votre sang royal
A la légèreté d'un esprit déloyal.
L'exemple est dangereux, et hasarde nos vies
S'il met en sûreté de telles calomnies.

ARSINOÉ.

Quoi! seigneur, les punir de la sincérité

Qui soudain dans leur bouche a mis la vérité,
Qui vous a contre moi sa fourbe découverte,
Qui vous rend votre femme et m'arrache à ma perte,
Qui vous a retenu d'en prononcer l'arrêt;
Et couvrir tout cela de mon seul intérêt!
C'est être trop adroit, prince, et trop bien l'entendre.

PRUSIAS.

Laisse là Métrobate, et songe à te défendre.
Purge-toi d'un forfait si honteux et si bas.

NICOMEDE.

M'en purger! moi, seigneur! vous ne le croyez pas:
Vous ne savez que trop qu'un homme de ma sorte,
Quand il se rend coupable, un peu plus haut se porte;
Qu'il lui faut un grand crime à tenter son devoir,
Où sa gloire se sauve à l'ombre du pouvoir.
Soulever votre peuple, et jeter votre armée
Dedans les intérêts d'une reine opprimée;
Venir, le bras levé, la tirer de vos mains,
Malgré l'amour d'Attale et l'effort des Romains,
Et fondre en vos pays contre leur tyrannie
Avec tous vos soldats et toute l'Arménie;
C'est ce que pourroit faire un homme tel que moi,
S'il pouvoit se résoudre à vous manquer de foi.
La fourbe n'est le jeu que des petites ames,
Et c'est là proprement le partage des femmes.
Punissez donc, seigneur, Métrobate et Zénon;
Pour la reine, ou pour moi, faites-vous-en raison.

A ce dernier moment la conscience presse;
Pour rendre compte aux dieux tout respect humain cesse;
Et ces esprits légers, approchant des abois,
Pourroient bien se dédire une seconde fois.

ARSINOÉ.

Seigneur...

NICOMEDE.

Parlez, madame, et dites quelle cause
A leur juste supplice obstinément s'oppose;
Ou laissez-nous penser qu'aux portes du trépas
Ils auroient des remords qui ne vous plairoient pas.

ARSINOÉ.

Vous voyez à quel point sa haine m'est cruelle;
Quand je le justifie, il me fait criminelle:
Mais sans doute, seigneur, ma présence l'aigrit,
Et mon éloignement remettra son esprit;
Il rendra quelque calme à son cœur magnanime,
Et lui pourra sans doute épargner plus d'un crime.
Je ne demande point que par compassion
Vous assuriez un sceptre à ma protection,
Ni que, pour garantir la personne d'Attale,
Vous partagiez entre eux la puissance royale:
Si vos amis de Rome en ont pris quelque soin,
C'étoit sans mon aveu, je n'en ai pas besoin.
Je n'aime point si mal que de ne vous pas suivre,
Sitôt qu'entre mes bras vous cesserez de vivre;
Et sur votre tombeau mes premieres douleurs

Verseront tout ensemble et mon sang et mes pleurs.

PRUSIAS.

Ah, madame!

ARSINOÉ.

Oui, seigneur, cette heure infortunée
Par mes derniers soupirs clorra ma destinée;
Et, puisqu'ainsi jamais il ne sera mon roi,
Qu'ai-je à craindre de lui? que peut-il contre moi?
Tout ce que je demande en faveur de ce gage,
De ce fils qui déja lui donne tant d'ombrage,
C'est que chez les Romains il retourne achever
Des jours que dans leur sein vous fîtes élever;
Qu'il retourne y traîner, sans péril et sans gloire,
De votre amour pour moi l'impuissante mémoire.
Ce grand prince vous sert, et vous servira mieux
Quand il n'aura plus rien qui lui blesse les yeux:
Et n'appréhendez point Rome, ni sa vengeance;
Contre tout son pouvoir il a trop de vaillance:
Il sait tous les secrets du fameux Annibal,
De ce héros à Rome en tous lieux si fatal
Que l'Asie et l'Afrique admirent l'avantage
Qu'en tire Antiochus, et qu'en reçut Carthage.
Je me retire donc afin qu'en liberté
Les tendresses du sang pressent votre bonté;
Et je ne veux plus voir ni qu'en votre présence
Un prince que j'estime indignement m'offense,
Ni que je sois forcée à vous mettre en courroux
Contre un fils si vaillant et si digne de vous.

SCÈNE III.

PRUSIAS, NICOMEDE, ARASPE.

PRUSIAS.

Nicomede, en deux mots, ce désordre me fâche.
Quoi qu'on t'ose imputer, je ne te crois point lâche:
Mais donnons quelque chose à Rome qui se plaint,
Et tâchons d'assurer la reine qui te craint.
J'ai tendresse pour toi, j'ai passion pour elle;
Et je ne veux pas voir cette haine éternelle,
Ni que des sentiments que j'aime à voir durer
Ne regnent dans mon cœur que pour le déchirer.
J'y veux mettre d'accord l'amour et la nature,
Etre pere et mari dans cette conjoncture...

NICOMEDE.

Seigneur, voulez-vous bien vous en fier à moi?
Ne soyez l'un ni l'autre.

PRUSIAS.

Et que dois-je être?

NICOMEDE.

Roi.

Reprenez hautement ce noble caractere.
Un véritable roi n'est ni mari ni pere;
Il regarde son trône, et rien de plus. Régnez;
Rome vous craindra plus que vous ne la craignez.
Malgré cette puissance et si vaste et si grande,
Vous pouvez déja voir comme elle m'appréhende,

Combien en me perdant elle espere gagner,
Parcequ'elle prévoit que je saurai régner.

PRUSIAS.

Je regne donc, ingrat! puisque tu me l'ordonnes;
Choisis, ou Laodice, ou mes quatre couronnes:
Ton roi fait ce partage entre ton frere et toi;
Je ne suis plus ton pere, obéis à ton roi.

NICOMEDE.

Si vous étiez aussi le roi de Laodice,
Pour l'offrir à mon choix avec quelque justice,
Je vous demanderois le loisir d'y penser:
Mais enfin pour vous plaire, et ne pas l'offenser,
J'obéirai, seigneur, sans répliques frivoles,
A vos intentions, et non à vos paroles.
A ce frere si cher transportez tous mes droits,
Et laissez Laodice en liberté du choix.
Voilà quel est le mien.

PRUSIAS.

Quelle bassesse d'ame!
Quelle fureur t'aveugle en faveur d'une femme!
Tu la préferes, lâche! à ces prix glorieux
Que ta valeur unit au bien de tes aïeux!
Après cette infamie es-tu digne de vivre?

NICOMEDE.

Je crois que votre exemple est glorieux à suivre:
Ne préférez-vous pas une femme à ce fils
Par qui tous ces états aux vôtres sont unis?

PRUSIAS.

Me vois-tu renoncer pour elle au diadême?

NICOMEDE.

Me voyez-vous pour l'autre y renoncer moi-même?
Que cédé-je à mon frere en cédant vos états?
Ai-je droit d'y prétendre avant votre trépas?
Pardonnez-moi ce mot, il est fâcheux à dire:
Mais un monarque enfin comme un autre homme expire;
Et vos peuples alors, ayant besoin d'un roi,
Voudront choisir peut-être entre ce prince et moi.
Seigneur, nous n'avons pas si grande ressemblance,
Qu'il faille de bons yeux pour y voir différence;
Et ce vieux droit d'aînesse est souvent si puissant,
Que pour remplir un trône il rappelle un absent.
Que si leurs sentiments se reglent sur les vôtres,
Sous le joug de vos lois j'en ai bien rangé d'autres;
Et, dussent vos Romains en être encor jaloux,
Je ferai bien pour moi ce que j'ai fait pour vous.

PRUSIAS.

J'y donnerai bon ordre.

NICOMEDE.

Oui, si leur artifice
De votre sang par vous se fait un sacrifice;
Autrement vos états à ce prince livrés
Ne seront en ses mains qu'autant que vous vivrez.
Ce n'est point en secret que je vous le déclare;
Je le dis à lui-même, afin qu'il s'y prépare:

Le voilà qui m'entend.

PRUSIAS.

Va, sans verser mon sang,
Je saurai bien, ingrat! l'assurer en ce rang;
Et demain...

SCENE IV.

PRUSIAS, NICOMEDE, ATTALE, FLAMINIUS, ARASPE, GARDES.

FLAMINIUS.

Si pour moi vous êtes en colere,
Seigneur, je n'ai reçu qu'une offense légere:
Le sénat en effet pourra s'en indigner;
Mais j'ai quelques amis qui sauront le gagner.

PRUSIAS.

Je lui ferai raison; et dès demain Attale
Recevra de ma main la puissance royale:
Je le fais roi de Pont, et mon seul héritier.
Et quant à ce rebelle, à ce courage fier,
Rome entre vous et lui jugera de l'outrage:
Je veux qu'au lieu d'Attale il lui serve d'otage;
Et, pour mieux l'y conduire, il vous sera donné,
Sitôt qu'il aura vu son frere couronné.

NICOMEDE.

Vous m'enverrez à Rome!

PRUSIAS.

On t'y fera justice.

Va, va lui demander ta chere Laodice.

NICOMEDE.

J'irai, j'irai, seigneur, vous le voulez ainsi;
Et j'y serai plus roi que vous n'êtes ici.

FLAMINIUS.

Rome sait vos hauts faits, et déja vous adore.

NICOMEDE.

Tout beau, Flaminius! je n'y suis pas encore:
La route en est mal sûre, à tout considérer;
Et qui m'y conduira pourroit bien s'égarer.

PRUSIAS.

Qu'on le remene, Araspe; et redoublez sa garde.
(*à Attale.*)
Toi, rends graces à Rome, et sans cesse regarde
Que, comme son pouvoir est la source du tien,
En perdant son appui tu ne seras plus rien.
Vous, seigneur, excusez si, me trouvant en peine
De quelques déplaisirs que m'a fait voir la reine,
Je vais l'en consoler, et vous laisse avec lui.
Attale, encore un coup, rends grace à ton appui.

SCENE V.

FLAMINIUS, ATTALE.

ATTALE.

Seigneur, que vous dirai-je après des avantages
Qui sont même trop grands pour les plus grands courages?
Vous n'avez point de borne, et votre affection

Passe votre promesse et mon ambition.
Je l'avoûrai pourtant, le trône de mon pere
Ne fait pas le bonheur que plus je considere:
Ce qui touche mon cœur, ce qui charme mes sens,
C'est Laodice acquise à mes vœux innocents.
La qualité de roi qui me rend digne d'elle...

FLAMINIUS.

Ne rendra pas son cœur à vos vœux moins rebelle.

ATTALE.

Seigneur, l'occasion fait un cœur différent:
D'ailleurs, c'est l'ordre exprès de son pere mourant;
Et par son propre aveu la reine d'Arménie
Est due à l'héritier du roi de Bithynie.

FLAMINIUS.

Ce n'est pas loi pour elle; et, reine comme elle est,
Cet ordre, à bien parler, n'est que ce qu'il lui plaît.
Aimeroit-elle en vous l'éclat d'un diadême
Qu'on vous donne aux dépens d'un grand prince qu'elle aime,
En vous qui la privez d'un si cher protecteur,
En vous qui de sa chûte êtes l'unique auteur?

ATTALE.

Ce prince hors d'ici, seigneur, que fera-t-elle?
Qui contre Rome et nous soutiendra sa querelle?
Car j'ose me promettre encor votre secours.

FLAMINIUS.

Les choses quelquefois prennent un autre cours:
Pour ne vous point flatter, je n'en veux pas répondre.

ATTALE.

Ce seroit bien, seigneur, de tout point me confondre;
Et je serois moins roi qu'un objet de pitié
Si le bandeau royal m'ôtoit votre amitié.
Mais je m'alarme trop, et Rome est plus égale:
N'en avez-vous pas l'ordre?

FLAMINIUS.

Oui, pour le prince Attale,
Pour un homme en son sein nourri dès le berceau;
Mais pour le roi de Pont, il faut ordre nouveau.

ATTALE.

Il faut ordre nouveau! Quoi! se pourroit-il faire
Qu'à l'œuvre de ses mains Rome devînt contraire;
Que ma grandeur naissante y fît quelques jaloux?

FLAMINIUS.

Que présumez-vous, prince? et que me dites-vous?

ATTALE.

Vous-même dites-moi comme il faut que j'explique
Cette inégalité de votre république.

FLAMINIUS.

Je vais vous l'expliquer, et veux bien vous guérir
D'une erreur dangereuse où vous semblez courir.
Rome qui vous servoit auprès de Laodice
Pour vous donner son trône eût fait une injustice;
Son amitié pour vous lui faisoit cette loi:
Mais par d'autres moyens elle vous a fait roi;
Et le soin de sa gloire à présent la dispense

De se porter pour vous à cette violence.
Laissez donc cette reine en pleine liberté,
Et tournez vos desirs de quelque autre côté.
Rome de votre hymen prendra soin elle-même.

ATTALE.

Mais s'il arrive enfin que Laodice m'aime?

FLAMINIUS.

Ce seroit mettre encor Rome dans le hasard
Que l'on crût artifice ou force de sa part;
Cet hymen jetteroit une ombre sur sa gloire.
Prince, n'y pensez plus, si vous m'en pouvez croire;
Ou, si de mes conseils vous faites peu d'état,
N'y pensez plus du moins sans l'aveu du sénat.

ATTALE.

A voir quelle froideur à tant d'amour succede,
Rome ne m'aime pas; elle hait Nicomede:
Et lorsqu'à mes desirs elle a feint d'applaudir,
Elle a voulu le perdre, et non pas m'agrandir.

FLAMINIUS.

Pour ne vous faire pas de réponse trop rude
Sur ce beau coup d'essai de votre ingratitude,
Suivez votre caprice, offensez vos amis;
Vous êtes souverain, et tout vous est permis:
Mais puisqu'enfin ce jour vous doit faire connoître
Que Rome vous a fait ce que vous allez être,
Que perdant son appui vous ne serez plus rien,
Que le roi vous l'a dit, souvenez-vous-en bien.

SCENE VI.

ATTALE.

Attale, étoit-ce ainsi que régnoient tes ancêtres?
Veux-tu le nom de roi pour avoir tant de maîtres?
Ah! ce titre à ce prix déja m'est importun:
S'il nous en faut avoir, du moins n'en ayons qu'un.
Le ciel nous l'a donné trop grand, trop magnanime,
Pour souffrir qu'aux Romains il serve de victime.
Montrons-leur hautement que nous avons des yeux,
Et d'un si rude joug affranchissons ces lieux.
Puisqu'à leurs intérêts tout ce qu'ils font s'applique,
Que leur vaine amitié cede à leur politique,
Soyons à notre tour de leur grandeur jaloux,
Et comme ils font pour eux faisons aussi pour nous.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARSINOÉ, ATTALE.

ARSINOÉ.

J'ai prévu ce tumulte, et n'en vois rien à craindre;
Comme un moment l'allume, un moment peut l'éteindre
Et si l'obscurité laisse croître ce bruit,
Le jour dissipera les vapeurs de la nuit.
Je me fâche bien moins qu'un peuple se mutine
Que de voir que ton cœur dans son amour s'obstine,
Et, d'une indigne ardeur lâchement embrasé,
Ne rend point de mépris à qui t'a méprisé.
Venge-toi d'une ingrate, et quitte une cruelle,
A présent que le sort t'a mis au-dessus d'elle:
Son trône, et non ses yeux, avoit dû te charmer.
Tu vas régner sans elle; à quel propos l'aimer?
Porte, porte ce cœur à de plus douces chaînes.
Puisque te voilà roi, l'Asie a d'autres reines,
Qui, loin de te donner des rigueurs à souffrir,
T'épargneront bientôt la peine de t'offrir.

ATTALE.

Mais, madame...

ARSINOÉ.

Eh bien! soit, je veux qu'elle se rende:
Prévois-tu les malheurs qu'ensuite j'appréhende?
Sitôt que d'Arménie elle t'aura fait roi,
Elle t'engagera dans sa haine pour moi.
Mais, ô dieux! pourra-t-elle y borner sa vengeance?
Pourras-tu dans son lit dormir en assurance?
Et refusera-t-elle à son ressentiment
Le fer ou le poison pour venger son amant?
Qu'est-ce qu'en sa fureur une femme n'essaie?

ATTALE.

Que de fausses raisons pour me cacher la vraie!
Rome, qui n'aime pas à voir un puissant roi,
L'a craint en Nicomede, et le craindroit en moi.
Je ne dois plus prétendre à l'hymen d'une reine,
Si je ne veux déplaire à notre souveraine;
Et puisque la fâcher ce seroit me trahir,
Afin qu'elle me souffre, il vaut mieux obéir.
Je sais par quels moyens sa sagesse profonde
S'achemine à grands pas à l'empire du monde:
Aussitôt qu'un état devient un peu trop grand,
Sa chûte doit guérir l'ombrage qu'elle en prend.
C'est blesser les Romains que faire une conquête,
Que mettre trop de bras sous une seule tête;
Et leur guerre est trop juste après cet attentat
Que fait sur leur grandeur un tel crime d'état.

Eux qui pour gouverner sont les premiers des hommes
Veulent que sous leur ordre on soit ce que nous sommes;
Veulent sur tous les rois un si haut ascendant
Que leur empire seul demeure indépendant.
Je les connois, madame, et j'ai vu cet ombrage
Détruire Antiochus, et renverser Carthage.
De peur de choir comme eux, je veux bien m'abaisser,
Et cede à des raisons que je ne puis forcer:
D'autant plus justement mon impuissance y cede,
Que je vois qu'en leurs mains on livre Nicomede.
Un si grand ennemi leur répond de ma foi.
C'est un lion tout prêt à déchaîner sur moi.

ARSINOÉ.

C'est de quoi je voulois vous faire confidence:
Mais vous me ravissez d'avoir cette prudence.
Le temps pourra changer; cependant prenez soin
D'assurer des jaloux dont vous avez besoin.

SCENE II.

FLAMINIUS, ARSINOÉ, ATTALE.

ARSINOÉ.

Seigneur, c'est remporter une haute victoire
Que de rendre un amant capable de me croire:
J'ai su le ramener aux termes du devoir,
Et sur lui la raison a repris son pouvoir.

FLAMINIUS.

Madame, voyez donc si vous serez capable

De rendre également ce peuple raisonnable.
Le mal croît, il est temps d'agir de votre part,
Ou, quand vous le voudrez, vous le voudrez trop tard.
Ne vous figurez plus que ce soit le confondre
Que de le laisser faire, et ne lui point répondre.
Rome autrefois a vu de ces émotions,
Sans embrasser jamais vos résolutions.
Quand il falloit calmer toute une populace,
Le sénat n'épargnoit promesse ni menace,
Et rappeloit par-là son escadron mutin
Et du mont Quirinal et du mont Aventin,
Dont il l'auroit vu faire une horrible descente,
S'il eût traité long-temps sa fureur d'impuissante,
Et l'eût abandonnée à sa confusion,
Comme vous semblez faire en cette occasion.

ARSINOÉ.

Après ce grand exemple en vain on délibere:
Ce qu'a fait le sénat montre ce qu'il faut faire;
Et le roi... Mais il vient.

SCENE III.

PRUSIAS, ARSINOÉ, FLAMINIUS, ATTALE.

PRUSIAS.

Je ne puis plus douter,
Seigneur, d'où vient le mal que je vois éclater:
Ces mutins ont pour chefs les gens de Laodice.

FLAMINIUS.

J'en avois soupçonné déja son artifice.

ATTALE.

Ainsi votre tendresse et vos soins sont payés!

FLAMINIUS.

Seigneur, il faut agir; et si vous m'en croyez...

SCENE IV.

PRUSIAS, ARSINOÉ, FLAMINIUS, ATTALE, CLÉONE.

CLÉONE.

Tout est perdu, madame, à moins d'un prompt remede:
Tout le peuple à grands cris demande Nicomede;
Il commence lui-même à se faire raison,
Et vient de déchirer Métrobate et Zénon.

ARSINOÉ.

Il n'est donc plus à craindre, il a pris ses victimes:
Sa fureur sur leur sang va consumer ses crimes;
Elle s'applaudira de cet illustre effet,
Et croira Nicomede amplement satisfait.

FLAMINIUS.

Si ce désordre étoit sans chefs et sans conduite,
Je voudrois, comme vous, en craindre moins la suite;
Le peuple par leur mort pourroit s'être adouci:
Mais un dessein formé ne tombe pas ainsi;
Il suit toujours son but jusqu'à ce qu'il l'emporte:
Le premier sang versé rend sa fureur plus forte;

Il l'amorce, il l'acharne, il en éteint l'horreur,
Et ne lui laisse plus ni pitié ni terreur.

SCENE V.

PRUSIAS, FLAMINIUS, ARSINOE, ATTALE, CLÉONE, ARASPE.

ARASPE.

Seigneur, de tous côtés le peuple vient en foule;
De moment en moment votre garde s'écoule;
Et, suivant les discours qu'ici même j'entends,
Le prince entre mes mains ne sera pas long-temps;
Je n'en puis plus répondre.

PRUSIAS.

Allons, allons le rendre
Ce précieux objet d'une amitié si tendre:
Obéissons, madame, à ce peuple sans foi,
Qui, las de m'obéir, en veut faire son roi;
Et du haut d'un balcon, pour calmer la tempête,
Sur ses nouveaux sujets faisons voler sa tête.

ATTALE.

Ah, seigneur!

PRUSIAS.

C'est ainsi qu'il lui sera rendu:
A qui le cherche ainsi, c'est ainsi qu'il est dû.

ATTALE.

Ah! seigneur, c'est tout perdre, et livrer à sa rage

Tout ce qui de plus près touche votre courage;
Et j'ose dire ici que votre majesté
Aura peine elle-même à trouver sûreté.

PRUSIAS.

Il faut donc se résoudre à tout ce qu'il m'ordonne,
Lui rendre Nicomede avecque ma couronne:
Je n'ai point d'autre choix; et, s'il est le plus fort,
Je dois à son idole ou mon sceptre ou la mort.

FLAMINIUS.

Seigneur, quand ce dessein auroit quelque justice,
Est-ce à vous d'ordonner que ce prince périsse?
Quel pouvoir sur ses jours vous demeure permis?
C'est l'otage de Rome, et non plus votre fils:
Je dois m'en souvenir quand son pere l'oublie.
C'est attenter sur nous qu'ordonner de sa vie;
J'en dois compte au sénat, et n'y puis consentir.
Ma galere est au port toute prête à partir;
Le palais y répond par la porte secrete:
Si vous le voulez perdre, agréez ma retraite;
Souffrez que mon départ fasse connoître à tous
Que Rome a des conseils plus justes et plus doux;
Et ne l'exposez pas à ce honteux outrage
De voir à ses yeux même immoler son otage.

ARSINOÉ.

Me croirez-vous, seigneur, et puis-je m'expliquer?

PRUSIAS.

Ah! rien de votre part ne sauroit me choquer;
Parlez.

ARSINOÉ.

Le ciel m'inspire un dessein dont j'espere
Et satisfaire Rome et ne vous pas déplaire.
S'il est prêt à partir, il peut en ce moment
Enlever avec lui son otage aisément:
Cette porte secrete ici nous favorise.
Mais, pour faciliter d'autant mieux l'entreprise,
Montrez-vous à ce peuple, et, flattant son courroux,
Amusez-le du moins à débattre avec vous;
Faites-lui perdre temps; tandis qu'en assurance
La galere s'éloigne avec son espérance.
S'il force le palais, et ne l'y trouve plus,
Vous ferez comme lui le surpris, le confus;
Vous accuserez Rome, et promettrez vengeance
Sur quiconque sera de son intelligence.
Vous enverrez après, sitôt qu'il sera jour,
Et vous lui donnerez l'espoir d'un prompt retour,
Où mille empêchements que vous ferez vous-même
Pourront de toutes parts aider au stratagême.
Quelque aveugle transport qu'il témoigne aujourd'hui,
Il n'attentera rien tant qu'il craindra pour lui,
Tant qu'il présumera son effort inutile.
Ici la délivrance en paroît trop facile;
Et s'il l'obtient, seigneur, il faut fuir vous et moi:
S'il le voit à sa tête, il en fera son roi;
Vous le jugez vous-même.

PRUSIAS.

Ah! j'avoûrai, madame,

Que le ciel a versé ce conseil dans votre ame.
Seigneur, se peut-il voir rien de mieux concerté?

FLAMINIUS.

Il vous assure et vie, et gloire, et liberté;
Et vous avez d'ailleurs Laodice en otage:
Mais qui perd temps ici perd tout son avantage.

PRUSIAS.

Il n'en faut donc plus perdre: allons-y de ce pas.

ARSINOÉ.

Ne prenez avec vous qu'Araspe et trois soldats:
Peut-être un plus grand nombre auroit quelque infidele.
J'irai chez Laodice, et m'assurerai d'elle.

SCENE VI.

ARSINOE, ATTALE, CLÉONE.

ARSINOÉ.

Attale, où courez-vous?

ATTALE.

Je vais de mon côté
De ce peuple mutin amuser la fierté,
A votre stratagême en ajouter quelque autre.

ARSINOÉ.

Songez que ce n'est qu'un que mon sort et le vôtre,
Que vos seuls intérêts me mettent en danger.

ATTALE.

Je vais périr, madame, ou vous en dégager.

ARSINOÉ.

Allez donc. J'apperçois la reine d'Arménie.

SCENE VII.

ARSINOÉ, LAODICE, CLÉONE.

ARSINOÉ.

La cause de nos maux doit-elle être impunie?

LAODICE.

Non, madame; et, pour peu qu'elle ait d'ambition,
Je vous réponds déja de sa punition.

ARSINOÉ.

Vous qui savez son crime, ordonnez de sa peine.

LAODICE.

Un peu d'abaissement suffit pour une reine:
C'est déja trop de voir son dessein avorté.

ARSINOÉ.

Dites, pour châtiment de sa témérité,
Qu'il lui faudroit du front tirer le diadême.

LAODICE.

Parmi les généreux il n'en va pas de même;
Ils savent oublier quand ils ont le dessus,
Et ne veulent que voir leurs ennemis confus.

ARSINOÉ.

Ainsi qui peut vous croire, aisément se contente.

LAODICE.

Le ciel ne m'a pas fait l'ame plus violente.

ARSINOÉ.

Soulever des sujets contre leur souverain,
Leur mettre à tous le fer et la flamme en la main,

Jusque dans le palais pousser leur insolence,
Vous appelez cela fort peu de violence?

LAODICE.

Nous nous entendons mal, madame; et, je le voi,
Ce que je dis pour vous, vous l'expliquez pour moi.
Je suis hors de souci pour ce qui me regarde;
Et je viens vous chercher pour vous prendre en ma garde,
Pour ne hasarder pas en vous la majesté
Au manque de respect d'un grand peuple irrité.
Faites venir le roi, rappelez votre Attale,
Que je conserve en eux la dignité royale:
Ce peuple en sa fureur peut les connoître mal.

ARSINOÉ.

Peut-on voir un orgueil à votre orgueil égal!
Vous, par qui seule ici tout ce désordre arrive;
Vous, qui dans ce palais vous voyez ma captive;
Vous, qui me répondrez au prix de votre sang
De tout ce qu'un tel crime attente sur mon rang,
Vous me parlez encore avec la même audace
Que si j'avois besoin de vous demander grace!

LAODICE.

Vous obstiner, madame, à me parler ainsi,
C'est ne vouloir pas voir que je commande ici,
Que, quand il me plaira, vous serez ma victime.
Et ne m'imputez point ce grand désordre à crime:
Votre peuple est coupable, et dans tous vos sujets
Ces cris séditieux sont autant de forfaits;
Mais pour moi, qui suis reine, et qui, dans nos querelles,

Pour triompher de vous, vous ai fait ces rebelles,
Par le droit de la guerre il fut toujours permis
D'allumer la révolte entre ses ennemis:
M'enlever mon époux, c'est vous faire la mienne.

ARSINOÉ.

Je la suis donc, madame; et, quoi qu'il en avienne,
Si ce peuple une fois enfonce le palais,
C'est fait de votre vie, et je vous le promets.

LAODICE.

Vous tiendrez mal parole, ou bientôt sur ma tombe
Tout le sang de vos rois servira d'hécatombe.
Mais avez-vous encor parmi votre maison
Quelque autre Métrobate, ou quelque autre Zénon?
N'appréhendez-vous point que tous vos domestiques
Ne soient déja gagnés par mes sourdes pratiques?
En savez-vous quelqu'un si prêt à se trahir,
Si las de voir le jour, que de vous obéir?
Je ne veux point régner sur votre Bithynie:
Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie;
Et, pour voir tout d'un coup vos malheurs terminés,
Rendez-moi cet époux qu'en vain vous retenez.

ARSINOÉ.

Sur le chemin de Rome il vous faut l'aller prendre;
Flaminius l'y mene, et pourra vous le rendre:
Mais hâtez-vous, de grace, et faites bien ramer,
Car déjà sa galere a pris le large en mer.

LAODICE.

Ah! si je le croyois!...

ARSINOÉ.

N'en doutez point, madame.

LAODICE.

Fuyez donc les fureurs qui saisissent mon ame:
Après le coup fatal de cette indignité
Je n'ai plus ni respect ni générosité.
Mais plutôt demeurez pour me servir d'otage
Jusqu'à ce que ma main de ses fers le dégage.
J'irai jusque dans Rome en briser les liens,
Avec tous vos sujets, avecque tous les miens;
Aussi-bien Annibal nommoit une folie
De présumer la vaincre ailleurs qu'en Italie.
Je veux qu'elle me voie au cœur de ses états
Soutenir ma fureur d'un million de bras;
Et sous mon désespoir rangeant sa tyrannie...

ARSINOÉ.

Vous voulez donc enfin régner en Bithynie?
Et, dans cette fureur qui vous trouble aujourd'hui,
Le roi pourra souffrir que vous régniez pour lui?

LAODICE.

J'y régnerai, madame, et sans lui faire injure.
Puisque le roi veut bien n'être roi qu'en peinture,
Que lui doit importer qui donne ici la loi,
Et qui regne pour lui des Romains ou de moi?
Mais un second otage entre mes mains se jette...

SCENE VIII.

ARSINOÉ, LAODICE, ATTALE, CLÉONE.

ARSINOÉ.

Attale, avez-vous su comme ils ont fait retraite?

ATTALE.

Ah, madame!

ARSINOÉ.

Parlez.

ATTALE.

Tous les dieux irrités
Dans les derniers malheurs nous ont précipités.
Le prince est échappé.

LAODICE.

Ne craignez plus, madame;
La générosité déja rentre en mon ame.

ARSINOÉ.

Attale, prenez-vous plaisir à m'alarmer?

ATTALE.

Ne vous flattez point tant que de le présumer.
Le malheureux Araspe, avec sa foible escorte,
L'avoit déja conduit à cette fausse porte;
L'ambassadeur de Rome étoit déja passé,
Quand, dans le sein d'Araspe, un poignard enfoncé
Le jetta aux pieds du prince. Il s'écrie; et sa suite,
De peur d'un pareil sort, prend aussitôt la fuite.

ARSINOÉ.

Et qui dans cette porte a pu le poignarder?

ATTALE.

Dix ou douze soldats qui sembloient la garder;
Et ce prince...

ARSINOÉ.

Ah! mon fils! qu'il est par-tout de traîtres!
Qu'il est peu de sujets fideles à leurs maîtres!
Mais de qui savez-vous un désastre si grand?

ATTALE.

Des compagnons d'Araspe, et d'Araspe mourant.
Mais écoutez encor ce qui me désespere.
J'ai couru me ranger auprès du roi mon pere;
Il n'en étoit plus temps: ce monarque étonné
A ses frayeurs déja s'étoit abandonné,
Avoit pris un esquif pour tâcher de rejoindre
Ce Romain dont l'effroi peut-être n'est pas moindre.

SCENE IX.

PRUSIAS, FLAMINIUS, ARSINOÉ, LAODICE, ATTALE, CLÉONE.

PRUSIAS.

Non, non, nous revenons l'un et l'autre en ces lieux
Défendre votre gloire, ou mourir à vos yeux.

ARSINOÉ.

Mourons, mourons, seigneur, et dérobons nos vies
A l'absolu pouvoir des fureurs ennemies;

N'attendons pas leur ordre, et montrons-nous jaloux
De l'honneur qu'ils auroient à disposer de nous.

LAODICE.

Ce désespoir, madame, offense un si grand homme
Plus que vous n'avez fait en l'envoyant à Rome:
Vous devez le connoître; et, puisqu'il a ma foi,
Vous devez présumer qu'il est digne de moi.
Je le désavoûrois, s'il n'étoit magnanime,
S'il manquoit à remplir l'effort de mon estime,
S'il ne faisoit paroître un cœur toujours égal.
Mais le voici; voyez si je le connois mal.

SCENE X.

PRUSIAS, NICOMEDE, ARSINOÉ, LAODICE. FLAMINIUS, ATTALE, CLÉONE.

NICOMEDE.

Tout est calme, seigneur; un moment de ma vue
A soudain appaisé la populace émue.

PRUSIAS.

Quoi! me viens-tu braver jusque dans mon palais,
Rebelle?

NICOMEDE.

C'est un nom que je n'aurai jamais.
Je ne viens point ici montrer à votre haine
Un cap f insolent d'avoir brisé sa chaîne;
Je viens en bon sujet vous rendre le repos,
Que d'autres intérêts troubloient mal-à-propos.

Non que je veuille à Rome imputer quelque crime:
Du grand art de régner elle suit la maxime;
Et son ambassadeur ne fait que son devoir,
Quand il veut entre nous partager le pouvoir.
Mais ne permettez pas qu'elle vous y contraigne;
Rendez-moi votre amour, afin qu'elle vous craigne;
Pardonnez à ce peuple un peu trop de chaleur
Qu'à sa compassion a donné mon malheur;
Pardonnez un forfait qu'il a cru nécessaire,
Et qui ne produira qu'un effet salutaire.
Faites-lui grace aussi, madame, et permettez
Que jusques au tombeau j'adore vos bontés.
Je sais par quel motif vous m'êtes si contraire:
Votre amour maternel veut voir régner mon frere;
Et je contribûrai moi-même à ce dessein,
Si vous pouvez souffrir qu'il soit roi de ma main.
Oui, l'Asie à mon bras offre encor des conquêtes,
Et pour l'en couronner mes mains sont toutes prêtes:
Commandez seulement, choisissez en quels lieux;
Et j'en apporterai la couronne à vos yeux.

ARSINOÉ.

Seigneur, faut-il si loin pousser votre victoire,
Et qu'ayant en vos mains et mes jours et ma gloire,
La haute ambition d'un si puissant vainqueur
Veuille encor triompher jusque dedans mon cœur?
Contre tant de vertu je ne puis le défendre;
Il est impatient lui-même de se rendre.

Joignez cette conquête à trois sceptres conquis,
Et je croirai gagner en vous un second fils.

PRUSIAS.

Je me rends donc aussi, madame; et je veux croire
Qu'avoir un fils si grand est ma plus grande gloire.
Mais, parmi les douceurs qu'enfin nous recevons,
Faites-nous savoir, prince, à qui nous vous devons.

NICOMEDE.

L'auteur d'un si grand coup m'a caché son visage;
Mais il m'a demandé mon diamant pour gage,
Et me le doit ici rapporter dès demain.

ATTALE.

Le voulez-vous, seigneur, reprendre de ma main?

NICOMEDE.

Ah! laissez-moi toujours à cette digne marque
Reconnoître en mon sang un vrai sang de monarque.
Ce n'est plus des Romains l'esclave ambitieux,
C'est le libérateur d'un sang si précieux.
Mon frere, avec mes fers vous en brisez bien d'autres,
Ceux du roi, de la reine, et les siens et les vôtres.
Mais pourquoi vous cacher en sauvant tout l'état?

ATTALE.

Pour voir votre vertu dans son plus haut éclat;
Pour la voir seule agir contre notre injustice,
Sans la préoccuper par ce foible service,
Et me ·nger enfin ou sur vous ou sur moi,
Si j'eusse mal jugé de tout ce que je voi.

Mais, madame...

ARSINOÉ.

Il suffit, voilà le stratagême
Que vous m'aviez promis pour moi contre moi-même.
(*à Nicomede.*)
Et j'ai l'esprit, seigneur, d'autant plus satisfait,
Que mon sang rompt le cours du mal que j'avois fait.

NICOMEDE, *à Flaminius.*

Seigneur, à découvert, toute ame généreuse
D'avoir votre amitié doit se tenir heureuse;
Mais nous n'en voulons plus avec ces dures lois
Qu'elle jette toujours sur la tête des rois:
Nous vous la demandons hors de la servitude;
Ou le nom d'ennemi nous semblera moins rude.

FLAMINIUS, *à Nicomede.*

C'est de quoi le sénat pourra délibérer:
Mais cependant pour lui j'ose vous assurer,
Prince, qu'à ce défaut vous aurez son estime,
Telle que doit l'attendre un cœur si magnanime;
Et qu'il croira se faire un illustre ennemi,
S'il ne vous reçoit pas pour généreux ami.

PRUSIAS.

Nous autres, réunis sous de meilleurs auspices,
Préparons à demain de justes sacrifices;
Et demandons aux dieux, nos dignes souverains,
Pour comble de bonheur l'amitié des Romains.

FIN DE NICOMEDE.

REMARQUES

DE VOLTAIRE

SUR NICOMEDE,

ET NOTES DE L'ÉDITEUR SUR CES REMARQUES.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Vers 1. Après tant de hauts faits, il m'est bien doux, seigneur,
De voir encor mes yeux régner sur votre cœur.

On ne voit point ses yeux : cette figure manque un peu de justesse, mais c'est une faute légere. *

* Il n'y a pas même de faute légere. Racine, par une accumulation de figures bien plus hardies, fait dire à Bérénice :

Tous ces yeux qu'on voyoit venir de toutes parts
Confondre sur lui seul leurs avides regards.

Voilà des yeux qui accourent et qu'on voit accourir, des yeux qui

Vers 3. De voir, sous les lauriers qui vous couvrent la tête...

Ce *vous* rend l'expression trop vulgaire; Je me suis couvert la tête; vous vous êtes fait mal au pied. Il faut chercher des tours plus nobles. Rarement alors on s'étudiait à perfectionner son style.

Vers 4. Un si grand conquérant être encor ma conquête.

Corneille paraît affectionner ces vers d'antitheses :

Ce qu'il doit au vaincu brûlant pour le vainqueur.
Et pour être invaincu l'on n'est pas invincible.
J'irai sous mes cyprès accabler ses lauriers.

Ces figures ne doivent pas être prodiguées. Racine s'en sert très rarement; cependant il a imité ce vers dans Andromaque :

Mener en conquérant sa superbe conquête.

Il dit aussi :

Vous me voulez aimer, et je ne puis vous plaire.
Vous m'aimeriez, madame, en me voulant haïr.

Non ego paucis offendar maculis.

Vers 5. Et de toute la gloire acquise à ses travaux
Faire un illustre hommage à ce peu que je vaux.

Cette maniere de s'exprimer est absolument bannie. On dirait à présent dans le style familier, *au peu que*

---

confondent sur un seul homme leurs regards avides. Quelle richesse! quelle magnificence d'expression! Est-ce là cette circonspection de la prose à laquelle Voltaire voudroit condamner la poésie? Qu'il y a loin de Voltaire poëte, quoiqu'il le soit moins que Racine, à Voltaire grammairien!

je vaux. L'épithete d'*illustre* * gâte presque tous les vers où elle entre, parcequ'elle ne sert qu'à remplir le vers, qu'elle est vague, qu'elle n'ajoute rien au sens.

Vers 9. Je vous vois à regret, tant mon cœur amoureux
Trouve la cour pour vous un séjour dangereux.

Il ne sied point à une princesse de dire qu'elle est amoureuse, et sur-tout de commencer une tragédie par ces expressions qui ne conviennent qu'à une bergere naïve. Nous avons observé ailleurs qu'un personnage doit faire connaître ses sentiments sans les exprimer grossièrement: il faut qu'on découvre son ambition sans qu'il ait besoin de dire, je suis ambitieux; sa jalousie, sa colere, ses soupçons, et qu'il ne dise pas, je suis colere, je suis soupçonneux, jaloux, à moins que ce ne soit un aveu qu'il fasse de ses passions.

Vers 15. La haine que pour vous elle a si naturelle...

L'inversion de ce vers gâte et obscurcit un sens clair, qui est, *la haine naturelle qu'elle a pour vous.* Que Racine dit la même chose bien plus élégamment!

Des droits de ses enfants une mere jalouse
Pardonne rarement au fils d'une autre épouse.

Vers 16. A mon occasion encor se renouvelle.

A mon occasion est de la prose rampante.

---

* Cette épithete, comme toutes les autres, a besoin d'être mise en sa place; et alors elle enrichit le sens au lieu de le gâter. Nous ne connoissons aucun mot vague par lui-même; il ne le devient que lorsqu'il est mal employé.

Vers 18. Je le sais, ma princesse, et qu'il vous fait la cour.

Faire la cour, dans cette acception, est banni du style tragique : *ma princesse* est devenu comique, et ne l'était point alors.

Vers 19. Je sais que les Romains, qui l'avoient en otage,
L'ont enfin renvoyé pour un plus digne ouvrage ;
Que ce don à sa mere étoit le prix fatal
Dont leur Flaminius marchandoit Annibal, etc.

Cette expression populaire, *marchandait*, devient ici très énergique et très noble, par l'opposition du grand nom d'Annibal qui inspire du respect. On dirait très bien, même en prose, cet empereur, après avoir *marchandé* la couronne, trafiqua du sang des nations : mais ce *don dont leur Flaminius*, n'est ni harmonieux ni français ; * on ne marchande point d'un don.

Vers 23. Que le roi par son ordre eût livré ce grand homme,
S'il n'eût par le poison lui-même évité Rome...

Eviter une ville par le poison est une espece de barbarisme ; il veut dire, *éviter par le poison la honte d'être*

---

* Le *don* et le *dont* sont trop séparés pour que l'oreille puisse en être blessée. On ne marchande point d'un don, cela est vrai ; mais on marchande en offrant un prix ; et ce don, comme le dit Corneille, étoit le prix fatal dont leur Flaminius marchandoit Annibal : nous ne voyons là aucune faute.

livré aux Romains, l'opprobre qu'on lui destinait à Rome. *

Vers 25. Et rompu par sa mort les spectacles pompeux
Où l'effroi de son nom le destinoit chez eux.

Rompre des spectacles n'est pas français. Par une singularité commune à toutes les langues on interrompt des spectacles, quoiqu'on ne les rompe pas; on corrompt le goût, on ne le rompt pas. Souvent le composé est en usage, quand le simple n'est pas admis: il y en a mille exemples.

Vers 37. Et je ne vois que vous qui le puisse arrêter,
Pour aider à mon frere à vous persécuter.

Aider à quelqu'un est une expression populaire; *aidez-lui à marcher*; il faut, *pour aider mon frere.*

---

* Ici nous voyons une beauté au lieu du barbarisme que Voltaire veut y voir. Il nous semble qu'en dérogeant un peu à l'exactitude que pourroit exiger la prose, Corneille exprime avec tout le feu, toute la vivacité, et toute la précision d'un poëte, ce que redoutoit Annibal, et ce qu'il voulut éviter. Il s'agit des affronts que lui préparoient les Romains, et non de la ville de Rome.

Lorsque, dans la Henriade, Voltaire fait dire à Henri IV:

Je ne décide point entre Geneve et Rome,

ce n'est point une ridicule comparaison de ville à ville que ce prince veut faire; il veut parler des deux religions dont ces villes sont les métropoles.

Vers 41. Annibal, qu'elle vient de lui sacrifier,
L'engage en sa querelle, et m'en fait défier.

A quoi se rapporte cet *en? me fait défier* n'est pas français : il veut dire, *me donne des soupçons sur elle, me force à me défier d'elle.* *

Vers 45. Ma gloire et mon amour peuvent bien peu sur moi,
S'il faut votre présence à soutenir ma foi.

Une présence à soutenir la foi n'est pas français ; on dit, *il faut soutenir* et non *à soutenir.* **

---

* Nous convenons que Corneille auroit dû s'exprimer plus clairement, mais nous croyons que Voltaire se trompe en appliquant à la reine ce que Laodice dit de Flaminius. Il est bien vrai que Laodice doit se défier de cette princesse dont elle connoît l'inimitié pour Nicomede ; cependant ici c'est Flaminius, et non la reine, qui lui donne du soupçon : du moins c'est ce qui nous paroît évident, si l'on fait l'analyse de ce qu'elle dit : « La reine « vient de sacrifier Annibal à Flaminius ; et ce sacrifice est trop « grand pour que ce Romain, par reconnoissance, n'embrasse « pas avec chaleur les intérêts de cette princesse ; voilà ce qui me « le rend suspect ; mais, seigneur, *quoi qu'il entreprenne, que « pouvez-vous craindre? n'êtes-vous pas assuré de mes sen- « timents* »? Il nous semble que ces derniers mots de Laodice ne laissent aucune obscurité sur la phrase, et qu'on ne peut l'entendre autrement.

** Corneille n'a pas dit, comme Voltaire le suppose, *il faut à soutenir*, mais *il faut votre présence ;* ce qui est exact. La faute est d'avoir dit s'il faut votre présence *à* soutenir, au lieu de *pour* soutenir. Le vers de Corneille est vicieux ; mais la critique de Voltaire nous paroît manquer de justesse.

Vers 49. Attale, qu'en otage ont nourri les Romains,
Ou plutôt qu'en esclave ont façonné leurs mains,
Sans lui rien mettre au cœur qu'une crainte servile
Qui tremble à voir un aigle, et respecte un édile.

La crainte qui tremble paraît une expression faible et négligée, un pléonasme ; ce vers est très beau, *qui tremble à voir un aigle et respecte un édile.*

Vers 56. Et si Rome une fois contre nous s'intéresse...

On se ligue, on entreprend, on agit, on conspire *contre;* mais on s'intéresse *pour* ; on peut dire, *Rome est intéressée dans un traité contre nous ; contre* tombe alors sur le traité : cependant je crois qu'on peut dire en vers, *s'intéresse contre nous* : c'est une espece d'ellipse.

Vers 63. . . . . La reine d'Arménie
Est due à l'héritier du roi de Bithynie,
Et ne prendra jamais un cœur assez abject
Pour se laisser réduire à l'hymen d'un sujet.

Cette expression de *prendre un cœur*, pour signifier *prendre des sentiments*, n'est guere permise que quand on dit, *prenez un cœur nouveau*, ou bien *reprendre cœur, reprendre courage.*

Vers 73. Et saura vous garder même fidélité
Qu'elle a gardée aux droits de l'hospitalité.

Même fidélité qu'elle a gardée est un solécisme ; il faut, *la même fidélité*, ou *cette fidélité.*

Vers 77. Seigneur, votre retour, loin de rompre ses coups,
Vous expose vous-même, et m'expose après vous.

On ne rompt pas plus des coups que des spectacles.

Vers 79. Comme il est fait sans ordre, il passera pour crime.

Faire un retour est un barbarisme.

Vers 83. Si j'ai besoin de vous de peur qu'on me contraigne,
J'ai besoin que le roi, qu'elle-même vous craigne.

Il faudrait, pour que la phrase fût exacte, la négation *ne*, qu'on ne me contraigne. En général voici la regle : quand les Latins emploient le *ne*, nous l'employons aussi *, *vereor ne cadat*, je crains qu'il ne tombe ; mais quand les Latins se servent d'*ut*, *utrùm*, nous supprimons ce *ne*, *dubito utrùm eas*, je doute que vous alliez ; *opto ut vivas*, je souhaite que vous viviez. Quand *je doute* est accompagné d'une négation, *je ne doute pas*, on la redouble pour exprimer la chose ; *je ne doute pas que vous ne l'aimiez.* La suppression du *ne* dans le cas où il

---

* L'exactitude vouloit qu'on *ne* me contraigne ; mais ce que Voltaire établit ici en principe général seroit sujet à beaucoup d'exceptions. Il nous étoit tombé sous les yeux une petite brochure très bien faite, dans laquelle on reprochoit à Voltaire quelques unes des inexactitudes de son commentaire, et nous nous rappelons que l'on y citoit plusieurs exemples qui prouvent que ce qu'il établit ici en principe n'est rien moins que certain. Voici, entre autres, une phrase, dont nous croyons nous ressouvenir, où le *ne* latin n'est pas employé, et qui n'en exige pas moins le *ne* françois dans sa traduction, *Non dubito quin me ames*, je ne doute pas que vous ne m'aimiez. L'auteur en rapportoit beaucoup d'autres qui ne nous sont plus présentes ; mais les dictionnaires en fourniroient une foule d'exemples encore plus décisifs.

est d'usage est une licence qui n'est permise que quand la force de l'expression la fait pardonner.

Vers 88. S'ils vous tiennent ici, tout est pour eux sans crainte,

n'est pas français, et n'a de sens en aucune langue : il veut dire, *tout est sûr pour eux ; ils n'ont rien à craindre, ils sont maîtres de tout ; ils peuvent tout ; tout les rassure.*

Vers 89. Et ne vous flattez point ni sur votre grand cœur,
Ni sur l'éclat d'un nom cent et cent fois vainqueur.

Un nom n'est pas vainqueur, à moins qu'on n'exprime que la terreur seule de ce nom a tout fait ; on dit alors noblement, *son nom seul a vaincu.* Il ne faut jamais se servir de ces mots inutiles, *cent et cent fois.*

Vers 91. Quelque haute valeur que puisse être la vôtre...

Ce vers est défectueux. Il est vrai qu'il n'était pas facile ; mais ce sont ces mêmes difficultés qui, lorsqu'elles sont vaincues, rendent la belle poésie si supérieure à la prose.

Vers 92. Vous n'avez en ces lieux que deux bras comme un autre.

Voilà de ces vers de la basse comédie qu'on se permettait trop souvent dans le style noble.

Vers 101. Deux (assassins) s'y sont découverts, que j'amene avec moi
Afin de la convaincre et détromper le roi.

Il fa[illegible] pour l'exactitude, *et de détromper* ; mais cette licence est souvent très excusable en vers : il n'est pas permis de la prendre en prose.

Vers 105. Trois sceptres à son trône attachés par mon bras
Parleront au lieu d'elle, et ne se tairont pas.

Toute métaphore, comme on l'a dit, pour être bonne, doit être une image qu'on puisse peindre *; mais comment peindre trois sceptres qu'un bras attache à un trône, et qui parlent? D'ailleurs, puisque les sceptres parleront, il est clair qu'ils ne se tairont pas. Ces sortes de pléonasmes sont les plus vicieux; ils retombent quelquefois dans ce qu'on appelle le style niais; *Hélas! s'il n'était pas mort, il serait encore en vie.*

Vers 118. Il ne m'a jamais vu, ne me découvrez pas.

Il serait mieux, à mon avis, que Nicomede apportât

---

* Voyez la troisieme de nos remarques sur la premiere scene du premier acte d'Héraclius, où ce paradoxe de Voltaire est réfuté par une foule d'exemples empruntés de nos meilleurs poëtes. Qu'un peintre puisse peindre ou non les trois nouveaux sceptres attachés au trône de Prusias par la main de son fils, la métaphore n'a rien de vicieux, et que le bon goût ne puisse approuver. Mais Voltaire paroit étonné que ces sceptres parlent. N'avoit-il donc pas vu, dans Phedre, des murs *qui vont prendre la parole?* ignoroit-il ce vers d'Iphigénie,

Quel débris *parle* ici de votre résistance?

Pourquoi des sceptres ne parleroient-ils pas, si des murs et des débris peuvent parler? Il est vrai que ces métaphores ne fourniroient que des sujets bien ingrats au talent d'un peintre; mais cela même prouve combien le paradoxe de Voltaire est insoutenable. Sa remarque snr le pléonasme *et ne se tairont pas* est plus judicieuse. Cette inadvertance de Corneille est une véritable faute qu'on ne doit pas chercher à excuser.

quelque raison qui fît voir qu'il ne doit pas être reconnu par son frere avant d'avoir parlé au roi. Il semble que Nicomede veuille seulement se procurer ici le plaisir d'embarrasser son frere, et que l'auteur ne songe qu'à ménager une de ces scenes théâtrales. Celle-ci est plutôt de la haute comédie que de la tragédie; elle est attachante, et, quoiqu'elle ne produise rien dans la piece, elle fait plaisir.

SCENE II.

Vers 5. Si ce front est mal propre à m'acquérir le vôtre,
Quand j'en aurai dessein, j'en saurai prendre un autre.

Mal propre, dans toutes ses acceptions, est absolument banni du style noble; et, par la construction, il semble que le front de Laodice soit mal propre à acquérir le front d'Attale : de plus, *prendre un front* est un barbarisme; on dit bien, *il prit un visage sévere*, *un front serein* ou *triste*, mais en général on ne peut pas dire, *prendre un front;* parcequ'on ne peut pas prendre ce qu'on a : il faut ajouter une épithete qui marque le sentiment qu'on peint sur son front, sur son visage.

Vers 7. Vous ne l'acquerrez point, puisqu'il est tout à vous.

Ces compliments, ces dialogues de conversation ne doivent pas entrer dans la tragédie.

Vers 8. Je n'ai donc pas besoin d'un visage plus doux.

Avoir besoin d'un visage !

Vers 10. C'est un bien mal acquis que j'aime mieux vous rendre.

Laodice commence à prendre le ton de l'ironie. Corneille l'a prodiguée dans cette piece d'un bout à l'autre. Il ne faut pas soutenir un ouvrage entier par la même figure. L'ironie par elle-même n'a rien de tragique *; il faudrait au moins qu'elle fût noble : mais *un bien mal acquis* est comique.

Vers 14. Pour garder votre cœur je n'ai pas où le mettre.

Après les beaux vers que Laodice a débités dans la scene précédente et va débiter encore, on ne peut sans chagrin lui voir prendre si souvent le ton du bas comique. Ce vers serait à peine souffert dans une farce.

Vers 15. La place est occupée,

ressemble trop à *la Signora è impedita* des Italiens. On ne doit jamais employer de ces expressions familieres qui rappellent des idées comiques : c'est alors sur-tout qu'on doit chercher des tours nobles.

Vers 18. Que celui qui l'occupe a de bonne fortune !

est comique et n'est pas français : on ne dit point, *il*

* L'ironie convient souvent aux passions les plus violentes. Loin d'être, comme Voltaire paroît le supposer, au-dessous du genre tragique, Homere et Virgile l'ont employée fréquemment dans l'épopée ; et on la verra, dans Nicomede, s'approcher quelquefois du sublime. Nous ne prétendons pas cependant justifier par cette observation l'espece d'ironie qu'emploie ici Laodice ; elle est véritablement comique, et par conséquent déplacée.

a bonne fortune, mauvaise fortune ; et on sait ce qu'on entend par *bonnes fortunes* dans la conversation; c'est précisément par cette raison que cette expression doit être bannie du théâtre tragique.

Vers 19. Et que seroit heureux qui pourroit aujourd'hui
Disputer cette place, et l'emporter sur lui!

Que serait heureux qui n'est pas français ; *Qu'ils sont heureux ceux qui peuvent aimer !* est un fort joli vers ; *Que sont heureux ceux qui peuvent aimer !* est un barbarisme. Remarquez qu'un seul mot de plus ou de moins suffit pour gâter absolument les plus nobles pensées et les plus belles expressions.

Vers 23. Et l'on ignore encor parmi ses ennemis
L'art de reprendre un fort qu'une fois il a pris. —
Celui-ci toutefois peut s'attaquer de sorte
Que, tout vaillant qu'il est, il faudra qu'il en sorte.

Toutes les fois que l'on emploie un pronom dans une phrase il se rapporte au dernier nom substantif; ainsi, dans cette phrase, *celui-ci* se rapporte au *fort*, et les deux pronoms *il* se rapportent à *celui-ci*. Le sens grammatical est, *quelque vaillant que soit ce fort, il faudra qu'il sorte* : et l'on voit assez combien ce sens est vicieux. Corneille veut dire, *quelque vaillant que soit le conquérant ;* mais il ne le dit pas.

Vers 27. Vous pourriez vous méprendre. — Et si le roi le veut?

On peut faire ici une réflexion. Attale parle de son amour, et des intérêts de l'état, et des secrets du roi,

devant un inconnu : cela n'est pas conforme à la prudence dont Attale est souvent loué dans la piece ; mais aussi sans ce défaut la scene ne subsisterait pas ; et quelquefois on souffre des fautes qui amenent des beautés.

Vers 30. . . . . S'il est roi, je suis reine ;
Et vers moi tout l'effort de son autorité
N'agit que par priere et par civilité.

Civilité, terme de comédie. Ce sentiment de fierté est beau dans Laodice, mais est-il bien fondé ? Elle est reine d'Arménie, mais elle n'est point dans son royaume ; elle est à la cour de Prusias, qui de son aveu est le dépositaire de *ses jeunes ans*, qui a sur elle les plus grands droits par l'ordre de son pere, qui est le maître enfin, et dont les prieres sont des ordres. La jeune Laodice peut avec bienséance n'écouter que sa fierté, et se tromper un peu par grandeur d'ame. Elle peut avoir tort dans le fond ; mais il est dans son caractere d'avoir ce tort. Enfin *n'agit que par priere* peut signifier, *ne doit agir que par priere*.

Vers 38. Seigneur, je crains pour vous qu'un Romain vous écoute.

Voyez la remarque ci-dessus. C'est encore ici une expression de doute, et la négation *ne* est nécessaire ; *je crains qu'un Romain ne vous écoute* : mais en poésie on peut se dispenser de cette regle.

Vers 47. Et ne savez-vous plus qu'il n'est princes ni rois
Qu'elle daigne égaler à ses moindres bourgeois?

Bourgeois ; cette expression est bannie du style noble.

Elle y était admise à Rome, et l'est encore dans les républiques : le *droit de bourgeoisie*, le *titre de bourgeois*. Elle a perdu chez nous de sa dignité, peut-être parceque nous ne jouissons pas des droits qu'elle exprime *. Un bourgeois, dans une république, est en général un homme capable de parvenir aux emplois ; dans un état monarchique, c'est un homme du commun. Aussi ce mot est-il ironique dans la bouche de Nicomede, et n'ôte rien à la noble fermeté de son discours.

Vers 69. Mais je crains qu'elle échappe.

Voyez les notes ci-dessus. Il faudrait *qu'elle n'échappe*.

Vers 77. Puisqu'ils se sont privés, pour ce nom d'importance,
Des charmantes douceurs d'élever votre enfance.

Une affaire est d'importance, un nom ne l'est pas.

Vers 79. Dès l'âge de quatre ans ils vous ont éloigné.

Ce vers est très adroit : il paraît sans artifice ; et il y a beaucoup d'art à donner ainsi une raison qui empêche évidemment qu'Attale ne reconnaisse son frere.

Vers 84. Madame, encore un coup, cet homme est-il à vous?

Encore un coup ; ce terme trop familier a été employé par Racine dans Bérénice :

Madame, encore un coup, qu'en peut-il arriver?

Ce sont des négligences qui étaient pardonnables.

---

* Dans une république, c'est le mot citoyen qui est le mot en honneur, et qui doit l'être.

Vers 85. Et pour vous divertir est-il si nécessaire
Que vous ne lui puissiez ordonner de se taire?

Le mot *divertir*, et même les trois vers que dit Attale, sont absolument du style comique.

Vers 94. Et, loin de lui voler son bien en son absence...

Le mot *voler* est bas; on emploie, dans le style noble, *ravir, enlever, arracher, ôter, priver, dépouiller*, etc.

Vers 101. Sachez qu'il n'en est point que le ciel n'ait fait naître
Pour commander aux rois et pour vivre sans maître.

Ces deux vers sont de la tragédie de Cinna, dans le rôle d'Émilie; mais ils conviennent bien mieux à Émilie romaine qu'à un prince arménien.

Au reste cette scene est très attachante: toutes les fois que deux personnages se bravent sans se connaître le succès de la scene est sûr.

SCENE III.

Presque toute la fin de la scene seconde et le commencement de celle-ci sont une ironie perpétuelle.

Vers 5. . . . . Seigneur, vous êtes donc ici?

C'est une naïveté qui échappe à tout le monde quand on voit quelqu'un qu'on n'attend pas. Cette familiarité et cette petite négligence doivent être bannies de la tragédie.

Vers 6. Oui, madame, j'y suis, et Métrobate aussi.

Si Nicomede eût établi dans la premiere scene que ce

Métrobate était un des assassins gagés par Arsinoé, ce vers ferait un grand effet; mais il en fait moins parce-qu'on ne connaît pas encore ce Métrobate.

Vers 12. J'avois ici laissé mon maître et ma maîtresse.

Maîtresse; on permettait alors ce terme peu tragique. *Maître* et *maîtresse* semblent faire ici un jeu de mots peu noble.

Vers 19. Il ne tiendra qu'au roi qu'aux effets je ne passe.

Souvent en ce temps-là on supprimait le *ne* quand il fallait l'employer, et on s'en servait quand il fallait l'omettre. Le second *ne* est ici un solécisme. *Il tient à vous*, c'est-à-dire il dépend de vous que je passe, que je fasse, que je combatte, etc. *Il ne tient qu'à vous* est la même chose qu'*il tient à vous;* donc le *ne* suivant est un solécisme.

Vers 25. Ah! seigneur, excusez si vous connoissant mal...—

On connaît mal quand on se trompe au caractere. Laodice dit à Cléopâtre, Je vous connaissais mal; Photin dit, J'ai mal connu César: mais, quand on ignore quel est l'homme à qui l'on parle, alors il faut *je ne connaissais pas.*

Vers 26. Prince, faites-moi voir un plus digne rival, etc.

Tout ce discours est noble, ferme, élevé: c'est là de la véritable grandeur; il n'y a ni ironie ni enflure.

Vers 35. Et nous verrons ainsi qui fait mieux un brave homme,
Des leçons d'Annibal, ou de celles de Rome.

Dans la regle il faut *qui font;* et *faire mieux un brave homme* n'est pas élégant.

SCENE IV.

Vers 3. Ce prompt retour me perd, et rompt votre entreprise. —
Tu l'entends mal, Attale; il la met dans ma main.

Tu l'entends mal est comique; et *mettre dans la main* n'est pas noble.

Vers 6. Dedans mon cabinet amene-le sans suite.

Voyez les remarques des autres tragédies sur le mot *dedans*.

SCENE V.

Vers 3. Je crains qu'à la vertu par les Romains instruit...
Il ne conçoive mal qu'il n'est fourbe ni crime
Qu'un trône acquis par-là ne rende légitime.

Ces derniers vers sont de la conversation la plus négligée, et ce sentiment est intolérable. On retrouve le même défaut toutes les fois que Corneille fait raisonner un prince, un ministre; tous disent qu'il faut être fourbe et méchant pour régner. On a déja remarqué que jamais homme d'état ne parle ainsi. Ce défaut vient de ce qu'il est très difficile de ménager ses expressions et de faire entendre avec art des choses qui révoltent. C'est une grande imprudence et une grande bassesse dans une reine de dire qu'il faut être fourbe et criminel pour

régner. *Un trône acquis par-là* est une expression de comédie.

Vers 11. Rome l'eût laissé vivre, et sa légalité
N'eût point forcé les lois de l'hospitalité.

Légalité n'a jamais signifié *justice, équité, magnanimité;* il signifie *authenticité d'une loi revêtue des formes ordinaires.*

Vers 13. Savante à ses dépens de ce qu'il savoit faire,
Elle le souffroit mal auprès d'un adversaire.

Savante de est un barbarisme : *savante, savait*, répétition fautive.

Vers 16. De chez Antiochus elle l'ait fait bannir;

expression trop basse, *de chez lui, de chez nous.*

Vers 21. Car je crois que tu sais que, quand l'aigle romaine...

Tout écrivain doit éviter ces amas de monosyllabes qui se heurtent, *car, que, quand* : mais ce qu'on doit plus éviter c'est de dire à sa confidente ce qu'elle sait; ce tour n'est pas assez adroit.

Vers 22. Vit choir ses légions au bord du Trasimene,
Flaminius son pere en étoit général.

Choir, expression absolument vieillie.

Vers 25. Ce fils donc, qu'a pressé la soif de sa vengeance...

Cacophonie qu'il faut éviter encore, *donc qu'a.*

Vers 26. S'est aisément rendu de mon intelligence,

n'est pas français ; on est en intelligence, on se rend du parti de quelqu'un.

Vers 27. L'espoir d'en voir l'objet entre ses mains remis
A pratiqué par lui le retour de mon fils.

Il faut un effort pour deviner quel est cet *objet :* c'est, par la phrase, l'objet de leur intelligence ; par le sens, c'est Laodice *. La premiere loi est d'être clair ; il ne faut jamais y manquer.

Vers 29. Par lui j'ai jeté Rome en haute jalousie,

n'est pas français ; on inspire de la jalousie, on la fait naître : la jalousie ne peut être haute ; elle est grande, elle est violente, soupçonneuse, etc.

Vers 35. Il s'en est fait nommer lui-même ambassadeur.

Cet *il* se rapporte au prince Attale **; mais il en est trop

* Voltaire se trompe évidemment. *Objet* ne se rapporte point à Laodice, mais à *vengeance*, qui n'est pas assez loin pour jeter la moindre obscurité sur la phrase. Flaminius espéroit de voir l'*objet* de sa *vengeance* (Annibal, qui a tué son pere) remis entre ses mains : tel est le sens très clair de Corneille.

** Autre inadvertance du même genre. Cet *il* ne peut se rapporter qu'a Flaminius, qui s'est fait nommer ambassadeur à la cour de Prusias ; et si d'autres exemples ne nous avoient pas déja familiarisés avec les distractions de Voltaire, nous aurions peine à concevoir comment le prince Attale, dont il n'a pas été question dans toute cette tirade, a pu s'offrir à sa pensée.

loin : cela rend la phrase obscure, de même que *borner sa grandeur ;* il semble que ce soit la grandeur de l'hymen. Les articles, les pronoms mal placés, jettent toujours de l'embarras dans le style : c'est le plus grand inconvénient de la langue française, qui est d'ailleurs si amie de la clarté.

Vers 37. Et voilà le seul point où Rome s'intéresse.

Pourquoi Arsinoé dit-elle tout cela à une confidente inutile ? Cléopâtre, dans Rodogune, tombe dans le même défaut. La plupart des confidences sont froides et déplacées, à moins qu'elles ne soient nécessaires : il faut qu'un personnage paraisse avoir besoin de parler, et non pas envie de parler.

Vers 38. Attale à ce dessein entreprend sa maîtresse.

On entreprend de faire quelque chose, ou bien on entreprend quelque chose ; mais on n'entreprend pas quelqu'un : cela ne se pourrait dire à toute force que dans le bas comique, et encore c'est dans un autre sens ; cela veut dire *attaquer, demander raison, embarrasser, faire querelle.* Ce vers n'est pas français.

Vers 43. . . . . Et j'ai cru pour le mieux
Qu'il falloit de son fort l'attirer en ces lieux.

Pour le mieux, expression de comédie.

Vers 45. M[illegible]obate l'a fait, par des terreurs paniques...

L'a fait, et *terreurs paniques*, expressions qui n'ont rien de noble.

Vers 46. Feignant de lui trahir mes ordres tyranniques,

est un barbarisme ; il faut *de lui dévoiler, de lui déceler, de lui apprendre, de trahir mes ordres tyranniques en sa faveur.*

Vers 53. Tantôt en le voyant j'ai fait de l'effrayée.

Les comédiens ont corrigé, *j'ai feint d'être effrayée ;* mais la chose n'est pas moins petite et moins indigne de la grandeur du tragique.

Vers 63. Et si ce diadême une fois est à nous,
Que cette reine après se choisisse un époux.

Cet *une fois* est une explétive trop triviale.

Vers 67. Le roi, que le Romain poussera vivement,
De peur d'offenser Rome, agira chaudement...

Chaudement : cet adverbe est proscrit du style noble.

Vers 69. Et ce prince, piqué d'une juste colere,
S'emportera sans doute et bravera son pere.

Piqué d'une juste colere n'est pas français. On est piqué d'un procédé, et animé de colere.

Vers 72. Et comme à l'échauffer j'appliquerai mes soins...
Mon entreprise est sûre, et sa perte infaillible.

Cette phrase et ce tour qui commencent par *comme* sont familiers à Corneille. Il n'y en a aucun exemple dans Racine. Ce tour est un peu trop prosaïque : il réussit

quelquefois ; mais il ne faut pas en faire un trop fréquent usage.

Vers 75. Voilà mon cœur ouvert.

Mais pourquoi a-t-elle ouvert son cœur à Cléone? qu'en résulte-t-il ? Je sais qu'il est permis d'ouvrir son cœur ; ces confidences sont pardonnées aux passions : une jeune princesse peut avouer à sa confidente des sentiments qui échappent à son cœur ; mais une reine politique ne doit faire part de ses projets qu'à ceux qui les doivent servir. Cette scène est froide et mal écrite.

Vers 76. Mais dans mon cabinet Flaminius m'attend.

Il est clair que Flaminius attend la reine ; qu'elle a les plus grands intérêts du monde de hâter son entretien avec lui. Nicomede est arrivé ; il va trouver le roi ; il n'y a pas un moment à perdre : cependant elle s'arrête pour détailler inutilement à Cléone des projets qui sont d'une nature à n'être confiés qu'à ceux qui doivent les seconder. Cette maniere d'instruire le spectateur est sans art et sans intérêt.

Vers 78. Vous me connoissez trop pour vous en mettre en peine.

Cela est trop trivial, et ce vers fait trop voir l'inutilité du rôle de Cléone : c'est un très grand art de savoir intéresser les confidents à l'action. Néarque, dans Polyeucte, montre comment un confident peut être nécessaire.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Vers 3. . . La haute vertu du prince Nicomede
Pour ce qu'on peut en craindre est un puissant remede.

UNE *haute vertu, remede pour ce qu'on en peut craindre*, n'est ni correct ni clair.

Vers 6. Un retour si soudain manque un peu de respect.

Un retour qui *manque de respect!*

Vers 11. Il n'en veut plus dépendre, et croit que ses conquêtes
Au-dessus de son bras ne laissent point de têtes.

Des têtes au-dessus des bras! Il n'était plus permis d'écrire ainsi en 1657: mais Corneille ne châtia jamais son style; il passe pour valoir mieux par la force des idées que par l'expression: cependant observez que, toutes les fois qu'il est véritablement grand, son expression est noble et juste, et ses vers sont bons.

Vers 16. A suivre leur devoir leurs hauts faits se ternissent.

Il semble que les hauts faits suivent un devoir, et qu'ils se ternissent en le suivant: ce n'est pas parler sa langue.

Vers 17. Et ces grands cœurs, enflés du bruit de leurs combats...
Font du commandement une douce habitude.

Des cœurs enflés de bruit sont aussi intolérables que *des têtes au-dessus des bras.* *

Vers 21. Dis tout, Araspe; dis que le nom de sujet
Réduit toute leur gloire en un rang trop abject.

Qu'est-ce que le rang d'une gloire? on ne réduit pas *en*, on réduit *à*. Presque tout le style de cette piece est vicieux; la raison en est que l'auteur emploie le ton de la conversation familiere, dans laquelle on se permet beaucoup d'impropriétés, et souvent des solécismes et des barbarismes. Le style de la conversation peut être admis dans une comédie-héroïque, mais il faut que ce soit la conversation des Condé, des la Rochefoucauld, des Retz, des Pascal, des Arnaud.

Vers 23. Que, bien que leur naissance au trône les destine,
Si son ordre est trop lent, leur grand cœur s'en mutine.

L'ordre de qui? de la naissance? Cela ne fait point de sens; et *mutine* n'est ni assez fort ni assez relevé.

---

* Des cœurs ne sauroient être enflés de bruit: cela est vrai, si l'on prend le mot de bruit dans sa signification la plus commune; mais ils peuvent l'être du bruit de leurs combats, c'est-à-dire de la renommée, de la gloire que ces combats leur ont acquise. L'expression de Corneille n'est donc pas intolérable; elle est au contraire très juste et très usitée chez les poëtes.

Vers 27. Qu'on voit naître de là mille sourdes pratiques
Dans le gros de son peuple, et dans ses domestiques.

Ces expressions n'appartiennent qu'au style familier de la comédie.

Vers 37. Si je n'étois bon pere, il seroit criminel, etc.

On retrouve un peu Corneille dans cette tirade, quoique la même pensée y soit répétée et retournée en plusieurs façons; ce qui était un vice commun en ce temps-là. Mais à quoi bon tous ces discours? Que veut Prusias? Rien. Quelle résolution prend-il avec Araspe? Aucune. Cette scene paraît peu nécessaire, ainsi que celle d'Arsinoé et de sa confidente. En général, toute scene entre un personnage principal et un confident est froide, à moins que ce personnage n'ait un secret important à confier, un grand dessein à faire réussir, une passion furieuse à développer.

Vers 46. Il n'est rien qui ne cede à l'ardeur de régner;
Et depuis qu'une fois elle nous inquiete
La nature est aveugle, et la vertu muette.

Inquiete n'est pas le mot propre; *depuis* est ici un solécisme : le sens est, dès qu'une fois cette passion s'est emparée de nous.

Vers 59. . . Si je lui laisse un jour une couronne,
Ma tête en porte trois que sa valeur me donne.
J'en rougis dans mon ame; et ma confusion...
Sans cesse offre à mes yeux cette vue importune,
Que qui m'en donne trois peut bien m'en ôter une;
Qu'il n'a qu'à l'entreprendre, et peut tout ce qu'il veut.
Juge, Araspe, où j'en suis, s'il veut tout ce qu'il peut.

Ces antitheses et ces figures de mots, comme on l'a

déja remarqué, doivent être bien rares. La versification héroïque exige que les vers ne finissent point par des verbes en monosyllabes; l'harmonie en souffre; *il peut, il veut, il fait, il court*, sont des syllabes seches et rudes : il n'en est pas de même dans les rimes féminines ; *il vole, il presse, il prie ;* ces mots sont plus soutenus ; ils ne valent qu'une syllabe, mais on sent qu'il y en a deux qui forment une syllabe longue et harmonieuse. Ces petites finesses de l'art sont à peine connues, et n'en sont pas moins importantes.

Vers 81. Et le prends-tu pour homme à voir d'un œil égal
Et l'amour de son frere, et la mort d'Annibal?...
Il est le dieu du peuple et celui des soldats.
Sûr de ceux-ci, sans doute il vient soulever l'autre,
Fondre avec son pouvoir sur le reste du nôtre.

Expressions vicieuses; on ne peut dire *l'autre* que quand on l'oppose à *l'un :* le *nôtre* ne se peut dire à la place *du mien*, à moins qu'on n'ait déja parlé au pluriel. Je le répete encore, rien n'est si difficile et si rare que de bien écrire.

Vers 91. Je veux bien toutefois agir avec adresse,
Joindre beaucoup d'honneur à bien peu de rudesse, etc.

Tout cela est d'un style confus, obscur. *Le reste du nôtre qui n'est pas tout-à-fait impuissant*, et *bien peu de rudesse*, et *le prix d'un mérite mêlé doucement à un ressentiment !* Il n'y a pas là deux mots qui soient faits l'un pour l'autre.

SCENE II.

Vers 8. Je viens remercier et mon pere et mon roi...
D'avoir choisi mon bras pour une telle gloire.

On ne choisit point un bras pour une gloire.

Vers 12. Vous pouviez vous passer de mes embrassements...
Et vous ne deviez pas envelopper d'un crime
Ce que votre victoire ajoute à votre estime.

Il a promis à son confident d'avoir *bien peu de rudesse*, et il commence par dire à Nicomede la chose du monde la plus rude; il le déclare criminel d'état.

Ajoute à votre estime n'est pas français en ce sens: l'estime où nous sommes n'est pas notre estime: on ne peut dire *votre estime*, comme on dit, *votre gloire*, *votre vertu*.

Vers 16. Abandonner mon camp en est un capital,
Inexcusable en tous, et plus au général.

Au général est un solécisme; il faut *dans un général*.

Vers 27. Un bonheur si grand me coûte un petit crime.

Un petit crime, cette épithete n'est pas du style de la tragédie. Le crime de Nicomede est en effet bien faible. Nicomede parle ici ironiquement à son pere, comme il a

---

* L'expression nous paroît juste. Nicomede remercie Prusias d'avoir choisi son bras pour des entreprises glorieuses dans lesquelles il s'est signalé, et qui sont véritablement de la gloire aux yeux d'un poëte.

parlé à son frere ; car par *ce desir trop ardent* il entend le desir qu'il avait de voir sa maîtresse. Il n'a point du tout *d'amour* pour son pere : le public n'en est pas fâché ; on mépfise Prusias ; on aime beaucoup la hauteur d'un héros persécuté. *Petit crime, bonheur si grand ;* ces contrastes affectés font un mauvais effet.

Vers 38. . . . . L'âge ne m'en laisse
Qu'un vain titre d'honneur qu'on rend à ma vieillesse.

On rend un honneur ; on ne rend point un titre d'honneur.

Vers 41. L'intérêt de l'état vous doit seul regarder.

Seul semble dire que Prusias abdique ; et il est si loin d'abdiquer, qu'il vient de menacer son fils. C'est trop se contredire.

Vers 42. Prenez-en aujourd'hui la marque la plus haute.

La marque haute!

Vers 43. Mais gardez-vous aussi d'oublier votre faute ;
Et, comme elle fait breche au pouvoir souverain,
Pour la bien réparer, retournez dès demain.

Cette expression *faire breche* n'est plus d'usage : ce n'est pas que l'idée ne soit noble ; mais en français toutes les fois que le mot *faire* n'est pas suivi d'un article, il forme une façon de parler proverbiale trop familiere. *Faire* assaut, *faire* force de voiles, *faire* de nécessité vertu, *faire* ferme, *faire* breche, *faire* halte, etc. ; toutes expressions bannies du vers héroïque.

Vers 46. Remettez en éclat la puissance absolue.

Comme on ne met rien en éclat, on n'y remet rien; on donne de l'éclat, on met en lumiere, en évidence, en honneur, en son jour.

Vers 48. . . . . N'autorisez pas
De plus méchants que vous à la mettre plus bas.

Cette maniere de s'exprimer n'est plus d'usage, et n'a jamais fait un bon effet. Remarquez que *bas* est un adverbe monosyllabe : ne finissez jamais un vers par *bas*, *à bas*, *plus bas*, *haut*, *plus haut*. *

Vers 58. Il est temps qu'en son ciel cet astre aille reluire.

Cette métaphore est vicieuse en ce qu'elle suppose que cet astre de Laodice est descendu du ciel en terre. **

Vers 63. Vous savez qu'il y faut quelque cérémonie.

Prusias veut aussi railler. Cette pièce est trop pleine de railleries et d'ironies.

Vers 66. Elle est prête à partir sans plus grand équipage.

Ce dernier hémistiche est absolument du style de la comédie.

---

* La loi que donne ici Voltaire est trop générale; elle peut avoir d'heureuses exceptions.

** Voilà en effet une métaphore vicieuse, parcequ'elle est beaucoup trop recherchée.

Vers 67. Je n'ai garde à son rang de faire un tel outrage.
Mais l'ambassadeur entre, il le faut écouter;
Puis nous verrons quel ordre on y doit apporter.

Ce dernier vers est trop familier: mais à quoi se rapporte cet ordre *? à l'*ambassadeur*, à l'*outrage*, ou à l'*équipage*?

SCENE III.

Vers 4. Vous pouvez juger du soin qu'elle en a pris
Par les hautes vertus et les illustres marques
Qui font briller en lui le sang de vos monarques.

Illustres marques: on a déja plusieurs fois remarqué ce mot vague qui n'est que pour la rime.

Vers 9. Si vous faites état de cette nourriture,
Donnez ordre qu'il regne.

Nourriture est ici pour *éducation*; et dans ce sens il ne se dit plus: c'est peut-être une perte pour notre langue. *Faire état* est aussi aboli.

Vers 11. Vous offenseriez l'estime qu'elle en fait.

On ne fait point l'estime **; cela n'a jamais été fran-

---

* Il se rapporte au départ de Laodice, et la plus légere attention suffisoit à Voltaire pour n'en pas douter.

** On a dit long-temps, et on pourroit dire encore, du moins à ce qu'il nous semble, Je n'en fais pas beaucoup d'estime. Mais, dit Voltaire, n ne fait pas ce que l'on sent. Ce qu'il établit en loi générale est souvent démenti par l'usage: on dit tous les jours, sans blesser la langue, *faire amitié*, *faire l'amour*; et l'usage, comme l'on sait, est plus impérieux que les regles.

çais ; on a de l'estime, on conçoit de l'estime, on sent de l'estime : et c'est précisément parcequ'on la sent qu'on ne la fait pas ; par la même raison on sent de l'amour, de l'amitié ; on ne fait ni de l'amour ni de l'amitié.

Vers 17. Je crois que pour régner il en a les mérites.

Ni ces expressions ni cette construction ne sont françaises ; *il en a les mérites pour régner!*

Vers 23. Souffrez qu'il ait l'honneur de répondre pour moi.

Le roi Prusias, qui n'est déja pas trop respectable, est peut-être encore plus avili dans cette scene, où Nicomede lui donne, en présence de l'ambassadeur de Rome, des conseils qui ressemblent souvent à des reproches. Il est même assez étonnant que, connaissant la fierté de son fils, et sachant combien ce disciple d'Annibal hait les Romains, il le charge de répondre à l'ambassadeur de Rome, qu'il croit avoir grand intérêt de ménager. Prusias n'a nulle raison de répondre à l'ambassadeur par une autre bouche, et il s'expose visiblement à voir l'ambassadeur outragé par Nicomede.

Il a commencé par dire à son fils : Vous êtes criminel d'état, vous méritez d'être puni de mort ; et il finit par lui dire : Répondez pour moi à l'ambassadeur de Rome en ma présence ; faites le personnage de roi, tandis que je ferai celui de subalterne. C'est au fond une scene de lazzi : passe encore si cette scene était nécessaire ; mais elle ne sert à rien. Prusias joue un rôle avilissant ; mais celui de Nicomede est noble et imposant. Ces personnages

plaisent toujours à la multitude, et révoltent quelquefois les honnêtes gens. *

C'est toujours un problème à résoudre si les caracteres bas et faibles peuvent figurer dans une tragédie. Le parterre s'éleve contre eux à une premiere représentation: on aime à faire tomber sur l'auteur le mépris ** que lui-même inspire pour le personnage; les critiques se déchaînent: cependant ces caracteres sont dans la nature; Maxime dans Cinna, Félix dans Polyeucte.

Vers 40. C'est un rare trésor qu'elle devroit garder,
Et conserver chez soi sa chere nourriture.

Cela n'est pas français; et *conserver* ne se lie pas avec *qu'elle devrait*. Nicomede a déja parlé de bonne nourriture ***: *si vous faites état de cette nourriture.*

---

* Jamais un personnage noble et imposant n'a pu révolter personne.

** On n'aime point sans doute ces personnages; mais s'ils inspirent du mépris, ce mépris ne peut jamais tomber sur l'auteur. Racine, dans le personnage de Narcisse, n'est pas moins grand peintre que dans celui de Burrhus. Si l'on peut reprocher quelque chose à Corneille, c'est peut-être d'avoir un peu trop prodigué ces caracteres, qui d'ailleurs se ressemblent tous. Valens, dans Théodore, a toute la bassesse de Félix et la foiblesse de Prusias.

*** Voltaire se trompe; c'est Flaminius, et non pas Nicomede, qui a dit, au commencement de cette scene:

Si vous faites état de cette nourriture.

Vers 45. Ce perfide ennemi de la grandeur romaine
N'en a mis en son cœur que mépris et que haine.

Cela n'est pas français ; *n'en mettre que mépris !*

Vers 49. On me croit son disciple, et je le tiens à gloire.

Cette maniere de s'exprimer a vieilli. *

Vers 62. Attale a le cœur grand, l'esprit grand, l'ame grande,
Et toutes les grandeurs dont se fait un grand roi.

Ces deux vers sont du nombre de ceux que les comédiens avaient corrigés : en effet cette distinction du cœur, de l'esprit et de l'ame, cette énumération de parties faite ironiquement, est trop loin du ton de la tragédie ; et cette répétition de *grand* et *grande* est comique.

Vers 68. Qu'il en fasse pour lui ce que j'ai fait pour vous.

On ne devine pas d'abord ce que veut dire cet *en* ; il est très inutile, et il se rapporte à *vertu* **, qui est deux vers plus haut.

Vers 71. Je lui prête mon bras, et veux dès maintenant,
S'il daigne s'en servir, être son lieutenant.
L'exemple des Romains m'autorise à le faire.

On a déja dit que cette expression ne doit jamais être

---

* Elle nous paroit mériter d'être conservée.

** Ne se rapporte-t-il pas beaucoup plus naturellement à *donnez-lui votre armée*, qui n'est qu'à un vers de distance? Ne croiroit-on pas que Voltaire, au lieu d'éclaircir le texte (ce qui étoit le devoir d'un commentateur), se plaisoit, au contraire, à l'embrouiller ?

admise ; elle est ici vicieuse, parceque *le faire* se rapporte à *être*, et signifie à la lettre, *faire son lieutenant.*

Vers 78. Le reste de l'Asie à nos côtes rangée, etc.

On dit *ranger les côtes*, mais non *rangée aux côtes*, pour *située* : c'est un barbarisme.

Vers 89. Et si Flaminius en est le capitaine,
Nous pourrons lui trouver un lac de Trasimene.

Ce n'est pas le même Flaminius *, mais l'insulte n'en est pas moindre.

Vers 94. Ou laissez-moi parler, sire, ou faites-moi taire.

Il est clair qu'il n'y a pas de milieu ; le sens est, *puisque vous m'avez fait répondre pour vous, laissez-moi parler.*

Vers 105. Seigneur, vous pardonnez aux chaleurs de son âge.

Chaleurs de son âge, mauvais terme.

Vers 106. Le temps et la raison pourront le rendre sage.

C'est ce qu'on dit à un enfant mal morigéné : ce n'est

---

* L'ambassadeur Flaminius n'est pas à la vérité le fils de ce Flaminius qui combattit si malheureusement à Trasimene ; et c'est ce que Voltaire auroit dû expliquer plus tôt et plus clairement : mais le spectateur le suppose avec Corneille ; et, si l'on admet la supposition, l'ironie devient non seulement accablante, mais nous n'en connoissons pas dans notre langue, qui ait autant de force et de noblesse.

pas ainsi qu'on parle à un prince qui a conquis trois royaumes ; et si ce jeune homme n'est pas sage, pourquoi Prusias l'a-t-il chargé de parler pour lui ?

Vers 125. Puisqu'il peut la servir à me faire descendre,
Il a plus de vertu que n'en eut Alexandre.

Ce premier vers est inintelligible : à quoi se rapporte ce *la servir ?* au dernier substantif, à la puissance de Nicomede que Rome veut diviser : *me faire descendre ;* il faut dire d'où l'on descend ; *et monté sur le faîte, il aspire à descendre.*

Vers 127. Et je lui dois quitter, pour le mettre en mon rang,
Le bien de mes aïeux, ou le prix de mon sang.

On ne dit point *quitter à*, on dit *quitter pour* ; *Je dois quitter pour lui*, ou *je lui dois céder, laisser, abandonner.*

Vers 137. Les plus rares exploits que vous ayez pu faire
N'ont jeté qu'un dépôt sur la tête d'un pere ;
Vous n'avez fait le roi que garde de leur prix, etc.

Jeter un dépôt sur une tête, être garde d'un prix, une grandeur épanchée ; toutes expressions impropres et incorrectes : de plus, ce discours de Flaminius semble un peu sophistique. L'exemple de Scipion, qui ne prit point Carthage pour lui, et qui ne le pouvait pas, ne conclut rien du tout contre un prince qui n'est pas républicain, et qui a des droits sur ses conquêtes.

Vers 153. Si vous en consultiez des têtes bien sensées,
Elles vous déferoient de ces belles pensées...
Prenez quelque loisir de rêver là-dessus.

Cela est du style de madame Pernelle dans Moliere.

Vers 157. Laissez moins de fumée à vos feux militaires,
Et vous pourrez avoir des visions plus claires.

Laisser de la fumée est inintelligible : d'ailleurs la fumée des feux militaires est une figure trop bizarre. Le second vers est du bas comique.

Vers 159. Le temps pourra donner quelque décision
Si la pensée est belle, ou si c'est vision.

Même style et même défaut.

Vers 161. . . . Cependant, si vous trouvez des charmes
A pousser plus avant la gloire de vos armes ;
Nous ne la bornons point.

Pousser plus avant une gloire ! *

Vers 181. La piece est délicate.

Le mot de *piece* ne dit point là ce que l'auteur a prétendu dire ; c'est d'ailleurs une expression populaire lorsqu'elle signifie *intrigue*.

Vers 183. Je n'y réponds qu'un mot, étant sans intérêt...

Comment peut-il dire qu'il est sans intérêt, après avoir dit publiquement, au premier acte, que Laodice est sa maîtresse, qu'il n'a quitté l'armée que pour venir prendre sa défense ? Voudrait-il cacher son amour à Flaminius, et le tromper ? un tel dessein convient-il à la fierté du caractere de Nicomede ? Flaminius ne doit-il pas être instruit ?

Vers 184. Traitez cette princesse en reine comme elle est.

Il faut, *comme elle l'est* pour l'exactitude ; mais *comme elle l'est* serait encore plus mauvais.

* Nicomede peut aspirer à pousser plus avant ses conquêtes, et par conséquent la gloire de ses armes.

Vers 190. N'avez-vous, Nicomede, à lui dire autre chose?

Cette interrogation de Prusias, qui n'a rien dit pendant le cours de cette scene, n'a-t-elle pas quelque chose de comique?

Vers 191. Non, seigneur, si ce n'est que la reine, après tout,
Sachant ce que je puis, me pousse trop à bout.

Cette expression est encore comique, ou du moins familiere; Racine s'en est servi dans Bajazet:

Poussons à bout l'ingrat.

Mais le mot *ingrat*, qui finit la phrase, la releve. Ce sont de petites nuances qui distinguent souvent le bon du mauvais.

SCENE IV.

Vers 1. . . . . Eh quoi! toujours obstacle? —
De la part d'un amant ce n'est pas grand miracle.

Toujours obstacle n'est pas français; et *grand miracle* n'est pas noble, il est du bas comique.

Vers 3. Cet orgueilleux esprit, enflé de ses succès,
Pense bien de son cœur nous empêcher l'accès.

On ne dit point *empêcher à*, cela n'est pas français. *Il nous empêche l'accès de cette maison: nous* est là au datif, c'est un solécisme; il faut dire, *on nous défend l'accès de cette maison, on nous interdit l'accès, on nous défend, on nous empêche d'entrer.*

Vers 6. L'amour entre les rois ne fait pas l'hyménée...

Ce tour est impropre; il semble que des rois se marient

l'un à l'autre. Ce n'est pas assez qu'on vous entende, il faut qu'on ne puisse pas vous entendre autrement.

Vers 7. Et les raisons d'état, plus fortes que ses nœuds,
Trouvent bien les moyens d'en éteindre les feux.

Des raisons d'état plus fortes que des nœuds, qui trouvent le moyen d'éteindre les feux de ces nœuds *. Il faut renoncer à écrire quand on écrit de ce style.

Vers 9. Comme elle a de l'amour, elle aura du caprice.

Et ce vers, et l'idée qu'il présente, appartiennent absolument à la comédie. Ce *comme* revient presque toujours. C'est un style trop incorrect, trop négligé, trop lâche, et qu'il ne faut jamais se permettre.

Vers 16. Proposez cet hymen vous-même à sa grandeur.

Il semble qu'il appelle ici la reine Laodice *sa grandeur*, comme on dit *sa majesté, son altesse.*

Vers 17. Je seconderai Rome, et veux vous introduire.
Puisqu'elle est en nos mains, l'amour ne nous peut nuire.

Le pronom *elle* se rapporte à Rome, qui est le dernier

* Ce style sans doute est vicieux ; mais Voltaire semble prendre plaisir à l'obscurcir encore. Certainement Corneille n'a pu ni voulu dire les *feux de ces nœuds ;* il a voulu parler des feux de l'amour, qui doivent en effet s'éteindre lorsque l'amour lui-même est forcé de céder aux raisons d'état. Le mot *amour* n'est pas assez éloigné pour qu'on puisse se méprendre au sens de Corneille.

nom. La construction dit, *puisque Rome est en nos mains;* et l'auteur veut dire, *puisque Laodice est en nos mains.*

Vers 19. Allons de sa réponse à votre compliment
Prendre l'occasion de parler hautement.

Ces deux vers sont trop mal construits; le mot de *compliment* ne se peut recevoir dans la tragédie, s'il n'est ennobli par une épithete : pour le mot de *civilité*, il ne doit jamais entrer dans le style héroïque. Mais ce qui ne peut jamais être ennobli, c'est le rôle de Prusias.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Vers 1. Reine, puisque ce titre a pour vous tant de charmes,
Sa perte vous devroit donner quelques alarmes.

L'AUTEUR n'exprime pas sa pensée ; il veut dire, *vous devriez craindre de le perdre :* mais *sa perte* signifie qu'elle l'a déja perdu ; or une perte donne des regrets, et non des alarmes.

Vers 3. Qui tranche trop du roi ne regne pas long-temps.

Cette maniere de s'exprimer n'appartient plus qu'au comique ; d'ailleurs un roi qui sait gouverner peut *trancher du roi*, et régner long-temps.

Vers 7. Vous vous mettez fort mal au chemin de régner.

Chemin de régner ne peut se dire. Toutes ces façons de parler sont trop basses.

Vers 9. Vous méprisez trop Rome, et vous devriez faire
Plus d'estime d'un roi qui vous tient lieu de pere.

Vous devriez faire à la fin d'un vers, et *plus d'estime* au commencement de l'autre, est ce qu'on appelle un enjambement vicieux. Cela n'est pas permis dans la poésie héroïque. Nous avons jusqu'ici négligé de remar-

quer cette faute : le lecteur la remarquera aisément par-tout où elle se trouve. Nous avons déja observé que *faire estime*, *faire plus d'estime*, n'est pas français.

Vers 13. Recevoir ambassade en qualité de reine,
Ce seroit à vos yeux faire la souveraine, etc.

Ces petites discussions, ces subtilités politiques sont toujours très froides : d'ailleurs elle peut fort bien négocier avec Flaminius chez Prusias, qui lui sert de tuteur; et en effet elle lui parle en particulier le moment d'après.

Vers 23. Ici c'est un métier que je n'entends pas bien...

Le mot *métier* ne peut être admis qu'avec une expression qui le fortifie, comme le *métier des armes*. Il est heureusement employé par Racine dans le sens le plus bas : Athalie dit à Joas :

Laissez là cet habit, quittez ce vil métier.

On ne peut exprimer plus fortement le mépris de cette reine pour le sacerdoce des Juifs.

Vers 24. Car hors de l'Arménie enfin je ne suis rien.

Si elle *n'est rien* hors de l'Arménie, pourquoi dit-elle tant de fois qu'elle conserve toujours le titre et la dignité de reine *, qu'on ne peut lui ravir ? Etre reine et en tenir le rang, c'est être quelque chose. Corneille n'aurait-il pas mis, *hors de l'Arménie je ne puis rien?* alors cette phrase et celles qui la suivent devien.ent

* Elle en conserve le titre et la dignité, qu'on ne peut lui ravir, mais non le pouvoir. Il n'y a point là de contradiction.

claires : Je ne puis rien ici, mais je n'y conserve pas moins le titre de reine, et en cette qualité je ne connais de véritables souverains que les dieux.

Vers 25. Et ce grand nom de reine ailleurs ne m'autorise...
Qu'à vivre indépendante, et n'avoir en tous lieux
Pour souverains que moi, la raison, et les dieux.

En tous lieux ne peut signifier que l'Arménie, car elle dit qu'elle n'est rien hors de l'Arménie. Il y a du moins là une apparence de contradiction ; et *en tous lieux* est une cheville qu'il faut éviter autant qu'on le peut.

Vers 34. Je vais vous y remettre en bonne compagnie,

c'est-à-dire, accompagnée d'une armée : mais cette expression, pour vouloir être ironique, ne devient-elle pas comique ?

Vers 37. Préparez-vous à voir par toute votre terre
Ce qu'ont de plus affreux les fureurs de la guerre,
Des montagnes de morts, des rivieres de sang.

Cette scene est une suite de la conversation dans laquelle on a proposé à Laodice la main d'Attale ; sans cela ce long détail de menaces paraîtrait déplacé. Le spectateur ne voit pas comment la princesse peut les mériter : elle vient, par déférence pour le roi, de refuser la visite d'un ambassadeur ; il semble que cela ne doit pas engager à dévaster son pays. De plus, le faible Prusias, qui parle tout d'un coup de *montagnes de morts* à une jeune princesse, ne ressemble-t-il pas trop

à ces personnages de comédie qui tremblent devant les forts, et qui sont hardis avec les faibles ?

Vers 50. Je serai bien changée et d'ame et de courage;

mauvaise façon de parler : *ame* et *courage*, pléonasme.

Vers 61. Adieu.

Remarquez qu'un ambassadeur de Rome, qui ne dit mot dans cette scene, y fait un personnage trop subalterne. Il faut rarement mettre sur la scene des personnages principaux sans les faire parler : c'est un défaut essentiel. Cette scene de petites bravades, de petites picoteries, de petites discussions, entre Prusias et Laodice, n'a rien de tragique ; et Flaminius, qui ne dit mot, est insupportable.

SCENE II.

Vers 1. . . Madame, enfin une vertu parfaite... —

Ce n'est guere que dans la passion qu'il est permis de ne pas achever sa phrase. La faute est très petite ; mais elle est si commune dans toutes nos tragédies qu'elle mérite attention.

Vers 2. Suivez le roi, seigneur, votre ambassade est faite.

Votre ambassade est faite est un peu comique. Sosie dit dans Amphitryon :

O juste ciel ! j'ai fait une belle ambassade !

Mais aussi c'est Sosie qui parle.

Vers 13 La grandeur de courage en une ame royale
N'est sans cette vertu qu'une vertu brutale, etc.

Cette expression est très brutale, sur-tout d'un ambassadeur à une princesse. D'ailleurs ce discours de Flaminius, pour être fin et adroit, n'en est pas moins entortillé et obscur : *Une vertu brutale qu'un faux jour d'honneur jette en divorce avec le vrai bonheur, qui se livre à ce qu'elle craint* ; et *cette vertu brutale* qui, *après un grand soupir*, dit qu'*elle avait droit de régner.* Tout cela est bien étrange. La clarté, le naturel, doivent être les premieres qualités de la diction. Quelle différence, quand Néron dit à Junie dans Racine :

Et ne préférez point à la solide gloire
Des honneurs dont César prétend vous revêtir
La gloire d'un refus sujet au repentir.

Vers 24. Je ne sais si l'honneur eut jamais un faux jour.

Il semble que Laodice, par ce vers, reproche à Flaminius les expressions impropres, les phrases obscures dont il s'est servi, et son galimatias *, qui n'était pas le style des ambassadeurs romains.

Vers 25. . . . Je veux bien vous répondre en amie.
Ma prudence n'est pas tout-à-fait endormie.

Prudence endormie, répondre en amie, etc. : toutes ces expressions sont familieres ; il ne les faut jamais employer dans la vraie tragédie.

* Le galimatias de Flaminius. Voltaire prodigue trop ce terme de mépris. Si Flaminius peche par l'expression, il ne peche pas par le fond des choses. Corneille n'est jamais pauvre d'idées.

Vers 28. La grandeur de courage est si mal avec vous;

style de conversation familiere.

Vers 36. Le roi, s'il s'en fait fort, pourroit s'en trouver mal...

Se faire fort de quelque chose ne peut être employé pour *s'en prévaloir*; il signifie, j'en réponds, je prends sur moi l'entreprise, je me flatte d'y réussir. *Se faire fort* ne peut être employé qu'en prose. Plusieurs étrangers se sont imaginés que nous n'avions qu'un langage pour la prose et pour la poésie; ils se sont bien trompés.*

Vers 37. Et, s'il vouloit passer de sor pays au nôtre,
Je lui conseillerois de s'assurer *d'un autre.*

Autre se rapporte à *pays*, et non à *général*, qui est trois vers plus haut. **

---

* Ces étrangers auroient pu se confirmer dans leur erreur d'après certaines remarques de Voltaire, lorsqu'il veut, par exemple, qu'on mette les vers en prose pour les juger, ou lorsqu'il proscrit toutes les métaphores dont un peintre ne pourroit pas faire un tableau, c'est-à-dire à-peu-près toutes les métaphores imaginables.

** *D'un autre* pourroit bien être une faute d'impression. Nous trouvons *d'une autre* dans une édition *in-folio* faite sous les yeux de Corneille en 1664. Cette leçon formeroit un sens qu'il importe de développer, et très différent de celui que suppose Voltaire. Flaminius croit intimider Laodice en lui disant que Prusias a sur les frontieres de l'Arménie une armée accoutumée à vaincre, et qui pourroit aisément en faire la conquête. Je sais, répond Laodice, combien cette armée, invincible sous Nicomede, pourroit inspirer d'alarmes : mais si Prusias n'a que cette ressource pour tenter une invasion en Arménie, il y trouveroit plus de difficultés qu'il n'imagine, et je lui conseillerois de s'assurer encore *d'une autre* armée.

Vers 42. La vertu trouve appui contre la tyrannie.

Il faut *trouve un appui*, ou *de l'appui ; trouve un secours, du secours*, et non *trouve secours*.

Vers 43. Tout son peuple a des yeux pour voir quel attentat
Font sur le bien public les maximes d'état ;
Il connoît Nicomede, il connoît sa marâtre ;
Il en sait, il en voit la haine opiniâtre ;
Il voit la servitude où le roi s'est soumis,
Et connoît d'autant mieux les dangereux amis.

Ces vers sont ingénieusement placés pour préparer la révolte qui s'éleve tout d'un coup au cinquieme acte : reste à savoir s'ils la préparent assez, et s'ils suffisent pour la rendre vraisemblable : mais *un attentat que des maximes d'état font sur le bien public* forme une phrase trop incorrecte, trop irréguliere ; et ce n'est pas parler sa langue.

Vers 61. Si vous me dites vrai, vous êtes ici reine.

Ces malheureuses contestations, ces froides discussions politiques, qui ne menent à rien, qui n'ont rien de tragique, rien d'intéressant, sont aujourd'hui bannies du théâtre. Flaminius et Laodice ne parlent ici que pour parler. Quelle différence entre Acomat dans Bajazet, et Flaminius dans Nicomede ! Acomat se trouve entre Bajazet et Roxane, qu'il veut réunir, entre Roxane et Atalide, entre Atalide et Bajazet ; comme il parle convenablement, noblement, prudemment, à tous les trois ! et quel tragique dans tous ces intérêts ! quelle force de raisons ! quelle pureté de langage ! quels vers admirables ! mais, dans Nicomede, tout est petit, presque tout est grossier : la diction est si vicieuse, qu'elle dépareroit le fond le plus intéressant.

Vers 63. Le roi n'est qu'une idée, et n'a de son pouvoir
Que ce que par pitié vous lui laissez avoir.

On dit bien *n'est qu'un fantôme*, mais non pas *n'est qu'une idée :* la raison en est que *fantôme* exclut la réalité, et qu'*idée* ne l'exclut pas. *

Vers 79. . . . Il suffit ; je vois bien ce que c'est,

est du style comique : c'est en général celui de la piece.

Vers 80. Tous les rois ne sont rois qu'autant comme il vous plaît.

Il faut *autant que.*

Vers 101. Tout fléchit sur la terre, et tout tremble sur l'onde,
Et Rome est aujourd'hui la maîtresse du monde. —
La maîtresse du monde? Ah! vous me feriez peur
S'il ne s'en falloit pas l'Arménie et mon cœur.

Cette expression, placée ici ironiquement, dégénere peut-être trop en comique **. Ce n'est pas là une bonne

---

* L'expression est véritablement impropre : cependant il n'est pas vrai de dire que le mot *idée* n'exclut pas souvent la réalité pour le moins autant que celui de *fantôme :* on dit très bien une fortune, un succès en idée, au lieu d'un succès et d'une fortune imaginaires. Corneille a dit lui même très heureusement, dans Sertorius :

De pareils lieutenants n'ont de chefs qu'en idée ;

et Voltaire n'a pas condamné ce vers, qui est même en quelque sorte passé en proverbe.

** Sans avoir la beauté du passage d'Horace cité par Voltaire, et dont Corneille n'a pas cru faire une traduction, ces deux vers de Laodice nous paroissent très nobles, et fort au-dessus du genre comique.

traduction de cet admirable passage d'Horace : *Et cuncta terrarum subacta, præter atrocem animum Catonis.* Ajoutez que *tout tremble sur l'onde* est ce qu'on appelle une cheville malheureusement amenée par la rime, comme on l'a déja remarqué tant de fois.

Vers 111. L'Asie en fait l'épreuve, où trois sceptres conquis
Font voir en quelle école il en a tant appris.

Le mot *école* est du style familier ; mais, quand il s'agit d'un disciple d'Annibal, ces mots *disciple, école, etc.* acquierent de la grandeur. Il ne faut pas répéter trop ces figures.

Vers 113. Ce sont des coups d'essai, mais si grands, que peut-être
Le Capitole a droit d'en craindre un coup de maître.

Coup d'essai, coup de maître, figure employée dans le Cid, et qu'il ne faudroit pas imiter souvent.

Vers 116. . . . Quelques uns vous diront, au besoin,
Quels dieux du haut en bas renversent les profanes.

Du haut en bas, qui n'est mis là que pour faire le vers, ne peut être admis dans la tragédie. Les dieux et les profanes ne sont pas là non plus à leur place. Un ambassadeur ne doit pas parler en poëte ; un poëte même ne doit pas dire que son sénat est composé de dieux *, que les rois sont des profanes, et que l'ombre

* Où Voltaire prend-il que Flaminius veut parler du sénat de Rome lorsqu'il dit que les dieux renversent les profanes qui osent se promettre d'asservir le Capitole? il parle évidemment

du capitole fit trembler Annibal. Un très grand défaut encore est ce mélange d'enflure et de familiarité : *Quelques uns vous diront au besoin quels dieux du haut en bas renversent les profanes !* Ce style est entièrement vicieux.

SCÈNE III.

Vers 1. Ou Rome à ses agents donne un pouvoir bien large,
Ou vous êtes bien long à faire votre charge.

Ces deux vers, que leur ridicule a rendu fameux, ont été aussi corrigés par les comédiens. Ce n'est plus ici une ironie qui peut quelquefois être ennoblie ; c'est une plaisanterie basse, absolument indigne de la tragédie et de la comédie.

---

des dieux à qui le Capitole étoit dédié, de ces dieux protecteurs qui le défendirent contre les Gaulois lorsque ces barbares se croyoient déja maîtres de Rome. Par une figure hardie, et qui tient même du sublime, il suppose qu'après les journées malheureuses de Trébie et de Cannes, l'ombre seule de ce Capitole, si révéré des Romains, suffit pour effrayer Annibal, qui véritablement, malgré ses victoires, n'osa s'avancer au-delà de Capoue. Loin de voir ici de l'enflure, nous n'y voyons que de grandes idées et de beaux vers dignes de Corneille. Nous avouons cependant qu'il seroit à desirer que, dans ce bel ouvrage, ce grand homme eût soigné davantage quelques parties de style; mais les défants sont du siecle où il vivoit, et les beautés ne sont qu'à lui. D'après cette réflexion, qui n'est point échappée à Voltaire lui-même, nous nous garderons bien de dire avec lui que *tout est petit, et que presque tout est grossier dans Nicomede.* Cette injustice, pour ne rien dire de plus, suffiroit seule pour ôter toute confiance à son commentaire.

Vers 5. . . . . Laissez à ma flamme
Le bonheur à son tour d'entretenir madame,

est du comique le plus négligé.

Vers 11. Les malheurs où la plonge une indigne amitié
Me faisoient lui donner un conseil par pitié.

Flaminius, qui se donne pour un ambassadeur prudent, ne doit pas dire qu'un homme tel que Nicomede n'est pas digne de l'amitié de Laodice. Il n'a certainement aucune espérance de brouiller ces deux amants; par conséquent sa scene avec Laodice était inutile, et il ne reste ici avec Nicomede que pour en recevoir des nasardes. Quel ambassadeur!

Vers 14. C'est être ambassadeur et tendre et pitoyable.

Le mot *pitoyable* signifiait alors compatissant, aussi-bien que *digne de pitié*. Cela forme une équivoque qui tourne l'ambassadeur en ridicule, et on devait retrancher *pitoyable* aussi-bien que *le long* et *le large*.

Vers 15. Vous a-t-il conseillé beaucoup de lâchetés?

Voilà des injures aussi grossieres que les railleries. Une grande partie de cette piece est du style burlesque; mais il y a de temps en temps un air de grandeur qui impose, et sur-tout qui intéresse pour Nicomede; ce qui est un très grand point.

Au reste, jusqu'ici la plupart des scenes ne sont que des conversations assez étrangeres à l'intrigue. En général toute scene doit être une espece d'action qui fait voir à l'esprit quelque chose de nouveau et d'intéressant.

SCENE IV.

Vers 5. J'ai fait entendre au roi Zénon, et Métrobate.

Voici la premiere fois que le spectateur entend parler de ce Zénon; il ne sait encore quel il est: on sait seulement que Nicomede a conduit deux traîtres avec lui; mais on ignore que Zénon soit un des deux.

Voilà le sujet et l'intrigue de la piece; mais quel sujet et quelle intrigue! deux malheureux que la reine Arsinoé a subornés pour l'accuser faussement elle-même, et pour faire retomber la calomnie sur Nicomede; il n'y a rien de si bas que cette invention: c'est pourtant là le nœud, et le reste n'est que l'accessoire. Mais on n'a point encore vu paraître cette reine Arsinoé *; on n'a dit qu'un mot d'un Métrobate, et cependant on est au milieu du troisieme acte.

Vers 18. Les mysteres de cour souvent sont si cachés
Que les plus clairvoyants y sont bien empêchés.

Le mot *clairvoyants* est aujourd'hui banni du style noble: on ne dit pas non plus *être empêché à quelque chose;* cela est à peine souffert dans le comique.

Rien n'est plus utile que de comparer: opposons à ces vers ceux que Junie dit à Britannicus, et qui expriment un sentiment à-peu-près semblable, quoique dans une circonstance différente:

Je ne connois Néron et la cour que d'un jour;
Mais, si je l'ose dire, hélas! dans cette cour

* Voltaire oublie qu'Arsinoé a eu trois scenes dans le premier acte, et que c'est elle qui finit ce même acte. La distraction est un peu forte; mais nous en avons déja vu tant d'exemples!

Combien tout ce qu'on dit est loin de ce qu'on pense!
Que la bouche et le cœur sont peu d'intelligence!
Avec combien de joie on y trahit sa foi!
Quel séjour étranger et pour vous et pour moi!

Voilà le style de la nature; ce sont-là des vers: c'est ainsi qu'on doit écrire. C'est une dispute bien inutile, bien puérile, que celle qui dura si long-temps entre les gens de lettres sur le mérite de Corneille et de Racine. Qu'importe à la connoissance de l'art, aux regles de la langue, à la pureté du style, à l'élégance des vers, que l'un soit venu le premier, et soit parti de plus loin, et que l'autre ait trouvé la route applanie? ces frivoles questions n'apprennent point comment il faut parler. Le but de ce commentaire, je ne puis trop le redire, est de tâcher de former des poëtes, et de ne laisser aucun doute sur notre langue aux étrangers.

Vers 26. Pour moi, je ne vois goutte en ce raisonnement;

expression populaire et basse.

Vers 33. Qu'il est trop bon mari pour être assez bon pere.

On ne s'exprimerait pas autrement dans une comédie. Jusqu'ici on ne voit qu'une petite intrigue et de petites jalousies. Ce qui est encore bien plus du ressort de la comédie, c'est cet Attale qui vient n'ayant rien à dire, et à qui Laodice dit qu'il est un importun.

Vers 34. Voyez quel contre-temps Attale prend ici.

On ne dit point *prendre un contre-temps;* et quand on le dirait, il ne faudrait pas se servir de ces tours trop familiers.

Vers 35. Qui l'appelle avec nous? quel projet? quel souci?

Est-ce le contre-temps qui appelle? à quoi se rapportent *quel projet, quel souci?* quel mot que celui de *souci* en cette occasion! Elle *conçoit mal ce qu'il faut* qu'elle *pense*; *mais elle en rompra le coup*: est-ce le coup de ce qu'elle pense? *Rompre un coup, s'il y faut sa présence!* Il n'y a pas là un vers qui ne soit obscur, faible, vicieux, et qui ne peche contre la langue. Elle sort en disant, *je vous quitte*, sans dire pourquoi elle quitte Nicomede *. Les personnages importants doivent toujours avoir une raison d'entrer et de sortir; et quand cette raison n'est pas assez déterminée, il faut qu'ils se donnent bien de garde de dire, *je sors*, de peur que le spectateur, trop averti de la faute, ne dise: Pourquoi sortez-vous?

SCENE VI.

Vers 2. . . . J'ai quelque chose aussi-bien à vous dire.

Non seulement dans une tragédie on ne doit point avoir *aussi-bien à dire quelque chose*, mais il faut, autant qu'on peut, dire des choses qui tiennent lieu d'action, qui nouent l'intrigue, qui augmentent la terreur, qui menent au but: une simple bravade, dont on peut se passer, n'est pas un sujet de scene.

Vers 6. Je vous avois prié de l'attaquer de même,
Et de ne mêler point sur-tout dans vos desseins
Ni le secours du roi, ni celui des Romains...

Ces deux *ni* avec *point* ne sont pas permis; les étran-

* Elle en donne la raison; elle sort pour éviter Attale.

gers y doivent prendre garde. *Je n'ai point ni crainte ni espérance*, c'est un barbarisme de phrase; dites, *je n'ai ni crainte ni espérance.*

Vers 9. Mais, ou vous n'avez pas la mémoire fort bonne,
Ou vous n'y mettez rien de ce qu'on vous ordonne.

Ces deux vers, ainsi que le dernier de cette scene, sont une ironie amere qui peut-être avilit trop le caractere d'Attale, que Corneille cependant veut rendre intéressant. Il paraît étonnant que Nicomede mette de la grandeur d'ame à injurier tout le monde, et qu'Attale, qui est brave et généreux, et qui va bientôt en donner des preuves, ait la complaisance de le souffrir.

Plus on examine cette piece, plus on trouve qu'il fallait l'intituler comédie, ainsi que don Sanche d'Arragon.*

Vers 10. . . . . De ce qu'on vous ordonne,

est trop fort et ne s'accorde pas avec le mot de *priere.*

Vers 14. Mais vous défaites-vous du cœur de la princesse...
De trois sceptres conquis, du gain de six batailles,
Des glorieux assauts de plus de cent murailles?

On ne se défait pas d'un gain de bataille et d'un assaut: le mot de *se défaire*, qui d'ailleurs est familier, convient à des droits d'aînesse; mais il est impropre avec des assauts et des batailles gagnées.

Vers 20. Rendez donc la princesse égale entre nous deux.

Il fallait, *rendez le combat égal.*

---

* Voyez notre remarque sur la préface de Voltaire, dans laquelle il avoit déja dit ce qu'il répete ici, que Nicomede est dans le goût de Don Sanche d'Arragon.

Vers 31. Vous avez de l'esprit, si vous n'avez du cœur.

Il ne doit pas traiter son frere de poltron, puisque ce frere va faire une action très belle, et que cet outrage même devrait l'empêcher de la faire.

SCENE VII.

Cette scene est encore une scene inutile de picoterie et d'ironie entre Arsinoé et Nicomede. A quel propos Arsinoé vient-elle ? quel est son but ? Le roi mande Nicomede. Voilà une action petite à la vérité, mais qui peut produire quelque effet ; Arsinoé n'en produit aucun.

Vers 11. Ces hommes du commun tiennent mal leurs promesses.

Ces mots seuls font la condamnation de la piece ; *deux hommes du commun subornés !* Il y a dans cette invention de la froideur et de la bassesse.

Vers 18. Je les ai subornés contre vous à ce compte ?

On voit assez combien ces termes populaires doivent être proscrits.

Vers 25. Seigneur, le roi s'ennuie, et vous tardez long-temps.

Le roi s'ennuie n'est pas bien noble ; et on est étonné peut-être qu'Araspe, un simple officier, parle d'une maniere si pressante à un prince tel que Nicomede.

Vers 30. Mais... — Achevez, seigneur ; ce mais, que veut-il dire ?

Cette interrogation, qui ressemble au style de la comé-

die, n'est évidemment placée en cet endroit que pour amener les trois vers suivants qui répondent en écho aux trois autres. On trouve fréquemment des exemples de ces répétitions; elles ne sont plus souffertes aujourd'hui. Ce *mais* est intolérable.

SCENE VIII.

Cette fausse accusation, ménagée par Arsinoé, n'est pas sans quelque habileté, mais elle est sans noblesse et sans tragique; et Arsinoé est plus basse encore que Prusias. Pourquoi les petits moyens déplaisent-ils, et que les grands crimes font tant d'effet? c'est que les uns inspirent la terreur, les autres le mépris; c'est par la même raison qu'on aime à entendre parler d'un grand conquérant plutôt que d'un voleur ordinaire. *Ce tour qu'on a joué* met le comble à ce défaut. Arsinoé n'est qu'une bourgeoise qui accuse son beau-fils d'une fripponnerie, pour mieux marier son propre fils.

Vers 9. Qu'en présence des rois les vérités sont fortes!

Ce ne sont point ces vérités qui sont fortes, c'est la présence des rois qui est supposée ici assez forte pour forcer la vérité de paraître.

Vers 10. Que pour sortir d'un cœur elles trouvent de portes!

On a déja dit que toute métaphore, pour être bonne, doit fournir un tableau à un peintre *: il est difficile de

* Voltaire ne se lasse pas de répéter cet étrange paradoxe. La métaphore qu'il reprend ici est vicieuse, parcequ'elle n'est point

peindre des vérités qui sortent d'un cœur par plusieurs portes. On ne peut guere écrire plus mal. Il est à croire que l'auteur fit cette piece au courant de la plume. Il avait acquis une prodigieuse facilité d'écrire, qui dégénéra enfin en impossibilité d'écrire élégamment.

Vers 15. Mais pour l'examiner, et bien voir ce que c'est,
Si vous pouviez vous mettre un peu hors d'intérêt...
Contre tant de vertus, contre tant de victoires,
Doit-on quelque croyance à des ames si noires?

Bien voir ce que c'est, devoir de la croyance contre des victoires, le premier est trop familier, le second n'est pas exact.

Vers 27. Nous ne sommes qu'un sang.

Je crois que cette expression peut s'admettre, quoiqu'on ne dise pas *deux sangs*.

Ibid. . . . . . Et ce sang dans mon cœur
A peine à le passer pour calomniateur.

A peine à le passer, n'est pas français; on dit dans le comique, *je le passe pour honnête homme.*

Vers 29. Et vous en avez moins à me croire assassine?

Je ne sais si le mot *assassine* pris comme substantif féminin se peut dire; il est certain du moins qu'il n'est pas d'usage.

---

heureuse, et qu'elle est mal exprimée. Observez pourtant que ces familiarités étoient des fautes du temps, et qu'il est injuste de les reprocher si durement à Corneille.

Vers 47. Vous êtes peu du monde, et savez mal la cour. —
Est-ce autrement qu'en prince on doit traiter l'amour? —
Vous le traitez, mon fils, et parlez en jeune homme;

style comique; mais le caractere d'Attale, trop avili, commence ici à se développer, et devient intéressant.

On ne peut terminer un acte plus froidement : la raison est que l'intrigue est très froide, parceque personne n'est véritablement en danger.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ARSINOÉ joue précisément le rôle de la femme du *Malade imaginaire*, et Prusias celui du *malade* qui croit sa femme. Très souvent des scenes tragiques ont le même fond que des scenes de comédie : c'est alors qu'il faut faire les plus grands efforts pour fortifier par le style la faiblesse du sujet. On ne peut cacher entièrement le défaut, mais on l'orne, on l'embellit par le charme de la poésie : ainsi dans Mithridate, dans Britannicus, etc.

SCENE II.

Vers 3. Grace à ce conquérant, à ce preneur de villes!
Grace... — De quoi, madame? etc.

C'est encore ici de l'ironie. Nicomede ne doit pas répondre sur le même ton, et ne faire que répéter qu'il a pris des villes.

Vers 18. Qui n'a que la vertu de son intelligence,
Et, vivant sans remords, marche sans défiance.

Cela veut dire, *qui ne s'entend qu'avec la vertu*; mais cela est très mal dit : il semble qu'il n'ait d'autre vertu que l'*intelligence*.

Vers 26. Que son maître Annibal, malgré la foi publique,
S'abandonne aux fureurs d'une terreur panique.

Fureurs d'une terreur est un contre-sens : *fureur* est le contraire de la crainte. *

Vers 41. Car enfin hors de là que peut-il m'imputer?

Hors de là, c'est toujours le style de la comédie.

Vers 53. Mais tout est excusable en un amant jaloux.

Il y a de l'ironie dans ce vers; et le pauvre Prusias ne le sent pas; il ne sent rien : tranchons le mot, il joue le rôle d'un vieux pere de famille imbécille. Mais, dira-t-on, cela n'est-il pas dans la nature? n'y a-t-il pas des rois qui gouvernent très mal leurs familles, qui sont trompés par leurs femmes, et méprisés par leurs enfants? Oui, mais il ne faut pas les mettre sur le théâtre tragique. Pourquoi? c'est qu'il ne faut pas peindre des ânes dans les batailles d'Arbelles ou de Pharsale. **

---

* Nous ne prétendons pas justifier *les fureurs d'une terreur panique;* mais il n'est pas toujours vrai que la fureur soit incompatible avec la crainte. Voltaire, dans le poëme de Fontenoi, prête au Rhin de la fureur, quoique ce fleuve soit effrayé:

Son dieu même en fureur, effrayé du passage,
Cédant à nos aïeux son onde et son rivage.

** Il seroit ridicule de peindre des ânes dans les batailles d'Arbelles ou de Pharsale; mais, dans un poëme dramatique, où l'on doit peindre et faire agir des hommes, c'est un très grand

Vers 60. Que par mon propre bras elle amassoit pour lui.

Amassait quoi? *amasser* n'est point un verbe sans régime : par-tout des solécismes.

Vers 76. L'offense une fois faite à ceux de notre rang
Ne se répare point que par des flots de sang.

Point que n'est pas français ; il faut, *ne se répare que par des flots.*

Vers 82. L'exemple est dangereux, et hasarde nos vies,
S'il met en sûreté de telles calomnies.

L'expression propre était, *s'il laisse de telles calomnies impunies* : on ne met point la calomnie en sûreté, on l'enhardit par l'impunité.

Vers 90. C'est être trop adroit, prince, et trop bien l'entendre.

Ce ton bourgeois rend encore le rôle d'Arsinoé plus bas et plus petit. L'accusation d'un assassinat devait au moins jeter du tragique dans la piece; mais il y produit à peine un faible intérêt de curiosité.

---

mérite que de varier et de faire contraster leurs caracteres. Le personnage de Burrhus s'embellit, si nous l'osons dire, du contraste de celui de Narcisse. Il en est de même de Joad et de Mathan, de Sévere et de Félix, enfin de Nicomede et de Prusias. Il est vrai qu'il ne faut pas avilir encore par un style trop négligé ou trop familier des personnages déja très odieux par eux-mêmes. C'est un défaut dans lequel Racine n'est jamais tombé, mais dont Corneille ne s'est pas toujours garanti.

Vers 91. Laisse là Métrobate, et songe à te défendre.

Ce discours est d'un prince imbécille; c'est précisément de Métrobate qu'il s'agit. Le roi ne peut savoir la vérité qu'en faisant donner la question à ces deux misérables; et cette vérité, qu'il néglige, lui importe infiniment.

Vers 93. M'en purger! moi, seigneur! vous ne le croyez pas.

Ce vers est beau, noble, convenable au caractere et à la situation; il fait voir tous les défauts précédents. *

Vers 94. Vous ne savez que trop qu'un homme de ma sorte,
Quand il se rend coupable, un peu plus haut se porte;
Qu'il lui faut un grand crime à tenter son devoir.

Un homme de sa sorte, qui un peu plus haut se porte, et à qui il faut un grand crime à tenter son devoir, n'a pas un style digne de ce beau vers :

M'en purger! moi, seigneur! vous ne le croyez pas.

Il y a de la grandeur dans ce que dit Nicomede; mais il faut que la grandeur et la pureté du style y répondent.

Vers 106. La fourbe n'est le jeu que des petites ames,
Et c'est là proprement le partage des femmes.

Ce vers, quoiqu'indirectement adressé à Arsinoé, n'est-

* Ce vers est si beau que Voltaire s'en est ressouvenu dans OEdipe, en faisant dire par Jocaste à Philoctete :

Qui? moi, de tels forfaits! moi, des assassinats!
Et que de votre époux... Vous ne le croyez pas.

il pas un trait un peu fort contre tout le sexe ? Quoique Corneille ait pris plaisir à faire des rôles de femmes nobles, fiers et intéressants, on peut cependant remarquer qu'en général il ne les ménage pas.

Vers 110. A ce dernier moment la conscience presse;
Pour rendre compte aux dieux tout respect humain cesse...

Ces idées sont belles et justes; elles devraient être exprimées avec plus de force et d'élégance.

Vers 112. Et ces esprits légers, approchant des abois,
Pourroient bien se dédire une seconde fois.

Cette expression *des abois*, qui par elle-même n'est pas noble, n'est plus d'usage aujourd'hui : *un esprit léger qui approche des abois*, est une impropriété trop grande.

Vers 124. Je ne demande point que par compassion
Vous assuriez un sceptre à ma protection.

Le sens n'est pas assez clair; elle veut dire, *que ma protection assure le sceptre à mon fils.*

Vers 130. Je n'aime point si mal que de ne vous pas suivre,
Sitôt qu'entre mes bras vous cesserez de vivre.

Cela n'est pas français; il fallait, *je vous aime trop pour ne vous pas suivre;* ou plutôt il ne fallait pas exprimer ce sentiment, qui est admirable quand il est vrai, et ridicule quand il est faux.

Vers 134. . . . Oui, seigneur, cette heure infortunée
Par mes derniers soupirs clorra ma destinée.

Clorre, clos, n'est absolument point d'usage dans le

style tragique. L'intérêt devrait être pressant dans cette scène, et ne l'est pas : c'est que Prusias, sur qui se fixent d'abord les yeux, partagé entre une femme et un fils, ne dit rien d'intéressant ; il est même encore avili : on voit que sa femme le trompe ridiculement, et que son fils le brave : on ne craint rien au fond pour Nicomede ; on méprise le roi, on hait la reine.

Vers 148. Il sait tous les secrets du fameux Annibal.

Il sait tous les secrets est une expression bien basse pour signifier, *il est l'élève du grand Annibal, il a été formé par lui dans l'art de la guerre et de la politique.* Arsinoé parle avec trop d'ironie, et laisse peut-être trop voir sa haine dans le temps qu'elle veut la dissimuler.

SCENE III.

Vers 1. Nicomede, en deux mots, ce désordre me fâche.

Le mot *fâcher* est bien bourgeois. Ce vers comique et trivial jette du ridicule sur le caractere de Prusias, et fait trop appercevoir au spectateur que toute l'intrigue de cette tragédie n'est qu'une tracasserie.

Vers 4. Et tâchons d'assurer la reine qui te craint.

Le mot d'*assurer* n'est pas français ici *, il faut *de*

* Nous avons déja opposé à cette décision de Voltaire un exemple tiré de Racine. Esther nous en offre un second :

O bonté qui m'assure autant qu'elle m'honore !

Quand des poëtes tels que Racine et Boileau ont donné plu-

rassurer : on assure une vérité; on rassure une ame intimidée.

Vers 5. J'ai tendresse pour toi, j'ai passion pour elle.

Il faut, pour l'exactitude, *j'ai de la tendresse, j'ai de la passion*; et, pour la noblesse et l'élégance, il faut un autre tour.

Vers 12. . . . . Et que dois-je être? — Roi.
Reprenez hautement ce noble caractere.
Un véritable roi n'est ni mari ni pere;
Il regarde son trône, et rien de plus. Régnez;
Rome vous craindra plus que vous ne la craignez.

Ce morceau sublime, jeté dans cette comédie*, fait voir combien le reste est petit. Il n'y a peut-être rien de plus beau dans les meilleures pieces de Corneille. Ce vrai sublime fait sentir combien l'ampoulé doit déplaire aux esprits bien faits. Il n'y a pas un mot dans ces quatre vers qui ne soit simple et noble; rien de trop ni de trop

---

sieurs fois à un mot une acception qui, dans le langage commun, pourroit paroître irréguliere, leur exemple doit être regardé comme une autorité. Voltaire lui-même reconnoît souvent qu'il faudroit accorder à notre poésie plus de liberté.

* Voltaire veut enfin que Nicomede ne soit qu'une comédie; son opinion n'a pas fait de prosélytes. Ajoutez à l'éloge que fait Voltaire de ce beau morceau, que ce genre de sublime est si rare, excepté chez Corneille, qu'il suffit pour couvrir, ou du moins pour faire pardonner de très grandes fautes.

peu; l'idée est grande, vraie, bien placée, bien exprimée. Je ne connais point dans les anciens de passage qui l'emporte sur celui-ci. Il fallait que toute la piece fût sur ce ton héroïque. Je ne veux pas dire que tout doive tendre au sublime, car alors il n'y en aurait point; mais tout doit être noble. Nicomede insulte ici un peu son pere, mais Prusias le mérite.

Vers 34. Quelle fureur t'aveugle en faveur d'une femme!
Tu la préferes, lâche! à ces prix glorieux
Que ta valeur unit au bien de tes aïeux!

Prusias ne doit point traiter son fils de lâche, ni lui dire qu'il *est indigne de vivre après cette infamie*: il doit avoir assez d'esprit pour entendre ce que lui dit son fils, et ce que ce prince lui explique bientôt après.

Vers 46. Mais un monarque enfin comme un autre homme expire.

Quoique ce vers soit un peu prosaïque, il est si vrai, si ferme, si naturel, si convenable au caractere de Nicomede, qu'il doit plaire beaucoup, ainsi que le reste de la tirade. On aime ces vérités dures et fieres, sur-tout quand elles sont dans la bouche d'un personnage qui les releve encore par sa situation.

SCENE IV.

Vers 3. Le sénat en effet pourra s'en indigner;
Mais j'ai quelques amis qui sauront le gagner.

Autre ironie de Flaminius.

Vers 10. Je veux qu'au lieu d'Attale il lui serve d'otage;
Et, pour l'y mieux conduire, il vous sera donné,
Sitôt qu'il aura vu son frere couronné.

Pourquoi cette idée soudaine d'envoyer Nicomede à Rome? elle paraît bizarre. Flaminius ne l'a point demandé, il n'en a jamais été question. Prusias est un peu comme les vieillards de comédie, qui prennent des résolutions outrées, quand on leur a reproché d'être trop faibles. Il est bien lâche dans sa colere de remettre son fils aîné entre les mains de Flaminius son ennemi.

Vers 14. Va, va lui demander ta chere Laodice.

Autre ironie, qui est dans Prusias le comble de la lâcheté et de l'avilissement.

Vers 17. Rome sait vos hauts faits, et déja vous adore.

Autre ironie aussi froide que le mot *vous adore* est déplacé.

SCENE V.

Vers 11. Seigneur, l'occasion fait un cœur différent.

Faire au lieu de *rendre** ne se dit plus; on n'écrit point *cela vous fait heureux*, mais *cela vous rend heureux*. Cette remarque ainsi que toutes celles purement grammaticales sont pour les étrangers principalement.

Cette scene est toute de politique, et par conséquent très froide : quand on veut de la politique, il faut lire Tacite; quand on veut une tragédie, il faut lire Phedre. Cette politique de Flaminius est d'ailleurs trop grossiere:

* *Rendre* ne seroit ici ni le mot propre ni le mot convenable.

Il dit que Rome faisait une injustice en procurant le royaume de Laodice au prince Attale, et que lui Flaminius s'était chargé de cette injustice; n'est-ce pas perdre tout son crédit? Quel ambassadeur a jamais dit, on m'a chargé d'être un frippon? Ces expressions; *ce n'est pas loi pour elle, reine comme elle est, à bien parler,* etc. ne relevent pas cette scene.

Vers 51. Ce seroit mettre encor Rome dans le hasard
Que l'on crût artifice ou force de sa part, etc.

La plupart de tous ces vers sont des barbarismes : ce dernier en est un; il veut dire, *ce serait exposer le sénat à passer pour un fourbe ou pour un tyran.*

Vers 58. Rome ne m'aime pas; elle hait Nicomede.

Ce vers excellent est fait pour servir de maxime à jamais.

Vers 65. Mais puisqu'enfin ce jour vous doit faire connoître
Que Rome vous a fait ce que vous allez être,
Que perdant son appui vous ne serez plus rien,
Que le roi vous l'a dit, souvenez-vous-en bien.

Tâchons d'éviter ces phrases louches et embarrassées.

SCENE VI.

Vers 1. Attale, étoit-ce ainsi que régnoient tes ancêtres?

Dans ce monologue, qui prépare le dénouement, on aime à voir le prince Attale prendre les sentiments qui conviennent au fils d'un roi qui va régner lui-même;

mais Flaminius lui a laissé très imprudemment voir que Rome hait Nicomede sans aimer Attale : mais si Flaminius est un peu mal-adroit, Attale est un peu imprudent d'abandonner tout d'un coup des protecteurs tels que les Romains, qui l'ont élevé, qui viennent de le couronner, et cela en faveur d'un prince qui l'a toujours traité avec un mépris insultant qu'on ne pardonne jamais. Rien de tout cela ne paraît ni naturel, ni bien conduit, ni intéressant; mais le monologue plaît, parcequ'il est noble. Il est toujours désagréable de voir un prince qui ne prend une résolution noble que parcequ'il s'apperçoit qu'on l'a joué, qu'on l'a méprisé : je ne sais s'il n'eût pas mieux valu qu'il eût puisé ces nobles sentiments dans son caractere, à la vue des lâches intrigues qu'on faisait (même en sa faveur) contre son frere.

Vers 12. Et comme ils font pour eux faisons aussi pour nous,

est encore du style comique.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Vers 1. J'ai prévu ce tumulte, et n'en vois rien à craindre;
Comme un moment l'allume, un moment peut l'éteindre.

On n'allume pas un tumulte; il se fait dans la ville une sédition imprévue. C'est une machine qu'il n'est plus guere permis d'employer aujourd'hui, parcequ'elle est triviale, parcequ'elle n'est pas renfermée dans l'exposition de la piece, parceque, n'étant pas née du sujet, elle est sans art et sans mérite. Cependant, si cette sédition est sérieuse, Arsinoé et son fils perdent leur temps à raisonner sur la puissance et sur la politique des Romains. Arsinoé lui dit froidement, *vous me ravissez d'avoir cette prudence.* Ce vers comique et les fautes de langue ne contribuent pas à embellir cette scene.

Vers 14. Puisque te voilà roi, l'Asie a d'autres reines,
Qui, loin de te donner des rigueurs à souffrir,
T'épargneront bientôt la peine de t'offrir.

On ne donr point des rigueurs* comme on donne des faveurs; cela n'est pas français, parceque cela n'est admis dans aucune langue.

* Corneille ne dit pas que Laodice donne des rigueurs à Attale, mais qu'elle lui en donne à souffrir; expression qui a un tout autre sens, et que l'usage autorisoit alors.

Vers 22. Pourras-tu dans son lit dormir en assurance;
Et refusera-t-elle à son ressentiment
Le fer ou le poison pour venger son amant?

Quelle idée! pourquoi lui dire que sa femme l'empoisonnera ou l'assassinera?

Vers 26. Que de fausses raisons pour me cacher la vraie!

Ce n'est pas elle qui cache la vraie raison; ce qu'il dit à sa mere ne doit être dit qu'à Flaminius : ce n'est pas assurément sa mere qui craint qu'Attale ne soit trop puissant.

Vers 36. Sa chûte doit guérir l'ombrage qu'elle en prend.

On ne guérit point un ombrage; cette expression est impropre.

Vers 37. C'est blesser les Romains que faire une conquête,
Que mettre trop de bras sous une seule tête...

Mettre des bras sous une tête!

Vers 39. Et leur guerre est trop juste après cet attentat
Que fait sur leur grandeur un tel crime d'état.

Un attentat qu'un crime d'état fait sur une grandeur, c'est à la fois un solécisme et un barbarisme.

Vers 45. Je les connois, madame, et j'ai vu cet ombrage
Détruire Antiochus, et renverser Carthage.

Un ombrage qui a détruit Carthage!

Vers 48. Et cede à des raisons que je ne puis forcer.

Des raisons qu'on ne peut forcer, c'est un barbarisme.

Vers 55. . . . . Cependant prenez soin
D'assurer des jaloux dont vous avez besoin.

Assurer des jaloux ne s'entend point. Quelque sens qu'on donne à cette phrase, elle est inintelligible.

SCENE II.

Cette scene paraît jeter un peu de ridicule sur la reine. Flaminius vient l'avertir, elle et son fils, qu'il n'est pas sage de parler de toute autre chose que d'une sédition qui est à craindre, et lui cite de vieux exemples de l'histoire de Rome ; au lieu de s'adresser au roi, il vient parler à sa femme : c'est traiter ce roi en vieillard de comédie qui n'est pas le maître chez lui.

Vers 9. Ne vous figurez plus que ce soit le confondre
Que de le laisser faire, et ne lui point répondre, etc.

Laisser faire le peuple, expression trop triviale. *Ne point répondre au peuple*, expression impropre. *L'escadron mutin qu'on aurait abandonné à sa confusion*, n'est pas meilleur.

SCENE III.

Vers 3. Ces mutins ont pour chefs les gens de Laodice.

Mais que veut Laodice? sauver son amant? c'est

le perdre : il n'est point libre ; il est en la puissance du roi. Laodice, en faisant révolter le peuple en sa faveur, le rend décidément criminel, et expose sa vie et la sienne, sur-tout dans une cour tyrannique dont elle a dit ; *Quiconque entre au palais porte sa tête au roi.* On pardonnerait cette action violente et peu réfléchie à une amante emportée par sa passion, à une Hermione ; mais ce n'est pas ainsi que Corneille a peint Laodice.

Les mutins n'entendent plus raison, dit la Bruyere, dénouement vulgaire de tragédie. Ce dénouement n'était pas encore vulgaire du temps de Corneille ; il ne l'avait employé que dans Héraclius. On ne conseillerait pas aujourd'hui d'employer ce moyen, qui serait trop grossier, s'il n'était relevé par de grandes beautés.

Vers 5. Ainsi votre tendresse et vos soins sont payés !

C'est ici une ironie d'Attale ; il a dessein de sauver Nicomede.

SCENE IV.

C'est une regle invariable que quand on introduit des personnages chargés d'un secret important il faut que ce secret soit révélé : le public s'y attend ; on doit dans tous les cas lui tenir ce qu'on lui a promis. Arsinoé a été menacée de la délation de ces prisonniers ; Arsinoé a fait accroire au roi que Nicomede les a subornés : cet éclaircissement est la chose la plus importante, et il ne se fait point. C'est peut-être mal dénouer cette intrigue que de faire massacrer ces deux hommes par le peuple.

Vers 12. Mais un dessein formé ne tombe pas ainsi.

Flaminius presse toujours d'agir; cependant le roi, la reine et le prince Attale restent dans la plus grande tranquillité. Cette inaction est extraordinaire, sur-tout de la part de la reine dont le caractere est remuant : n'a-t-elle pas tort d'être tranquille, et de ne pas craindre qu'on la traite comme Métrobate et Zénon? le peuple ne les a déchirés que parcequ'il les a crus apostés par elle; si on a tué ses complices, elle doit trembler pour elle-même. Il est beau de présenter au public une reine intrépide, mais il faut qu'elle soit assez éclairée pour connaître son danger.

Vers 13. Il suit toujours son but jusqu'à ce qu'il l'emporte...
Il l'amorce, il l'acharne; il en éteint l'horreur.

On n'emporte point un but, on n'éteint point une horreur : toujours des termes impropres et sans justesse.

SCENE V.

Vers 13. . . . . Et livrer à sa rage
Tout ce qui de plus près touche votre courage.

Expression vicieuse.

Vers 24. C'est l'otage de Rome, et non plus votre fils.

Tout ce discours de Flaminius est une conséquence de son caractere artificieux parfaitement soutenu : mais remarquez que jamais des raisonnements politiques ne font un grand effet dans un cinquieme acte, où tout

doit être action ou sentiment, où la terreur et la pitié doivent s'emparer de tous les cœurs.

Vers 36. Ah! rien de votre part ne sauroit me choquer.

On sent assez que cette maniere de parler est trop familiere. Je passe plusieurs termes déja observés ailleurs.

Vers 44. Amusez-le du moins à débattre avec vous.

Débattre est un verbe réfléchi qui n'emporte point son action avec lui : il en est ainsi de *plaindre*, *souvenir*; on dit, *se plaindre*, *se souvenir*, *se débattre*; mais quand *débattre* est actif, il faut un sujet, un objet, un régime; nous avons débattu ce point; cette opinion fut débattue.

Vers 48. Vous ferez comme lui le surpris, le confus.

C'est un vers de comédie; et le conseil d'Arsinoé tient aussi un peu du comique.

Vers 53. . Mille empêchements que vous ferez vous-même...

n'est ni noble ni français; on ne fait point des empêchements.

Vers 54. Pourront de toutes parts aider au stratagême.

Le roi et son épouse, qui dans une situation si pressante ont resté si long-temps paisibles, se déterminent enfin à prendre un parti : mais il paraît que le lâche conseil que donne Arsinoé est petit, indigne de la tragédie; et ses expressions, *faire le surpris*, *le confus*, *sitôt qu'il*

sera jour, et *fuir vous et moi*, sont d'un style aussi lâche que le conseil.

Vers 61. . . . . Ah! j'avoûrai, madame,
Que le ciel a versé ce conseil dans votre ame.

C'est là que Prusias est plus que jamais un vieillard de Moliere, qui ne sait quel parti prendre, et qui trouve toujours que sa femme a raison.

Vers 64. Il vous assure et vie, et gloire, et liberté.

Il vous assure vie!

SCENE VI.

Vers 1. Attale, où courez-vous? — Je vais de mon côté...
A votre stratagême en ajouter quelque autre.

Le projet que forme sur-le-champ le prince Attale de délivrer son frere est noble, grand, et produit dans la scene un très bel effet; mais la maniere dont il l'annonce aux spectateurs ne tient-elle pas trop de la comédie?

SCENE VII.

Pourquoi la reine d'Arménie vient-elle là? si elle veut qu'Arsinoé soit sa prisonniere, elle doit venir avec des gardes.

Vers 8. Qu'il lui faudroit du front tirer le diadême.

Tirer un diadême du front!

Vers 13. Le ciel ne m'a pas fait l'ame plus violente.

Voici encore, au cinquieme acte, dans le moment où

l'action est le plus vive, une scene d'ironie, mais remplie de beaux vers : Laodice, en qualité de chef de parti, au lieu de venir braver la reine sous le frivole prétexte de la prendre sous sa protection, devrait veiller plus soigneusement à la suite de la révolte, et à la sûreté du prince qu'elle appelle son époux : elle vient inutilement; elle n'a rien à dire à Arsinoé. Ces deux femmes se bravent sans savoir en quel état sont leurs affaires; mais les scenes de bravades réussissent presque toujours au théâtre.

Vers 18. Nous nous entendons mal, madame; et, je le voi,
Ce que je dis pour vous, vous l'expliquez pour moi.

Ces méprises entre deux reines, ces équivoques, semblent bien peu dignes de la tragédie.

Vers 21. Et je viens vous chercher pour vous prendre en ma garde,
Pour ne hasarder pas en vous la majesté
Au manque de respect d'un grand peuple irrité.

Hasarder une majesté au manque de respect! encore s'il y avait *exposer*. Ce ne sont point là les *pompeux solécismes* que Boileau réprouve avec tant de raison, ce sont de très plats solécismes.

Vers 62. Mais hâtez-vous, de grace, et faites bien ramer,
Car déja sa galere a pris le large en mer;

ironie, ou plutôt plaisanterie indigne de la noblesse tragique, ainsi que toutes celles qu'on a remarquées.

Vers 68. Mais plutôt demeurez pour me servir d'otage.

Elle lui parle comme si elle était maîtresse du palais; elle devrait donc avoir des gardes.

Vers 74. Je veux qu'elle me voie au cœur de ses états
Soutenir ma fureur d'un million de bras;
Et sous mon désespoir rangeant sa tyrannie...

Ranger une tyrannie sous un désespoir! quelle phrase! quelle barbarie de langage!

Vers 81. Puisque le roi veut bien n'être roi qu'en peinture,
Que lui doit importer qui donne ici la loi?

Etre roi en peinture; cette expression est du grand nombre de celles auxquelles on reproche d'être trop familieres.

SCENE VIII.

Vers 2. . . . . Tous les dieux irrités
Dans les derniers malheurs nous ont précipités:
Le prince est échappé.

C'est dommage que la belle action d'Attale ne se présente ici que sous l'idée d'un mensonge et d'une supercherie : *le prince est échappé* tient encore du comique.

Vers 8. Le malheureux Araspe, avec sa foible escorte,
L'avoit déja conduit à cette fausse porte.

Je pense qu'on doit rarement parler dans un cinquieme acte de personnages qui n'ont rien fait dans la piece. Araspe sacrifié ici n'est pas un objet assez important; et le prince qui l'a fait tuer est coupable d'une très vilaine action.

Vers 22. . . . . Ce monarque étonné
A ses frayeurs déja s'étoit abandonné.

Voilà ce pauvre bon homme de Prusias avili plus que jamais ; il est traité tour à tour par ses deux enfants de sot et de poltron.

SCENE IX.

Vers 1. Non, non, nous revenons l'un et l'autre en ces lieux
Défendre vôtre gloire, ou mourir à vos yeux.

Corneille dit lui-même, dans son Examen, qu'il avait d'abord fini sa piece sans faire revenir l'ambassadeur et le roi ; qu'il n'a fait ce changement que pour plaire au public qui aime à voir à la fin d'une piece tous les acteurs réunis : il convient que ce retour avilit encore plus le caractere de Prusias, de même que celui de Flaminius, qui se trouve dans une situation humiliante, puisqu'il semble n'être revenu que pour être témoin du triomphe de son ennemi. Cela prouve que le plan de cette tragédie était impraticable.

Vers 3. Mourons, mourons, seigneur, et dérobons nos vies
A l'absolu pouvoir des fureurs ennemies ;
N'attendons pas leur ordre, et montrons-nous jaloux
De l'honneur qu'ils auroient à disposer de nous.

La pensée est très mal exprimée ; il fallait dire, *ravissons-leur en mourant la gloire d'ordonner de notre sort* ; il fallait au moins s'énoncer avec plus de clarté et de justesse.

Vers 11. Je le désavoûrois, s'il n'étoit magnanime,
S'il manquoit à remplir l'effort de mon estime.

Manquer à remplir l'effort d'une estime! On s'indigne quand on voit la profusion de ces irrégularités, de ces termes impropres. On ne voit point cette foule de barbarismes dans les belles scenes des Horaces et de Cinna. Par quelle fatalité Corneille écrivait-il toujours avec plus d'incorrection, et dans un style plus grossier, à mesure que la langue se perfectionnait sous Louis XIV? Plus son goût et son style devaient se perfectionner, et plus ils se corrompaient.

SCENE X.

Vers 7. Je viens en bon sujet vous rendre le repos.

Nicomede, toujours fier et dédaigneux, bravant toujours son pere, sa marâtre, et les Romains, devient généreux, et même docile, dans le moment où ils veulent le perdre, et où il se trouve leur maître. Cette grandeur d'ame réussit toujours; mais il ne doit pas dire qu'il adore les bontés d'Arsinoé: quant au royaume qu'il offre de conquérir au prince Attale, cette promesse ne paraît-elle pas trop romanesque? et ne peut-on pas craindre que cette vanité ne fasse une opposition trop forte avec les discours nobles et sensés qui la précèdent? Au reste le retour de Nicomede dut faire grand plaisir aux spectateurs; et je présume qu'il en eût fait davantage si ce prince eût été dans un danger évident de perdre la vie.

Vers 37. Je me rends donc aussi, madame; et je veux croire
Qu'avoir un fils si grand est ma plus grande gloire, etc.

Si Prusias n'est pas du commencement jusqu'à la fin un vieillard de comédie, j'ai tort.

Vers 42. Mais il m'a demandé mon diamant pour gage.

Attale paraît ici bien prudent, et Nicomede bien peu curieux; mais, si ce moyen n'est pas digne de la tragédie, la situation n'en est pas moins belle: il paraît seulement bien injuste et bien odieux qu'Attale ait assassiné un officier du roi son pere qui faisait son devoir; ne pouvait-il pas faire une belle action sans la souiller par cette horreur? A l'égard du diamant, je ne sais si Boileau, qui blâmait tant l'anneau royal dans Astrate, était content du diamant de Nicomede.

Vers 61. Seigneur, à découvert, toute ame généreuse
D'avoir votre amitié doit se tenir heureuse;
Mais nous n'en voulons plus avec ces dures lois
Qu'elle jette toujours sur la tête des rois.

Jeter des lois sur la tête! cette métaphore a le vice que nous avons remarqué dans les autres, de manquer de justesse *, parcequ'on ne peut jeter une loi comme on jette de l'opprobre, de l'infamie, du ridicule: dans ces cas, le mot *jeter* rappelle l'idée de quelque souillure

* Ces lois tyranniques étoient un joug avilissant pour les rois, et par conséquent un véritable opprobre que Rome jetoit sur leurs têtes. Voltaire paroît toujours trop scrupuleux sur les métaphores.

dont on peut physiquement couvrir quelqu'un ; mais on ne peut couvrir un homme *d'une loi*. Je n'ai rien à dire de plus sur la piece de Nicomede * ; il faut lire l'Examen que l'auteur lui-même en a fait.

FIN DES REMARQUES SUR NICOMEDE.

---

* Il nous semble que Voltaire en a bien dit assez. Ses observations, lorsqu'elles tiennent à l'art même, qu'il connoissoit très bien, sont en général dignes de lui. Parmi ses critiques de détail, il en est même auxquelles on ne peut méconnoître la pureté et la délicatesse de son goût ; mais souvent il est sévere au point d'en être injuste. Il ne sait d'ailleurs ni s'arrêter ni se contenir dans les bornes que lui prescrivoit la décence. Il ne cesse d'avilir, par des termes de mépris, tout ce qu'il commente. Prusias, dit-il, est tour à tour traité *de sot et de poltron* par ses deux enfants. Les solécismes qu'il impute à Corneille ne sont pas, selon lui, les solécismes pompeux que réprouvoit Boileau, mais *de plats solécismes*. Nous demandons à quiconque n'a pas entièrement perdu le sentiment des bienséances si c'est ainsi qu'il convenoit de juger le grand Corneille. Retenus dans nos remarques par la crainte de nous répéter sans cesse, et nous n'y sommes que trop souvent forcés par les redites continuelles de Voltaire, nous nous sommes dispensés d'en faire sur ce dernier acte. Nous convenons que le style de cette piece est trop inégal, et Voltaire n'avoit pas besoin de tant de remarques oiseuses pour le prouver : il devoit du moins avoir toujours raison, et nous avons démontré l'injustice de plusieurs de ses critiques. Mais quelque effort qu'il ait fait pour rabaisser le personnage de Nicomede, ce personnage n'en est pas moins une des conceptions qui honore le plus le génie de Corneille. Le dénouement nous paroît aussi de la plus grande beauté, et il en est peu de plus applaudi.

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS LE TOME SIXIEME.

HÉRACLIUS, EMPEREUR D'ORIENT, TRAGÉDIE EN CINQ ACTES, page 5
Remarque de Voltaire sur un passage concernant Héraclius, 7
Epître dédicatoire à monseigneur Séguier, 13
Préface de Corneille, 17
Observation préliminaire de l'éditeur, 23
Acteurs, 26
Remarques de Voltaire sur Héraclius, et notes de l'éditeur sur ces remarques, 121

DON SANCHE D'ARRAGON, COMÉDIE-HÉROIQUE EN CINQ ACTES, 231
Préface de Voltaire, 233
Épître dédicatoire à monsieur de Zuylichem, 239
Argument de Don Sanche, 249
Observation préliminaire de l'éditeur, 253
Acteurs, 256
Remarques de Voltaire sur Don Sanche, et notes de l'éditeur sur ces remarques, 345

NICOMEDE, TRAGÉDIE EN CINQ ACTES, 359
Préface de Voltaire, 361
Préface de Corneille, 365
Acteurs, 37-
Remarques de Voltaire sur Nicomede, et notes de l'éditeur sur ces remarques, 461

FIN DU TOME SIXIEME.

00099822

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 21 October, 2015